















BIBLIOTECA MUNICIPAL  
"ORIGENES LESSA"  
Tombo N.º 527

910  
m 122



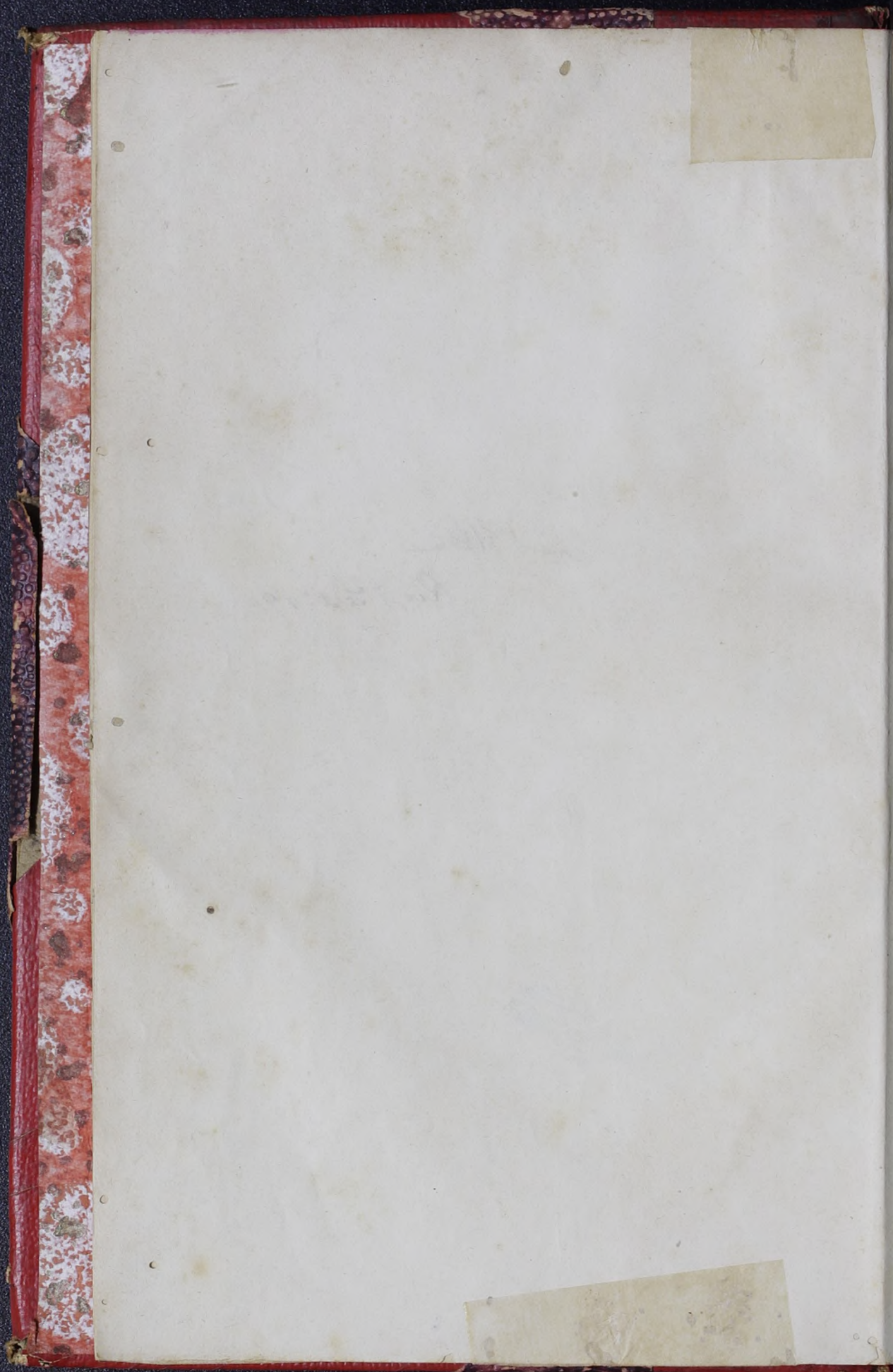




*N. W. C.*

*Rio, 7 Sept: 1900.*







N. A.

PÈLERINAGE

AUX

LIEUX SAINTS.

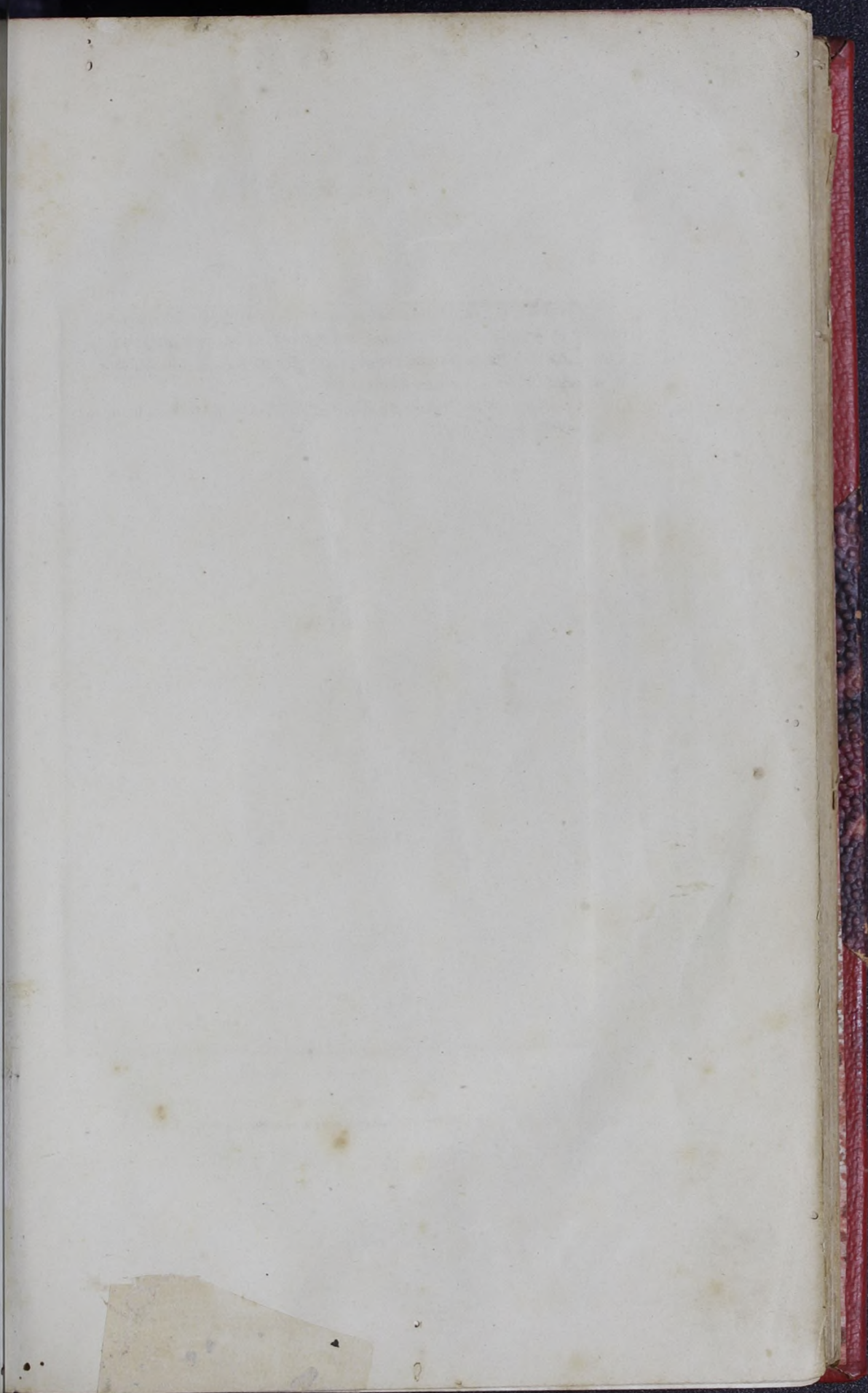
*N. A.*



L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie) en juin 1867.









1<sup>er</sup> RANG : Mathias, de Torcy, de Jousselin, Duhamel, Lacaze, abbé Gontier, de Rohan fils, de Rohan père,  
de Macedo, abbé de Medeiros, Lasserre, abbé Serano.

2<sup>e</sup> RANG : De la Bérangerie, de Valanglard, Espinasse, M<sup>me</sup> Duhamel, Salmon, touriste français,  
abbé Manein, Guinard, de la Fosse, frère Joseph, d'Assay, abbé Ducret, de Sceaulx.



*Le May*

PERJURAGE

# LIEUX SAINTS

EXCURSION

LA BARRIÈRE DE VIEUX-PICQ ET A CONSTANTINOPLE

PAR M. A. DE MANCEBO

MEMBRE DU BUREAU DE L'UNION DES ÉCRIVAINS EN FRANCE  
EN VERTU DE L'ARRÊTÉ PROVINCIAL DE CRENS  
ET A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE RIO-DE-JANEIRO

BIBLIOTECA MUNICIPAL  
"ORIGENS LESCAY"  
Tombo N. *5271*  
MUSEU LITERARIO

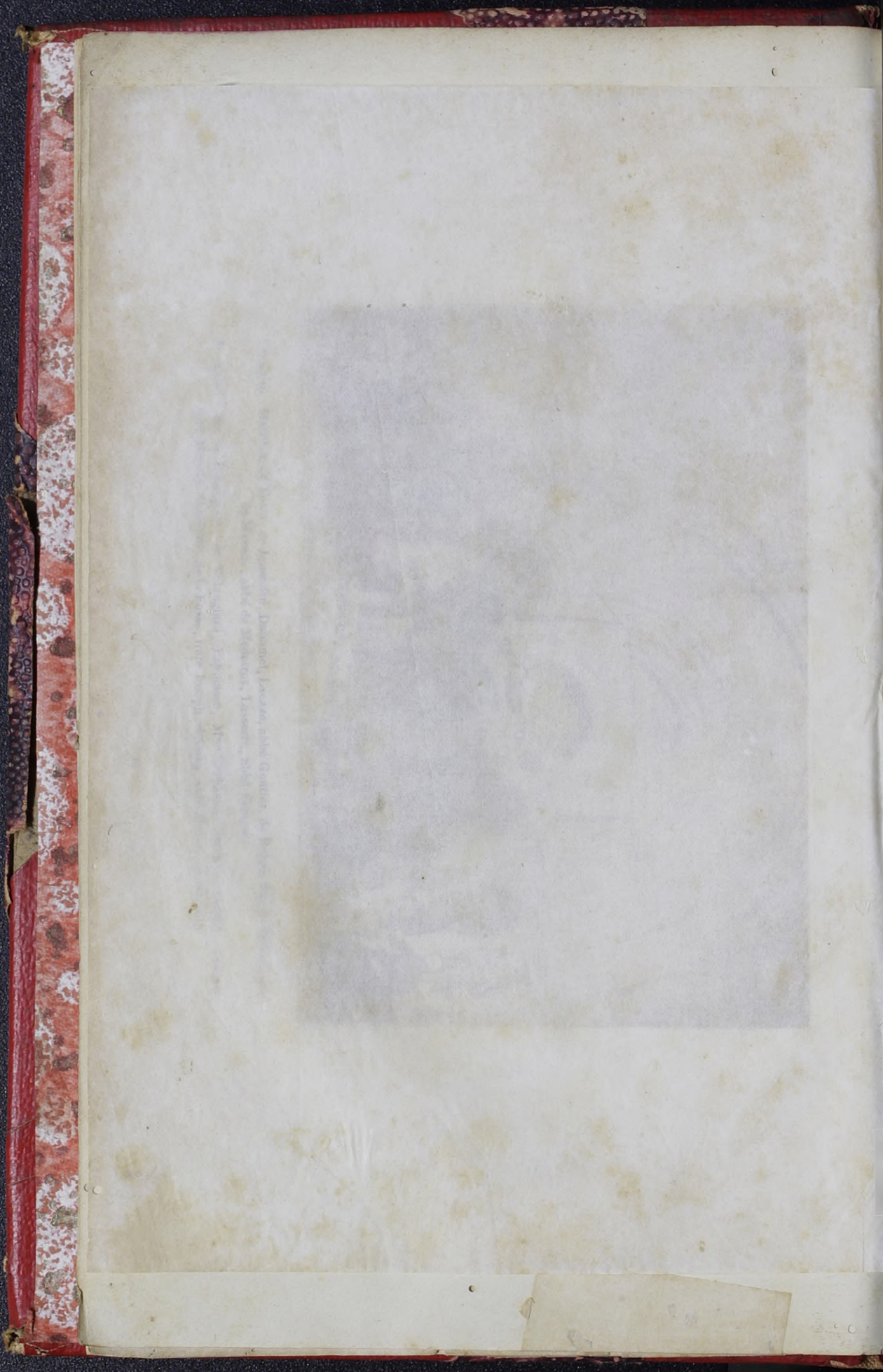
PARIS  
LIBRAIRIE INTERNATIONALE  
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LAUREN, VERBOECKHOVEN ET C<sup>o</sup>, ÉDITEURS  
BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LONDRES

1887

*1123*







*107*

*Levy*

PÈLERINAGE  
AUX  
LIEUX SAINTS

SUIVI D'UNE EXCURSION

DANS

LA BASSE ÉGYPTÉ, EN SYRIE ET A CONSTANTINOPLE

PAR

M. A. DE MACEDO

MAGISTRAT BRÉSILIEN EN RETRAITE, ANCIEN PRÉSIDENT DE LA PROVINCE DE PIAGUI  
EX-DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE DE CEARA  
ET A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE RIO-DE-JANEIRO

BIBLIOTECA MUNICIPAL  
"ORIGENS LESSA"  
Tombo N.º *5271*  
MUSEU LITERÁRIO

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE  
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1867

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés.*



THE BISHOP'S PALACE

M. A. DE MARCHIO

PARIS

LIBRAIRIE DE LA RUE





A MON FRÈRE

## J. DE MACEDO,

CAPITAINE DE LA GARDE NATIONALE DU BRÉSIL <sup>1</sup>,  
SERVANT COMME VOLONTAIRE DANS L'ARMÉE BRÉSILIENNE DU PARAGUAY.

---

Tu n'as pas oublié, cher frère, la réponse que je fis à la lettre par laquelle tu m'annonçais ton dessein de t'engager comme volontaire dans l'armée qui allait entrer en campagne contre le gouvernement du Paraguay. Tu sais avec quelle joie j'accueillis ta résolution. Tu sais quel eût été mon bonheur s'il m'avait été donné de combattre à tes côtés. J'ai tressailli de plaisir en apprenant que tu te trouvais parmi les braves qui défendirent l'île de Carvalho contre l'assaut des Paraguayens. L'Empereur, instruit de ce beau fait d'armes, vient de donner aux braves qui y ont participé un témoignage éclatant

<sup>1</sup> Elevé au grade de capitaine honoraire de l'armée régulière en récompense de ses éclatants services, par décret impérial en date du 9 mars 1867.



de sa munificence. Tu as eu ta part méritée de cette haute distinction <sup>1</sup>.

Moins heureux dans le combat du 16 juillet 1866, tu y fus blessé grièvement; telles sont les chances de la guerre. Mais les avantages remportés par le Brésil sont des compensations suffisantes à tes souffrances. L'amour de la patrie, la gloire de la voir triomphante élèvent si haut le cœur des braves, qu'ils perdent la sensation des douleurs corporelles. Les blessures sont à peine cicatrisées qu'on est prêt pour de nouveaux combats.

C'est sous ces impressions d'enthousiasme que tu m'écrivis de l'hôpital de Corrientes : c'était toute l'expansion d'un vrai cœur brésilien. Aussi mon vœu le plus cher est-il que le Tout-Puissant t'accorde un prompt rétablissement pour que tu puisses bientôt cueillir de nouveaux lauriers.

La guerre est un des plus grands fléaux infligés aux peuples. Elle n'est cependant pas en dehors des lois de la nature. C'est une maladie qui saisit les nations comme les infirmités attaquent les

<sup>1</sup> João de Macedo Pimentel a été décoré de la croix de chevalier de l'ordre impérial du *Cruzeiro*, par décret impérial du 27 juillet 1866. Le *Cruzeiro* est l'ordre le plus important du Brésil.



individus. Le principe général de la guerre réside dans la différence que présente l'intelligence humaine chez les diverses nations ; les causes particulières en sont dues à un excès de passion, d'amour-propre national auquel il n'est pas toujours possible de mettre un frein.

L'état de paix absolu étant incompatible avec la nature humaine, les peuples civilisés s'appliquent à chercher les moyens d'adoucir les ravages de la guerre. Le plus efficace de ces moyens consiste dans la prompte et active poursuite de la guerre même. C'est pourquoi les parties belligérantes ont renoncé à la vieille tactique des lieux fortifiés pour se mesurer en rase campagne. C'est aussi dans ce but que l'industrie moderne invente et met en jeu tous les engins imaginables, non dans un but de destruction, mais dans celui d'annihiler les obstacles qui favorisent la prolongation de la guerre et s'opposent à une prompte conclusion de la paix. Toutes les manœuvres qui ont pour but de retarder une solution pacifique sont dignes de la tactique des peuples sauvages, qui font la guerre pour la guerre. Ce système est celui du gouvernement *héréditaire* de la république du Paraguay ; car toutes les fois que les Guaranis ont mis la tête hors



de leurs retranchements, de leurs forêts et de leurs marécages, ils ont été battus et taillés en pièces.

Vers 1556, les Guaranis furent assujettis aux Jésuites espagnols, qui fondèrent parmi eux les célèbres missions du Paraguay, et convertirent les hordes sauvages à la foi chrétienne et aux pratiques superstitieuses du moyen âge. Les ingénieux Pères établirent dans leur factorerie une administration politique basée sur le régime théocratique, c'est-à-dire le despotisme le plus absolu s'abritant sous le manteau de la religion, ainsi que ne manquent jamais de faire les cléricaux toutes les fois que l'occasion s'en présente. Pour leurrer les innocents Guaranis, ils fondèrent en apparence une espèce de communisme qui donnait en partage aux catéchumènes à peine de quoi se nourrir, tandis que les Jésuites s'étaient adjugé toutes les terres et jouissaient du labour des Paraguayens, au nom du Seigneur.

Ce régime a changé de nom à différentes époques, sans modification notable dans le système politique et administratif. Ainsi, depuis 1814, ce système ne reçoit plus son impulsion d'une théocratie, mais d'un Francia ou d'un Lopez.

Le Paraguay est, comme tu le sais, une petite



contrée dont la surface, resserrée entre les fleuves Paraguay et Parana, ne dépasse pas sept mille deux cents lieues carrées<sup>1</sup>. Or, ce pli de terre ne peut pas suffire aux vues ambitieuses du chef despotique du Paraguay, qui fait des rêves d'agrandissement territorial aux dépens de l'empire brésilien et de la Confédération Argentine.

En effet, quand on réfléchit un peu sur les derniers événements, sur la frivolité des motifs qui ont prétexté la guerre de la part du Paraguay, sur la marche qu'elle a suivie depuis le commencement jusqu'à présent, quand on jette un coup d'œil sur les moyens formidables employés dans cette campagne, préparés depuis nombre d'années par un gouvernement qui a converti en machines de guerre toute la sueur des malheureux Guaranis, et qui entretient en temps de paix l'armée la plus nombreuse de l'Amérique, on découvre facilement les vrais motifs d'hostilités, les véritables intentions du président du Paraguay.

Ne pouvant pas obtenir de la part du gouvernement de la République Orientale satisfaction à une série de réclamations fondées sur le bon droit, le

<sup>1</sup> *Compendio elementar de geographia* du sénateur Pompeo, 2<sup>e</sup> édit., p. 322.



Brésil employa les moyens usités en pareilles circonstances par les gouvernements qui ont conscience de la protection due à leurs nationaux. La force mise par le Brésil à l'appui de la diplomatie ne fut pas du goût du président Aguirre et de celui du parti au nom duquel il dirigeait malheureusement les affaires politiques de son pays. M. Aguirre, pressentant que l'état de perturbation à l'aide duquel il se maintenait au pouvoir suprême de la république ferait place à la tranquillité et à l'ordre si le Brésil venait à obtenir par la force ce qu'il n'avait pu se faire accorder par l'*ultimatum* du 4 août 1864, qui ne demandait qu'une simple satisfaction et rien de plus, eut recours à tous les expédients imaginables, sans en excepter même ceux que réprouvent les peuples encore les moins civilisés, — expédients qui caractérisent bien l'espèce de délire où l'avait conduit son exaltation, au dernier temps de son pouvoir politique.

Ne trouvant point d'appui dans les gouvernements de l'Europe et dans celui de la Confédération Argentine, le président Aguirre s'adressa en dernier lieu au Paraguay, dont le gouvernement l'accueillit avec empressement; car le président Lopez était très-heureux de trouver une occasion de mettre



à exécution son plan de conquête, d'avoir enfin un prétexte de pêcher dans les eaux troubles de la Plata.

Après avoir signé un traité secret d'alliance avec le gouvernement de l'Uruguay, le président du Paraguay se mit à l'œuvre en débutant par la prise du *Marquez d'Olinda*, paquebot-poste d'une compagnie brésilienne, et par la mise dans les cachots de l'Assomption du président de la province de *Matto-Grosso*, *M. Carneiro de Campos*, qui se rendait à son poste sur ce vapeur. Cet acte de piraterie, qui eut lieu le 12 octobre 1864, reçut sa complète exécution, malgré la réclamation du ministre brésilien résidant à l'Assomption, *M. Viana*, de Lima, qui, sans l'intervention officieuse du ministre plénipotentiaire des États-Unis, eût eu peut-être un sort plus fâcheux encore que celui de *M. Carneiro de Campos*.

La prise du *Marquez d'Olinda* fut suivie de l'occupation d'une partie de la province de *Matto-Grosso*, la plus centrale du Brésil, et complètement dépourvue de moyens de défense. A cette occasion, le dictateur Lopez donna un premier échantillon de sa férocité : les populations inoffensives et désarmées furent traitées avec la plus grande barbarie, et nombre de villages furent saccagés et mis à feu et à sang.



La ville de Montevideo, cernée par mer et par terre par l'armée et la flotte brésiliennes, voyant que toute résistance ne pourrait avoir d'autre résultat que de lui attirer le sort de la ville orientale de Paysandu, entra en négociation de paix. En effet, le 20 février 1865, les pouvoirs du président Aguirre étant expirés, il intervint une convention entre le sénateur Villalba, président provisoire, et le général Florès, par laquelle la République Orientale s'engageait non-seulement à donner les satisfactions demandées par le Brésil dans son *ultimatum*, mais encore à aider l'empire dans la guerre que lui faisait si traîtreusement le gouvernement du Paraguay.

En ratifiant la convention du 20 février, par laquelle l'ambassadeur brésilien s'était contenté d'une simple promesse, le gouvernement impérial donna une preuve de sa grande modération et de la confiance la plus complète en la loyauté du général Florès. Le général Florès s'acquitta consciencieusement, comme tu le sais, de toutes ses obligations envers le Brésil.

Pour obtenir une complète réparation de la grave offense que venait de lui faire le gouvernement du Paraguay, le Brésil se trouvait entouré d'embarras très-sérieux; car la Confédération *Argentine*, per-



sistant dans sa loyale politique de non-intervention, s'opposait au passage des armées brésiliennes par le territoire argentin des Missions et par le fleuve Parana, la seule voie praticable qui puisse conduire à l'Assomption.

Dans cette conjoncture, il aurait fallu que le Brésil ouvrît des routes par le *Matto-Grosso* ou par le haut Parana, afin de se mettre en état de prendre l'offensive. Ces routes, à travers les forêts vierges et autres obstacles naturels, et sur une distance de deux à trois mille kilomètres, n'auraient pu être mises en état de service qu'après un long intervalle de temps.

Mais l'agresseur facilita la tâche du Brésil par la violence même de ses procédés. En effet, le président Lopez n'ambitionne pas seulement le *Matto-Grosso*, mais tout le cours du Paraguay; il agit donc envers la Confédération Argentine comme envers le Brésil. Il considéra la non-intervention du gouvernement argentin comme un *casus belli*, et, sans la moindre démonstration préalable, au commencement d'avril 1865, se saisit du *Salto*, vapeur de guerre argentin, qui se trouvait paisiblement au port de l'Assomption. Le 14 du même mois, après s'être présenté amicalement devant le port de la



ville de Corrientes, il s'empara par trahison des vapeurs argentins *Vinte e Cinco de Maio* et *Gualaguahy*, fusilla l'équipage et prit la fuite avec les deux navires; puis il se rendit maître de la ville de Corrientes, qu'il dévasta aussi cruellement que le *Matto-Grosso*. Ces actes de vandalisme eurent pour résultat la triple alliance du 1<sup>er</sup> mai 1865, entre le Brésil, la République de l'Uruguay et la Confédération Argentine.

En face de cette alliance, le maréchal président, qui prenait au sérieux son rôle de conquérant, ne se découragea pas; il tenta un coup de main hardi contre la flotte brésilienne, qu'il tâcha de surprendre, mais qui reçut les attaques de sa nombreuse flottille à Riachuello et la détruisit presque totalement, le 11 juin 1865. Son corps d'armée, destiné à envahir la province de Rio-Grande, et composé de l'élite de ses troupes, eut un sort plus désastreux encore que sa flottille; une partie tomba entre les mains du brave Florès, gouverneur provisoire de l'Uruguay, qui la tailla en pièces sur la rive droite de l'Uruguay; et l'autre partie, composée de dix mille hommes environ, qui eut la hardiesse de passer ce fleuve le 10 juin, se rendit à discrétion le 18 septembre de la même



année 1865, dans la ville brésilienne d'Uruguayana, à l'armée alliée, commandée par l'empereur *Dom Pedro II* en personne.

Pressé par la nécessité, le maréchal président rappela son armée de *Matto-Grosso*, se contentant d'y laisser une faible garnison, et épargnant ainsi au Brésil la peine de reprendre cette province par les armes.

C'est ainsi que finirent les exploits du dictateur du Paraguay hors du territoire de son pays. Le nouveau conquérant de l'Amérique du Sud, don Francisco-Solano Lopez, se sentant dans l'impossibilité de donner suite à ses plans d'attaque, se tient maintenant sur la défensive, et, renfermé dans ses formidables retranchements de *Curupayti* et d'*Humaita*, il attend le moment, qui ne se fera pas attendre, où il verra s'évanouir la hardiesse de ses projets, qui auront le sort de toutes les œuvres qui pèchent par la base.

Pendant que, suivant l'impulsion de ton cœur, tu versais ton sang pour la cause sacrée de la patrie, moi, j'écrivais ce livre, fruit des réminiscences de mon voyage en Orient. Cet ouvrage, où je donne un libre cours à ma pensée, je te le dédie, en témoignage de mon estime et de mon affection.







PÈLERINAGE  
AUX  
LIEUX SAINTS.

---

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE DE MARSEILLE A ALEXANDRIE.

Le 25 février 1863, je me rendis à Marseille par la voie ferrée, laissant derrière moi de vives impressions de l'Allemagne, de la Suisse et de la partie de la France méridionale que je venais de parcourir à toute vapeur. On ne peut pénétrer dans la patrie de Guillaume Tell sans sentir son cœur s'épanouir à la vue des sites féériques qui à chaque pas enchantent le regard. L'impression que l'on éprouve est si vive, que l'on n'est plus étonné de celle qui saisit à la lecture de certains ouvrages, dans les descriptions où l'écrivain s'est le plus rapproché de la nature qu'il dépeint.

De tous les pays, il n'en est pas un qui soit pareil à la Suisse sous le rapport de la beauté des sites. Il semble que la nature ait épuisé le trésor de ses grâces pour les réunir toutes sur cette contrée. Ses habitants ne sont pas moins favorisés. Leur beauté cependant participe plutôt des attraits de l'esprit que des charmes physiques.



Ce pays, admirablement encadré dans un cercle de montagnes, ne pourrait être fréquenté sans le progrès du génie, qui l'a rendu accessible tant au commerce qu'aux visiteurs touristes. Comme ailleurs, les routes carrossables de la Suisse se transforment en voies ferrées, dont le tracé est encore plus hardi que celui des routes ordinaires.

Quelquefois on compare le plan d'une route tracée en spirale ou en zigzag avec un serpent gigantesque. La comparaison appliquée aux voies ordinaires ne serait pas moins juste; mais si on l'adapte aux chemins de fer, je la ferais autrement. Habitué dès mon enfance à voir des reptiles immenses se trainer par terre, grimper sur les arbres avec une étonnante vitesse<sup>1</sup>, nager sur les fleuves et plonger dans les profondeurs des eaux, je comparais un train en marche aux ondulations du *boa constrictor*.

En effet, quand on voit une file de wagons siffler, courir avec la plus grande vitesse, ralentir sa marche, se replier, retourner en arrière, avancer peu à peu, tourner à droite et à gauche, jeter des tourbillons de vapeur, avoir des élans de fureur comme pour saisir une proie<sup>2</sup>, modérer ses impulsions, les renouveler avec une rage de plus en plus frénétique, en rendant des sons aigus et furieux, et défiler avec une rapidité

<sup>1</sup> Le serpent nommé *caninana*, qui atteint une longueur de deux à quatre mètres, parcourt le branchage d'un arbre avec une telle vitesse, que l'on dirait qu'il vole.

<sup>2</sup> La proie des wagons, c'est l'espace.



extrême, on croit assister aux manœuvres d'un reptile. Cette comparaison s'offrait surtout à mon esprit sur les bords du Rhin et sur les rivages du lac de Neuchâtel, sur ceux de l'incomparable lac Léman, dont le miroir bleu réfléchissait parfois l'ombre fugitive et mobile des wagons.

D'après la recommandation de l'œuvre des pèlerinages en Terre sainte, je descendis à l'hôtel de Rome, dont les maîtres, en apprenant que j'étais pèlerin, me firent un accueil tout particulier. Le garçon de l'hôtel, regardant les pèlerins comme des repentants désireux de faire pénitence, profita de l'occasion pour me placer dans une petite chambre du dernier étage portant le n° 8. Ce petit réduit avait l'apparence d'une cellule pénitentiaire. Il avait cependant, outre la porte d'entrée, une fenêtre par laquelle passait un peu d'air et de lumière, qui pénétrait dans la chambre en glissant entre la fenêtre et le mur noir de la maison voisine. L'ameublement se composait d'une chaise de paille, d'un petit lavabo, d'un lit d'une hauteur effrayante (s'il avait eu des ornements et un escalier pour y monter, on aurait pu le comparer à un lit à la Louis XV), et d'un meuble appelé en allemand *nachttisch*. Ce meuble, placé tout près de l'oreiller, dépassait en hauteur le niveau du lit. Le plancher était en carreaux rouges bien cirés. La chambre était du reste très-proprement entretenue, ce qui prouve que la pénitence peut fort bien s'allier avec la propreté.

A une heure fort avancée de la nuit, je dormais pro-



fondément, lorsqu'en me réveillant j'entendis un bruit, puis une chute sur le carreau. Tout était silencieux autour de moi. J'aperçus cependant sur le sol quelque chose dont je ne pouvais distinguer la forme. Une foule d'idées fantastiques affluèrent alors à mon esprit. Je me figurais plongé dans les catacombes romaines, quoique je fusse sûr d'avoir grimpé à l'étage supérieur de l'hôtel, bien loin d'être descendu dans des caveaux. Ne trouvant pas d'allumettes, je me rendormis en me rappelant un incident qui m'était survenu au Brésil pendant que j'étais président d'une province de l'intérieur, et qui m'avait fort surpris. Me réveillant une nuit, j'avais vu près du lit, sur le plancher, un gros bloc de pierre mû par un mouvement très-lent. J'ouvris de grands yeux, et, lorsque je me fus assuré que je ne faisais pas un rêve, je sautai d'un bond par-dessus l'objet; j'appelai le garçon, qui alluma des bougies : on chercha partout, et on ne trouva rien. J'étais cependant bien sûr d'avoir vu quelque chose qui se promenait dans ma chambre; je fis appeler le nègre, espèce de rat de cale, on mit tout en mouvement et en éveil, je crois même que le corps de garde du palais avait pris les armes, lorsque le nègre découvrit sous le lit une grosse tortue nommée jaboti<sup>1</sup>.

Pour en revenir à ma cellule, le lendemain je trouvai ma montre gisant sur le carreau. Sa chute de plus d'un mètre et demi de hauteur ne lui avait causé aucun dommage; elle ne s'était même pas donné la

<sup>1</sup> Jaboti, *Testudo tabulata* (Schöpfung).



peine de s'arrêter. J'attribuai ce miracle à mon pieux pèlerinage en Terre sainte, ou à la supériorité avec laquelle sont fabriquées les montres anglaises.

J'employai les trois jours que je devais passer à Marseille avant de m'embarquer pour l'Orient à compléter mes emplettes et à voir la ville, que je connaissais déjà, mais très-superficiellement; car je désirais approfondir un peu mes connaissances sur cette grande et ancienne cité, et voir autre chose que la Canebière.

Il y a une ville en Europe avec laquelle Marseille a plus d'un rapport, c'est Lisbonne. Bâtie comme elle en amphithéâtre, et située dans une position admirable pour le commerce, l'ancienne Olisippo a eu déjà tant d'influence, qu'elle a même été glorifiée du titre de reine des mers. Toutes ses rues formaient un labyrinthe inextricable. Lors du tremblement de terre de 1755, un ministre jeune et obscur, Pombal, élevé soudainement au pouvoir par le roi Joseph II à cause d'une heureuse réponse, demandait à ses alguazils : « L'Al-Fama<sup>1</sup> est-il déjà tombé?... » Il paraît que Pombal désirait voir la chute de la ville entière pour la bâtir de nouveau; mais son attente fut trompée, car l'Al-Fama existe encore, et le célèbre ministre a eu seulement un emplacement pour élever son *Terreiro do Paço*, la rue Augusta et celles de l'Or et de l'Argent, c'est-à-dire il a eu tout ce qu'il jugeait convenable pour ériger une Canebière, qui fait également la gloire

<sup>1</sup> Al-Fama, c'est le dédale où habitaient les juifs.



et l'admiration des fils d'Ulysse, de ce héros qui sans avoir jamais dépassé les colonnes d'Hercule, a fondé néanmoins sur les bords du Tage, selon la croyance des Portugais, la fameuse ville qui a gardé son nom.

De nos jours on n'attend pas un tremblement de terre pour avoir à reconstruire une ville ancienne. Une phrase inventée par les hommes d'État tient la place de ces bouleversements de la nature : c'est « l'expropriation pour cause d'utilité publique. » Par la vertu magique de cette phrase, le vieux Paris se transforme en une ville féerique, qui, pareille aux dames du grand monde, aime à se parer le soir pour mieux éblouir de l'éclat de sa beauté les yeux enchantés des promeneurs.

Marseille a subi aussi l'influence de cette phrase, et le quartier sale et nauséabond, comme l'Al-Fama de Lisbonne, tombe sous la pioche de l'ouvrier, pour être bientôt métamorphosé en boulevards, qui feront peut-être oublier la renommée de la Cauebière.

Fondée, dit-on, par une colonie phocéenne, vers l'année 600 avant Jésus-Christ, Marseille fut l'alliée de Rome et la rivale de Carthage. Elle portait anciennement le nom de Massalia ou Massilia, dont l'origine lui venait peut-être de massa (massue) ou de macella (camomille), nom qu'elle changea en celui de Marsille, dérivé des Marses, peuples voisins des Latins, ou encore de Marcellus, en mémoire de ce consul.

Le commerce de Marseille, vacillant au moyen âge, n'a jamais atteint le degré de prospérité dans lequel



il se trouve aujourd'hui, et que l'avenir semble devoir augmenter d'une manière considérable.

Le chiffre de ses exportations tend de plus en plus à s'accroître. Il s'est élevé dans le courant de l'année dernière à plus de trois millions de tonnes, ce qui place Marseille au rang de première ville maritime de France.

Pour pouvoir dans un ordre convenable trouver à placer cette énorme quantité de marchandises, on a dû construire des bassins artificiels à côté du grand môle qui était l'ancien port, et qui peut à lui seul recevoir douze cents navires à l'ancre. Le port, nommé la Joliette, bâti il y a une dizaine d'années en face du quartier ainsi appelé du nom de Jules César, présente pour l'ancrage et le carénage des travaux hydrauliques qui n'ont rien à envier à ceux des ports anglais. On est en train de finir un troisième bassin, dit Impérial, en continuation de ceux de la Joliette et dans le prolongement de la rade, du côté de l'ouest. Lorsque ce dernier bassin sera livré à la marine, le port de Marseille présentera un développement de neuf kilomètres de quais.

A en juger par l'augmentation progressive du commerce et par la perspective du nouveau bosphore africain que doit bientôt ouvrir le génie français, le mouvement commercial de Marseille devra promptement doubler et regagner ce que le passage du cap de Bonne-Espérance a enlevé à la Méditerranée.

La France songe déjà à donner un plus grand déve-



loppement à ce port, en lui assignant le rang de grandeur qui lui est destiné.

L'aspect qu'offre le port de Marseille est bien différent de celui des grands ports d'Angleterre. Les Anglais aimant le confortable et la facilité de se mouvoir dans leur intérieur, tiennent peu à l'apparence de l'extérieur. Leurs navires se cachent dans des bassins séparés les uns des autres, et dont chacun est une merveille sous tous les rapports.

A Marseille, au contraire, tout se réunit pour présenter un effet des plus grandioses. Un fait bien singulier, c'est que les pays en possession de grandes étendues de territoire sont plus avares de terrain que les contrées à étendue limitée; ainsi la France, par exemple, aime mieux empiéter sur la mer pour construire ses bassins, que les creuser dans l'intérieur des terres, comme le fait l'Angleterre.

A Cherbourg, après une lutte qui a duré des siècles, lutte où le génie des hommes a fini par vaincre la fureur des vagues, on a élevé une digue dont la grandeur imposante effraye l'imagination lorsqu'on la regarde de près.

Cependant, bien qu'on ait dans ce dernier port vaincu une si vaste étendue de mer, on n'y voit aucun mouvement, hors celui du monstrueux arsenal. Trois ou quatre navires blindés s'y balancent également tranquilles, et, comme des tortues colossales, semblent guetter le moment de sortir pour pondre leurs œufs de cent cinquante kilogrammes.



A Marseille, au contraire, on s'étonne de voir une immense forêt de mâts, forêt dépouillée de sa verdure, comme si elle était sous l'influence d'un hiver éternel ou qu'elle conservât la trace des tempêtes. Les cordages donnent une idée assez frappante des lianes qui embrassent les arbres gigantesques du nouveau monde, et les drapeaux flottants ressemblent quelque peu aux festons de fleurs dont ces parasites sont toujours décorés.

Lorsque, parmi la grande variété de couleurs de ces étendards, on rencontre celles de sa nation, on tressaille de plaisir, et on est naturellement disposé à les trouver plus belles et plus respectables que celles des autres peuples. C'est ce qui m'arriva lorsque je pus découvrir dans le port de Marseille quelque drapeau aux couleurs verte et jaune, et sur lequel les vingt étoiles, soutenues par le pouvoir du café et du *petun*<sup>1</sup> (tabac), sont éclairées par la grande croix du Sud.

Sur l'immense parcours des quais l'on a un tout autre aspect. Une innombrable multitude accourt de toutes parts s'y livrer aux travaux de débarquement et d'embarquement. On y voit des représentants de toute la famille humaine de chaque partie du monde :

<sup>1</sup> Les Tupinambaouls, dit Lery (p. 218 de la 4<sup>e</sup> édit., 1600) nomment *petun* la plante à tabac dite nicotiane, qu'ils mâchent et fument à chaque minute. Du substantif *petun*, ou bien *petima*, comme disent les écrivains brésiliens, les Portugais ont fait le verbe *pitar*, fumer; ils ont fait aussi les substantifs *pito*, pipe, et *pitada*, prise. Les indigènes nomme *pétoin* l'odeur de la nicotine.



leurs différentes physionomies et leurs costumes plus ou moins bizarres donnent à ce tableau vivant un aspect des plus curieux et des plus pittoresques. La couleur des figures présente une grande variété, depuis l'incarnat rubicond de l'Anglais jusqu'au noir de jais du Nubien. Le Marseillais pur offre une nuance entre le blanc Saxon et l'Arabe, comme celui-ci tient le milieu entre la couleur de la race latine et celle du nègre.

La langue étant un organe par lequel l'homme transmet aux autres le résultat de ses pensées, si tous les peuples étaient réunis dans une seule cité il y aurait sans doute une seule langue ; mais Dieu disposa les choses autrement. Chaque nation a sa manière particulière d'exprimer ce qu'elle sent et ce qu'elle voit.

Lorsque des membres différents de la grande famille humaine se rassemblent dans un endroit commun pour y faire le commerce ou remplir d'autres devoirs, ils y apportent la confusion de langage la plus étonnante et la plus singulière que l'on puisse imaginer ; confusion qui rappelle celle que Moïse a si admirablement dépeinte dans le récit de la construction inconcevable de la fameuse tour de Babel <sup>1</sup>.

Parmi cette foule innombrable qui se meut en tous sens comme des fourmis traînant leurs fardeaux, il y a des oisifs qui s'occupent d'empêcher le travail de ceux qui forment la classe la plus utile : ceux-là sont

<sup>1</sup> Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia ibi confusum est labium universæ terræ, et inde dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum. (*Gen.*, xi, 9.)



les bourdons de la société, guettant le moment propice pour s'emparer de la propriété d'autrui.

Pour empêcher les entreprises malveillantes de ces parasites, des hommes à chapeau claqué posé de travers sur la tête, se promènent nonchalamment : ce sont les sergents de ville, qui, dans les pays bien constitués, forment le premier degré dans l'échelle de la magistrature. Ils dressent des procès-verbaux avec un admirable bon sens, et résolvent une foule de petites questions. Toutes les fois que de plus graves affaires se présentent et outre-passent les limites de leurs pouvoirs, ils amènent le prévenu devant le magistrat compétent.

Ces modestes agents se promenant tranquillement paraissent si calmes et si désintéressés qu'ils semblent ne rien apercevoir de ce qui se passe autour d'eux ; mais leur tact est si délicat et leurs regards si pénétrants, qu'ils examinent chacun sans en avoir l'air, jusqu'au moindre mouvement, avec la plus scrupuleuse attention. C'est surtout dans les grandes villes que ces hommes courageux remplissent un rôle plus important et sont pour la société d'une plus grande utilité. Vous, étranger, si par hasard vous vous trouvez perdu dans la Babylone moderne, prenez garde à la multitude qui vous entoure ; ne prenez point intérêt à cette foule qui vous resserre ; ne vous adressez pas à ces passants à l'aspect rude, ce sont des Anglais ; appelez un policeman, vous trouverez en lui la force alliée à l'intelligence et à la délicatesse ; il vous suffit



de prononcer un mot de cette langue malsonnante (anglais) ou de faire un signe avec les doigts, pour être compris et efficacement protégé. Il en est de même à Paris, où l'on rencontre chez l'agent de police un redoublement de délicatesse et de complaisance.

Pour pourvoir au bien-être de la ville de Marseille, dont la population en 1856 avait atteint le chiffre de 185,649 habitants, on a songé à tous les moyens compatibles avec la civilisation moderne : c'est ainsi, par exemple, que l'on a construit le fameux canal d'irrigation qui, indépendamment des bienfaits qu'il répand dans son parcours de cent vingt kilomètres, approvisionne abondamment d'eau tous les quartiers de la ville et de la banlieue.

Des établissements littéraires de toute sorte, depuis les écoles primaires jusqu'à la faculté des sciences, y sont en pleine prospérité. L'enseignement embrasse toutes les branches des connaissances humaines, et spécialement celles qui sont en rapport avec le genre de relations que pratique plus particulièrement Marseille, telles que l'arabe vulgaire, etc.

Toutes les communautés religieuses y trouvent des facilités pour l'exercice de leur culte. On y voit aussi des tribunaux de première instance et de commerce, des théâtres, des promenades, des statues, des arcs de triomphe, des obélisques, et des cafés luxueux et bruyants.

Le 1<sup>er</sup> mars, vers deux heures de l'après-midi, je me trouvai à bord du vapeur *le Danube*, appartenant

à la Compagnie des Messageries impériales. Le pont était encombré de plus de cent Arabes, qui, pour se rendre au pèlerinage de la Mecque, prenaient la voie de mer depuis Alger jusqu'à Alexandrie, et le chemin de fer depuis cette ville jusqu'à Suez, où ils s'établissent en caravanes pour se rendre à la Mecque en cinq jours. En voyant ces sectateurs de Mahomet à l'aspect misérable, je me rappelai les fantômes couverts de haillons que j'avais vus parcourant les rues de Marseille, marchant lentement, les regards fixés vers la terre; c'étaient en effet les mêmes Arabes que j'allais avoir pour compagnons de voyage; ces individus ressemblaient plutôt à une troupe de pélicans qu'à des êtres appartenant à l'espèce humaine.

Après une courte promenade sur le pont, après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de la ville, qui cause une impression grandiose par ses villas et ses divers établissements isolés se détachant du groupe commun comme des points blancs et jaunes; après avoir passé en revue les ouvrages du port, ses îlots fortifiés d'If, Pomègue et Ratoneau, salué respectueusement les canons rayés des forts Saint-Nicolas et Saint-Jean, et enfin adressé mes prières à Notre-Dame de la Garde, dont la chapelle, très-fréquentée par les marins, est une dépendance du fort de la Garde, je descendis pour attendre dans ma cabine, selon mon ancienne habitude, le moment de payer le tribut à la mer.

Cette puissante divinité ne permet jamais qu'on



s'aventure impunément dans les lieux soumis à son pouvoir.

Elle n'accepte ni accommodement ni arrangement avec ses contribuables; c'est un impôt direct et immédiat qu'il faut lui payer sans remise, impôt que je lui paye religieusement depuis mon enfance.

Chacun a sa manière différente de s'acquitter de cette redevance envers la mer. Chez moi, le phénomène se passe ainsi : une étrange légèreté s'empare de tout mon être, de telle sorte qu'il me semble que je monte au ciel pour demander du secours à Dieu contre la rage de Neptune; du ciel, je descends ensuite jusqu'à la profondeur de la mer, dont le gouffre s'offre alors devant moi pour englober les téméraires passagers. Une sueur glaciale envahit mon corps, et il me semble qu'un vide intestinal se produit en moi par suite de l'écoulement des pores. Puis, survient un état de torpeur et d'oubli de soi des plus pénibles, accompagné de tourments, d'angoisses et autres désagréments bien connus de ceux qui affrontent la pleine mer. Cette triste indisposition, dont peu de personnes sont exemptes, me dure ordinairement vingt-quatre heures par le gros temps.

Le découragement est si complet chez quelques individus, qu'une fois j'ai vu un jeune homme passer presque une nuit couché à plat ventre dans un escalier; une autre fois, une très-belle jeune fille, d'une rare distinction, tomba dans ma cabine, et y resta toute une nuit et la moitié d'une journée. Je dus lui

servir de cavalier et de garde-malade. Les parents, qui étaient quelque part dans un état non moins pénible, ne s'aperçurent nullement de l'absence de leur fille ; mais le lendemain, lorsque le terrible mal eut cessé ses atteintes, ils me remercièrent très-cordialement.

Cette fois le mal sembla m'épargner. Je quittai en conséquence la position horizontale pour gagner le pont.

Bien loin d'avoir, comme je m'y attendais, à prendre des précautions pour ne pas chanceler sur le plancher mobile et fuyant du navire, je m'aperçus bientôt que ma démarche était presque aussi assurée qu'en terre ferme. Pour m'expliquer un résultat si heureux, je n'eus qu'à jeter un regard sur l'horizon. La mer, unie comme une glace, paraissait dormir du plus profond sommeil. Point de ces respirations fatigantes et pénibles, point de ces horribles secousses, point de ces gémissements ni de ces lamentations confuses qui font la terreur des faibles passagers, et qui causent en même temps la joie des marins ; point de ces cauchemars si effroyables ; tout, au contraire, y était calme et serein ; les eaux de la mer étaient si paisibles qu'elles faisaient l'effet d'un vaste plancher peint en bleu, et si poli qu'il reflétait comme en un gigantesque miroir, pendant la journée, les nuages fugitifs et le corps du navire, et le soir, le ciel azuré. On n'y entendait que le bruit de la machine, qui faisait produire à l'eau le bruit précipité de la chute d'une cascade.



Je me promenais d'un pas assuré de la poupe à la proue. Mon attention se porta naturellement sur les Arabes, que je venais de voir pour la première fois. Ils gisaient péle-mêle sur le pont.

Quelques familles s'étaient installées dans des niches qui servaient de mangeoires aux chevaux; c'étaient les mieux accommodées. La famille du chef était étendue sur le pont; elle se composait d'un vieux musulman, d'une toute jeune femme et de deux enfants, dont le plus jeune avait à peine quarante jours. Cette femme était toute la journée couchée sur le plancher avec ses enfants, enveloppée de grossières et sales couvertures, excepté ses jambes, qu'elle étalait sans scrupule, et sans se préoccuper des personnes qui passaient par-dessus. Elle avait au-dessus de la cheville un formidable alganon, pareil à ceux que portent les galériens. Je priai un jour cette femme de vouloir bien me montrer ce singulier bijou. Elle m'indiqua du doigt que je pouvais l'ôter. En vain je tournais et retournais l'objet; mais elle vint à mon aide, et, s'étant débarrassée de ses oripeaux, elle tourna l'anneau d'une certaine manière, l'enleva et me le présenta. Cette étrange parure était faite d'un alliage d'argent. Les bords étaient retournés intérieurement, et il présentait à l'extérieur une superficie de cinq centimètres de largeur couverte d'arabesques ciselés. Vu de loin à la jambe de cette jeune femme, cet anneau paraissait d'une pesanteur accablante par l'effet de la concavité des bords; mais il était très-léger, n'ayant pas une

épaisseur plus considérable qu'une feuille de papier.

A l'heure des repas, chaque famille se réunissait autour d'un baquet plein de *couscoussou* arrosé de bouillon, et dans lequel était mêlée de la viande sèche en hachis. Chacun avait sa cuiller de bois ou de corne, qu'il manœuvrait très-adroitement avec la plus grande régularité, de sorte qu'il n'y avait pas de désordre entre les commensaux et jamais de disputes. Chacun savait d'avance le nombre de morceaux de viande qui lui revenait (la proportion étant à peu près une partie de viande sur cent de *couscoussou*), personne ne se laissait tromper par les autres ; et afin d'être complètement maîtres de leur attention, ils ne parlent jamais pendant leur repas : par un redoublement de précaution, ils mangeaient d'abord le *couscoussou*, et réservaient la viande pour le dessert. Avant de se mettre en cercle pour prendre leur nourriture, ils se lavaient la figure, les mains et les bras, les pieds et les jambes. L'adresse avec laquelle se faisait l'ablution des mains était remarquable. L'eau qui remplissait le creux de la main, et coulait par filet le long de l'avant-bras, était suffisante pour laver tout le membre.

Une petite cuvette, contenant à peu près deux tasses d'eau, était tout ce qu'il fallait pour remplir ce précepte du Coran. Cette économie d'eau, commune aux peuples africains, à qui la nature n'a pas accordé largement cet élément, venait, du reste, bien à propos à bord du navire, où l'on n'était pas chargé de leur



nourriture, ni de leur fournir l'eau à boire et celle qui est nécessaire à leurs ablutions. Ces pauvres pèlerins étaient astreints à une extrême économie d'eau, car ils n'avaient à dépenser que celle qu'ils portaient dans d'énormes outres de peaux de chèvre.

Mais s'ils épargnaient l'eau, ils n'épargnaient pas la prière.

Selon le commandement du Coran, on divise en cinq parties l'espace de temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil, et à chacune de ces divisions ils font isolément la prière individuelle. Ils n'ont pas de montres; mais chez eux l'habitude est si bien prise, qu'ils ne se trompent jamais quant au moment fixé pour le saint exercice, imitant en cela les sentinelles, qui devinent le moment juste où elles doivent être relevées. Les femmes ne sont pas tenues aux exercices de la prière. Mahomet les a trouvées trop délicates et parfois trop intéressantes pour pouvoir se plier à toutes les évolutions commandées par le culte.

De plus, le prophète mahométan connaissait trop les exigences des mœurs de l'Orient pour ordonner aux femmes de sortir de leur retraite, et de vaquer en commun avec les hommes dans les lieux destinés à la prière.

On voit partout chez Mahomet l'intention d'épargner le sexe qui, selon les vues des musulmans, est réservé à l'accomplissement du mystère de la propagation de l'espèce humaine.

Le deuxième jour, à une heure de l'après-midi, le bateau se trouvant en face du rocher nommé l'île Caprera, tous les passagers se réunirent sur le pont pour voir la maison de Garibaldi sortant des flots, et grandissant à mesure que nous avancions.

A en juger par le silence et l'attention avec lesquels on tournait les regards vers le même point, on aurait dit que tout le monde avait oublié comme moi les objets de ses pensées ordinaires, pour concentrer son esprit sur un unique sujet, la roche célèbre qui sert d'exil au héros italien. Sa maisonnette était éblouissante de blancheur, comme la conscience de son maître. Avec ma longue-vue je crus l'apercevoir, devant la porte d'entrée, appuyé sur ses nobles béquilles, trophée qu'il a gagné en conquérant un royaume, et qu'il conserve et vénère comme Colomb vénérât ses chaînes. Cette petite île rocheuse, cette maisonnette blanche, dont Garibaldi fut l'architecte et l'ouvrier, et ces béquilles, c'est toute sa fortune, et ce trésor a plus de valeur pour lui que toutes les grandes richesses qui lui ont été offertes et qu'il méprise.

Pendant le reste de la soirée, nous aperçûmes plusieurs îles d'aspect varié et de formes riantes.

Je commençai à faire connaissance avec mes compagnons de voyage, connaissance qui ne se complète qu'avec le temps.

Dans notre société moderne, quand on ne se connaît pas, il faut être présenté pour avoir le droit de se mêler à la conversation. Sans cette formalité, on doit



attendre le diner, où l'on commence par remuer les mandibules sans mot dire; puis viennent les rasades de vin, qui échauffent les têtes et délient les langues. S'il y a du champagne au dessert, on finit par être de vieux amis à la fin du diner.

Parmi les passagers, dont le nombre s'élevait à huit ou dix dans la première classe, j'en distinguai un dont la respectable physionomie ne m'était pas inconnue, car je l'avais vu à Marseille, à l'hôtel de Rome, où j'avais appris qu'il était membre de l'Institut. J'eus envie de faire la connaissance d'un membre de l'illustre assemblée dont s'honore la France. Je sus plus tard que c'était M. Duhamel, président de l'Institut, homme de la distinction la plus parfaite, tant par les manières que par la noblesse du cœur. Je liai aussi connaissance avec M. le chevalier Albert Soulez-Lacaze, avec qui j'entretiens depuis des relations d'amitié. M. Tastu, consul général de France, qui se rendait à Alexandrie pour remplir les fonctions de sa charge, se trouvait également sur le vaisseau. Les autres passagers de première classe étaient de ces gens qui ne lient pas facilement connaissance. Parmi ceux-ci je remarquai un voyageur qui était constamment occupé à écrire, traçant des plans au milieu d'un amas de plans et cartes géographiques. Il était toujours gai, et paraissait toujours content de son œuvre. Il fredonnait, sifflait, et faisait des gestes qui trahissaient le vrai Français. Cependant personne ne savait ce qu'était ce travailleur infatigable, génie ignoré peut-

être, comme tant d'autres, faute de moyens de communiquer le résultat de ses pensées. Il y a partout de ces talents méconnus. J'ai vu en Allemagne un vieux littérateur, peut-être un mathématicien, à l'aspect misérable, qui ne trouvait pas le moyen de faire imprimer ses nombreux manuscrits. L'illustre Schiller faillit avoir le même sort. Il avait déjà écrit une grande partie de ses vers admirables avant d'avoir pu se faire imprimer. Les éditeurs riches répondaient toujours au pauvre poète : « Faites-vous d'abord un nom, et je serai à votre disposition. » Après de longues démarches, il trouva pourtant un imprimeur modeste, nommé Cotte, qui se risqua. Bien en prit à cet éditeur courageux, car l'éclat de la grande renommée de Schiller eut bientôt enrichi d'une manière considérable Cotte et plusieurs autres libraires.

Tous les officiers du bord étaient d'une parfaite amabilité envers les passagers. M. Millet, commandant du navire, surpassait, s'il est possible, les autres en urbanité. Cette courtoisie, si rare chez les hommes habitués à la rude vie de marin, avait gagné jusqu'à M. Maurice, notre docteur, qui n'avait rien de l'air mélancolique que donne le commerce des malades. Je conserve de lui le plus agréable souvenir.

Au troisième jour du voyage, vers le soir, un spectacle toujours admirable et toujours grandiose se présenta à nos regards : c'était le volcan de Stromboli. Ce volcan ouvre son cratère sur un rocher conique entièrement escarpé et haut de sept cents mètres



environ; il ne vomit plus de lave depuis plus de deux mille ans, mais il jette encore de la fumée et de faibles lueurs pendant la nuit. On dirait que ce volcan, placé entre l'Etna et le Vésuve, entretient avec eux une correspondance télégraphique, au moyen de courants électriques.

Le Stromboli, c'est l'*Æoli Insula* des anciens; il est placé dans la mer Tyrrhénienne, et se trouve le plus au nord du groupe de Lipari, dépendant de la Sicile.

Le même jour, vers minuit, le bateau s'étant arrêté, tout le monde monta sur le pont : nous étions dans le port de Messine. Je ne pus rien distinguer des choses remarquables de cette ville. Une vingtaine d'Arabes descendirent pour puiser de l'eau fraîche à la fontaine. Lorsqu'ils reparurent, franchissant le bord du navire, ils avaient l'air d'ours faisant l'abordage, tant ces pauvres gens étaient défigurés par la charge des outres énormes qu'ils portaient sur l'épaule.

Notre société s'accrut de deux voyageurs, une dame russe et un jeune photographe de la même nation.

Nous quittâmes Messine à une heure du matin environ. La mer se maintint calme jusqu'à notre arrivée en Égypte. Cet état paisible de la mer, nuisible aux propriétaires des navires par l'accroissement de consommation de combustible qu'il occasionne, est toujours salué avec joie par les passagers; il nous fut bien favorable. On lisait, on entretenait des con-

versations amusantes, on jouait aux dames et aux cartes, et on faisait de la musique.

M. Lacaze nous faisait souvent entendre, sur le piano, les plus beaux morceaux de son répertoire. L'artiste russe fut mis à contribution; après de longues prières et des caresses à n'en plus finir de la part de sa compatriote, il se décida enfin à jouer une mélodie admirablement bien exécutée.

Nous passâmes plusieurs groupes d'îles, dont l'aspect riant présentait des configurations variées et parfois les formes fantastiques les plus bizarres. A mon retour de l'Orient, j'aurai encore à parler de quelques îles de la mer Méditerranée que j'ai vues en passant.

Le septième jour d'une traversée des plus heureuses, nous commençâmes à distinguer, vers le soir, des points blancs qui se montraient sur la superficie bleue de la mer, comme les premières étoiles du crépuscule. Ces petits points allaient en grossissant à mesure que nous en approchions : c'étaient les minarets d'Alexandrie. Une lisière jaune formée par les sables africains barrait les eaux de la mer du côté droit.

Bientôt tout devint plus distinct, et on put nous indiquer les objets par leur nom. Le premier qui attira le plus particulièrement notre attention fut la colonne de Pompée, assez improprement nommée, car on la supposait érigée par Cléopâtre en honneur de ce guerrier; les aiguilles de Cléopâtre, dont il ne



reste plus qu'une; c'est un obélisque en granit rose assez beau et couvert d'hiéroglyphes et de cartouches de Touthmès III; plusieurs minarets, le phare et d'autres édifices modernes. Derrière la digue naturelle de sable, on découvre vers l'intérieur des terres de l'Égypte une seconde mer : c'est le lac Maréotis, jadis très-utile par ses eaux vives qui contenaient une grande quantité de poisson, et depuis 1801 transformé, par l'introduction des eaux de la mer (mesure stratégique prise par les Anglais du temps des guerres de Napoléon), en une mare immense, d'où se dégagent des exhalaisons infectes et des miasmes pernicious aux habitants d'Alexandrie.

Après quelques évolutions à droite et à gauche, le *Danube* fila enfin vers le port, qui était encombré de navires de toutes grandeurs et de toutes formes, appartenant à différentes nations. Il ne faut pas aller en Orient pour y chercher l'ordre. La confusion étant un principe inséparable des affaires orientales, les navires ne peuvent faire exception. Là où il se trouve une place vide, on y jette l'ancre.

Je m'attendais cependant, à mon débarquement, aux mêmes formalités et aux vexations qu'ont toujours à subir les voyageurs dans les pays où l'ordre est le principe constitutif de la société.

Mon petit bagage étant sur le pont, j'étais prêt à le faire ouvrir et à faire visiter tous mes effets chiffonnés, comme c'est l'usage parmi les peuples civilisés. Mon passe-port à la main, j'attendais la visite

douanière, et je me croyais entouré de ces corbeaux qui font la police secrète pour la répression de la contrebande, et qu'en portugais on nomme *malsim*. Point du tout. En Égypte, on procède plus simplement qu'ailleurs sous ce rapport.

Un batelier, prêt pour cela, prit mon bagage; je l'accompagnai, et en arrivant au quai un gardien le reçut; puis, à un geste très-significatif qu'il me fit, je lui glissai sans affectation une pièce de deux francs dans la main, après quoi il fit transporter immédiatement mes effets à l'omnibus, qui me conduisit à l'hôtel *Abbat*.

En passant sous une voûte et avant d'arriver à l'endroit où m'attendait le véhicule, j'aperçus une espèce de bureau dans lequel on déposait les passeports. A la présentation du mien, on me répondit avec une politesse exquise et des attentions délicates : « Vous n'avez pas besoin de passe-port, puisqu'il n'y a pas ici de consul brésilien ! »



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### LA BASSE ÉGYPTÉ, ALEXANDRIE ET SON AVENIR.

Lorsqu'on a passé quelque temps sur la mer, le premier besoin que l'on éprouve après avoir mis le pied sur la terre ferme, c'est de prendre du repos, repos qui est toujours nécessaire pour s'habituer de nouveau au régime de notre vie antérieure. En conséquence, après un léger souper dans l'hôtel, et après avoir jeté un coup d'œil rapide sur ses escaliers et ses colonnes de marbre, je demandai à me reposer.

Je pris possession d'un vaste salon au rez-de-chaussée, où il y avait deux lits. Par cette disposition des chambres, très-spacieuses, très-vastes, il était facile de comprendre que nous étions dans un pays où il y avait à lutter constamment contre la chaleur.

Je m'emparai sans perdre de temps d'un lit, et M. Lacaze de l'autre; car on nous avait désigné le même dortoir.

Amateur des prières homéopathiques, comme remède plus convenable au soulagement de l'âme et au délassement corporel, je m'adressai à Dieu pour le remercier, dans une très-courte oraison, du bonheur de notre heureuse traversée. Au contraire, mon jeune compagnon, suivant sous ce rapport le système allo-

pathique, plia les genoux sur le marbre du plancher et se plongea dans une longue et pieuse adoration.

Soit par l'émotion que j'éprouvais en me trouvant en Égypte, cette terre où l'on place le point de départ de la première civilisation du monde, et qui maintenant fait de louables efforts pour se débarrasser des funestes préjugés musulmans et revendiquer son ancienne gloire ; soit par quelque autre motif de surexcitation, je ne pus dormir de toute la nuit. Le moindre bruit trouvait un écho dans mes oreilles. Par malheur, nous nous trouvions tout près, je crois, d'un corps de garde, dont la sentinelle criait à haute voix le « Qui vive ! » de cinq minutes en cinq minutes, auquel on répondait plus loin : « Je suis encore vivant. » A juger par ce que j'avais l'habitude d'entendre dans ma jeunesse et dans les petites villes à garnison de mon pays, ce vacarme ne pouvait être interprété autrement que comme une précaution contre le sommeil qui pouvait gagner les soldats égyptiens, et mettre en danger la sûreté de la ville d'Alexandrie. En tous cas, je demanderai d'où vient cette habitude de faire crier les sentinelles pendant la nuit. La gloire de cette invention appartient-elle à l'Orient, ou à l'Europe du temps des croisades ? Pour le Portugal et le Brésil, je sais bien que cette coutume, et encore d'autres d'un caractère tout à fait barbare, viennent d'un célèbre code de sang nommé *Règlement militaire du comte de Lippe*.

On peut envisager sous quatre phases principales



les événements qui ont eu anciennement quelque influence sur les destinées d'Alexandrie. Alexandre le Grand, en sondant l'espace de son regard d'aigle, remarqua les endroits les plus avantageux pour la fondation de plusieurs villes, qui, par gratitude, ont conservé son nom. De ce nombre fut l'Alexandrie égyptienne, qui, fondée dans l'année 331 avant l'ère chrétienne, acquit bientôt une grande importance par un commerce d'entrepôt entre l'Europe, l'Asie, l'Arabie, l'Abyssinie, le haut Nil et la basse Égypte, et surpassa même Memphis et les autres villes de la basse Égypte tant par sa richesse que par le nombre de ses habitants. Les Ptolémées, qui suivirent de près la domination d'Alexandre, ajoutèrent à la réputation qu'avait déjà Alexandrie, une gloire nouvelle qu'ils lui firent acquérir dans les lettres et les sciences. Ils y fondèrent des écoles, des collèges, des académies, des musées et des bibliothèques, dont la plus célèbre par sa grandeur et la variété de ses manuscrits était celle du Muséum, et la seconde, presque égale à la première, celle du fameux temple du Serapéum.

Les grands hommes ne ruinent point les villes, tant qu'elles ne s'opposent pas au développement de leurs vues. Ainsi, la conquête de Jules César, loin de porter atteinte à Alexandrie, lui donna une nouvelle splendeur; de même que celle de Napoléon, en 1798, eut pour résultat de relever cette ville et l'Égypte entière de son anéantissement, et de leur ouvrir une ère de régénération.

Le grand nombre de philosophes et de poètes qu'a eus Alexandrie, leurs disputes scientifiques, et parfois leurs intrigues académiques, ont rempli le monde de leur retentissement.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire sous l'empereur Aurélien, vers l'an 273, Alexandrie commença à déchoir, par suite de fréquentes commotions politiques et religieuses. En l'an 389, le fanatisme réactionnaire agit si puissamment sur l'empereur Théodose, que, pour anéantir (selon lui) le reste des réfractaires qui se livraient à Alexandrie aux pratiques du paganisme, il fit abattre le temple de Sérapis.

Nonobstant les vicissitudes qui ont arrêté l'accroissement de cette ville fameuse, si florissante sous les Ptolémées et sous les premiers Césars, et dont la population était portée à 900,000 habitants selon quelques historiens, elle a pu conserver d'admirables restes de sa brillante position jusqu'à la conquête qu'en firent les Arabes en 641. De sorte qu'Amrou, saisi d'admiration pour tant de magnificence, en a fait la description dans son rapport au calife Omar sur le siège d'Alexandrie. Il y trouva, entre autres choses notables, quatre cents cirques, quatre mille palais et douze mille jardins.

Pendant la domination des Arabes s'est effectuée la découverte du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, en 1477. Cet événement, qui a opéré la plus grande révolution commerciale qu'eussent jamais



vue les anciens, en anéantissant le commerce de la Méditerranée, entraîna la ruine d'Alexandrie.

Malgré ce succès, Alexandrie pouvait bien se maintenir aux dépens de sa propre grandeur, et offrir au monde le spectacle d'une décadence s'opérant à la longue, si un malheur plus désastreux que l'accaparement du commerce par les Portugais ne fût venu lui porter le coup mortel en 1517 : ce fut la conquête de l'Égypte par les Turcs, dont l'administration a le pouvoir destructeur de la foudre.

Après ces trois phases de croissance, de décadence et d'anéantissement, commença en 1798 une quatrième phase, celle de la renaissance. Il est intéressant de voir le génie audacieux de Napoléon s'occuper de l'Égypte, pénétrant jusqu'au moindre détail les questions politiques, civiles et agricoles ; il ne voulait pas consentir à ce que l'œuvre créée par Alexandre et continuée par Jules César fut impunément ruinée par les Turcs. Il a en effet posé les premiers fondements sur lesquels croit la nouvelle ère du progrès moderne.

Profitant de cet état de renaissance, Alexandrie continue à faire d'admirables efforts pour se relever. Ainsi, de misérable bourgade de 6,000 âmes, dit Savary, qu'elle était en 1777, elle représente aujourd'hui une ville florissante, bâtie et embellie selon le goût européen, et comptant déjà une population de 80 à 100,000 âmes.

Le génie et l'industrie de notre siècle préparent un

événement qui doit, sans contredit, ajouter une nouvelle phase aux destinées d'Alexandrie; je veux parler du percement de l'isthme de Suez.

Le mouvement commercial suit la même marche que les autres choses humaines, il ne reste jamais en arrière du progrès des nations et ne s'arrête pas dans sa marche; mais il aime à changer de route; il abandonne souvent les peuples qui, par leur indolence ou par des événements d'une autre nature, ne font rien pour se relever ou pour grandir. Le commerce cherche toujours les chemins les plus courts et qui offrent les meilleures conditions de bon marché. La vapeur, en diminuant les distances, a rempli la première des conditions; mais quant aux autres, elle n'a pas encore donné le dernier mot, pour que le prix du transport des marchandises puisse entrer en concurrence avec ce qui résulte de l'emploi des forces naturelles.

Toutes les fois que les marchandises ou les matières premières peuvent, par l'élévation des prix, disputer la concurrence entre les deux moyens de transport, il n'y a plus de doute sur le choix : dans ce cas, la vapeur l'emporte sur le vieux système de locomotion; de même que celui-ci finira, dans une époque qui n'est pas très-éloignée, par s'anéantir tout à fait, ainsi le système postal sera tôt ou tard annihilé par la télégraphie électrique.

Il y a déjà quelque temps que le mouvement commercial qui suivait la route du cap de Bonne-Espérance commence à suivre celle de la mer Rouge. Les



Anglais, qui, pour leurs intérêts, ont le don de présenter les événements les plus éloignés, ont proposé à l'Égypte un chemin de fer qui, en traversant le cœur du pays, aboutirait à la mer Rouge. Cette mesure, grandiose du reste et d'une incontestable utilité, a été acceptée et promptement exécutée. Voilà une mesure pratique comme les Anglais savent les concevoir, et dont l'Égypte et surtout Alexandrie ont commencé à sentir les avantages; mais le but principal de l'établissement de la ligne ferrée égyptienne était de desservir les intérêts commerciaux de la gigantesque colonie anglaise des Indes. En outre, le chemin de fer égyptien a provoqué le renouvellement du mouvement commercial de l'Asie vers la Méditerranée, et l'abandon de la route du cap de Bonne-Espérance.

Une circonstance inespérée est venue tout à coup accélérer ce mouvement. La guerre de l'Amérique, en augmentant le prix du coton, non-seulement a rendu cette matière susceptible d'être transportée par la vapeur en traversant la mer Rouge, mais elle a encore eu l'avantage de délivrer l'Europe du monopole américain, qui avait anéanti la culture de ce végétal dans les autres parties du monde. La production du coton dans l'Amérique du Nord outre-passait déjà le chiffre de la consommation européenne. Au commencement de la guerre, en 1861, les États-Unis avaient produit l'énorme quantité de 4,700,000 balles de coton, qui, calculées au prix moyen d'alors, représen-

taient une valeur d'un milliard cinq cent millions de francs environ.

Cette immense valeur de production d'une seule année, résultat des efforts des bras africains, dirigés par l'intelligence du Virginien, effraya les hommes d'État du nord de l'Amérique, qui ont pressenti dans cet état de prospérité le germe d'un embarras sérieux au développement du principe de domination de la race anglo-saxonne. Ils entreprirent la guerre comme le seul moyen de détruire le mal jusque dans sa racine. Le contre-coup de cette guerre, qu'on peut appeler la guerre du coton, se fait sentir dans toutes les parties du globe. En attendant le résultat que doit produire l'œuvre grandiose de la liberté des esclaves dans toute l'Amérique, elle a produit déjà un effet secondaire, celui de ranimer le commerce dans la Méditerranée. Presque tout le coton qui remplace présentement le coton américain, et qui n'arrive pas encore à la moitié du chiffre de la production des États-Unis, provient des Indes orientales et de l'Égypte, et passe en sa presque totalité par Alexandrie, ce qui contribue puissamment à l'accroissement de cette ville et à sa richesse naissante.

Les grandes révolutions sont toujours accompagnées d'effets grandioses. C'est dans ces époques anormales que la Providence prépare les peuples à l'apparition d'œuvres qui, sans de violentes secousses physiques ou morales, restent en embryon et dans un oubli indéfini. Le percement de l'isthme de Suez,



dont l'entreprise préoccupe le monde depuis une époque très-reculée, ne sortirait jamais du terrain des discussions académiques, sans la grande révolution cotonnière et sans le retour du commerce asiatique vers la Méditerranée.

Cette mer artificielle qu'on creuse dans le désert africain n'offre pas la perspective d'une œuvre de spéculation pratique et basée sur le froid calcul d'une ambition particulière. Le stimulant de la gloire et du bien public agit seul sur le génie qui l'a entreprise et sur le talent de ceux qui l'exécutent avec une foi inébranlable, à travers les difficultés naturelles et celles qui sont l'œuvre des hommes. Pour calculer la grandeur de l'entreprise, il ne faut pas perdre de vue le but qu'elle se propose, et qui doit profiter à toutes les parties de la terre.

Si le canal maritime de Suez réussit convenablement (Dieu le permettra, je l'espère) pour livrer passage aux navires de toutes grandeurs, les relations commerciales que la Nubie, l'Abyssinie, la côte d'Ajan, l'Arabie, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Océanie et les îles de l'océan Indien entretiennent avec l'Europe, s'opéreront par le canal de l'isthme de Suez. Les éléments de prospérité résultant d'un tel ordre de choses passeront par Alexandrie, qui ne fera qu'effleurer la jouissance du commerce brillant qui doit porter ailleurs tout son éclat. Port-Saïd, Suez et Ismaïlia, la fille chérie de de Lesseps, deviendront les acquéreurs naturels de cette grandeur future.

Le coup cependant ne sera pas mortel pour Alexandrie, qui continuera à vivre d'une vie plus modeste et moins fastueuse, selon les ressources que la nature a mises à sa disposition. Elle sera toujours l'entrepôt des marchandises européennes destinées à l'échange des matières premières de la basse Égypte, du haut Nil et de l'Afrique centrale.

Pour un fils du Brésil, où la végétation atteint les limites de l'idéal, il n'y a en Égypte rien d'étonnant sous le rapport de la fertilité naturelle des champs. Quant à son étendue, comparée à celle du Brésil, l'Égypte fait l'effet d'un point au milieu de l'hémisphère. Comme il n'y a pas dans ces régions de montagnes boisées pour arrêter les nuages, il ne pleut jamais en Égypte. Les vapeurs d'eau en suspension dans l'atmosphère sont entraînées par les vents vers l'intérieur de l'Afrique, pour y former le Nil et les autres fleuves de cette partie du monde. Au temps de la crue des eaux, le Nil inonde tous les terrains plats de la basse Égypte. Le limon qui s'y dépose pendant les quelques mois de séjour des eaux constitue la cause de la fertilité proverbiale de l'Égypte.

Les terrains sujets à l'inondation forment une zone parallèle au fleuve, plus ou moins large, selon la disposition géognostique du sol et l'invasion des sables flottants des déserts environnants. De toutes les parties que j'ai visitées, la plus étroite est celle qui se trouve resserrée par les montagnes Libyques, sur lesquelles s'élève la longue file des Pyramides et en face



de Memphis. Les terrains cultivables dans cette partie de la basse Égypte peuvent avoir sept kilomètres de largeur. C'est au Delta que la largeur atteint le maximum de son étendue. Elle peut être évaluée à deux cents kilomètres entre Salabieh, tout près du canal maritime de Suez, et l'isthme d'Alexandrie.

Quelque temps après la rentrée des eaux dans le lit naturel du Nil, le Delta présente une plaine verdoyante des plus admirables. A en juger par l'infinité de canaux naturels ou artificiels qui coupent en tous sens ces superbes prairies, et par les troupeaux sans nombre qui y paissent, le voyageur se croirait transporté dans les plaines de la Hollande.

Ce furent aussi les impressions que j'éprouvai d'abord, lors de mon premier passage, au commencement de mars, dans ces lieux célèbres. De distance en distance j'apercevais quelque chose dont je ne pouvais me rendre compte. Je demandai à un jeune Allemand qui se trouvait dans mon wagon, ce que ce pouvait être, il me répondit qu'il n'en savait rien non plus. Ces objets qui s'élevaient du milieu des plaines riantes, en formant des groupes arrondis, ressemblaient à des nids de fourmis ou à des essaims de certaines abeilles de l'Amérique. Plus tard je sus le mot de l'énigme. Ce sont les villages et bourgs du pays. Ils sont formés de briques séchées au soleil, et dans lesquelles on met de la paille pour les consolider et faciliter l'évaporation de l'eau. Les maisons prises individuellement présentent la forme d'un haut four-

neau dont le tuyau de cheminée est coupé court, en formant un goulot de peu d'élévation. Ces maisons sont appuyées les unes contre les autres, en ne laissant, par leur disposition sphérique, que d'étroits interstices extérieurs pour la communication avec les voisins. L'ensemble offre naturellement un amas informe, dont la simple inspection contriste et fatigue l'imagination des voyageurs habitués aux commodités de la civilisation de l'Occident.

Quelquefois ces villages sont si considérables qu'ils contiennent des dizaines de milliers d'habitants. Ils sont bâtis, selon toute probabilité, d'après le modèle des villes primitives de la basse Égypte, dont les matériaux, consistant en briques séchées au soleil, formaient la principale occupation obligatoire des Hébreux, qui, à cause de cette corvée et d'autres vexations, ont dû quitter l'Égypte.

Les nombreux fellahs (paysans agriculteurs) qu'on rencontre sur les routes ou qui sont occupés à leurs travaux champêtres, voilà encore ce qui frappe la curiosité du voyageur. Hommes et femmes portent le même costume, c'est-à-dire une longue camisole bleue, et ceux qui n'ont pas de turban se couvrent la tête d'un grossier chapeau de paille à larges bords. Les femmes portent leurs cheveux en tresses pendantes derrière le dos, les hommes se rasent la tête.

Si l'on regarde d'un peu loin, on ne distingue aucune différence entre les sexes. Ces campagnards conservent pourtant depuis des temps immémoriaux



un usage par lequel on peut reconnaître, en certaines occasions, si l'individu est masculin ou s'il est féminin : toutes les fois que la nature les oblige à satisfaire à quelque nécessité, la femme, sans se gêner, le fait debout, tandis que l'homme, au contraire, s'accroupit toujours. La description en termes très-expressifs que fait Hérodote de cette singulière coutume, montre que les Égyptiens conservent un irrésistible attachement pour leurs anciens usages.

Faute de pluie en Égypte, l'agriculture se soutient par l'irrigation. Le pays étant absolument dépourvu de fontaines naturelles, soit dans les plaines, soit sur les hauteurs environnantes, il n'y a pas d'autre moyen d'abreuver les champs, au temps de la retraite du Nil, qu'en recourant aux eaux du fleuve.

Dès les premiers âges, nous voyons les Égyptiens s'appliquer à trouver la meilleure distribution des eaux comme le premier besoin du pays, recueillir l'eau au temps des crues du Nil en la faisant entrer dans des réservoirs placés sur des lieux élevés pour la faire arriver aux champs par des rigoles convenablement disposées ; idée qui vint naturellement à l'esprit de ce peuple, pour lequel la production du sol était la principale richesse.

Le fameux lac Mœris, celui du Fayoum, et une infinité d'autres plus petits, ne font qu'attester cette habitude ingénieuse des premiers habitants de l'Égypte. Chaque village a son réservoir plus ou moins grand, comme en Allemagne, où la plus petite bour-

gade a son *feusersee* (réservoir d'eau pour les incendies). On creuse également des puits, dont la profondeur arrive jusqu'au niveau du Nil : tel est le puits de Joseph, au Caire. Pour élever l'eau des puits et même des réservoirs lorsque l'eau descend au-dessous du niveau des canaux, on se sert de norias, et pour la faire passer des canaux aux rigoles, qui se trouvent plus haut que ceux-là d'un à deux mètres, on emploie également et généralement un procédé aussi simple que primitif. Le voici : on attache deux bouts de corde à un tamis de jonc bien serré. Deux fellahs (ordinairement des femmes) prennent chacun un bout de corde, et, placés en face l'un de l'autre, font balancier avec le tamis, en jetant avec une adresse admirable l'eau du canal dans la rigole, au point d'en entretenir le courant d'une manière suffisante.

Ce système d'arrosage remonte peut-être aux temps des rois pasteurs, et à trois ou quatre mille ans avant l'ère chrétienne. Par l'extrême simplicité de ce système d'arrosage, on se demande quelles devaient être les machines employées par les Égyptiens à élever des blocs dont l'immense pesanteur fait l'étonnement et l'admiration des siècles modernes.

Les champs arables de l'Égypte sont composés d'une terre gluante, noire, formée sans doute de la désagrégation des roches calcaires et granitiques du haut Nil, et des détritux végétaux et animaux entraînés par les eaux. Un morceau de cette terre nouvellement labourée, que j'ai pris entre Gyzeh et Sakkarah, s'est



durci de telle sorte qu'il a acquis la consistance et la pesanteur d'une pierre tendre. Il est peu friable et âpre à la langue ; l'eau le dissout promptement, et il fait effervescence avec les acides faibles. Son caractère physique présente une texture raboteuse de couleur noir brun. Là où les eaux du Nil ne peuvent arriver, la végétation cesse et le désert commence. Les canaux de dérivation de ce fleuve portent la fertilité partout où ils sont établis. C'est pourtant aux merveilles de l'irrigation qu'il faut attribuer la grande richesse de végétation de la terre de Gessen, aujourd'hui réduite à un désert si aride, que l'on a peine à croire à son antique fertilité, et à découvrir quelques restes des villes fondées par les Hébreux, telles que Ramessès et autres.

Alexandrie possède le seul grand port commercial qu'il y ait en Égypte sur la Méditerranée. Avant la construction du canal de Mahmoudieh, qui établit la communication entre le port d'Alexandrie et le Nil, dont la principale embouchure, nommée Canopique et de Rosette, est éloignée de cette ville de quatre-vingt-huit kilomètres, les approvisionnements ne pouvaient arriver que très-tardivement de l'intérieur du pays.

Méhémet-Ali a donc eu l'heureuse idée de déblayer et d'élargir le Mahmoudieh, entièrement comblé depuis longtemps, et de le rendre à la navigation.

Ce canal a une longueur totale de soixante-dix-huit kilomètres, et a été creusé sous le règne de Méhémet-Ali, de 1819 à 1820. Plus de deux cent mille ouvriers

y furent employés. Son cours suit presque entièrement le tracé de l'ancien canal Canopique, qui par la négligence des mameluks s'était complètement ensablé. Comme le malheur, le despotisme a quelquefois du bon : sans le pouvoir absolu de Méhémet, l'Égypte ne posséderait pas cette voie navigable, d'un intérêt si considérable.

Heureusement pour l'humanité, chez les nations civilisées le pouvoir despotique a fait place aux associations, par le moyen desquelles on est arrivé à des œuvres d'une importance immense, et contre lesquelles la tyrannie serait impuissante.

Le chemin de fer d'Alexandrie au Caire offre un parcours de deux cent dix kilomètres. Il est dans son entier établi dans les plaines agricoles; son tracé décrit une vaste courbe divisée en lignes droites d'une grande étendue, qui coupent, outre les canaux intermédiaires du Delta, les deux branches principales du Nil, celle de Rosette, dite branche Canopique, et celle de Damiette, nommée autrement branche Tanitique, de l'ancienne Tanis (Tsoan de la Bible). A la grande ligne se rattachent deux petits embranchements, celui de Tantah à Samanoud, et celui de Behah à Zagazig. Tous les deux suivent la direction de l'orient, et sont destinés à desservir les centres les plus fertiles de la basse Égypte. Le premier de ces embranchements a une longueur de vingt-trois kilomètres et doit plus tard s'étendre jusqu'à Damiette, en longeant la branche Tanitique du Nil; le second, allant à Zagazig, d'une lon-



gueur de trente kilomètres, est destiné à relier le canal maritime à Ismailia et à desservir les cantons de Salabieh et Sâne.

Les trains de voyageurs qui partent tous les jours d'Alexandrie pour le Caire, et *vice versa*, font le trajet en sept heures. Avant l'établissement du chemin de fer, on mettait de trois à sept jours pour faire le même parcours, en suivant le canal Mahmoudieh ; et même, comme il fallait se hasarder sur la mer pour gagner l'embouchure du Nil à Rosette, la durée de la traversée d'Alexandrie au Caire dépendait des caprices du temps. Faute de route proprement dite entre ces deux villes importantes, on voyageait par terre sur des chameaux en suivant de mauvais chemins tortueux, quelquefois en glissant et s'embourbant, ce qui ne plaisait guère à ces animaux, habitués aux sables du désert, et encore moins aux voyageurs, qui, outre la fatigue, étaient à chaque instant menacés de quelque grave accident.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### LE CAIRE, MEMPHIS ET SES ANTIQUITÉS.

Le lendemain de notre arrivée à Alexandrie, je partis seul pour le Caire. Je me présentai de bonne heure à la gare, pour ne pas manquer le train du matin. On n'a pas beaucoup à craindre sous ce rapport en Orient, les trains étant toujours fort en retard. J'eus tout le temps de voir en détail ce vaste édifice, où, à mon arrivée, régnait le plus parfait silence, car il n'y avait ni voyageurs ni employés.

Cependant on y voyait déjà une toute jeune négresse préparer son petit étalage de biscuits et de confitures. Une demi-heure après l'heure indiquée pour le départ, le train s'ébranla, et la locomotive commença à répandre des tourbillons de fumée et de vapeur sur les plaines égyptiennes.

En franchissant le Delta, nous traversâmes de grandes villes qui naguère n'étaient que de misérables bourgades, et qui aujourd'hui se trouvent, grâce au pouvoir merveilleux du coton, dans un état de prospérité admirable. Zaïad, Tantah et Benah, sont de ce nombre.

Je dinai au buffet de la station de Benah, et je fus servi aussi confortablement qu'en Europe. A toutes



les stations se présentaient des jeunes filles, dont quelques-unes, recouvertes à peine d'une simple chemise, et que l'on aurait pu croire encore parées des charmes de l'innocence enfantine, savaient cependant, pour attraper quelques paras (petite monnaie), faire des signes et des gestes si lascifs, qu'en d'autres pays ils auraient certainement attiré l'attention de la police. Il y en avait de toutes jeunes, littéralement couvertes de bijoux, lesquelles par leurs allures sollicitieuses se trahissaient bien vite, et laissaient apercevoir que le souffle de la corruption avait déjà terni les grâces de leur première jeunesse.

J'avais naturellement le plus grand désir de voir les Pyramides, qu'on pouvait distinguer, d'après ce que l'on m'avait dit, du chemin de fer, avant d'arriver au Caire.

J'étais distrait et je regardais la campagne, lorsqu'on cria de tous côtés et dans tous les wagons « : Les Pyramides ! » Je fus ébranlé comme par un choc électrique des plus violents, lorsque mes regards découvrirent à l'horizon des ombres bleues pareilles à celles que produisent des mamelons isolés, et dont la pointe se confondait avec le ciel.

Ce sont les pyramides de Gyzeh, qu'on aperçoit d'une très-grande distance. Toute mon attention, tout mon être se porta vers ces monuments, conservés presque intacts pour nous donner une preuve matérielle de la civilisation la plus ancienne du monde. On ne peut être longtemps plongé dans des méditations, sur-

tout quand on voyage en chemin de fer. Bientôt je me trouvai à la gare du Caire, et au milieu du vacarme des domestiques de place, qui veulent emmener de gré ou de force les voyageurs et les bagages aux hôtels de leur préférence.

Pour me dérober à l'avidité de ces loups affamés, je me hâtai de monter dans un omnibus, qui me conduisit à l'hôtel d'Orient.

L'hôtel d'Orient, comme tous les hôtels de premier ordre, est bâti sur la place nommée Ezbekieyeh.

Cette place est sans contredit la plus belle du Caire. Elle occupe une grande partie du quartier européen, appelé par les habitants le quartier Franc. Elle ne forme pas une place régulière. Elle a des parties larges et des parties étroites; des boulevards plantés d'arbres plus ou moins alignés, et un grand et beau jardin sur un enfoncement de terrain qui se transforme en lac au mois de septembre, à l'époque de la plus grande crue du Nil.

C'est à l'Ezbekieyeh que résident les ambassadeurs et les consuls des nations étrangères.

Là se trouvent les plus belles maisons de la ville. Les restaurants n'y sont pas rares, et le soir on y entend des troupes de comédiens et de saltimbanques, français et autres, chanter et faire leurs bouffonneries dans des cafés chantants très-fréquentés même des naturels, qui en sont grands amateurs.

Il y a aussi des établissements appartenant à des compagnies allemandes, où l'on peut entendre des



chœurs harmonieux de Mozart et d'autres grands maîtres.

Plus loin et au commencement des bazars, on avait planté une vaste baraque toute fermée par une pièce de toile tendue. Les représentations qu'on y donnait étaient tout à fait différentes des nôtres et accommodées au goût oriental. C'étaient les almées qui se réunissaient pour s'y livrer aux danses les plus diaboliques et les plus lascives qu'on puisse imaginer. Les almées sont la partie obligée de toutes les fêtes égyptiennes. On les voit aux mariages, aux naissances et jusqu'aux funérailles. On était au Ramadan, le carême des musulmans; la capitale de l'Égypte, la ville sainte, s'attristait le matin : elle jeûnait, se prosternait, faisait la prière et se plongeait dans la plus pieuse adoration toute la journée, pour se livrer à outrance, durant la nuit, à toutes sortes de plaisirs. Les almées donc ne pouvaient manquer de venir y apporter leur contingent de divertissement. Celles qui dansaient dans la baraque de l'Ezbekieyeh étaient des hommes habillés en femmes; leurs allures, leurs gestes, leurs mouvements et leurs regards lascifs dépassaient toutes les bornes. En dansant, elles tenaient entre les doigts des castagnettes de métal, qui rendaient des sons aigus et étourdissants. Elles faisaient des mouvements incroyables avec les jambes et tout le reste du corps.

Quelquefois elles s'approchaient d'un spectateur dont elles feignaient d'être amoureuses, et, après mille

caresses, elles lui jetaient un mouchoir blanc pour recevoir le cadeau attendu.

Ce que faisaient en public ces hommes imberbes, parfaits eunuques, les danseuses le font dans des maisons particulières, où elles déploient toute la puissance de leur talent, en exécutant des évolutions que la pudeur ne permet pas de décrire. C'est surtout dans le pas nommé la guépe que les almées se font le plus remarquer.

A l'extrémité opposée de la place, on voyait de grands rassemblements de bas peuple, formés en cercle autour de quelques Nubiens qui, environnés de nombreux serpents de diverses grandeurs, exerçaient, par des moyens connus, toutes sortes de tours magiques, au grand ébahissement de la multitude.

Au commencement de chaque séance, le charlatan envoyait de petits serpents se promener dans le cercle. Les assistants en étaient d'abord effrayés. Les reptiles se tournaient ensuite contre leur maître, et s'entortillaient autour de ses jambes, de ses bras et de son cou. Le magicien, feignant d'éprouver des frissons, demandait des secours, et comme personne ne le délivrait, il prononçait des paroles cabalistiques qui faisaient frissonner les spectateurs.

Dans leur épouvante, ils portaient les mains à leur tête et sur leur cœur, en prononçant l'exclamation : « Allah! (Dieu). »

Le devin, après avoir châtié et emprisonné dans des sacs les serpents qui s'étaient révoltés contre leur



maitre, tint un petit discours, où il disait qu'il venait d'échapper au plus grand danger qu'il eût éprouvé de sa vie; que ces serpents, provenant de toutes les parties du monde, étaient des plus venimeux; que la faim seule avait causé l'émeute qu'il venait heureusement d'apaiser, et que c'était uniquement pour avoir de quoi les nourrir qu'il s'adressait à ses aimables spectateurs.

Ce procédé lui réussit à merveille, et en très-peu de temps il eut une copieuse recette. Moi-même, qui, sans être dupe des charmes du charlatan, avais frissonné à la vue de ce nouveau groupe de Laocoon, je n'en fus pas moins disposé à lui glisser quelques paras pour son admirable tour de force.

J'employai la première journée de mon séjour au Caire à voir en détail les endroits les plus rapprochés de l'hôtel où je résidais. De la place de l'Ezbekieyeh je passai au bazar franc, où se trouvent des boutiques, des pharmacies, des loges de perruquiers, des quincailleries, des confiseries et beaucoup d'autres établissements européens. C'est le quartier le plus élégant du Caire. Là se rencontre la rue la plus large du Caire; la foule des promeneurs y est si considérable qu'on y est pressé en tous sens.

Comme il n'y a pas de trottoirs au Caire, les piétons occupent toute la largeur des rues.

A chaque moment, un héraut annonçait le passage d'un personnage important, puis un second, puis un troisième lui succédait bientôt, criant à haute voix :

« Faites place, prenez garde, sans quoi vous serez écrasés sans pitié sous les roues de la berline de ... », et cette masse bruyante livrait insouciamment passage, et le flot populaire se refermait aussitôt sur le héraut et les courriers, comme la mer Rouge sur l'armée de Pharaon.

Collé contre un mur, pour éviter les atteintes des coups de cravache dont on menaçait la foule, j'attendais, en observateur, le passage si bruyamment proclamé du haut personnage, qui ne se faisait pas attendre. L'indolent musulman paraissait enfin dans sa voiture, qui n'était autre chose qu'un de ces vieux coucous qui, il y a trente ans, encombraient les rues de Paris. La foule s'était à peine refermée sur le carrosse du promeneur privilégié, qu'un second vacarme, tout semblable au premier, se produisait, et le même cortège se présentait, précédé de son héraut et suivi de son coucou. On dirait que tous les coucous du vieux Paris se sont donné rendez-vous au Caire, où ils sont un des principaux objets de luxe des Pharaons modernes.

Je visitai ensuite les bazars musulmans, qui étaient encore plus obstrués que la rue franque. Le Ramadan était la cause de la réunion de tant de monde dans la capitale égyptienne. De plus, une illumination qui se préparait pour fêter l'arrivée du vice-roi à son retour de Constantinople agitait tous les esprits et contribuait encore à la grande animation qui régnait au Caire pendant mon séjour dans cette ville.

Je finis ma journée en prenant un bain turc. C'est



un spectacle bien curieux pour un étranger qu'un établissement de bains en Orient.

Deux ou trois garçons, sans autre vêtement qu'une serviette attachée sur les reins, s'emparent du patient, le dépouillent de ses habits au milieu d'une multitude de baigneurs de tout âge, dont les uns commencent et les autres finissent la même opération. Ils lui attachent une serviette pareille à la leur et le chaussent d'une paire d'espèce de sabots.

Comme je craignais pour ma montre et mon portemonnaie, on me dit que toutes les valeurs étaient en sûreté pourvu qu'elles fussent confiées au caissier.

Tranquillisé de ce côté, je me remis à la disposition de mes opérateurs, qui me menèrent par la main jusqu'à l'entrée de la chambre chaude, où je fus confié à d'autres garçons qui me couchèrent sur de belles mosaïques, me frottèrent en tous sens avec de la bourre de soie et du savon; je dus subir ensuite la singulière opération de l'entortillement des membres; puis on me conduisit à la piscine. Quand on vit ma répugnance à me mettre à l'eau, tant à cause de la grande élévation de la température (40 degrés au moins) qu'à cause du nombre des baigneurs de tout âge et de toutes couleurs qui sautaient, nageaient et grouillaient comme des amphibies dans une mare, on me conduisit dans une autre piscine où il y avait de l'eau jaillissante à différentes températures.

Tous les salons et cabinets étaient richement déco-

rés d'arabesques et dallés de marbre de diverses couleurs. Le plafond à jour, de style mauresque, est arrangé de façon à faire pénétrer la clarté sans que l'air extérieur ait de communication avec celui des appartements.

Cette disposition du plafond donnait lieu à des illusions d'optique très-singulières. Pendant que j'étais plongé dans mon bain d'air chaud, je me figurais voir des personnes qui me regardaient par-dessus le toit.

Pour passer de l'intérieur à la salle d'attente, où sont les vestiaires, on m'enveloppa d'un long peignoir et on me conduisit par la main comme un aveugle.

Dès que je fus habillé, on me présenta la coupe à parfums; mais comme je n'avais pas la longue barbe blanche des vieillards de l'Orient, je me trouvai un peu embarrassé, et je reçus la fumée des aromates en pleine figure et à la moustache. En sortant, je récompensai les garçons, et nous nous quittâmes contents les uns des autres.

M. Lacaze étant arrivé d'Alexandrie, je l'accompagnai après notre déjeuner dans une visite qu'il fit à M. B\*\*\*, négociant de Bayonne. Les deux compatriotes échangèrent de vifs témoignages de contentement et d'affectueuse politesse. Mon compagnon de voyage accepta l'offre cordiale que lui fit l'honorable négociant de résider dans sa maison pendant son séjour au Caire, et je commençai à voir la ville en détail.

Je visitai d'abord la citadelle, située sur la partie la plus haute du mont Mokattam, où s'élèvent les forts



construits par Saladin, lesquels dominent la ville et une grande partie des beaux environs. Sur ce même mamelon, Méhémet-Ali, qui a créé presque tous les établissements publics du Caire, a élevé le palais de sa résidence; on y voit encore l'arsenal, avec une fonderie de canons et une manufacture d'armes, le Divan, l'hôtel de la Monnaie, et une mosquée d'albâtre oriental. Plus loin, et sur le même penchant de la montagne, on voit le puits de Joseph. Bien que la capitale de l'Égypte ait été fondée vers l'an 960 après Jésus-Christ, ce puits, comme les greniers qui contiennent les approvisionnements de blé de la ville, conservent le nom de Joseph, en mémoire du célèbre ministre hébreu.

Le Caire forme un vaste croissant au pied et sur le penchant du Mokattam; sa population peut être évaluée à quatre cent mille âmes, y compris celle des deux faubourgs au sud et au nord.

Le faubourg du nord, nommé Boulak, sur la rive droite du Nil et à un kilomètre de la ville, est le port du Caire; c'est là que se trouve le célèbre Muséum d'antiquités égyptiennes, constamment enrichi par le savant et infatigable M. Mariette. Excepté les bazars, qui ont quelque largeur et un peu d'alignement, les autres rues forment un labyrinthe où le soleil ne pénètre que difficilement. Les maisons à plusieurs étages sont garnies de balcons de bois qui touchent aux maisons d'en face, et avec lesquelles parfois ils s'entremêlent comme des engrenages de machine. La ville n'est pas si mal-

propre qu'on le suppose ni autant qu'on l'en accuse. Elle est arrosée par des hommes de haute taille, qui font à chaque instant leur office à l'aide d'outres énormes qu'ils manient avec une adresse remarquable.

Comme je n'avais pas beaucoup de temps, j'étais obligé de faire des courses rapides; je quittai mon premier drogman, un beau Nubien, nommé Abd-ul-Medjid, de couleur bleu noir, je pris un Arabe, conducteur d'ânes, un bourriquier nommé Mustapha, qui avait une physionomie peu agréable, mais franche et d'une intelligence remarquable. Il savait un peu de français, qu'il entremêlait d'allemand et d'italien. Je pris dans la suite beaucoup d'affection pour ce garçon, qui pouvait avoir treize à quatorze ans.

Je venais de faire la connaissance de M. Flamainville, voyageur français qui logeait dans le même hôtel que moi, et qui se trouvait de retour de son voyage du haut Nil. Nous convinmes de faire nos excursions ensemble; mais comme j'étais sorti le lendemain avant lui, il me dit le soir : « Je vous ai cherché ce matin, mais vous étiez déjà parti; vous avez la bosse des voyageurs, la bosse anglaise. » La bosse dont venait de parler M. Flamainville a souvent varié chez les peuples. Les premiers qui la possédèrent furent les Phéniciens; après ceux-ci, les Carthaginois, les Vénitiens, les Portugais, et en dernier lieu les Anglais. Elle se fait surtout remarquer chez les Anglo-Saxons.

Les peuples issus de la grande race latine ont peu de place pour la bosse dont parle M. Flamainville, la



tête chez eux étant remplie tout entière de la bosse de l'intelligence et d'une autre petite bosse, celle qui préside au mouvement continu, même en l'absence de toute espèce de locomotion. Le temps n'est pas encore arrivé où le Brésil, par exemple, pourra occuper le rang auquel il a le droit d'aspirer; mais il viendra une époque, peu éloignée, je l'espère, où la grande bosse de la locomotion s'ajoutera à celles de l'intelligence, du patriotisme, du travail et de l'économie.

On compte au Caire quatre cents mosquées, dont la principale est connue sous le nom de Grande-Mosquée. C'est un édifice imposant, bâti au temps de la domination arabe. C'est la troisième église musulmane de l'empire turc. Le soir, lorsqu'on l'illumine à l'aide de milliers d'œufs d'autruche pendant à des fils de fer qui forment un vaste cercle occupant tout l'intérieur du temple, ce monument offre un aspect des plus enchanteurs.

En me promenant dans la ville, j'entendis des hurlements dont je ne pouvais me rendre compte. Il me semblait que ce devait être une de ces horribles exécutions qu'on ne voit ordinairement qu'en Chine. C'étaient tout simplement des derviches qui se livraient à leurs pratiques religieuses. De toutes les extravagances inventées par l'homme dans le but d'atteindre plus facilement le royaume du ciel, celles du derviche méritent le prix d'invention. Quelle différence entre ces formes de prière et celles que nous a enseignées Notre-Seigneur Jésus-Christ! Mais les derviches sont

néanmoins des croyants, et la tolérance doit nous faire respecter leurs pratiques religieuses, quelque singulières qu'elles nous paraissent. Ceux qui voudraient se faire une idée de la manière dont les derviches s'acquittent de leurs pénibles cérémonies n'ont qu'à se représenter une assemblée de singes hurleurs dans une forêt ou dans une ménagerie.

A mesure que le jour de la fête ou de l'illumination approchait, le flot populaire grossissait, comme les marées à l'approche du mascaret. Il pénétrait dans ces trous caverneux nommés rues en Orient, ou allait se heurter contre les murs des maisons, de même que les vagues se brisent contre les rochers.

Une fois, j'entends crier : « Une émeute de Francs ! Il y a déjà cinq hommes de tués, et on ne peut plus compter le nombre des blessés ! » Je cours à l'Ezbekieyeh pour voir le champ de bataille, c'était un café chantant ; j'y trouve au moins deux cents soldats alignés, et tenant leur fusil par le milieu du canon en guise de bâton ; un officier supérieur se promenant devant eux brandissait son épée en haranguant ses braves militaires pour ranimer leur courage. Le grand tumulte qui avait l'honneur de mettre en mouvement toute cette cohorte égyptienne avait pour cause un de ces petits incidents qu'un agent de police seul, ailleurs, suffit à vider.

Un ivrogne italien avait renversé une chanteuse allemande et blessé légèrement d'un coup de canif un individu aussi chancelant que lui. Le mutin s'était



sauvé, comme de juste ; mais l'autorité militaire avait sans doute fait son rapport au gouvernement, qui, trouvant là une magnifique occasion de distribuer des médailles et autres récompenses non moins bien méritées, s'était empressé de faire marcher une force imposante sur le théâtre du désordre. Je renvoyai Mustapha se coucher avec ses ânes, et je continuai seul à me promener jusqu'à une heure du matin.

Le jour de la fête, les bazars avaient déployé leurs étalages les plus riches et leurs plus belles marchandises. Partout on entendait la musique arabe, composée ordinairement de longues trompettes (du temps de Saladin) et d'une espèce de clarinette, qui faisait avec les premières un charivari capable de percer les oreilles d'un sourd-muet.

On distribua ce jour-là dans les écoles, aux élèves les plus méritants, des prix consistant en morceaux de calicot ou d'indienne. Dans les cafés arabes, on faisait aussi de la musique civile, c'est-à-dire on tirait des sons aigus et perçants d'un violon fait d'un morceau de bois ayant la forme d'un petit canot blindé, accompagné de mandolines de la même façon. Il se trouvait dans ces cafés et dans tous les lieux de distraction et de divertissements, dont les Orientaux raffolent, des conteurs qui remplissaient les entr'actes par des fables joyeuses ou des chants d'amour si électrisants, que la liqueur favorite des Arabes, la bouteille d'anisette, courait de bouche en bouche avec un entrain non moins enivrant.

Les écrivains publics, établis dans les rues, copiaient et vendaient des versets du Coran. Les sérafs (banquiers juifs ambulants) se plaçaient en file, accroupis dans les coins des bazars, entourés de sacs débordant d'or et d'argent. La population présentait un aspect vraiment admirable par la variété et la bizarrerie des costumes. Le turban se voyait à côté du burnous, et la fustanelle non loin de la culotte turque. Le soir eut lieu la grande illumination, dont la splendeur, si mes yeux ne m'ont pas trompé, laissait beaucoup à désirer.

Pour comble de malheur, un ballon annoncé avec beaucoup de pompe et entouré d'un cercle immense de soldats, pour en garantir l'ascension, s'incendia avant de quitter la terre.

Les environs du Caire, dans la direction de l'est, n'ont rien d'intéressant, car le désert est proche de ce côté. Il y a cependant la montagne nommée El-Gebel-Mokattam, où l'on trouve sur le sol sablonneux des fragments de troncs de palmiers et d'autres arbres transformés en silex, et d'où l'on découvre une grande étendue du désert dans sa partie la plus désolée et la plus aride. Ce lieu est connu dans le pays sous le nom de Forêt pétrifiée.

Du côté de l'ouest ou du Nil, l'aspect est tout autre : des faubourgs, de nombreux palais, des maisons de plaisance, de beaux jardins, des plaines bien cultivées, des canaux d'arrosage, dont le principal traverse la ville ; des routes larges, bien alignées, et bordées d'a-



acias, d'oliviers et de sycomores, s'offrent de toutes parts aux regards charnés. Ces routes, de même que la ville, ne sont point pavées, mais la terre y est bien foulée, de manière que les animaux marchent sans s'y enfoncer.

A onze kilomètres nord-nord-est du Caire, on atteint le gros village de Matarieh, aux environs duquel, et dans une magnifique plaine couverte de blé, s'élève le célèbre obélisque du roi Ousertésèn, qui régna en Égypte deux mille huit cents ans avant Jésus-Christ. C'est le seul monument entier qui subsiste pour attester l'emplacement de l'ancienne Héliopolis. Cet obélisque, en granit rose, conserve, malgré son exposition au contact de l'atmosphère depuis plus de quatre mille ans, sa belle couleur et son parfait poli primitif. Il fut érigé par le roi Cheperka-Ra, ainsi que l'indique l'inscription gravée en hiéroglyphes sur les quatre faces. En voici la traduction par M. Brugsch :  
« L'Horus, la vie de ce qui est né, le roi de la haute et de la basse Égypte, Cheperka-Ra, le maître des couronnes, la vie de ce qui est né, le fils du Soleil, Ousertésèn, aimé des esprits de la ville d'Héliopolis, vivant à toujours, l'Épervier d'or, la vie de ce qui est né, le dieu Cheperka-Ra (a érigé cet obélisque) au commencement de la fête d'une panégyrie. Il l'a fait, celui qui accorde la vie à toujours. »

Ce monolithe mesure une longueur de vingt mètres soixante-quinze centimètres au-dessus du sommet du piédestal. Les faces nord et sud ont, chacune à la

base, une largeur d'un mètre quatre-vingt-quatre centimètres, et celles d'est et d'ouest d'un mètre quatre-vingt-huit centimètres. Il est enfoncé de trois mètres dans le sol à la base, par l'exhaussement séculaire des plaines égyptiennes; de plus, le piédestal se trouve enterré de huit à dix mètres.

On voit encore d'un côté la trace des fouilles qu'y ont pratiquées de savants archéologues. Pour photographier ce beau monument, regardé comme le spécimen le plus ancien que l'on connaisse en style épigraphique du temps des Pharaons, on a dû le déblayer d'un enduit formé par les insectes, qui se plaisent à établir leurs nids sur les belles gravures hiéroglyphiques.

Non loin de l'obélisque de la ville du Soleil, et dans un jardin appartenant à des Coptes environnant le bourg de Matarieh, on voit un vieux sycomore qui, selon la tradition vulgaire, a eu l'heureux hasard d'abriter sous son ombrage saint Joseph avec la Vierge Marie et l'Enfant Jésus, au temps de leur fuite dans la terre d'Égypte. Il est, du reste, non-seulement le plus beau de tous ceux de son espèce qui végètent dans les environs du Caire, mais encore le plus ancien, ce qu'attestent les ravages qu'a faits le temps dans son tronc gigantesque.

Lorsque je partis pour mon excursion aux pyramides de Gyzeh, je me croyais seul avec mon petit Mustapha; mais je rencontrai bientôt en route deux Allemands, un jeune homme de Berlin et un Viennois



En arrivant à une certaine distance du môle chéopsien, je pus distinguer une cinquantaine de touristes qui m'avaient précédé. Les émotions que je sentis en approchant du pied du colosse furent si vives, qu'il m'est impossible de les définir.

Je croyais d'abord impraticable pour moi une ascension sur le monument, et je cherchais s'il n'y avait pas quelque moyen de m'attacher aux épaules d'un de ces Bédouins, athlètes qui sont au service des visiteurs; mais le moment arrivé, j'oubliai toute crainte et je me décidai résolument à l'escalade.

Une douzaine de guides s'empressèrent autour de moi, dans l'espoir sans doute que leur offre obséquieuse de services leur vaudrait quelques paras en sus du prix réglementaire, fixé à cinq francs par personne.

Je me mis donc entre les mains de deux hommes dont la physionomie m'avait paru un peu moins farouche.

Je pus grimper cependant sans beaucoup d'efforts, quoique les degrés aient beaucoup plus d'un mètre de hauteur; comme ils sont en partie dégradés, on peut trouver des fissures pour y appuyer les pieds. Souvent, je me passai de l'appui des guides; mais toutes les fois que les degrés n'étaient pas ruinés, leur secours me devenait indispensable. Un des hommes me tirait par les bras à me les disloquer, tandis que l'autre me retenait solidement par les reins.

Plusieurs fois, nous nous reposâmes épuisés de fatigue et ruisselants de sueur. J'étais le plus attardé des

visiteurs qui faisaient l'ascension de la grande pyramide. De nombreux guides redescendaient avec une agilité comparable à celle des chèvres. Des jeunes filles arabes, munies de cruches d'eau, suivaient la même impulsion ascendante et descendante. Tous ces gens étaient vêtus de l'invariable tunique bleue, qui, par la force du vent et la pesanteur spécifique des corps descendants, remontait parfois jusqu'au cou des individus.

Je trouvai sur la plate-forme de la pyramide une trentaine de personnes, dont trois jeunes Anglaises et une dame française qui par son simple costume, l'absence de crinoline, et par son air de modestie et d'humilité, me parut être plutôt une sœur de charité qu'une touriste. Comme elle n'avait pas de longue-vue, je lui prêtai la mienne, après avoir admiré le plus beau panorama qui se soit jamais présenté à ma vue émerveillée.

La vue s'étend au nord et au sud sur la vallée verdoyante du Nil, qui la divise par le milieu comme un ruban bleuâtre, laissant paraître des plis et de grandes courbes.

On aperçoit au nord, sur la rive droite du fleuve, une multitude de minarets du Caire ; sur la rive gauche, le champ de la mémorable bataille des Pyramides, livrée aux mameluks par le général Bonaparte ; à l'est, se présentent au loin les montagnes du Gebel-Mokattam et le désert de Suez ; et à l'ouest, la chaîne Libyque et le désert africain, dont les sables jaunes



viennent frapper le pied des pyramides en fermant le tableau de ce côté.

Un Bédouin paria que, moyennant une pièce de cinq francs, il monterait en cinq minutes au sommet de la pyramide de Chéphem, qui s'élève à une petite distance et au sud de celle de Chéops. Il gagna le pari, mais je n'étais pas dupe ; car, malgré sa légèreté, il se pourrait bien qu'un autre Bédouin caché sur la petite plate-forme se fût relevé et montré sur le sommet de la pyramide à un signe convenu du parieur.

Me voyant seul, et averti par mes guides qui commençaient à trouver trop longue ma contemplation, je me disposai à descendre, après avoir tracé à la hâte au crayon quelques lignes pour le prince Maximilien de Wied, l'ami sincère du Brésil, et par conséquent le mien.

La descente fut plus fatigante que l'ascension. Dans un de mes fréquents relais, un des Bédouins observant que je cherchais un fragment de pierre, se mit à casser à l'aide d'un énorme bloc un coin de ces degrés séculaires, et m'en présenta un morceau que je mis précieusement dans ma poche. Je me rappelai les ravages pratiqués par lord Elgin sur le Parthénon d'Athènes au profit du British Museum et de l'art architectural des nations modernes. L'échantillon dont je me suis emparé présente un angle parfait et des empreintes du travail d'équarrissage, à plus de cinq mille ans, par les ouvriers de Chéops.

Au bas de la pyramide, je me trouvai seul au milieu

d'une multitude de Bédouins qui voulaient tous me faire pénétrer dans les caveaux. Je leur imposai silence et indiquai les deux hommes qui m'avaient aidé dans mon ascension, et je descendis en montrant de la hardiesse, ce qui est un des plus sûrs moyens de salut, et pourtant je n'étais pas trop rassuré; mais Dieu seul connaissait mon inquiétude. Dans le salon nommé la chambre de Chéops, je rencontrai six Bédouins d'un aspect sinistre. Avant d'allumer leur chandelle, ce qu'ils firent à mon arrivée, leur physionomie, qui d'abord les faisait ressembler à des fantômes, offrit subitement un aspect encore plus horrible.

Cependant, en dépit de l'angoisse que je ressentais en présence des six nouveaux démons qui m'entouraient, je parcourus l'intérieur de la pyramide, et je vis ce qu'il y avait à voir, feignant la même absence de terreur qu'au moment de mon entrée dans le souterrain. Je ne pouvais pourtant me débarrasser de cette pensée funeste qu'il pourrait bien m'arriver d'être enseveli dans le mausolée de Chéops.

La pyramide de Chéops mesure une hauteur de cent quarante-deux mètres, sur une largeur de deux cent trente-trois mètres à la base. Ce monument, vrai prodige du pouvoir humain, est non-seulement le colosse le plus considérable de l'Égypte, mais du monde entier.

Jusqu'au règne de Méhémet-Ali, il souffrit seulement des dégradations causées par les injures du temps et des voyageurs; mais ce hardi vice-roi eut la fâcheuse



idée de le démolir. Aucune considération ne l'arrêta, et il commença son œuvre de destruction par la pointe de la pyramide, c'est-à-dire par où Chéops l'avait finie. Heureusement, la mort de ce prince barbare l'arrêta dès le commencement de l'exécution de son exécration dessein.

Si j'avais entre les mains le pouvoir suprême de l'Égypte, je n'hésiterais pas à faire réparer un édifice qui représente le pouvoir et la gloire des premiers hommes et fait l'admiration des siècles.

Placé sur le sommet de la pyramide, on est à même d'observer la régularité parfaite que présentent les quatre faces. Les interstices des gradins étaient primitivement comblés et revêtus d'un enduit calcaire, pareil à celui que l'on voit encore dans la partie supérieure de la pyramide de Chéphrem, la seconde en grandeur, et érigée peu de temps après celle de Chéops. On y pénètre par une ouverture fort étroite, pratiquée à une certaine hauteur de la base. Cette ouverture, en forme de tuyau carré, construite de monolithes ou de blocs dont les jointures sont imperceptibles tant elles sont parfaites, descend diagonalement jusqu'à la base, où il y a un vaste salon, servant de lieu de repos; de là, on remonte par une autre rampe, et ainsi de suite jusqu'au centre de la pyramide, où est placée la chambre de Chéops. Cette chambre, malgré l'énorme poids qu'elle porte depuis cinq mille cinq cents ans, n'a pas fléchi. Chéops y repose en paix depuis ce temps, à l'abri de toute profanation. Les précautions

les plus minutieuses ont été prises pour le cacher dans sa maison éternelle. Le sarcophage se trouve au milieu de la chambre ; il a été taillé d'un seul bloc de granit colossal, parfaitement poli et travaillé, sans aucune ornementation ni gravure. La chambre du sarcophage de Chéops était tellement cachée et les conduits si bien bouchés, qu'elle n'a été trouvée, dit-on, en dépit des recherches, qu'au temps du calife Al-Mamoun ou de son père Haroun-al-Raschid.

Faute de preuves, les historiens n'ont pu préciser la date certaine de la fondation des pyramides. Ils les croyaient plus modernes qu'elles ne le sont en réalité. Les détails que donne Hérodote sur l'érection de la grande pyramide sont basés sur la tradition recueillie par des prêtres, intéressés à tourner les événements dans le sens de leurs idées et de leurs vues. Il a été amené à dire des choses incroyables, telles que la résolution prise par Chéops de prostituer sa fille, comme moyen de gagner des secours à l'œuvre de l'achèvement de son sépulcre. Par les écrits fondés sur les traditions orales, on peut obtenir quelques renseignements intéressants ; mais quant aux dates d'une précision mathématique, il ne faut pas les chercher ailleurs que dans les inscriptions originales ou dans d'autres documents synchroniques. Les erreurs dans lesquelles nous induit la tradition sont parfois considérables.

On croyait que la fondation des pyramides égyptiennes était postérieure à l'ère de la vocation d'A-



braham : selon les calculs de M. Lepsius<sup>1</sup>, la pyramide de Sakkarah aurait été érigée à une époque antérieure même à celle que la chronologie sacrée fixe pour la création du monde, puisqu'elle aurait au moins sept mille ans. Cette pyramide, selon toute probabilité, serait le plus ancien monument subsistant sur la terre. Bâtie en gradins composés d'épaulements recouverts d'une enveloppe, elle présente l'aspect le plus étrange. Selon M. Brugsch, c'est la pyramide de Kochomeh, laquelle fut bâtie par le quatrième roi de la première dynastie.

Ce que disent ces deux grandes autorités sur la fondation de la pyramide de Sakkarah est encore obscurci par un amas de conjectures, car ils n'ont pas trouvé une base solide pour asseoir leur calcul; mais les merveilleuses découvertes que vient de faire M. Mariette, le doyen de l'archéologie égyptienne, sont de telle nature qu'on ne peut plus révoquer en doute l'époque de la fondation de la grande pyramide de Gyzeh. Ce savant a trouvé et déchiffré une inscription dans laquelle sont mentionnées les constructions faites par Chéops, ainsi que les réparations d'anciens monuments. Donc cette pyramide, selon M. Mariette, et d'après son inscription, aurait été érigée quatre mille cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Vers la même époque, Chéops aurait réparé le sphinx colossal qui se trouve au pied de la grande pyramide, vers la plaine et sur le penchant de la chaîne Libyque.

Cette statue étrange a cent soixante-dix-sept pieds

<sup>1</sup> Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien.

de longueur, mesurée de la queue à la tête. Elle est fort endommagée, mais on peut très-bien distinguer tout le profil et les grandes lignes de la construction primitive.

Heureusement il se trouve au musée de Boulaq la stèle découverte par M. Mariette, représentant l'image complète de cet être, regardé par les savants comme la première idole adorée par les hommes, et qui subsiste encore sur ses assises primitives.

L'infatigable M. Mariette, en faisant des fouilles, a trouvé un temple à une trentaine de mètres au sud du sphinx. Ce temple, bâti par Chéphrem, successeur de Chéops, roi de la quatrième dynastie, présente deux ailes qui se croisent en forme de T. L'aile principale est divisée en trois travées et la transversale en deux. Les murs sont en granit rouge ; les piliers carrés, monolithes en granit rose. Ils portent des architraves en albâtre. Dans ce temple, on ne voit point d'inscriptions ni de gravures ; mais dans un recoin on a trouvé entassées plusieurs statues en diorite, toutes portant le cartouche de Chéphrem, fondateur du temple. Ces statues, d'une belle exécution, sont à demi brisées. Les spécimens les mieux conservés ont été transportés au musée de Boulaq. Elles sont peut-être les images les plus anciennes qui existent après le sphinx.

Après m'être, non sans peine, débarrassé des Bédouins, qui m'ont horriblement rançonné, je retournai au Gaire.

En repassant le Nil à Gyzeh, je voulais me jeter



dans l'eau, tant étaient grandes la chaleur et la fatigue qui m'accablaient. Par des considérations hygiéniques, je me contentai de me baigner la tête à plusieurs reprises et de me désaltérer.

Ne pouvant disposer de beaucoup de temps, je voulus faire en une seule journée l'excursion de Memphis, qui demande ordinairement deux jours.

En conséquence, Mustapha se présenta le lendemain à quatre heures du matin. Ses yeux étaient tellement chassieux, par suite d'une longue veille occasionnée par le Ramadan, me dit-il, qu'il pouvait à peine reconnaître la route; mais il se consolait de ce petit inconvénient en disant qu'il se laverait la figure en traversant le Nil.

En arrivant au bourg en face de Gyzeh, toutes les boutiques étant fermées à cause du Ramadan, Mustapha eut de la peine à trouver quelques provisions; mais en furetant et en frappant à toutes les portes, il finit par se procurer du café, du sucre, et un appareil complet en fer-blanc pour préparer le moka brésilien. Nous traversâmes le Nil sur une barque à voile, et nous nous mîmes en route, toujours au grand galop. Avec ces ustensiles, le petit Mustapha faisait du bruit comme les Savoyards, ferblantiers ambulants. En suivant la plaine par la rive gauche du Nil, nous vîmes beaucoup d'ouvriers occupés à réparer la route. Ils élevaient des talus aussi parfaitement alignés que ceux des chemins de fer. Sur la demande faite à ces pauvres gens, ils nous dirent qu'ils ne gagnaient rien, et qu'ils

étaient obligés de travailler moyennant le droit d'habitation, mais que le gouvernement avait l'intention de diminuer la taxe de l'impôt territorial. Dans l'après-midi, et après une bonne course, nous arrivâmes au village de Sakkarah, que nous laissâmes à gauche pour gagner le Sérapéum, où nous fîmes halte. Quelques violentes que fussent mes émotions en présence des échantillons de l'art classique du temps des Pharaons et des impérissables images de la civilisation des premiers siècles, je ne pus me dispenser de réparer mes forces, et de prendre une collation en face des peintures à fresque délicatement dessinées, et dont les couleurs étaient si bien conservées qu'elles paraissaient, malgré leur antiquité, sortir des mains de l'artiste.

Mustapha se mit tranquillement à faire du café dans l'intérieur du temple, et comme il ne savait que le préparer à la turque, je dus apprendre au jeune Arabe à verser dans le vase quelques gouttes d'eau fraîche pour faire précipiter promptement le sédiment, et établir par ce simple procédé chimique un filtrage parfait.

Le Sérapéum est un édifice d'un âge plus moderne que les autres monuments de la basse Égypte. C'est pourquoi je pus le contempler en silence et sans être gêné par la présence des Bédouins. Il paraît être contemporain des derniers âges de Memphis. M. Mariette l'a exhumé tout vivant, pour ainsi dire, de sa tombe de sable, en 1850; il en a donné une savante description, ainsi que de ses autres trésors archéologiques.



M. Lepsius en a également dressé des planches qui sont d'une valeur artistique inestimable. Ce monument était précédé d'une galerie de six cents sphinx. On y a trouvé des statues de la plupart des héros grecs. On y voit dépeints sur les murs presque tous les usages et coutumes du temps. D'un côté, des vestales en robes blanches; d'un autre côté, des charretiers presque nus, de couleur foncée, guidant des couples de bœufs de la belle race abyssinienne attelés à des chars grossiers; des filles portant de l'eau dans des cruches pareilles à celles qui sont encore en usage aujourd'hui. Des rangées de peuple se tenant dans une attitude respectueuse, complètement habillé et portant des éventails blancs; de petites galères bien équipées et naviguant sur le Nil; des joutes auxquelles assistait un héros, peut-être un pharaon, assis sur sa chaise, vêtu du costume populaire, mais portant de longues bottes à talons vernis en noir, et ajustées à la jambe jusqu'au genou. Sa femme, accompagnée de quelques esclaves, est accroupie aux pieds de son époux. Ces joutes présentent le même ordre qu'offrent les duels des sauvages de l'Amérique du Sud, où le premier de la file des combattants se bat seul avec un guerrier convenablement placé en avant.

Non loin du Sérapéum, on aperçoit une ouverture souterraine pratiquée au coin d'une façade décorée de longues rainures prismatiques terminées par des bouquets de feuilles de lotus. Cette porte très-étroite, c'est l'entrée de la ville des morts. On pénètre dans cette demeure

éternelle (c'est ainsi que les Égyptiens appelaient leurs tombeaux) par des rues étroites et des impasses formées par le rapprochement des sarcophages de granit rose, plus ou moins colossaux, et tous d'une admirable perfection. Le dehors est aussi également équarri et aussi bien poli que le dedans. Leurs formes sont d'autant plus vénérables et majestueuses, qu'elles sont de la plus surprenante simplicité. Ils sont couverts d'une dalle de la même pierre, d'une énorme pesanteur, taillée et polie avec la même perfection que les tombeaux sur lesquels elle repose, et auxquels elle s'ajuste si parfaitement, qu'on ne verrait presque pas la jointure, si la pierre ne se trouvait point écartée. J'y rencontrai des Arabes, qui, contre l'habitude des ciceroni de l'Orient, me donnèrent avec beaucoup de patience d'intelligents renseignements sur les dates des tombeaux.

Toutes ces constructions sépulcrales, ainsi que celles qui se trouvent au pied des pyramides, portent des cartouches se rapportant aux six premières dynasties. Je fus grandement surpris en voyant ces hommes basanés portant une tunique, et qui avaient l'air de fossoyeurs attachés au service d'Anubis, gardiens de la maison éternelle et sacristains du dieu Osiris. Je fus encore bien plus étonné lorsque je vis que ces êtres, qui ne m'inspiraient que très-peu de confiance, me laissèrent partir sans me rien demander. Je reconnus qu'ils avaient bien profité de la discipline salutaire de M. Mariette.



En les quittant, je les récompensai de leurs peines. Quelques-uns m'accompagnèrent jusqu'à la maison de M. Mariette; mais comme malheureusement le digne savant n'y était pas, elle se trouvait fermée. Cette maison, bâtie à l'européenne, est placée sur le penchant sablonneux de la chaîne Libyque, entourée de fouilles et dominant à l'ouest la pyramide de Sakkarah, dont elle est peu éloignée, et au sud, la plaine *ubi Memphis fuit*. Je fis le tour de cette demeure, je regardai à travers les vitres; je n'y pus voir que quelques têtes de sphinx et quelques membres de statues mutilées.

Je fis de petites excursions sur le sable, où il y avait des troupes d'enfants et de femmes cherchant, comme le font les *garimpeiros*<sup>1</sup>, quelques raretés archéologiques.

Combien de trésors se trouvent encore enfouis dans la plaine de Memphis, à vingt mètres de profondeur à peine, et recouverts de la couche limoneuse formée par les eaux du Nil!

La statue colossale d'Aménophis n'étant pas visible puisqu'elle était sous les eaux du fleuve, je perdis l'espoir de la contempler; je me hâtai alors d'examiner

<sup>1</sup> On donne au Brésil le nom de *garimpeiro* à celui qui cherche les diamants furtivement, et celui de *faiscador* à celui qui cherche l'or de la même manière. Ordinairement les maîtres des mines donnent, dans les jours fériés, à leurs mineurs, un permis de *garimpo* dans des lieux réservés. Par ces recherches que font les Arabes dans les sables de Sakkarah on peut découvrir des trésors archéologiques qui auront plus de valeur pour les savants que le Grand-Mogol, l'Étoile du Sud ou le Régent.

les cavernes à momies et la vieille pyramide de Sakkarah.

Cette pyramide s'élève majestueusement tout près de ce lieu et en face de la plaine de Memphis. Elle marque le centre de la file de pyramides, qui occupe une longueur de cent kilomètres environ, et dans laquelle on compte de soixante à soixante-dix pyramides.

Tous ces monuments, antérieurs à la première époque thébaine, qui remonte à trois mille ans avant Jésus-Christ, doivent être considérés comme autant de mausolées érigés chacun par le roi régnant avant d'y être enseveli.

Presque toute la chaîne Libyque bornant la plaine de la moyenne Égypte était couverte de temples. On vient d'y découvrir aussi un hypogée dont l'intérieur, destiné peut-être au culte monothéiste, représentait, comme dans le tabernacle des Juifs, le lieu réservé, nommé saint des saints : même délicatesse architecturale que le dehors ; mais il était tellement fermé qu'on n'y pouvait pénétrer.

Les temples égyptiens de l'époque classique antérieure à Abraham présentent, gravée sur leurs pylônes, l'image d'arches portatives, ombragées par des sphinx (en hébreu, chérubins) aux ailes repliées en avant.

L'histoire nous présente Ménès comme le fondateur de la monarchie égyptienne, vers l'an deux mille quatre cent cinquante avant Jésus-Christ. En effet, après ce monarque, tout est réalité. Mais de ce que



les recherches historiques arrivées jusqu'à Ménès ne peuvent être révoquées en doute, nous n'en devons pas conclure qu'il n'y a pas eu avant lui d'autres dynasties plus ou moins bien constituées. Je ne doute point qu'on n'éclaire un jour les ombres qui recouvrent ces âges reculés. C'est ce qu'on a déjà commencé de faire il y a un demi-siècle, et c'est ce que continue M. Mariette avec une si courageuse ardeur et une si admirable intelligence. Il a découvert des inscriptions, des sculptures, des statues remontant selon lui à trois et à quatre mille cinq cents ans avant Jésus-Christ. Ces statues de granit, de calcaire et de bois, dont les plus beaux spécimens ont été déposés au musée de Boulaq, sont si supérieurement travaillées, qu'elles donneraient à penser qu'en Égypte l'art n'a jamais eu d'enfance, d'apprentissage, ni d'époque archaïque. Il est plus raisonnable de croire que ces âges si reculés, dans lesquels les arts étaient arrivés au dernier point de perfection, avaient été précédés par d'autres époques encore plus reculées, et qui par leur ancienneté échappent aux connaissances modernes.

L'écriture, dont on constate l'existence sur les plus anciens monuments égyptiens, est un fait qui doit être remarqué, quand on étudie l'histoire des beaux-arts en Égypte.

Un peuple n'arrive pas plus tout d'un coup aux savantes combinaisons de l'art d'écrire, qu'aux plus hautes conceptions artistiques.

Il y a donc eu vraisemblablement des époques de

tâtonnement et d'enfantement qui nous sont inconnues.

Lorsque Manéthon, historien national, met en tête de l'histoire dynastique de l'Égypte le roi Ménès, le centre du pouvoir, des arts et de la civilisation était à Thèbes aux cent portes ou aux cent pylônes, comme il est plus probable : Manéthon avait perdu le fil de l'histoire ancienne de l'Égypte, qu'il a pu cependant relier à l'époque de Ménès.

Toutes les listes de rois trouvées à Abydos, à Thèbes, à Sakkarah, et la table dernièrement découverte dans le grand temple d'Abydos par M. Mariette, se rapportent aux époques thébaines. Quelques-unes de ces tables sont plus complètes que la liste de Manéthon : de ce nombre est la dernière liste d'Abydos, qui contient un plus grand nombre de rois.

N'ayant pas visité la haute Égypte, je ne me trouverais guère en état de pouvoir contrôler les différentes bases de systèmes historiques. Un tel travail, qui du reste n'entre pas dans le plan que je me suis tracé, est déjà trop sujet aux hypothèses pour que je vienne compliquer de mes appréciations des faits déjà passablement embrouillés.

Lorsque j'eus fini mon excursion de Memphis à Sakkarah, l'heure était très-avancée ; mais je me hâtai de retourner au Caire, ne voulant pas passer la nuit en compagnie de poux et autres insectes de même agrément qui abondent en Orient.

---



---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### L'ISTHME DE SUEZ ET LA RÉUNION DE LA MER MÉDITERRANÉE AVEC L'OcéAN INDIEN.

A mon arrivée à l'hôtel de l'Orient, j'entendis prononcer le nom de M. Voisin. Sur ma demande, un garçon m'informa qu'en effet M. Voisin logeait dans l'hôtel, mais qu'il devait partir le lendemain de grand matin pour Ismaïlia, et, comme il était déjà minuit, il ne croyait pas que je pusse lui parler dans une pareille circonstance. Heureusement, ces souverains de l'intelligence sont bien différents des rois qui gouvernent les hommes : tandis que ceux-ci font mendier leurs audiences, ceux-là vont presque toujours au-devant des solliciteurs.

En effet, M. Voisin ne me fit pas attendre. Je lui remis une lettre de recommandation que m'avait obligeamment donnée M. Kaula, président de la banque royale, de Stuttgard. Notre conversation roula naturellement sur les travaux du canal maritime de l'isthme de Suez, au sujet desquels M. Voisin, en sa qualité d'ingénieur de la Compagnie, eut l'extrême obligeance de me donner tous les renseignements désirables.

Je pris congé de M. Voisin en le remerciant de son gracieux accueil. D'après ce qu'il me raconta, il m'as-

surait qu'il me faudrait huit jours pour visiter les travaux du canal. Ne pouvant disposer d'un délai si prolongé, je dus abandonner à regret cette partie de mon programme de voyage.

Je partis le lendemain par le chemin de fer qui conduit à Suez. Des champs couverts de verdure et parsemés de palais et de maisons de plaisance qu'on traverse au sortir du Caire, je découvrais à ma droite une lisière jaune, qui, par la couleur vert-bleuâtre de la plaine égyptienne, faisait l'effet du rivage sablonneux de la mer. C'est le désert, qu'embrasse étroitement du côté de l'est la capitale de l'Égypte, qui me faisait cette illusion. Bientôt nous franchimes la barrière qui marque la limite entre la partie habitée et les abîmes du désert.

Ayant toujours présent à l'esprit l'éternel printemps qui règne au Brésil, je ne pouvais me faire une idée exacte d'un désert en Orient. En lisant quelques descriptions de ces lieux infortunés, je me figurais de grandes plaines couvertes de sable, qui, comme les dunes sur certains rivages de la mer, arrêtent le travail de la végétation. Point du tout. La formation géologique des déserts africains ne diffère pas de celle des autres pays; partout on voit des plaines, des vallées, des ondulations, des terrains plus ou moins accidentés, des collines et des montagnes. La superficie du désert est littéralement couverte de petits cailloux roulés de différentes formations, et dont les plus répandus sont des morceaux de silex plus ou moins



arrondis, et souvent colorés par l'oxyde de fer ou d'autres métaux. Le terrain et les pierres présentent une couleur noire, comme s'ils avaient été carbonisés par le feu. C'est l'effet produit par l'action continuelle de la chaleur du soleil.

Le vent qui souffle sur ces terrains a balayé et enlevé les parties légères et peu adhérentes de la couche végétale, et les a amoncelées en certains endroits, en formant parfois des montagnes très-considérables.

Ce sont ces montagnes de sable, ou plutôt de poussière, qu'on nomme les sables du désert. Elles sont en mouvement continu, et suivent la direction du cours des vents. La vue de ces gigantesques amas de poussière m'a causé une extrême surprise. Ils présentent l'aspect de la mer par leur perpétuelle agitation. Des lames de sable se brisent contre la cime tortueuse de la montagne, de même que celles de l'Océan contre les rochers.

N'eût été le danger d'être englouti par les sables, je me serais élancé au milieu du tourbillon, qui de loin enchantait mes regards.

Hormis ces murs de sable qu'on rencontre dans le désert, la vue ne s'arrête plus sur aucun objet, si ce n'est sur quelques genêts épineux à fleurs jaunes et roses, qui, au milieu de ces solitudes désolées, apparaissent comme une merveille au voyageur attristé. Partout les effets de la nature prouvent la merveilleuse prévoyance du Créateur.

Le poisson, par un appareil spécial, décompose l'eau pour avoir l'air respirable; les gazelles n'ont pas besoin d'eau pour rafraîchir leur gosier. Suffisamment pourvues de fleurs et de feuilles des genêts du désert, elles peuvent se passer de cet aliment indispensable aux autres animaux; le chameau, destiné à traverser ces régions inhospitalières, a son réservoir d'eau pour s'en servir au besoin, et se contente des restes de ces plantes, dont les feuilles soutirent de l'air atmosphérique la quantité d'eau nécessaire à leur végétation.

Le désert conserve la faculté de faire croître les végétaux dans toute leur vigueur.

Le seul élément qui lui manque c'est l'eau, car dans ces contrées il ne pleut jamais, et si par hasard il vient à tomber quelque ondée, toute espèce de semence manque complètement, par suite de la destruction intérieure du germe végétal; mais toutes les fois qu'on répand de la semence et une quantité d'eau convenable, il y apparait la plus luxuriante végétation. C'est ce qu'on voit à la station anglaise qui se trouve dans le désert, au chemin de fer entre le Caire et le port de Suez. A cette station, le voyageur trouve tout le confort qu'on peut désirer. Le jardin, assez vaste, est alimenté par l'eau transportée par le chemin de fer. La terre ne subit aucune préparation scientifique. L'homme met les semences, aligne les jeunes plantes, les recouvre de terre et les arrose. Voilà tout ce qui a été nécessaire pour produire une merveille de végéta-



tion, au milieu de la tristesse et de la désolation des champs environnants.

Le chemin de fer de Suez au Caire offre un parcours de cent vingt milles anglais. Il est construit presque en ligne droite, et n'a rencontré aucun obstacle matériel sérieux à son exécution. Des wagons, on aperçoit quelques rares caravanes de chameaux, des troupes de gazelles fuyant à l'approche de la locomotive et poursuivies par des chasseurs. Quand on découvre la mer Rouge, on s'étonne de la voir réfléchir les eaux bleues du ciel, toujours serein dans ces régions. Faute d'autres objets pour reposer mes regards, j'employai mon temps à compter les poteaux du fil télégraphique, qui, après Suez, s'échelonnent tout le long de la rive dénudée de l'Arabie. C'est le merveilleux télégraphe qui doit bientôt relier l'Inde à l'Angleterre.

En suivant des yeux ce même rivage, on découvre un point vert tout rapproché de la mer, et plus loin, le commencement d'une chaîne de montagnes.

Ce point vert, c'est la fontaine de Moïse, et les éminences sont les premières élévations du mont Sinâï. La fontaine de Moïse, c'est une petite oasis sur le rivage de la mer Rouge, où l'on suppose naturellement que le vainqueur des Égyptiens se reposa avec le peuple de Dieu après les fatigues du célèbre passage de la mer Rouge.

La ville de Suez, située dans l'extrémité nord de la mer Rouge, quoique très-petite, offre une certaine activité, due aux fréquents arrivages des bateaux qui

viennent de tous les points de l'hémisphère austral, et dont les marchandises sont transportées par le chemin de fer pour l'Égypte et la Méditerranée.

Sa population ne dépasse pas quinze cents habitants. La plus grande partie de cette population s'occupe à décharger et à charger les navires. Les bazars sont presque nuls ; on n'y trouve guère que des comestibles. Un des objets qui forment dans le pays un genre de marchandise des plus importants est l'eau à boire, qui aujourd'hui est transportée du Caire par le chemin de fer, et qui, avant l'établissement de la voie ferrée, était transportée par les caravanes. Une ville manquant d'un objet aussi indispensable que l'eau ne pouvait pas espérer une bien grande prospérité. Je me plais à transcrire ici un billet écrit en français, que j'ai trouvé au milieu du désert entre Suez et les lacs Amers. Il est sans doute d'un marchand du précieux liquide. Le voici :

« Suez, le 5 mars 1863. M. Lastayre, le chef chamelier, portant les deux barils d'eau, est parti à quatre heures de l'après-midi. Élias. »

Dans les environs de l'ancienne Arsinoé, il y a des puits creusés dans le sable, desquels on retire une eau moins salée que celle de la mer. On emploie constamment des chameaux à transporter de cette eau pour la consommation de Suez. En présence de cette pénurie d'eau potable, dont le besoin se fait de jour en jour sentir davantage, un Anglais, habitant Suez, a établi une immense usine dans le port, pour distiller l'eau de



la mer et la mettre à la disposition des grands navires qui y arrivent continuellement. Cette machine distillatoire ne fonctionne pas encore. Bien qu'on commence à croire au prochain achèvement du canal d'eau douce, qui produira la complète transformation de cet état de choses, le propriétaire de la drague distillatoire continue son œuvre avec la plus louable persévérance. On dit qu'il ne perdra pas le fruit de son labeur, car il travaille sous la garantie du gouvernement égyptien.

C'est un fait bien singulier qu'à Suez, où il n'y a pas d'eau douce, j'ai trouvé un café abondamment pourvu de ce liquide. Il présente, par ses jets d'eau et ses petites cascades, un effet des plus admirables. Outre les eaux douces qui jaillissent comme par enchantement au buffet de Suez, le luxe et la magnificence y sont combinés de telle sorte que cet établissement se trouve un des plus beaux et des plus remarquables qu'on puisse voir.

Comme je ne devais rester à Suez qu'un jour et demi, je ne perdis pas un seul moment. Je sortais seul et à toute heure, même le soir, nonobstant les remontrances qu'on me faisait à cause des Bédouins qui attaquent et tuent les voyageurs égarés. Je visitai le magnifique palais du vice-roi. Les Bédouins attachés au service du souverain égyptien eurent la complaisance de me faire voir dans tous ses détails cette superbe maison de plaisance. Les meubles étant européens, je ne les ai pas tant admirés que les riches tapis

de la Perse qui garnissaient à profusion tous les appartements.

Je remarquai au milieu des assiettes du beau service de porcelaine l'inscription suivante : « Hôtel de \*\*\*. » Il est évident, me dis-je, qu'on s'est servi d'une ruse grossière pour faire payer très-cher au feu vice-roi la vaisselle de quelque cabaret français.

Il y a à Suez une maison que les voyageurs ne manquent jamais de visiter : c'est la maison qu'habita Napoléon Bonaparte lorsqu'il vint dans cette contrée. Elle n'a de remarquable que le séjour du grand capitaine, regardé comme un souvenir.

Au moment où je me disposais à faire une rapide excursion sur l'emplacement de l'ancien canal des Pharaons, qui amenait l'eau du Nil à Suez, il me survint un petit inconvénient. Ma monture se trouvait munie de la selle arabe sans étrier. En me plaçant sur l'âne, je chancelai d'abord d'un côté et de l'autre; mais comme j'étais pressé, je dus me conformer aux exigences de la situation, et après un court apprentissage je me tirai assez bien d'affaire. Je parcourus au galop en trois heures, jusqu'à une certaine distance des lacs Amers, la vallée qu'occupait évidemment la mer Rouge dans les temps reculés. J'aperçus au loin un lac dont les eaux réfléchissaient la plus belle couleur bleue.

Il y avait au milieu du lac un objet figurant parfaitement un arbre isolé, qui, par la particularité de sa cime, me paraissait être un palmier. Ne pouvant



atteindre le rivage, qui semblait s'éloigner tandis que l'arbre s'était évidemment rapproché, je m'arrêtai.

En regardant cette onde charmante à l'aide de ma lunette, je la trouvai plus belle encore et d'une couleur plus éclatante. Seulement le palmier avait changé de forme; de plus, il s'éloignait quand je cessais de marcher. C'est alors que je commençai à soupçonner les effets d'optique produisant le mirage.

Je me remis alors en marche, contre l'avis du guide arabe, qui me priait instamment de retourner. J'appliquai quelques coups de cravache à l'âne et j'eus bientôt atteint l'arbre mobile, qui contribuait à rendre si attrayant pour moi le lac enchanté.

C'était un horrible et énorme chameau, chargé jusqu'aux oreilles, et portant sur sa bosse gigantesque un affreux Bédouin couronné du turban vert, signe de son troisième pèlerinage à la Mecque.

Après ce merveilleux incident, je ne m'arrêtai que dans un endroit où des pans de quai de l'ancien canal sont bien conservés. J'ai ramassé un talc que j'ai trouvé sur les berges et un morceau de bois à demi pétrifié, et je suis retourné à Suez après six heures de marche. A mon retour, j'eus l'occasion d'examiner les travaux du tracé du canal d'eau douce, qui doit longer la rive occidentale du canal maritime, dont le tracé se confond avec celui de l'ancien canal, depuis les lacs Amers jusqu'à Suez.

Ainsi que je l'ai déjà dit, je ne pus voir les travaux en exécution; mais, les eussé-je vus, je ne me

croirais pas en mesure d'en parler avec une parfaite connaissance de cause, mon jugement ne devant être considéré en ces matières que comme l'opinion d'un amateur de bonne foi, qui ne donne pas à sa manière de voir l'importance d'une appréciation technique et mathématique.

Je rencontrai un voyageur anglais, qui me dit à ce sujet : « Ce que les hommes creusent en un mois au moyen des dragues, la marée le défait en une heure. » Des Français m'ont parlé d'une manière toute différente. Ils m'ont assuré que les travaux de canalisation avancent toujours avec la plus heureuse régularité, et que le canal maritime, qui doit unir la mer Méditerranée à l'océan Indien, sera livré à la navigation au plus tard dans le courant de l'année 1867, et que les Anglais, malicieusement incrédules, seront invités à boire le champagne à ce mariage, qui les contrarie si fort.

Tout le monde connaît les difficultés de toute nature qui accompagnent les ouvrages maritimes. Quelquefois il faut des siècles entiers pour consolider une œuvre de certaine importance; creuser un port dans le roc serait peut-être moins difficile que dans une plage sablonneuse telle que celle de Péluse, où est situé le port Saïd, et d'où doit partir le canal des deux mers. Pour neutraliser la force de la mer à l'entrée du canal et empêcher l'encombrement par l'écoulement du sable, il faudra peut-être des jetées de l'importance de celles de la rade de Cherbourg, dont



la seule digue a vu s'écouler trois dynasties françaises et la vie de quatre rois et d'un empereur, et n'a été achevée que sous le second Empire.

Les difficultés matérielles qu'offre le commencement du canal au port Saïd peuvent se présenter sur toute l'étendue des travaux entre la Méditerranée et la mer Rouge. Dans ce cas, on sera forcé de faire des ouvrages sur une longueur de cent soixante kilomètres. Telle est, en effet, la distance entre les deux mers. La pensée seule de ces gigantesques travaux effraye l'imagination. Il est vrai que l'art moderne possède les moyens de raccourcir les distances, et de vaincre bien des obstacles considérés naguère comme insurmontables. Mais le creusement qui doit être pratiqué dans la longueur de cent soixante kilomètres ne pourra jamais être exécuté dans un si court délai.

Les travaux de sondage qu'on a exécutés sur tout le parcours du tracé du canal ont donné un résultat satisfaisant, c'est-à-dire la sonde n'a pas indiqué des couches de roches primitives.

Cependant il serait imprudent de trop se fier à la sonde, qui peut très-bien parfois ne pas être enfoncée aux lieux où se trouvent les obstacles redoutés.

Avant que le câble atlantique fût posé, la sonde avait constaté une plaine sous-marine que l'on a nommée, si je ne me trompe, la Vallée du câble. On a posé le fil électrique, sans aucun accident; mais quelque temps après le câble s'est rompu, et l'entreprise anéantie s'incline devant sa ruine.

Un travail considérable se trouva englouti en un moment par l'océan Atlantique. Quelle pouvait être la cause de cet accident, sinon quelque gouffre non révélé par la sonde, qui aura laissé le câble suspendu dans les eaux de la mer? Ce fil immense, ne trouvant pas un point d'appui, se sera brisé par l'effet de son propre poids ou par le passage de quelque gros poisson.

Lorsqu'on a arrêté définitivement le tracé du canal, Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, disposé à seconder l'entreprise de tout son pouvoir, fit ouvrir sur la Méditerranée, à l'extrémité nord du canal projeté, le port qui reçut, en son honneur, le nom de port Saïd. Les choses ne vont pas toujours comme on le désire : il se trouve que le port Saïd, ouvert sur les dunes situées entre la Méditerranée et le lac Menzaleh, qui doit être traversé par le canal, n'a pas une entrée assez profonde pour les navires de toutes les grandeurs. On a dû pourtant commencer les travaux du canal par creuser le fond de la mer jusqu'à la rencontre de la profondeur désirée, qui a été fixée, il me semble, à dix mètres; il faudrait donc creuser sur une étendue de près de quatre mille mètres de longueur, pour le maintien du chenal à cette profondeur, afin de neutraliser le choc des vagues, qui dans cette contrée sont très-violentes, par l'effet des vents du nord-ouest; il faudrait des jetées des deux côtés du chenal, dont l'ensemble ne ferait pas moins d'un total de six mille mètres. Naturellement la jetée de droite en sortant du port sera moins longue, parce que les vents de sud-est



n'agitent point la mer avec la même force que sur le côté gauche. Même en supposant qu'on ne rencontre point d'obstacles inconnus (et je le désire de tout mon cœur), ce seul déblai de huit mètres de profondeur sur une largeur de cinquante-huit mètres et une longueur de cent mètres, et le rassemblement des matériaux nécessaires à l'établissement des jetées dont j'ai parlé plus haut, sont des travaux d'une importance extraordinaire, qui doivent donner beaucoup à réfléchir, au moins quant aux questions de temps et d'argent <sup>1</sup>.


Creuser une rigole ou sergette, telle que celle qu'on est en train de livrer à la navigation des petits canaux jusqu'au lac Timsah, n'est pas aborder la solution du problème. Cependant les vues de M. de Lesseps sont aussi profondes qu'elles sont judicieuses, et il présentera aux yeux du monde étonné ce commencement

<sup>1</sup> J'avais déjà écrit cette partie de mes notes de voyage, lorsque je vis la sentence d'arbitrage rendue par l'empereur Napoléon III, sur le rapport de la commission nommée à la demande du vice-roi d'Égypte. D'après ce document important, il restait à extraire, du mois de juillet de 1864, déduction faite des travaux qui étaient déjà exécutés, 23,700,000 mètres cubes de déblai à sec, et 32,000,000 de mètres cubes à draguer; ce qui donne pour la quantité des déblais à déplacer l'immense chiffre de 55,700,000 mètres cubes, sans compter les travaux déjà exécutés depuis une dizaine d'années. Or, en supposant que ces matériaux à enlever aient à parcourir l'espace de vingt-cinq mètres, c'est-à-dire la distance du milieu du chenal du canal aux deux berges, nous aurons un parcours total d'un milliard trois cent quatre-vingt-douze millions cinq cent mille mètres (1,392,500,000 mét.), soit un million trois cent quatre-vingt-douze mille cinq cents kilomètres.

de canal comme la préface d'un ouvrage inédit publiée d'avance pour attirer l'attention d'un public incrédule.

Le petit lac Timsah, sur lequel on a fondé la ville d'Ismaïlia, et qui sera bientôt converti en un port intérieur pour le service du canal maritime et du canal d'eau douce, est situé à droite de la terre de Gessen en descendant le Nil, non loin de l'ancienne Ramessès. Il se trouve entre les deux points culminants du tracé du canal maritime. Ces deux points sont le seuil d'El-Guisr et le seuil du Sérapéum. La première de ces collines, déjà attaquée vigoureusement, ne tardera pas à donner la solution d'un des problèmes qui ont le plus préoccupé les esprits. Reste la seconde colline du Sérapéum, qui, bien que moins élevée que celle d'El-Guisr, n'en exige pas moins de sollicitude de la part des ingénieurs et des travaux considérables. Heureusement l'étendue comprise entre le lac Timsah et les lacs Amers est très-faible, et je crois qu'elle ne dépasse pas la distance de seize kilomètres.

Les lacs Amers ayant un niveau plus bas que la mer Rouge, selon l'opinion de quelques auteurs, les travaux de canalisation n'éprouveront probablement pas de grandes difficultés à partir de cet endroit jusqu'à la mer Rouge, d'autant plus qu'on n'a pas à traverser de montagnes sablonneuses.





---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### ITINÉRAIRE DE MOÏSE.

Le désir d'améliorer son bien-être a toujours préoccupé le genre humain. Lorsqu'un peuple, uni par des liens d'origine, de langage et de principes religieux, se trouve subjugué par un autre peuple ou par une nation hétérogène, il cherche par tous les moyens à se soustraire à son asservissement.

Dans leurs tentatives de délivrance, deux systèmes ont été suivis par les peuples : les soulèvements armés et l'émigration suivie de conquêtes en des pays étrangers. C'est ce dernier parti que prit le peuple hébreu, dont l'émigration en masse est la plus célèbre de toutes celles que nous a rapportées l'histoire.

Moïse, élevé dans le palais des Pharaons, doit avoir eu bien à réfléchir avant de prendre une de ces résolutions. Il a dû sans doute examiner les dispositions de son peuple, sa force matérielle mise en regard de celle de la nation égyptienne qu'il s'agissait de combattre. Or les Israélites, exclusivement livrés au commerce et aux travaux agricoles, ne pouvaient se trouver en état de se mesurer avec les Égyptiens, et s'aventurer dans une guerre dont les chances ne pouvaient manquer d'être favorables à ceux-ci.

Il ne serait pas impossible de voir dans la conduite de Moïse en cette circonstance une légère ingratitude envers le peuple qui avait accueilli ses concitoyens. Dans tous les cas, Moïse, préférant l'émigration en masse à une guerre incertaine, semble répondre d'avance à ce reproche, tant pour lui-même, qui avait eu les rois d'Égypte pour protecteurs et parents adoptifs<sup>1</sup>, que pour son peuple, qui avait joui par la faveur des Pharaons d'une des plus heureuses provinces du monde connu<sup>2</sup>.

Il paraît que, même dans le palais des Pharaons, Moïse méditait un plan de délivrance : ses visites à la terre de Gessen et ses relations avec les Hébreux<sup>3</sup>, regardés sans doute par les Égyptiens comme un peuple indépendant et hors de la communion nationale, le démontrent d'une manière presque certaine.

Dans cette entrefaite, une circonstance des plus graves pour Moïse l'a sans doute interrompu.

Dans la continuation de ses relations publiques avec ses compatriotes, Moïse commit un meurtre sur la personne d'un Égyptien<sup>4</sup>, meurtre qu'il avoue et ra-

<sup>1</sup> Quem illa adoptavit in locum filii (la fille de Pharaon). *Exod.*, II, 10.

<sup>2</sup> Joseph vero patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo terræ loco. *Gen.*, XLVII, 11.

<sup>3</sup> In diebus illis, postquam creverat Moyses, egressus est ad fratres suos : viditque afflictionem eorum, et virum Ægyptium percutientem quemdam de Hebræis fratribus suis. *Exod.*, II, 11.

<sup>4</sup> Cumque circumspexisset huc atque illuc, et nullum adesse vidisset, percussum Ægyptium abscondit sabulo. *Exod.*, II, 12.



conte naïvement, et fut obligé de prendre la fuite. Il se retira au pays de Madian<sup>1</sup>, où il fut accueilli par Jéthro, prêtre du Dieu très-haut, qui lui donna sa fille Séphora en mariage<sup>2</sup>.

Le pays de Madian, aujourd'hui Midian, se trouve placé entre le lac Élanitique, c'est-à-dire la partie la plus orientale de la mer Rouge, et la chaîne du mont Sinaï, nommé par les Arabes Djebel-Tor. Le mont Horeb, faisant partie de la même chaîne, s'élève à l'ouest, non loin du mont Sinaï. Cette chaîne de montagnes est située dans la péninsule qui s'avance au milieu de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akabah. La ville de Madian, dont Raguel, autrement Jéthro, était le chef suprême en sa qualité de grand prêtre, se trouvait sur le golfe d'Akabah dans l'Arabie Pétrée, et en face du mont Horeb. Pour aller de Suez à la ville de Madian, il fallait probablement longer le rivage de la mer et doubler le cap formé par les golfes de Suez et d'Akabah, ce qui rendait le chemin très-long.

Les Madianites qui habitaient cette contrée formaient une peuplade dont les mœurs, plus douces et plus rapprochées de la civilisation, étaient différentes de l'autre peuplade de Madianites descendant d'A-

<sup>1</sup> Audivitque Pharaon sermonem hunc, et quærebat occidere Moysen : qui fugiens de conspectu ejus, moratus est in terra Madian. *Exod.*, II, 15.

<sup>2</sup> Juravit ergo Moyses quod habitaret cum eo. Accepitque Séphoram filiam ejus uxorem. *Exod.*, II, 21.

braham, qui habitaient à l'est du lac Asphaltite. Cette peuplade, plus grossière que la première, menait la vie nomade et pastorale.

C'est parmi les Madianites d'Akabah que Moïse, dans son malheur, trouva un refuge.

Il y arriva à l'âge de quarante ans<sup>1</sup>, et séjourna dans le pays pendant quarante années. Dans cette longue période, Moïse ne s'abandonna pas à l'indolence ; au contraire, ayant changé la vie de courtisan contre celle de pasteur de brebis<sup>2</sup>, il se livra aux études les plus sublimes et les plus capables d'intéresser le genre humain. En effet, ce fut probablement dans ce temps que Moïse écrivit la Genèse, et peut-être le remarquable livre de Job. Génie supérieur, possédant une éducation princière des plus soignées, Moïse a dû perfectionner son talent en compagnie du grand prêtre son beau-père, et surtout dans la contemplation de la nature dans les déserts arabiques.

N'ayant pas abandonné son plan primitif de la délivrance de ses concitoyens, il dut également, pendant ces quarante années, étudier la topographie du terrain entre Madian et Gessen. Ce plan, bien mûri, n'attendait que la première occasion favorable pour être exécuté.

<sup>1</sup> Cum autem impleretur ei quadraginta annorum tempus, ascendit in cor ejus ut visitaret fratres suos filios Israel. *Act.*, vii, 23.

<sup>2</sup> Moyses autem pascabat oves Jethro soceri sui sacerdotis Madian. *Exod.*, iii, 1.



Moïse craignait de ne pas être écouté des Israélites s'il leur parlait en son nom propre et comme un simple mortel ; c'est pourquoi un mandat direct du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, lui était indispensable pour être obéi. Ce mandat lui fut donc confié sur le mont Horeb<sup>1</sup>. Moïse n'osant pas se présenter devant la cour du Pharaon à cause de son crime, Dieu le rassura, et lui dit qu'il ne devait rien craindre à cet égard ; car ceux qui voulaient lui ôter la vie étaient morts eux-mêmes<sup>2</sup>. Pour montrer aux Israélites quel degré d'attention on devait apporter à tous les préceptes émanés du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et annoncés par la bouche de l'envoyé, Moïse raconta que bien que Dieu le protégeât dans l'affaire du meurtre commis sur la personne de l'Égyptien, le Seigneur en personne avait voulu le faire mourir, parce qu'il s'était mis en marche vers l'Égypte sans avoir préalablement circoncis son fils cadet<sup>3</sup>.

Après avoir exposé à Dieu plusieurs objections au sujet de la délivrance des Hébreux, Moïse se présenta à Pharaon en parlementaire, de la part du Seigneur,

<sup>1</sup> Apparuitque ei Dominus in flamma ignis de medio rubi. (*Exod.*, III, 2.) Sed veni, et mittam te ad Pharaonem, ut educas populum meum, filios Israël, de Ægypto. *Exod.*, III, 10.

<sup>2</sup> Dixit ergo Dominus ad Moysen in Madian : Vade, et revertere in Ægyptum : mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam. *Exod.*, IV, 19.

<sup>3</sup> Cumque esset in itinere, in diversorio occurrit ei Dominus, et volebat occidere eum. Tulit illico Sephora acutissimam petram, et circumcidit præputium filii sui. *Exod.*, IV, 24 et 25.

ayant à son côté son frère Aaron. Devant la cour on mit en jeu tout ce que la science magique, alors en usage, pouvait présenter de plus merveilleux, sans quoi l'ambassade eût sans doute échoué. Moïse aidé par le Seigneur, et usant de toutes les ressources de son immense talent et de ses vastes connaissances, eut le dessus dans la lutte qui s'établit entre lui et les magiciens ordinaires du roi. Il s'était créé une grande renommée<sup>1</sup>, et dans toute l'Égypte on le considérait comme la cause des maux qui affligeaient le pays. Pharaon ayant fait venir en sa présence Moïse et Aaron, son frère, leur dit : « Retirez-vous » promptement de mes États, vous et les enfants » d'Israël; allez sacrifier au Seigneur, comme vous » le dites. Emmenez vos troupeaux, selon que vous » l'avez demandé, et en vous en allant, priez pour » moi<sup>2</sup>. »

Muni de la permission la plus claire et la plus solennelle, donnée par le chef suprême de la nation égyptienne, pour la sortie de l'Égypte, Moïse se hâta de mettre à exécution l'ordre du monarque. Il institua la

<sup>1</sup> Fuitque Moyses vir magnus valde in terra Ægypti, coram servis Pharaonis et omni populo. *Exod.*, xi, 3.

<sup>2</sup> Vocavitque Pharao Moysen et Aaron, et dixit eis : Ite, sacrificate Domino : oves tantum vestræ et armenta remaneant, parvuli vestri eant vobiscum. (*Exod.*, x, 24.) Vocatisque Pharao Moyse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini a populo meo, vos et filii Israël : ite, immolate Domino sicut dicitis. Oves vestras et armenta assumite ut petieratis, et abeuntes benedicite mihi. *Exod.*, xii, 31 et 32.



fête de la Pâque<sup>1</sup>, pour perpétuer la mémoire de la sortie d'Égypte par les Hébreux. Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès et vinrent à Socoth, étant près de six cent mille hommes de pied sans compter les femmes et les enfants. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de petit peuple d'entre les Égyptiens et les nations voisines qui se joignit à eux, et ils avaient avec eux une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes<sup>2</sup>.

Or, l'armée du Seigneur étant sortie de Socoth, campa à Éthan, à l'extrémité du désert. De ce point les Israélites, au lieu de suivre le chemin ordinaire vers l'orient, retournèrent vers l'occident, du côté de la capitale de l'Égypte. Ils firent un long circuit par le chemin du désert près de la mer Rouge, et campèrent devant Phihahiroth, entre Magdala et la mer Rouge, vis-à-vis de Béelsephon, qui est située sur le bord de la mer<sup>3</sup>. Les enfants d'Israël firent donc ce que le Seigneur avait ordonné, et l'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux avaient pris la fuite. En même temps le cœur de Pharaon et de ses servi-

<sup>1</sup> *Exod.*, chap. xii.

<sup>2</sup> Profectique sunt filii Israël de Ramesse in Socoth, sexcenta fere millia peditum virorum, absque parvulis. Sed et vulgus promiscuum innumerabile ascendit cum eis, oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis. *Exod.*, xii, 37 et 38.

<sup>3</sup> Sed circumduxit per viam deserti quæ ex juxta mare Rubrum : et armati ascenderunt filii Israël de terra Ægypti. — Profectique de Socoth castrametati sunt in Etham in extremis finibus solitudinis. *Exod.*, xiii, 18 et 20.

teurs fut changé à l'égard des Israélites. Il fit donc préparer son chariot, et prit avec lui tout son peuple. Il emmena aussi six cents chariots choisis, et tout ce qui se trouva de chariots dans l'Égypte avec les chefs de toute l'armée.

« Le Seigneur endurecit le cœur de Pharaon, roi d'Égypte, et il se mit à poursuivre les enfants d'Israël. »

Les Égyptiens poursuivant donc les Israélites qui étaient devant, et marchant sur leurs traces, les trouvèrent dans leur camp sur le bord de la mer. Pharaon avec toute son armée était à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelsephon <sup>1</sup>.

Si Pharaon eût appris que les Israélites en se retirant de l'Égypte avaient suivi une direction opposée

<sup>1</sup> Locutus est autem Dominus ad Moysen, dicens : — Loquere filiis Israël : Reversi castrametentur e regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon : in conspectu ejus castra ponetis super mare. — Dicturusque est Pharaon super filiis Israël : Coarctati sunt in terra, conclusit eos desertum. — Et indurabo cor ejus, ac persequetur vos : et glorificabor in Pharaone, et in omni exercitu ejus ; scientque Ægyptii quia ego sum Dominus. Feceruntque ita. — Et nuntiatum est regi Ægyptiorum quod fugisset populus : immutatumque est cor Pharaonis et servorum ejus super populo. — Junxit ergo currum, et omnem populum suum assumpsit secum. Tulitque sexcentos currus electos, et quidquid in Ægypto curruum fuit : et duces totius exercitus. Induravitque Dominus cor Pharaonis regis Ægypti, et persecutus est filios Israël. Cumque persequerentur Ægyptii vestigia præcedentium, repererunt eos in castris super mare : omnis equitatus et currus Pharaonis, et universus exercitus, erant in Phihahiroth contra Beelsephon. *Exod.*, xiv, 1 à 9.



à celle qui conduit au pays de Chanaan, il aurait tout au plus posté à la frontière égyptienne une armée d'observation. Mais Pharaon en poursuivant les Israélites opéra d'une autre manière, à cause, selon moi, du vol inouï pratiqué par le peuple de Dieu au préjudice des Égyptiens.

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob avait dit à Moïse : « Vous direz à tout le peuple d'Israël que chaque homme demande à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent et d'or. Et le Seigneur fera trouver grâce à son peuple devant les Égyptiens<sup>1</sup>. » Les enfants d'Israël firent ainsi que Moïse leur avait ordonné, et ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et beaucoup d'habits. Et le Seigneur rendit favorable à son peuple les Égyptiens, afin qu'ils leur prêtassent ce qu'ils demandaient; ainsi ils dépouillèrent les Égyptiens<sup>2</sup>.

Moïse était non-seulement l'homme le plus savant des temps primitifs, mais aussi un grand politique. En ordonnant au nom de Dieu ce larcin, avec abus de confiance, il a voulu rendre impossible aux Israélites leur retour dans la terre d'Égypte.

En effet, cette mesure, l'une des plus indécrites

<sup>1</sup> Dices ergo omni plebi, ut postulet vir ab amico suo, et mulier a vicina sua, vasa argentea et aurea. — Dabit autem Dominus gratiam populo suo coram Ægyptiis. *Exod.*, xi, 2, 3.

<sup>2</sup> Feceruntque filii Israël sicut præceperat Moyses, et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam. Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis ut commodarent eis; et spoliaverunt Ægyptios. *Exod.*, xi, 35, 36.

qu'ait jamais inspirées la politique, a eu tout l'effet qu'il en attendait, car parmi les diverses conspirations qui surgirent contre Moïse pendant les quarante années que les Israélites passèrent dans le désert, il n'y en eut aucune qui eût sérieusement pour but le retour en Égypte.

Un autre trait de la politique de Moïse se découvre dans sa ferme résolution d'attirer les Israélites vers le désert du Sinaï, au lieu de les conduire directement à la terre promise<sup>1</sup>. Moïse savait bien que la peinture merveilleuse qu'il avait faite de cette terre, où selon lui coulaient des ruisseaux de lait et de miel<sup>2</sup>, n'était guère qu'une inspiration de son inépuisable éloquence, dont le but était de décider le peuple à abandonner volontairement la terre fertile de l'Égypte.

Il savait de plus que la terre de Chanaan, bien que fertile du côté de la Galilée, n'était pas comparable aux plaines sans fin de l'Égypte, surtout si l'on prenait pour point de comparaison les rochers inhospitaliers de la Palestine.

Il lui fallait donc, avant d'entrer dans la terre pro-

<sup>1</sup> Igitur cum emisisset Pharaon populum, non eos duxit Deus per viam terræ Philistinum quæ vicina est : reputans ne forte poeniteret eum, si vidisset adversum se bella consurgere, et revertetur in Ægyptum. *Exod.*, xiii, 17.

<sup>2</sup> Le Seigneur dit à Moïse : Et sciens dolorem ejus, descendi ut liberem eum de manibus Ægyptiorum, et educam de terra illa in terram bonam, et spatiosam, in terram quæ fluit lacte et melle, ad loca Chananæi, et Hethæi, et Amorrhæi, et Pherezæi, et Hevæi, et Jebusæi. *Exod.*, iii, 8 ; *Lévitiq.*, xx, 24 ; *Deut.*, vi, 3.



mise, habituer son peuple aux rigueurs et à la rudesse de la vie du désert. Cela est si vrai que, quarante ans après le séjour du désert, et lorsque sentant sa fin prochaine il se décida à marcher vers la terre promise, il en fait l'admirable description que voici :

« La terre dont vous allez prendre possession n'est pas comme la terre d'Égypte d'où vous êtes sortis, où, après qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins. Mais c'est une terre de montagnes et de plaines, qui attend les pluies du ciel <sup>1</sup>. »

Cette comparaison simple et exacte de la terre de Chanaan avec celle d'Égypte avait pour but d'adoucir les mauvaises impressions que la vue de la terre promise devait causer au peu d'Israélites qui pouvaient encore conserver des réminiscences des délices de la terre natale.

Si l'on savait la place qu'occupaient les deux armées ennemies en face de la mer Rouge, on pourrait raisonner sur le fameux passage sans avoir recours à des conjectures ordinairement trompeuses. On a accepté les paroles de Moïse dans le sens miraculeux, sans avoir égard au style figuré dans lequel a été écrit l'Ancien Testament. Quand on examine la mer Rouge, à l'isthme de Suez, on conçoit l'impossibilité maté-

<sup>1</sup> Terra enim, ad quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti, de qua existi, ubi jacto semine in hortorum morem aquæ ducuntur irriguæ : sed montuosa est et campestris, de cœlo expectans pluvias. *Deut.*, xi, 40, 41.

rielle d'engager des armées si nombreuses (six cent mille hommes armés du côté des Israélites, et une armée également considérable du côté des Égyptiens, puisqu'elle contenait plus de six cents chariots de guerre<sup>1</sup>) entre la mer et la chaîne de montagnes qui serre de près la mer Rouge du côté de l'Égypte, à partir de la ville de Suez, en longeant la mer jusqu'à une grande distance. Sur cette immense étendue, le seul emplacement commode pour recevoir des armées considérables est peut-être celui où se trouve située la ville de Kosséir, beaucoup trop au delà de la pointe d'Akabah.

En poursuivant l'examen topographique, l'idée vient à l'esprit que les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre entre l'emplacement de Suez et l'endroit où était situé l'ancien château appelé Clisma, qui défendait la sortie de l'antique canal du Nil à la mer Rouge. Dans cet endroit spacieux et capable de recevoir des armées, aboutissent deux routes anciennes, une qui venait du côté de l'antique Memphis et l'autre du Delta égyptien par les lacs Amers.

Cet emplacement se trouve justement en face des lagunes formées par les marées de la mer Rouge. Lorsque la marée se retire, plusieurs parties couvertes de sable restent à sec; mais peu de temps après, l'eau infiltrée dans la vase molle perce le sable, qui devient

<sup>1</sup> Voy. ci-contre la note 2 de la page 96 et la note de la page 97.



alors un marécage bourbeux, capable d'engloutir l'armée qui aurait l'imprudence de s'y engager.

Ce fut dans ces lagunes que le général Bonaparte, enveloppé par le sable, qu'il croyait assez consistant, eut de la peine à échapper à la mort.

Selon la légende populaire, on croit voir des têtes de morts dans ces lagunes après les grandes marées.

Je crois que Moïse, après avoir mis en sûreté les immenses troupeaux ainsi que les gens qui ne pouvaient pas lui être utiles dans un combat, atteignit l'armée ennemie avec ses six cent mille guerriers; de plus, que par le moyen d'une ruse quelconque il engagea les Égyptiens à entrer dans les lagunes, qui engloutirent les premiers qui s'y hasardèrent, tandis que les autres, croyant au pouvoir surnaturel de Moïse, prirent la fuite épouvantés par le désastre de leurs compagnons.

Si Moïse, après l'éclatante victoire de la mer Rouge, eût tourné son armée contre l'Égypte, il en eût fait la conquête et il y aurait fondé une monarchie plus stable peut-être que celle de la Palestine. Mais qui pourrait changer les vues de la Providence?

En sortant de la mer Rouge, les Israélites entrèrent dans le désert de Sin, où, après trois jours de marche, ils campèrent devant la fontaine nommée Mara<sup>1</sup>. C'est peut-être la petite oasis appelée aujour-

<sup>1</sup> Toutes les sources voisines de Suez sont plus ou moins amères. Les Israélites, habitués aux eaux douces et fraîches du Nil, devaient trouver d'autant plus mauvaises ces eaux saumâtres.

d'hui Fontaine de Moïse, située sur la rive asiatique de la mer Rouge et à quelques heures de Suez, en suivant la plage. De cette station, ils vinrent camper à Élim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers. En quittant Élim, ils vinrent camper dans le désert de Sin, entre le mont Sinaï et Élim.

Ce fut ce désert que le patriarche Moïse choisit pour reposer son peuple, ou peut-être pour le renouveler avant d'entrer dans la terre promise. Il était du reste admirablement placé pour le séjour sûr et paisible que Moïse devait désirer pour son peuple, pendant qu'il allait se livrer à son gigantesque travail législatif. Tout voisin de la chaîne du mont Sinaï et du mont Horeb, Moïse pouvait bien continuer à faire des prodiges pour imprimer à ses codes un caractère divin. D'un autre côté, les Israélites avaient beaucoup d'espace pour nourrir les animaux qui devaient les alimenter dans le désert, en produisant la manne qui tous les jours tombait du ciel, excepté le sabbat. Pendant le long espace de temps que les Israélites séjournèrent dans le désert de Sin<sup>1</sup>, ils durent naturellement entretenir des relations commerciales avec les Madianites, peuple ami, et qui était habitué à regarder Moïse comme son chef. Ce désert, si célèbre dans les annales hébraï-

<sup>1</sup> Les anciens nommaient Sin le grand désert placé entre la chaîne du mont Sinaï et la mer Rouge. Ils appelaient du même nom, selon toute probabilité, le désert qui s'étend du côté du nord, jusqu'aux montagnes situées au sud de la mer Morte, lesquelles marquaient les limites de la terre de Chanaan. *Exod.*, xvi, 1; *Nomb.*, xx, 1; xxxiii, 11, 36.



ques, a vu jeter les fondements de la religion mère du christianisme, et du gouvernement théocratique des premiers Juifs.

Réservant pour lui-même, en sa qualité de chef suprême, la principauté ecclésiastique<sup>1</sup>, Moïse en confia le ministère à son frère Aaron, sacré grand prêtre, et à ses neveux, fils d'Aaron, prêtres. C'est ainsi qu'il institua le sacerdoce dans sa famille<sup>2</sup>.

Il établit aussi, par le conseil de Jéthro, le pouvoir judiciaire et l'autorité administrative, confiant la magistrature à des princes du peuple, à des tribuns, à des centurions, à des quinquagénarions et à des décurions<sup>3</sup>.

Moïse n'oubliait pas que, pour donner une patrie aux Israélites, il fallait en conquérir une nouvelle. Il ordonna en conséquence à tous les hommes capables de porter les armes de se livrer à des exercices militaires, après avoir fait le dénombrement de tous les hommes adultes depuis vingt ans et au-dessus.

Pour l'exécution de cette affaire si importante, l'assemblée des douze princes d'Israël et du peuple eut lieu le premier jour du second mois de la seconde année de la sortie d'Égypte. Après ce nouveau recensement, fait par maison et par famille, on trouva six cent trois mille cinq cent cinquante hommes<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Exod.*, iv, 15, 16; vii, 1, 2.

<sup>2</sup> *Exod.*, xxviii, xxix, xxx; *Nomb.*, iii, 10; xviii, 6, 8.

<sup>3</sup> *Exod.*, xviii, 13 et suiv.

<sup>4</sup> *Nomb.*, i, 17 et suiv.

En deux ans il ne pouvait pas y avoir une grande différence entre le résultat de ce dénombrement, fait sans doute avec tous les soins possibles, et le nombre de près de six cent mille hommes qui sortirent de l'Égypte. La différence des deux résultats peut être attribuée à l'imperfection avec laquelle a été fait le recensement en Égypte dont parle le livre des Nombres, chap. 1<sup>er</sup>, v. 44. Le nombre sorti de l'Égypte était à peu près le même qu'on a trouvé dans le désert du Sinâi.

Avec ces données, on peut calculer le nombre de toute la masse de la population d'Israël qui fit partie de l'émigration.

En fixant à vingt ans la capacité des Israélites pour pouvoir prendre les armes, Moïse n'établit point de règles pour ceux qui par leur âge ne sont plus en état de les porter; mais comme l'homme n'a pas subi depuis de grands changements dans sa nature physique, on peut porter à dix pour cent le chiffre des vieillards invalides, d'après les évaluations de la statistique moderne. Selon les anciens écrivains, comme Denys d'Halicarnasse, on calculait le nombre d'une population par le chiffre des hommes en état de porter les armes, en multipliant ce nombre par quatre, c'est-à-dire en additionnant à ce chiffre trois fois le nombre des guerriers<sup>1</sup>, ce qui est à peu près d'accord avec la manière de calculer des modernes. Or, en multipliant

<sup>1</sup> *Histoire de Jules César*, par l'empereur Napoléon III, tome 1<sup>er</sup>, page 12, note 4.



le nombre six cent trois mille cinq cent cinquante par quatre, nous arrivons au chiffre de deux millions quatre cent quatorze mille deux cents personnes. Ce chiffre ne représente pas la totalité des Israélites, car l'armée ecclésiastique, composée de la tribu de Lévi, n'y était pas comprise<sup>1</sup>.

La terre de Chanaan devant être partagée au sort et en proportion du nombre de chaque tribu, on dut faire le dénombrement de la tribu de Lévi. Cependant on procéda à cet égard d'une manière différente, car on compta les mâles depuis l'âge d'un mois et au-dessus. Le chiffre fut pourtant de vingt-trois mille hommes<sup>2</sup>. Or en supposant qu'il y eût un nombre égal de femmes, nous avons quarante-six mille personnes appartenant à la tribu de Lévi, sans compter les esclaves et les étrangers. Ajoutant le chiffre de quarante-six mille lévites à deux millions quatre cent quatorze mille deux cents des onze tribus, nous aurons pour la totalité du peuple d'Israël qui allait à l'aventure dans le désert de Sin à la recherche d'une patrie, deux millions quatre cent soixante mille deux cents. Ce chiffre n'est nullement exagéré, si on considère que le calcul de Denys d'Halicarnasse repose sur

<sup>1</sup> Levitæ autem in tribu familiarum suarum non sunt numerati cum eis. *Nomb.*, 1, 47.

<sup>2</sup> Istis dividetur terra juxta numerum vocabulorum in possessiones suas. — Fueruntque omnes qui numerati sunt, viginti tria millia generis masculini, ab uno mense et supra; quia non sunt recensiti inter filios Israël, nec eis cum cæteris data possessio est. *Nomb.*, xxvi, 53, 62.

les recensements romains, qui ne comptaient les hommes qu'à partir de l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire depuis l'âge où l'on considérait les citoyens comme étant en état de porter les armes, tandis que le dénombrement chez les Israélites commençait à l'âge de vingt ans. Il y avait pourtant entre les deux systèmes de recrutement une différence de trois ans, différence tout à l'avantage de mon calcul, car l'âge de dix-sept à vingt ans est celui où l'on trouve le plus d'individus.

Du reste, si le chiffre de deux millions quatre cent soixante mille deux cents représentant la totalité des Israélites est exagéré, on en peut dire autant du nombre de six cent trois mille hommes forts rapporté par Moïse<sup>1</sup>. Voyons maintenant si ce grand accroissement de la population israélite pendant son séjour en Égypte est possible.

Jacob vint en Égypte en l'an 1706 (selon la Vulgate) avant l'ère chrétienne, et s'établit dans la terre de Gessen avec sa famille, composée de soixante-dix personnes<sup>2</sup>. Il portait le surnom d'Israël, qu'il transmit à tous ses descendants. Les Israélites vécurent en Égypte quatre cent trente ans<sup>3</sup>.

En s'établissant dans une contrée spacieuse et sans

<sup>1</sup> A vigesimo anno et supra, omnium virorum fortium ex Israël. *Nomb.*, 1, 3.

<sup>2</sup> Omnes animæ domus Jacob, quæ ingressæ sunt in Ægyptum, fuerunt septuaginta. *Gen.*, XLVI, 27.

<sup>3</sup> Habitatio autem filiorum Israël qua manserunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum. *Exod.*, XII 40.



pareille sous le rapport de la fertilité, Jacob, selon la promesse de Dieu, prédit à ses descendants une nombreuse postérité<sup>1</sup>. En effet, au bout de ce long espace de quatre cent trente ans, Moïse dit avec raison, dans le désert : « Vos pères n'étaient qu'au nombre de soixante-dix personnes lorsqu'ils descendirent en Égypte, et vous voyez maintenant que le Seigneur notre Dieu vous a multipliés comme les étoiles du ciel<sup>2</sup>. »

Il est prouvé par la statistique moderne que le chiffre de la population d'une nation peut augmenter du double en vingt-cinq ans. L'Amérique nous fournit de merveilleux exemples de ce phénomène, toutes les fois que dans une contrée se réunissent des circonstances favorables, telles que la fertilité, le grand espace du terrain, la salubrité du climat et la liberté d'action individuelle. Les trois premières conditions, le pays de Gessen les possédait au suprême degré ; quant à la quatrième, essentiellement requise, la liberté, les Israélites en ont joui jusqu'aux derniers âges de leur séjour en Égypte. « Israël demeura donc

<sup>1</sup> Ait illi Deus (Jacob)... Noli timere, descende in Ægyptum, quia in gentem magnam faciam te ibi. — Et ait : Ego te augebo et multiplicabo, et faciam te in turbas populorum : daboque tibi terram hanc, et semini tuo post te, in possessionem sempiternam. — .... Et invocetur super eos nomen meum, nomina quoque patrum meorum Abraham et Isaac, et crescant in multitudinem super terram. *Gen.* xlvi, 3; xlviii, 4, 16.

<sup>2</sup> In septuaginta animabus descenderunt patres tui in Ægyptum : et ecce nunc multiplicavit te Dominus Deus tuus sicut astra cœli. *Deut.*, x, 22.

en Égypte, c'est-à-dire dans la terre de Gessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement<sup>1</sup>. »

Ce n'est donc pas toujours que la population peut être doublée en vingt-cinq ans; car, après quelque temps, en bien des lieux, l'espace nécessaire à la libre reproduction viendrait à manquer. Ainsi, pour que les Israélites atteignissent le chiffre de deux millions deux cent soixante-huit mille cent soixante individus seulement, trois siècles et demi ont été nécessaires. Pour arriver au nombre de deux millions quatre cent soixante mille deux cents, dont j'ai parlé plus haut, le reste de la période de quatre-vingts ans est suffisant; du reste, la faculté productive de cette période est relativement faible, eu égard à la servitude du peuple et au manque de terrain. Cette dernière circonstance se justifie par l'emplacement de la ville de Ramessès, que les Israélites bâtirent presque dans le désert et au dernier temps de leur séjour en Égypte<sup>2</sup>. On voit jusqu'à l'évidence que la première condition de l'accroissement d'un peuple, c'est la fertilité du terrain. Lorsque les Israélites adoptèrent la vie de pérégrination dans le désert, au lieu de croître, leur population diminua<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Habitavit ergo Israël in Ægypto, id est, in terra Gessen, et possedit eam : auctusque est, et multiplicatus nimis. *Gen.*, XLVII, 27.

<sup>2</sup> Præposuit itaque eis magistros operum, ut affligerent eos oneribus : ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni Phithom, et Ramesses. *Exod.*, I, 11; XII, 37.

<sup>3</sup> Ista est summa filiorum Israël, qui recensiti sunt (3<sup>e</sup> dénom-



Comme tous les peuples nomades, surtout ceux qui habitent les déserts, les Israélites changeaient souvent d'habitation. Cette coutume s'observe encore chez les sauvages de l'Amérique. Elle est dans la nature de ces peuples, et dépend de l'abondance ou du manque de pâturage pour l'alimentation de leurs troupeaux. Dans quelques pays, il y a des temps fixés à ces changements; dans d'autres, ces époques sont dépendantes des saisons, des pluies, de l'abondance du gibier et du temps des fruits.

C'est le besoin du changement de place qui explique les différentes stations faites par les Israélites dans le désert de Sin avant de marcher directement vers la terre de Chanaan. Quelquefois Moïse les attirait vers le mont Sinäi, lorsqu'il avait à faire quelque publication importante de ses lois. Telle fut la solennelle publication de l'immortel Décalogue. Afin d'assister à cette grande solennité religieuse, les Israélites accoururent de très-loin à la montagne sacrée, c'est-à-dire de Raphidim, qui fut la onzième station dans le désert<sup>1</sup>. Dans cet acte grandiose on découvre le génie du prophète. Il fait parler au peuple Dieu en personne, qui prononce les dix commandements<sup>2</sup>. Moïse

brement), sexcenta millia, et mille septingenti triginta. *Nomb.*, xxvi, 51.

<sup>1</sup> Profectique de Raphidim, castrametati sunt in deserto Sinäi. *Nomb.*, xxxiii, 15.

<sup>2</sup> Locutusque est Dominus cunctos sermones hos : Ego sum Dominus Deus tuus, qui eduxi te de terra Ægypti, de domo servitutis. Non habebis deos alienos coram me. *Exod.*, xx, 1 à 3 et

savait que sans mystères on ne pouvait pas arriver à fonder une religion. Ayant gravé les dix commandements sur deux tables de pierre, il les brisa de sa propre autorité. Pourquoi ces emportements du prophète? Le Seigneur lui avait donné ces pierres, faites et écrites de sa propre main <sup>1</sup>. Une autorisation expresse pour les briser n'aurait-elle pas été nécessaire? Et cependant cette autorisation ne se voit pas dans les saintes Écritures. Je pense donc que Moïse s'étant aperçu que le peuple ne le croyait pas lorsqu'il lui disait que les tables avaient été taillées et écrites par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, résolut, pour raviver la foi des Israélites, de revêtir l'acte de la publication du Décalogue d'une solennité ostensible complètement mystérieuse.

Il fallait pour cela prendre toutes les précautions possibles pour que le peuple ne pût jamais pénétrer les arcanes du Sināi. Il défendit en conséquence, sous peine de mort, l'approche de la montagne. Afin que cet ordre fût exécuté sans réplique, Dieu envoya

suiv. — Vocavitque Moyses omnem Israël, et dixit ad eum : Audi, Israel, cæremonias atque judicia, quæ ego loquor in auribus vestris hodie : discite ea, et opere complete. *Deut.*, v, 1, et tout le reste du chapitre, où les commandements sont répétés avec une méthode plus parfaite.

<sup>1</sup> Deditque Dominus Moysi, completis hujusmodi sermonibus in monte Sināi, duas tabulas testimonii lapideas, scriptas digito Dei. — Cumque appropinquasset ad castra, vidit vitulum et choros : iratusque valde (Moïse), projecit de manu tabulas, et confregit eas ad radicem montis. *Exod.*, xxxi, 18 ; xxxii, 19.



Moïse de nouveau au peuple pour lui répéter la même défense, et pour s'assurer qu'il ne pourrait pas être aperçu de la cachette d'où il devait annoncer les commandements, en lui parlant de la sorte : « Descendez vers le peuple et déclarez-lui hautement ma volonté, de peur que dans le désir de voir le Seigneur il ne passe les limites, et qu'un grand nombre d'entre eux ne périsse. » Sur une remarque de Moïse, Dieu continua : « Allez, descendez ; vous monterez ensuite, vous et Aaron avec vous. Mais que les prêtres et le peuple ne passent point les limites et qu'ils ne montent point où est le Seigneur, de peur qu'il ne les fasse mourir<sup>1</sup>. »

Dans ce même désert, les Israélites ont eu des rencontres avec des peuplades voisines au sujet des terres, car les propriétaires primitifs craignaient d'être envahis et dépouillés. Telle fut celle qu'ils eurent à Raphidim avec Amalec, qui fut défait par les Israélites, et dont les guerriers furent passés au fil de l'épée<sup>2</sup>. Le peuple de Dieu ne faisait point de quartier à ses prisonniers de guerre.

Il était touchant de voir Moïse prier le Seigneur pour le triomphe de ses armes. Placé sur une hauteur, il observait à genoux l'armée de Josué, « et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ;

<sup>1</sup> *Exod.*, XIX, XX, 21.

<sup>2</sup> Venit autem Amalec, et pugnabat contra Israël in Raphidim. — Fugavitque Josue Amalec, et populum ejus in ore gladii. *Exod.*, XVII, 8, 13.

mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage. » (*Exod.*, xvii, 11.)

Provoqués par les Amalécites, les Israélites étaient en droit d'espérer le triomphe; mais la capricieuse victoire méprise souvent la cause de la justice, pour favoriser celle de l'ennemi le plus habile et le plus fort.

C'est ainsi que les Israélites, dans une seconde rencontre avec les Amalécites et les Chananéens, furent battus, taillés en pièces et poursuivis jusqu'à Horma<sup>1</sup>. On ne sait pas bien au juste le lieu où se donna ce combat défavorable aux Israélites, car Moïse est à cet égard très-sobre de renseignements, et se contente de dire : Les Israélites furent poursuivis jusqu'à Horma.

Mais il est évident que cette défaite eut lieu hors de Horma, endroit qui ne figure même pas au nombre des stations des Israélites. Cependant quelques écrivains orthodoxes disent que Horma est célèbre par la défaite et par la victoire des Israélites.

Quoique mon opinion ne soit pas en complète har-

<sup>1</sup> Descenditque Amalecites et Chananæus, qui habitabat in monte : et percutiens eos atque concidens, persecutus est eos usque Horma. *Nomb.*, xiv, 45.

Et cecidit de Seïr usque Horma. *Deut.*, i, 44.

La dernière partie du chapitre xiv des Nombres, de 40 à 45, est destinée à prouver que les Israélites furent battus par les Amalécites pour avoir désobéi à la volonté du Seigneur, en s'engageant (au lieu de décamper et de retourner dans le désert par le chemin de la mer Rouge) sur la montagne contre ces puissants ennemis.



monie sur ce passage avec celle de ces écrivains, cela ne m'empêche pas d'y rester attaché et de faire les réflexions suivantes.

Etant à Moseroth, près du mont Hor, Moïse essaya de traverser la chaîne de montagnes qui formait les limites des Amalécites. Ces montagnes se trouvent en face du pays d'Édom (Idumée), à l'occident de la pointe du sud de la mer Morte, et par conséquent près d'Hébron. Il y a tout lieu de croire que le patriarche, qui ne négligeait aucune circonstance capable de raviver la foi et de ranimer le courage des Israélites, fut tenté d'arriver en peu de temps à Hébron, pour y enterrer les restes mortels de Joseph, qu'il apportait avec lui<sup>1</sup>. De plus, comment comprendre la contremarche ordonnée par le Seigneur et exécutée par les Israélites immédiatement après la défaite, contremarche qui eut lieu à Moseroth, trentième station dans le désert<sup>2</sup>? Il paraît que les Israélites, poursuivis par les Amalécites, prirent la résolution de chercher un endroit sûr, tel que le désert de Sin sur la mer Rouge. Ils campèrent donc après quatre stations au port d'Asiongaber, qui devint très-célèbre au temps de

<sup>1</sup> Tulit quoque Moyses ossa Joseph secum : eo quod adjurasset filios Israel, dicens : Visitabit vos Deus, offerte ossa mea hinc vobiscum. *Exod.*, xiii, 19. *Gen.*, I, 24.

<sup>2</sup> Et de Moseroth, castrametati sunt in Benejaacan. Profectique de Benejaacan, venerunt in montem Gadgad. Unde profecti, castrametati sunt in Jetebatha. Et de Jetebatha venerunt in Hebrona. Egressique de Hebrona, castrametati sunt in Asiongaber. *Nomb.*, xxxiii, 31 à 35.

Salomon. Pour juger de la grandeur des distances parcourues par le peuple de Dieu dans le désert, il faut savoir que de la frontière d'Édom à la mer Rouge il n'y a pas moins de deux à trois cents kilomètres.

A cette époque, tout crime s'effaçait par une prescription de quarante ans; ainsi qu'on le voit à l'occasion du meurtre de Moïse. En ce moment approchait le terme de la prescription qui devait couvrir le crime commis par les Israélites au moment de leur fuite d'Égypte (vol général aggravé d'abus de confiance). Du reste, le peuple, épuisé de fatigue, las de la vie du désert et diminué par la mort, soit dans les combats, soit dans les conspirations et par les exécutions en masse<sup>1</sup>, se plaignait extrêmement de son chef. Il avait déjà compris que la description enchanteresse que Moïse avait faite de la terre promise n'était rien qu'une métaphore. En effet, il disait qu'en Égypte il coulait aussi des ruisseaux de lait et de miel, et qu'il fallait choisir un autre chef pour retourner en Égypte<sup>2</sup>. D'un

<sup>1</sup> Outre deux cent cinquante séditeux qui descendirent tout vivants dans l'enfer, ont péri brûlés par les flammes envoyées par le Seigneur deux cent cinquante hommes qui tenaient des encensoirs. Le feu sacré mit l'incendie aux tentes des Israélites, et dévora quatorze mille sept cents innocents. *Nomb.*, xvi, 49. *Voy. Exod.*, xxxii, 28; *Nomb.*, xxv, 9.

<sup>2</sup> Numquid parum est tibi quod eduxisti nos de terra (Ægypti) quæ lacte et melle manabat, ut occideres in deserto, nisi et dominatus fueris nostri? Revera induxisti nos in terram quæ fluit rivis lactis et mellis, et dedisti nobis possessiones agrorum et vinearum; an et oculos nostros vis eruere? non venimus. *Nomb.*, xvi, 13, 14.



autre côté, Moïse n'avait pas encore achevé son œuvre, dont l'importance équivalait à la fondation et à l'organisation de la nation juive. Il pensait avec raison qu'en arrivant à la terre de Chanaan, les Israélites seraient engagés dans des guerres qui l'empêcheraient de travailler et de mettre la dernière main à ses lois. Doué d'une grande énergie, Moïse devait avoir aussi la vertu de la patience au dernier degré, pour pouvoir supporter les tracasseries de son peuple. Il était arrivé à un âge très-avancé, âge où la patience fait défaut à la plupart des hommes. Pour comble de malheur, des douze hommes qu'il avait envoyés du désert de Pharan dans le pays de Chanaan pour l'explorer, dix en firent des descriptions si peu encourageantes, qu'elles causèrent presque une sédition parmi le peuple, qui se voyait engagé dans une entreprise où il ne pouvait manquer de périr par l'épée des puissants Chananéens, et de voir captifs ses femmes et ses enfants. Les auteurs de ces excitations séditeuses furent frappés de mort par le Seigneur.

Les choses étant arrivées à ce point, il fallait un effort suprême pour faire entrer le peuple dans la terre promise. Au milieu de tous ces embarras, les ressources intellectuelles ne firent jamais défaut au grand homme. Moïse parla de nouveau au peuple en ces termes : « Lorsque vous irez faire la guerre contre vos ennemis, vous ne les craignez point, bien que leurs forces soient supérieures aux vôtres, parce que le Seigneur votre Dieu est avec vous. Écoutez, Israël.

Vous devez combattre aujourd'hui contre vos ennemis ; que votre cœur ne s'étonne point, car le Seigneur votre Dieu combattra pour vous : quand vous approcherez d'une ville, d'abord vous lui offrirez la paix. Si elle l'accepte, tout le peuple sera sauvé, moyennant le tribut. Que si elle ne veut point de paix, vous ferez passer tous les mâles au fil de l'épée, réservant les femmes, les enfants et les bêtes, et tout le reste de ce qui se trouvera dans la ville. Vous distribuerez le butin (*prædam*) à toute l'armée, et vous vous nourrirez des dépouilles de vos ennemis que le Seigneur votre Dieu vous aura données. C'est ainsi que vous en userez à l'égard de toutes les villes qui seront fort éloignées de vous, et qui ne sont pas de celles que vous devez posséder. Mais quant à ces villes, vous ne laisserez la vie à aucun de leurs habitants, mais vous les ferez tous passer au fil de l'épée, c'est-à-dire les Héthéens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Pherézéens, les Hevéens et les Jébuséens, comme le Seigneur votre Dieu vous l'a commandé. » (*Deut.*, xx.)

Appauvris par leurs marches dans le désert, il paraît que les Israélites furent enchantés de ce discours, et que les mots de proie et de dépouilles les électrisèrent de telle sorte que, levant le camp à Asiongaber, ils marchèrent sans relâche jusqu'à Cadès, station après laquelle ils ne tardèrent pas à dresser une seconde fois leurs tentes près de la montagne de Hor.

Je ne saurais dire en quel endroit fut tenu ce dis-



cours fameux, qui a été reproduit en mainte occasion par les conquérants anciens aussi bien que par les modernes, pour conduire leurs guerriers à la victoire. Il est probable cependant, d'après l'enchaînement des faits, que ce fut à Asiongaber; Moïse, en effet, étant près de l'Égypte, pouvait craindre que son peuple, abattu par sa défaite, ne voulût se réfugier en Égypte, ce qui aurait en un moment anéanti le fruit des fatigues et des efforts de quatre-vingts années. Il fallut donc avoir recours à un argument décisif, qui réussit merveilleusement, l'offre du pillage qui devait enrichir les Israélites.

Il paraît que la mort d'Aaron changea un peu la direction des Israélites, qui, sur l'indication de Josué, suivaient le chemin de Moab.

Ainsi, lorsqu'ils gravirent la montagne de Hor pour y faire les funérailles du grand prêtre, Arad, roi des Chananéens, croyant que les Israélites, prenant la route suivie par leurs espions<sup>1</sup>, voulaient passer par son pays pour pénétrer dans la terre de Chanaan, les attaqua et les vainquit. Mais ceux-ci, à la recommandation de Moïse, ayant fait vœu au Seigneur de détruire

<sup>1</sup> On appelait Chemin des Espions celui qui fut tracé et indiqué d'avance par Moïse aux envoyés chargés d'explorer la terre de Chanaan. Moïse indiqua l'itinéraire jusqu'à Hébron. Il dit donc à Josué et aux autres : Ascendite per meridianam plagam. Cumque veneritis ad montes, considerate terram... Cumque ascendissent, exploraverunt terram a deserto Sin, usque Rohob intransitibus Emath. Ascenderunt ad meridiem, et venerunt in Hebron... *Nomb.*, XIII, 18, 22, 23.

les villes des Chanaanéens s'ils avaient enfin l'avantage, furent définitivement vainqueurs, et passèrent les vaincus au fil de l'épée après avoir ruiné leurs villes. Ce fut ainsi que s'exécuta l'affreux carnage qui ensanglanta le pays des Moabites, depuis la montagne de Hor jusqu'à la rive gauche du Jourdain, en face de Jéricho.

Par ordre du Seigneur, Moïse commanda au peuple d'exécuter ses ordres comme il suit : « Vengez premièrement les enfants d'Israël des Madianites, et après cela vous serez réuni à votre peuple... Choisissez mille hommes de chaque tribu pour les envoyer à la guerre. Ils combattirent donc contre les Madianites, et les ayant vaincus, ils passèrent tous les mâles au fil de l'épée, et tuèrent leurs rois Evi, Recem, Sur, Hur et Rebé, cinq princes de la nation (Gentils), avec Balaam, fils de Béor. Et ils prirent leurs femmes, leurs petits enfants, tous leurs troupeaux et tous leurs meubles. Ils pillèrent tout ce qu'ils avaient. Ils brûlèrent toutes leurs villes, tous leurs villages et tous leurs châteaux. Et Moïse se mit en colère contre les principaux officiers de l'armée, et leur dit : Tuez donc tous les mâles d'entre les enfants mêmes, et faites mourir les femmes dont les hommes se sont approchés; mais réservez pour vous toutes les petites filles et toutes les autres qui sont vierges <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Faites un dénombrement, dit le Seigneur à Moïse, de tout ce qui a été pris, depuis les hommes jusqu'aux bêtes, vous, le grand prêtre Éléazar et les princes du peuple, et partagez le



Après la purification et la distribution de l'immense butin, le chef israélite, ravivant sa verve guerrière, harangua encore le peuple de cette façon : « Levez-vous donc, vous dit alors le Seigneur, et passez le torrent d'Arnon, car je vous ai livré Séhon Amorrhéen, roi d'Hésébon. Commencez à entrer en possession de son pays et combattez contre lui. Je commencerai aujourd'hui à jeter la terreur et l'effroi de vos armes dans tous les peuples qui habitent sous le ciel, afin qu'au seul bruit de votre nom ils tremblent, et qu'ils soient pénétrés de frayeur et de douleur, comme les femmes qui sont dans le travail de l'enfantement. » (*Deut.*, II, 24-25.)

En effet, Séhon refusant le passage par son pays que lui avaient demandé les Israélites, fut battu à Jasa, et son royaume tomba entre les mains d'Israël, qui ne laissa la vie à aucune personne. Tout y fut massacré, jusqu'aux femmes et aux enfants. (*Nomb.*, XXI, 23 à 25 ; *Deut.*, II, 33 et suiv.)

butin également entre ceux qui ont combattu et entre tout le reste du peuple. Vous séparerez aussi la part du Seigneur de tout le butin. De cinq cents hommes, ou bœufs, ou ânes, ou brebis, vous en prendrez un que vous donnerez au grand prêtre, parce que ce sont les prémices du Seigneur. Quant à l'autre moitié du butin, vous donnerez un sur cinquante aux lévites. On a donc trouvé 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes et 32,000 filles vierges, dont trente-deux furent réservées pour la part du Seigneur, et trois cent vingt réparties entre les lévites. L'or qui put être trouvé et qui fut donné à Moïse pour le tabernacle, fut de 16,750 sicles (2,617 onces environ). *Nomb.*, xxxi.

Les bestiaux furent livrés au pillage, et les dépouilles des villes distribuées conformément aux règles établies par le Seigneur.

Ensuite les Israélites se tournant d'un autre côté, taillèrent en pièces le roi de Basan avec ses enfants et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul homme, et ils se rendirent maîtres de tout le pays. Ils prirent également tout le pays dépendant des rois d'Hésébon et de Balar. Ce dernier ayant envoyé des jeunes filles pour otages en demandant une alliance, les otages furent violées par les Israélites.

A l'occasion de leurs débauches avec les filles moabites envoyées en otage, Phinéas, fils d'Eléazar, tua d'un seul coup de poignard un Israélite et une Moabite trouvés en flagrant délit. L'auteur de ce double meurtre fut, à cause de son zèle, élevé à la dignité du sacerdoce, qui fut rendue héréditaire à perpétuité dans sa famille. Moïse, qui n'était pas un chef capable de laisser impunis des crimes tels que ces débauches mêlées à des pratiques religieuses adressées à des idoles, s'exprima en ces termes : « Rassemblez tous les princes du peuple, m'a dit le Seigneur, et pendez les coupables à des potences en plein jour, afin que ma fureur ne tombe point sur Israël. » Moïse ordonna donc aux juges d'Israël de tuer ceux de leurs proches qui s'étaient adonnés au culte de Belphégor. Vingt-quatre mille hommes furent ainsi mis à mort<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Morabatur autem eo tempore Israël in Settim, et fornicatus est populus cum filiabus Moab, quæ vocaverunt eos ad



Cette regrettable aberration du chef israélite fut l'origine de l'inquisition, qui malheureusement chez les chrétiens a dépassé toutes les bornes de la cruauté. Le dix-neuvième siècle avec toutes ses lumières n'a pu émousser encore partout les armes maudites du saint-office.

Déarrassé des Moabites, dont le pays fut annexé à l'héritage fait par le Seigneur aux Israélites, Moïse se livra avec toute l'énergie de son génie à l'achèvement de ses œuvres. Sentant alors que les forces physiques commençaient à l'abandonner, il pria Dieu de lui laisser la vie jusqu'à ce qu'il eût passé le Jourdain

sacrificia sua. At illi comederunt et adoraverunt deos earum. Initiatusque est Israël Beelphegor : et iratus Dominus, ait ad Moysen : Tolle cunctos principes populi, et suspende eos contra solem in patibulis : ut avertatur furor meus ab Israël. Dixitque Moyses ad iudices Israël : Occidat unusquisque proximos suos, qui initiati sunt Beelphegor. Et ecce unus de filiis Israël intravit coram fratribus suis ad scortum Madianitidem, vidente Moysse, et omni turba filiorum Israël, qui flebant ante fores tabernaculi. Quod cum vidisset Phinees filius Eleazari filii Aaron sacerdotis, surrexit de medio multitudinis, et arrepto pugione, ingressus est post virum Israëlitem in lupanar, et perfodit ambos simul, virum scilicet et mulierem, in locis genitalibus. Cessavitque plaga a filiis Israël : Et occisi sunt viginti quatuor millia hominum. Dixitque Dominus ad Moysen : Phinees filius Eleazari filii Aaron sacerdotis avertit iram meam a filiis Israël : quia zelo meo commotus est contra eos, ut non ipse delerem filios Israël in zelo meo. Idcirco loquere ad eum : Ecce do ei pacem fœderis mei, Et erit tam ipsi quam semini ejus pactum sacerdotii sempiternum, quia zelatus est pro Deo suo, et expiavit scelus filiorum Israël. *Num.*, xxv, 1 à 13.

pour établir son culte dans la terre de Chanaan, qu'il voulait remettre au pouvoir des Israélites. « Mais le Seigneur étant en colère contre moi (Moïse), ne m'exauça point, et il me dit : « C'est assez, ne me parlez plus de cela; mais montez sur le haut de la montagne de Phasga et portez vos regards de tous côtés, et regardez vers l'occident, vers le septentrion, vers le midi, vers l'orient, car vous ne passerez pas ce fleuve du Jourdain. Donnez donc mes ordres à Josué, affermissiez-le et fortifiez-le, parce que c'est lui qui marchera devant ce peuple et qui lui partagera la terre que vous verrez. »

Le Seigneur dit aussi à Moïse : « Montez sur cette montagne d'Abarim et considérez de là le pays que je dois donner aux enfants d'Israël, et après que vous l'aurez regardé, vous irez vers vos ancêtres comme Aaron votre frère y est allé. Prenez Josué, fils de Nun, cet homme en qui l'esprit de sagesse réside, et imposez-lui les mains en le présentant devant le grand prêtre Éléazar et devant tout le peuple. Donnez-lui des préceptes à la vue de tous et une partie de votre gloire. » Moïse fit donc ce que le Seigneur lui avait ordonné, et ayant pris Josué, il le présenta devant le grand prêtre Éléazar et devant toute l'assemblée du peuple, et après lui avoir imposé les mains sur la tête, il lui déclara ce que le Seigneur avait commandé<sup>1</sup>.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa mis-

<sup>1</sup> *Nomb.*, xxvii, 12 et suiv.; *Deut.*, iii, 23 et suiv.; xxxi, 2.



sion, Moïse ne cessa point de manifester la grandeur de Dieu et de rehausser l'éclat de ses œuvres sublimes.

Proche de sa fin, il passa en revue ses lois, entra dans les plus minutieux détails, non-seulement sur la matière civile, liturgique, mais encore sur les grands principes de la religion du Dieu unique. Il reprochait toujours aux Israélites leur faiblesse dans la foi, leur entêtement et leur penchant à embrasser des religions étrangères. Dans un discours très-remarquable, Moïse exhorte son peuple de la manière suivante : « Maintenant, ô Israël, écoutez les lois et les ordonnances que je vous enseigne, afin que vous trouviez la vie en les observant, et qu'étant entrés dans la terre que le Seigneur, Dieu de vos pères, vous doit donner, vous la possédiez.

» Je vais donc mourir en ce lieu-ci, et je ne passerai point le Jourdain; mais pour vous vous le passerez, et vous posséderez ce beau pays.

» Si vous vous laissez séduire jusqu'à vous former quelque figure (image), en commettant ainsi devant le Seigneur votre Dieu un crime qui attire sur vous sa colère, j'atteste aujourd'hui le ciel et la terre que vous serez bientôt chassés de ce pays que vous devez posséder après avoir passé le Jourdain. Le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples, et vous ne resterez qu'en petit nombre parmi les nations où le Seigneur vous aura conduits<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette prophétie de Moïse s'est pleinement réalisée.

» Parce que le Seigneur votre Dieu est un Dieu plein de miséricorde, il ne vous abandonnera pas et ne vous exterminera pas entièrement.

» En effet, interrogez les siècles les plus reculés, et considérez le monde d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre : depuis le jour auquel le Seigneur créa l'homme sur la terre, s'est-il jamais fait rien de semblable ? Jamais a-t-on ouï dire qu'un peuple eût entendu la voix de Dieu.... afin que vous sachiez que le Seigneur est le véritable Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. » (*Deut.*, iv.)

Dans ses instructions morales et ses exhortations au peuple dans le but de relever le courage des Israélites quand ils auraient passé le Jourdain, Moïse déclare qu'étant déjà arrivé à l'âge de cent vingt ans, il ne pourra plus les guider dans la terre promise. Il prédit leur infidélité.

Il compose un cantique sublime qui commence ainsi : « Cieux, écoutez ce que je vais dire, que la terre entende les paroles de ma bouche : que ma doctrine s'augmente en grossissant comme la pluie ; que mes paroles se répandent comme la rosée se répand sur les plantes<sup>1</sup>. »

Après cet hymne admirable, Moïse monta de la plaine de Moab sur la montagne de Nébo, au haut de Phasga, vis-à-vis de Jéricho, d'où il regarda encore une fois la plaine de Jéricho et les pays environnants, et y mourut. Sa dépouille mortelle fut ensevelie dans

<sup>1</sup> *Deut.*, xxxii, 1, 2.



une vallée de Moab, et son sépulcre resta inconnu<sup>1</sup>. Ainsi finit le grand philosophe, le grand moraliste, le grand théologien, le législateur éminent, le poète sublime, l'historien sacré, le premier conquérant des temps bibliques. L'histoire n'offre pas un autre exemple d'un homme qui, comme Moïse, ait conservé dans un âge si avancé et jusqu'aux derniers moments de son existence une telle force d'esprit, une semblable énergie et des facultés de travail aussi lucides.

<sup>1</sup> L'auteur inconnu qui fait la description de la mort de Moïse, en ajoutant au Deutéronome les derniers paragraphes, nous raconte en ces termes cet événement lamentable : Dixitque Dominus ad eum : Hæc est terra, pro qua juravi Abraham, Isaac, et Jacob, dicens : Semini tuo dabo eam. Vidisti eam oculis tuis, et non transibis ad illam. Mortuusque est ibi Moyses servus Domini, in terra Moab, jubente Domino : Et sepelivit eum in valle terræ Moab contra Phogor : et non cognovit homo sepulchrum ejus usque in præsentem diem. Moyses centum et viginti annorum erat quando mortuus est : non caligavit oculus ejus, nec dentes illius moti sunt. Fleveruntque eum filii Israël in campestribus Moab triginta diebus : et completi sunt dies plactus lugentium Moysen. *Deut.*, xxxiv, 4 à 8.

---

## CHAPITRE SIXIÈME.

### D'ALEXANDRIE A JÉRUSALEM.

De retour de Suez, je passai encore un jour au Caire, dont le séjour me plaisait. Il fallait pourtant quitter la ville des armées, afin de rejoindre la caravane française et de visiter des lieux plus intéressants que l'Égypte sous le rapport de la sublimité des impressions que produit leur aspect.

Je partis donc du Caire le 15 mars, à huit heures trois quarts du matin. La locomotive du vice-roi ne cessa d'enfumer les blés du Delta pour délivrer les champs des grenouilles, des moucheron, des sauterelles et autres plaies qui de temps en temps apparaissent encore, et réveillent le souvenir du séjour des Hébreux en Égypte.

Le train s'arrêta enfin à Alexandrie, après une marche de sept heures.

En me promenant dans la ville, je vis passer un groupe de cinq ou six cavaliers que je reconnus appartenir à la caravane des pèlerins de la Terre sainte. Habitué à assouplir ses bottes sur les beaux trottoirs de Paris, M. le Mont de la Fosse fait sa première chute dans la ville des Ptolémées. Heureusement elle n'eut aucune suite fâcheuse; cependant il piqua une tête



dans le sable, où il fit un trou assez profond pour y ensevelir sa bourse, qu'il ne retrouva plus.

Vers cinq heures du soir du même jour, je me trouvais à bord de l'*Euphrate*, joli bateau des Messageries impériales, naviguant sur la Méditerranée.

Je commençai à faire la connaissance des personnages composant la caravane. D'abord on me présenta à M. le comte de Rohan-Chabot, président, au vice-président et trésorier M. le baron Alfred de Jouselin, à M. l'abbé Gontier, notre aumônier, et à M. l'abbé Mancin, vice-secrétaire de la caravane.

Après cette présentation officielle, on me prépara une agréable surprise, la rencontre de M. l'abbé Medeiros, prêtre brésilien. Il est si doux de se trouver en face d'un compatriote en des lieux si éloignés de la patrie, qu'en une minute on devient de vieux amis ; et lorsqu'on se connaît déjà, comme c'était le cas entre M. l'abbé Medeiros et moi, qui sommes tous deux de Ceara, le plaisir d'une telle rencontre prend vite les proportions de la joie qu'une vieille intimité semblerait seule devoir éveiller.

Je considérai cette rencontre comme un heureux augure pour mon pèlerinage en Terre sainte.

Le lendemain, à six heures du matin, la fumée de charbon de terre ondulait sur le pont, et les roues de l'*Euphrate* commencèrent à tracer de longs sillons dans les eaux de la mer. Excellent marcheur, le bateau nous amena en vingt-sept heures à Jaffa. Louvoyant devant le port en attendant la marée, je crois, nous

mimes encore trois heures pour franchir la rade, de sorte qu'à deux heures du soir la caravane se trouva sur le quai de l'ancienne Joppé. Je ne saurais rendre le mauvais effet que produisit sur moi l'aspect désagréable de cette ville, dont le séjour me parut convenir plutôt à des chèvres et à d'autres animaux grimpants qu'à des hommes. La rue qui longeait le quai était encombrée par une nombreuse populace et par les portefaix. On y sentait une odeur nauséabonde. Obligés de passer par la douane, nous nous trouvâmes en face d'une palissade de deux mètres de hauteur que nous dûmes gravir, bien qu'il n'y eût pas d'escalier. Nous franchîmes cependant cette haute clôture à l'aide des Arabes, qui faisaient les fonctions d'une échelle.

Débarrassés de cet obstacle, nous respirâmes plus librement; mais M. l'abbé Ducret se trouva plus léger qu'auparavant, car ses poches étaient vides. Tout son or s'était évanoui. On soupçonna les Bédouins, qui nous serraient de tous côtés; mais ces gens-là ne me semblent pas être encore à la hauteur des raffinements d'une telle industrie; l'art du pick-pocket appartient à la civilisation occidentale.

A la douane tout se passa amicalement, on ne nous demanda pas de passe-ports; nos bagages n'y furent point visités ni même regardés. Nous les trouvâmes au couvent des Franciscains, qui nous reçurent avec la plus cordiale amabilité. Je fis la prière à l'église du couvent, où se trouvaient réunis la plupart des pèle-



rins. Je reçus des mains de M. l'aumônier la croix du pèlerinage, bénie à Marseille à l'église Notre-Dame de la Garde<sup>1</sup>.

Après l'acte religieux, nous nous mimes à table; on nous servit du pain de seigle mêlé à de la farine de maïs, de la viande de mouton et de chèvre, du poisson, de belles oranges, et du vin du Liban qui avait un goût de tanin très-prononcé. Le repas était du reste excellent, surtout pour un diner de Carême; le besoin de réparer nos forces commençait à se faire sentir. Le lendemain 18, nous entendimes la messe, célébrée par l'aumônier, à l'église du couvent, puis nous visitâmes l'église, située dans l'emplacement où l'on dit que saint Pierre habita<sup>2</sup>.

Après cette visite dans l'église de Saint-Pierre, je me séparai un instant de la caravane pour me promener dans la ville ou plutôt grimper aux ruelles de Jaffa, que les Juifs appelaient Joppé, c'est-à-dire la belle et l'agréable.

Sur la partie haute de la ville on me conduisit dans un salon ouvert du côté de la mer, où l'on dit que saint Pierre passa une nuit sur la dalle et ressuscita la veuve Tabithe. De cet endroit on jouit d'une belle perspective sur la Méditerranée. En passant par la

<sup>1</sup> Je tiens beaucoup à cette petite croix en argent émaillé, et je la porte toujours sur moi.

<sup>2</sup> Pour pouvoir arriver à cette église, il faut des guides, sans cela on se perdrait dans un labyrinthe d'escaliers qui donne entrée à des ruelles étroites.

plus belle rue de Jaffa, je vis une espèce d'étable où l'on faisait la barbe; j'y entrai et me plaçai sur une auge très-élevée, sur laquelle on me rasa admirablement<sup>1</sup>.

Je me promenai aux environs de la ville pour voir les beaux jardins ou plutôt des parcs clos de grandes haies formées de *cactus opuntia*, remplis d'orangers, de figuiers, de grenadiers et d'autres plantes d'utilité et d'agrément.

Le terrain est composé d'un sable rougeâtre, rendu fertile par un ciment calcaire peu adhérent. En rentrant à midi au couvent, M. le président me dit : « Il faut tirer au sort votre monture, car nous devons partir pour Ramleh à une heure. » Je me rendis à l'endroit où se trouvaient les chevaux arabes, qui sont ceux qu'on loue d'habitude. Je pris mon numéro, mais je trouvai ma monture déjà harnachée. Comprenant que c'était une cabale des jeunes gens dont la caravane se composait en partie, je choisis entre cinq ou six chevaux qui restaient celui qui me parut le meilleur. Je ne me trouvai pas mal de mon choix. Dans la suite, j'ai pu m'apercevoir des défauts cachés de chevaux que l'on s'était efforcé d'obtenir par la ruse, et qui tombaient souvent avec leurs cavaliers.

<sup>1</sup> Cet usage, du reste très-répendu en Palestine, de se placer sur des auges appuyées intérieurement aux murs des appartements pour s'y faire raser, est une particularité des mœurs de l'ancienne civilisation orientale, qui s'est cependant introduite en Russie.



J'ai eu une fois de plus la preuve que la beauté et la bonté ne marchent pas toujours ensemble.

Nous partîmes enfin à l'heure indiquée, sur le signal donné par Matthias, notre chef drogman, qui fit entendre cet appel rauque et strident : *Toutes les messieurs à cheval!!!* Cette discordance de l'adjectif avec le substantif commise par Matthias, qui, du reste, parlait passablement le français, provoqua la gaieté des jeunes pèlerins.

La caravane se composait de la manière suivante, outre les membres du comité dont j'ai déjà parlé, et de M. Albert Soulés-Lacaze, qui remplissait les fonctions de secrétaire :

MM. de la Bérangerie,  
le vicomte Destutt d'Assay,  
l'abbé Ducret,  
Duhamel,  
Espinasse,  
Henri de Farimont,  
Guinard,  
le comte Iwanowski,  
Georges Lasserre,  
Le Mont de la Fosse,  
de Macedo,  
l'abbé de Medeiros,  
Thibault de Rohan-Chabot fils,  
Francisco Salmon,  
Armand de Sceaulx,  
l'abbé Serranno,

MM. Camille de Torcy,  
Léonard de Valanglard.

Madame Duhamel faisait aussi partie de la caravane, en compagnie de son mari.

Le frère Joseph remplit durant le pèlerinage et jusqu'à Beyrouth les fonctions de guide et d'interprète avec un zèle tout chrétien et une amabilité toute française. Ce jeune frère avait quitté les délices de sa belle patrie (la France) pour les amertunes de la vie claustrale de la Palestine. Je vous adresse donc, cher frère, mes remerciements pour toutes les peines que vous avez eues avec la caravane de Pâques 1863, et particulièrement avec moi.

Placé en tête de la caravane, M. le président ouvrait la marche, ayant à sa gauche le frère Joseph. Nous autres défilions à l'arrière-garde, deux à deux ou quatre à quatre, et parfois en peloton, selon que la route offrait plus ou moins d'espace.

En quittant Jaffa, nous gagnâmes bientôt une vaste plaine découverte et sans abri, de sorte que les rayons du soleil, frappant perpendiculairement sur nos têtes, nous accablaient de chaleur. Cette pénible situation devint de plus en plus intolérable, surtout lorsque nous passâmes la fontaine d'Abou-Nabbout pour franchir la plaine sablonneuse où se trouve le village nommé Varout, dans lequel on voit une chapelle et une fontaine qui porte le nom de Source du Platane (Aïn-Dalab). Nous traversâmes l'avenue d'oliviers où campa Bonaparte lors de son



expédition en Palestine. La route nous amène en face du village surnommé Beit-Didjan.

Après ce village, nous prîmes la route à gauche, en laissant à notre droite la fontaine, qui verse ses eaux par un aqueduc dans un village nommé Sarfend (village voisin).

Ce misérable village désigne, dit-on, l'emplacement de la ville de Goliath. C'est possible; cependant on ne peut s'empêcher de penser que le fameux géant, qui avait sans doute besoin d'une grande quantité d'eau pour sa consommation journalière, ne devait pas trouver une grande ressource dans cette fontaine, presque toujours à sec. Nous laissâmes à notre gauche le village nommé aujourd'hui Loudd, par corruption de Lydda, ville où il y eut, au temps de saint Pierre, un grand nombre de prosélytes chrétiens, et où le chef de l'Eglise naissante fit le miracle de la guérison d'un malade<sup>1</sup>. Nous entrâmes dans la magnifique plaine de Saron, pour arriver bientôt à Ramleh.

Je ne saurais dire au juste la cause du misérable état de culture des champs de Saron, où à peine on découvre de temps en temps quelques boutures d'oliviers et quelques légumes, à moins que ce ne soit le manque d'eau, joint à la paresse des habitants et à l'absence d'industrie; car pour suppléer à la sécheresse, on pourrait bien établir des canaux d'irrigation dérivés des rivières qui descendent des montagnes

<sup>1</sup> Act., ix, 33 à 35.

de la Judée, telles que la Muzeirah au nord, laquelle passe près de Lydda et se jette dans la Méditerranée au-dessous de Jaffa, et la Sheriat au sud. Ces deux rivières traversent les plaines de Saron et se prêteraient admirablement bien aux irrigations des champs, si on le voulait.

Du temps de David, les champs de Saron, dont le nom s'appliquait à un espace qui s'étendait très-loin vers le sud, à partir du pays de Joppé, et comprenait les premières éminences des montagnes de Juda, étaient déjà dégarnis de culture; ils étaient cependant bien utilisés par les troupeaux qu'ils nourrissaient.

La contrée de Saron formait une intendance royale, et son intendant, Sétraï le Saronite, avait l'inspection des troupeaux qu'on faisait paître sur les hauteurs, et Saphat, fils d'Adli, était préposé pour les bœufs que nourrissaient les vallées<sup>1</sup>.

Toutes les plaines de Saron que nous traversâmes étaient couvertes d'un même pâturage, très-abondant pour nourrir des troupeaux; mais nous n'y vîmes paître aucun animal.

Le soleil, qui s'approchait déjà de l'horizon, nous permettait de contempler plus à notre aise la magnificence des plaines de Saron, couvertes des fleurs les plus vives et les plus variées. La rose de Saron, à laquelle Salomon compare la Sulamite<sup>2</sup>, sa bien-aimée, n'était peut-être autre chose que les cistes blanches si

<sup>1</sup> I *Paralip.*, xxvii, 29.

<sup>2</sup> *Cant. des cant.*, ii, 1, commentaire de Menochius.



semblables aux roses, et qui, avec les iris violets, les adonis rouges, les wedelias aux pétales jaunes, les érysimes, émaillent et parfument cette plaine célèbre dont l'aspect est admirable.

Dans ses chants prophétiques, Isaïe compare la beauté de la plaine de Saron à celle du Carmel et à la glorieuse majesté du Liban <sup>1</sup>.

A Ramleh, nous logeâmes au couvent des Pères Franciscains, qui nous reçurent avec la même fraternité que ceux de Jaffa. Avant le coucher du soleil, nous nous rendimes aux citernes dites de *Sainte-Hélène* et au monument ruiné nommé par les chrétiens *Tour des Quarante Martyrs*. Notre cicerone ne nous a rien appris sur les points douteux de l'histoire relativement à l'origine de Ramleh, qu'on dit bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Arimathie, ni sur la citerne et la tour, car ce bonhomme, qui nous a reçus à Ramleh avec des allures toutes militaires, s'occupait plutôt de sa propre histoire que de l'histoire sacrée. Sachant que la caravane était française, il nous prépara un discours dans lequel l'Arabe chrétien rappela les faits saillants de la biographie de son père et de la sienne : « Mon père, dit-il, reçut » et logea dans le couvent des révérendissimes Pères » Franciscains Napoléon Bonaparte, lorsque ce grand » général passa par Ramleh avant d'aller mettre le » siège devant Saint-Jean d'Acre. La chambre célèbre » où l'Empereur coucha conserve encore l'aspect et la

<sup>1</sup> Isaïe, xxxv, 2.

» physionomie qu'elle avait au temps de l'oncle illustre  
» de S. M. l'empereur Napoléon III. Les meubles de  
» la chambre impériale sont les mêmes : je les ferai  
» voir à mes gracieux et respectables seigneurs. »

En effet, après la promenade que nous venions de faire, je vis la chambre dont nous avait parlé le cicerone, et qui n'avait rien de remarquable que le souvenir du grand homme.

Le 29 mars, jour de la commémoration de saint Joseph, nous quittâmes le couvent de Ramleh à cinq heures du matin pour nous rendre à Jérusalem en huit heures de marche. Le désir de voir la ville sainte m'impressionnait à un tel point qu'avant d'être prévenu du moment du départ je me promenais déjà dans les obscurs corridors du couvent. En effet, après le café, nous quittâmes la ville des sables<sup>1</sup> et nous traversâmes l'endroit que l'on appelle plus particulièrement aujourd'hui plaine de Saron. Si mes pensées ne se fussent portées ailleurs, j'aurais bien regretté de passer par ce lieu à cinq heures du matin, heure où tous les objets se présentaient à nous sous une couleur sombre; car c'était peut-être l'endroit de la plaine de Saron où les fleurs doivent briller de leur plus bel éclat.

Bientôt nous commençâmes à monter des collines dont les formes ne se dessinaient qu'imparfaitement sur notre droite, et, dans un terrain peu accidenté,

<sup>1</sup> Les Égyptiens appellent *raml* le sable; *Ramleh* signifie terrain sablonneux.



se présenta le village du Bon-Larron. On nous montra l'endroit où aboutissait la route venant de l'Égypte, par laquelle saint Joseph et la sainte Vierge se transportèrent de ce pays vers la Palestine en conduisant leur trésor sacré, trésor qui fut soigneusement épargné par un voleur de la localité, qui devint le bon larron.

A l'aube du jour, nous commençâmes à gravir par un sentier très-accidenté de rochers la pente presque perpendiculaire de la partie la plus élevée de la chaîne de montagnes de la Judée. Tout à coup des aboiements se firent entendre : je m'arrêtai ; mes compagnons, qui marchaient un à un en avant et en arrière, en firent autant. Aussitôt un sanglier aux poils hérissés passa entre moi et un autre cavalier. Voyant que le jeune chasseur, mon voisin, n'inquiétait pas la bête avec son fusil, je lui criai : « Tirez. » Il me répondit : « Je n'ai point de plomb. » La bête enfin descendit par un ravin affreux, le chien la poursuivant sans relâche.

Après cet incident, nous continuâmes la marche jusqu'au petit plateau formant le point culminant de la montagne. La caravane réunie eut la jouissance d'un magnifique tableau en parcourant du regard la plaine de Saron et la Méditerranée. Cette chaîne, du côté de l'ouest, est couverte d'une futaie peu élevée et composée en partie de chênes, qui, dans cette contrée, présentent un aspect triste et rabougri. Du côté de l'orient, la cordillère est plus pauvre en arboriculture ; mais, en compensation, le Créateur réserva cette contrée dénuée de ressources matérielles pour y

faire naître une plus grande et plus précieuse richesse, la richesse spirituelle, que nous légua Notre-Seigneur Jésus-Christ. La pente de la chaîne, du côté de Jérusalem, est moins rapide, mais non moins raboteuse que la montée du côté occidental.

Après avoir passé le lieu nommé Bir-Ayoub (Puits de Job), nous fîmes halte sous un joli bosquet d'oliviers près du village d'Abou-Gosh ou Kuriat-el-Enab. Pendant que nous déjeunerions silencieusement, assis sur des pierres angulaires, mon cheval, qui ne pensait pas à Jérusalem, se détacha de la branche d'olivier où il était attaché, et courut vers l'endroit qui attirait son attention.

Je me précipitai vers le même point, où je trouvai M. de la Bérangerie s'escrimant pour débarrasser sa jument d'une grosse avalanche qui l'écrasait. Sans les louables efforts du jeune pèlerin, je crois qu'il aurait fallu attendre la fonte des neiges pour que la pauvre bête évitât le danger. Les scènes de la vie offrent des péripéties si variées qu'au moment même où, sollicités par les aspects les plus sévères, nous nous trouvions plongés dans les méditations les plus profondes, il nous survint tout à coup les spectacles les plus étranges et les plus comiques.

Dans les environs du village d'Abou-Gosh se trouve l'ancienne église de Saint-Jérémie, que nous visitâmes. On voit dans l'intérieur du temple de beaux restes d'architecture chrétienne. Elle se trouve, du reste, dans un complet état d'abandon, de manière



qu'elle sert d'étable aux chameaux des caravanes et de retraite aux chèvres.

Vers les trois heures du soir, nous marchâmes toujours en descendant. Je vis enfin cette vallée du Térébinthe qui se représentait dans mon esprit comme une des sources du Cédron. Dans mon premier âge, ma mère m'a fait connaître la topographie de Jérusalem et de ses environs.

Bien que les paroles qui sortaient de la bouche de ma bonne mère fussent acceptées par moi comme paroles d'Évangile, mon imagination enfantine se donnait néanmoins pleine carrière, et je ne pouvais m'empêcher de modifier en l'agrandissant la perspective naturelle des lieux et des montagnes.

C'est ainsi que je me figurais la vallée de Josaphat et le jardin des Oliviers plus éloignés de Jérusalem qu'ils ne le sont en réalité, et le mont du Calvaire la partie dominante de la ville sainte.

Elevé dans une contrée (Crato) où l'on ne connaît que le printemps et l'été, où les montagnes les plus hautes présentent en toute saison, par les forêts dont elles sont couvertes, une variété de couleurs produite par les fleurs tropicales, je croyais dans mon enfance que toute la terre était de la sorte. Je me représentais donc Jérusalem située dans un paradis terrestre. Les différents noms de cette contrée créés pour la poésie des anges centuplent mon illusion lorsqu'ils sont prononcés dans la langue harmonieuse de Camoens.

Entre tous ces noms, j'en trouvais un qui ne pou-

vait se prêter qu'à la poésie infernale, c'est le mot Golgotha, que je trouvais bien placé sur une montagne chauve et hérissée telle que se la figurait mon imagination.

Avec l'âge, j'avais assez lu pour être en état de raisonner différemment sur la topographie et même l'aspect que pouvait avoir Jérusalem au temps de Jésus-Christ; mais à mesure que nous en approchions je ne pouvais chasser de mon esprit les idées préconçues dans mon enfance, et je passais en revue mes premières impressions. Je ne pouvais deviner ce que pensaient mes compagnons; mais ils montraient par leur silence que des sentiments plus ou moins élevés ne laissaient pas de les préoccuper. Les jeunes pèlerins mêmes avaient oublié un moment leur gaieté habituelle, et paraissaient plongés dans la plus sérieuse méditation.

A une heure de Jérusalem, nous rencontrâmes un cortège envoyé de la part du patriarche, composé de son vicaire général et de quelques cavaliers armés de dagues. Le cœur me battait violemment, et mon sang semblait circuler avec une énergie inouïe; enfin cette crise fiévreuse, qui à cause de mon état nerveux aurait pu devenir fatale, se termina par une effusion de larmes versées sur la terre, que j'embrassai, de même que tous les membres de la caravane, lorsque M. l'aumônier entonna le psaume *Lauda, Jerusalem, Dominum*<sup>1</sup>, à l'endroit où l'on découvrait les premières

<sup>1</sup> Ps. cxlvii.



hauteurs de Jérusalem. Nous y entrâmes par la porte de Jaffa, où s'était réunie une foule de pauvres qui demandaient l'aumône. En vain je cherchais le temple de Jérusalem, que je supposais, comme je viens de le dire, placé sur le lieu le plus élevé. Comme je jetais les regards sur un vaste édifice entouré d'une muraille en guise de forteresse, on me dit : « Vous vous trompez, ne cherchez pas le temple hors de la ville ; il est situé dans un ravin et caché par les maisons environnantes. Ce monument que vous voyez, et qui n'est pas encore achevé, est un hospice russe destiné à recevoir des pèlerins ou des soldats. » Nous franchîmes la porte nommée Jaffa, et nous descendîmes à la Casa-Nova, hospice appartenant aux Pères latins de la Terre sainte.

---

**CHAPITRE SEPTIÈME.**

## JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS.

Après un moment d'arrêt à l'hospice de la Casanova, nous descendîmes vers le mont Calvaire, sur lequel est bâti le majestueux temple qui couvre le lieu où se passa le drame sanglant de la Rédemption. En sortant de l'hospice, nous prîmes la première rue à droite, puis celle qui se présenta à notre gauche. Cette ruelle, souvent déserte, tombe perpendiculairement sur un tunnel solitaire et obscur, que l'on décore cependant du nom pompeux de bazar. Nous y pénétrâmes par un trou aussi large que la ruelle.

Après un moment de marche vers la droite, nous sortîmes du bazar par un autre trou pratiqué à gauche et qui livre passage à un cul-de-sac, dont la gorge étroite, tortueuse et mal pavée, descend en pente rapide jusqu'au parvis du temple qui ferme le fond du carrefour. Guidé par instinct plutôt que par les membres de la caravane qui me devançaient et qui suivaient eux-mêmes les pas du frère Joseph, je franchis le seuil du temple sans rien voir et sans rien entendre, tant était intense l'indisposition nerveuse que j'éprouvais, crise malade produite par les émotions violentes qui m'assaillirent au moment d'atteindre le but



de mon pèlerinage. En effet, le lieu du sacrifice et le tombeau du divin Maître occupaient entièrement et uniquement mon esprit. Je marchai presque comme un automate jusqu'à un bloc de marbre dans lequel je pénétrai, en me courbant bien bas par une brèche pratiquée sur la façade principale. Je tombai à genoux, et je m'appuyai contre les parois du tombeau. Mes lèvres, posées sur la dalle de marbre rose qui couvre, dit-on, la pierre sépulcrale formant le vrai tombeau de Jésus-Christ, tremblaient sans rien articuler. Je voulus cependant faire une prière, mais ma pensée, troublée par de si fortes émotions, était incapable de toute tension tant soit peu soutenue.

Averti par le Père latin gardien du tombeau, je sortis enfin du lieu sacré, et je dirigeai mes pas chancelants vers le mont Calvaire, qui se trouve à une faible distance du tombeau, et où j'arrivai en gravissant des escaliers de pierre.

Un peu plus calme, je pus contempler dans la chapelle du Sacrifice l'image de Notre-Seigneur attaché à la croix, devant laquelle je me prosternai. J'eus cependant une déception à la vue de cette montagne défigurée et abaissée par la pioche des ouvriers chrétiens pour faire place à une chapelle parée de tout ce que les arts ont pu réunir de plus riche et de plus fastueux. Le Golgotha, tourmenté de la sorte, a perdu sa forme et ses aspérités primitives, que j'aurais désiré voir.

N'apercevant plus un seul membre de la caravane,

je me dirigeai vers la grande porte qui sert d'entrée et de sortie au temple, et j'y trouvai M. de Rohan et son fils prosternés devant une dalle de marbre rose, qui recouvre la pierre de l'onction sur laquelle fut placé le corps du Rédempteur lors de la descente de la croix. J'en fis autant, et bientôt après nous sortimes, car les Turcs qui étaient de garde à la porte commençaient déjà à se remuer sur leurs larges estrades. C'est le seul signe que font ces méchants gardiens pour indiquer l'heure de la fermeture du temple; aussi les retardataires y sont-ils souvent renfermés et obligés de passer la nuit sur la dalle. C'est surtout lors des nombreuses visites qui encombrant le temple pendant la semaine de la Passion<sup>1</sup> que ces méprises ont lieu. On m'a dit qu'alors ces prisonniers des deux sexes, obligés de dormir pêle-mêle, tombent quelquefois dans des faiblesses pareilles aux scandales qu'on reprochait aux prêtres juifs qui gardaient les portes du temple de Salomon.

Le lendemain de bonne heure nous nous rendimes au Saint-Sépulcre pour y entendre la messe, qui fut célébrée par notre aumônier dans la chapelle de l'Invention de la Sainte Croix. Dégagé un moment de la caravane, j'en profitai pour jeter un coup d'œil rapide sur le groupe d'églises dont la réunion forme le temple

<sup>1</sup> Dans l'intérêt de la moralité publique, la diplomatie européenne pourrait, sans trop de difficulté, obtenir du Sultan un firman de concession pour une police chrétienne.



du Saint-Sépulcre. C'est alors que je pus voir dans toute sa nudité la ruine de la coupole du corps principal de ce temple majestueux.

Il n'y a pas besoin d'autres preuves pour démontrer la lamentable désunion et le désordre qui règnent dans les affaires ecclésiastiques de la chrétienté. Ce jaloux et mesquin antagonisme des prépondérances ecclésiastiques, qui a pour conséquence de laisser exposé aux injures du temps le monument le plus digne de notre vénération, donne une bien triste idée de l'humilité chrétienne.

Lors de notre visite officielle au patriarche, j'eus l'honneur d'aborder la question de la réparation de la coupole du Saint-Sépulcre. Le digne et vénérable prélat nous dit : « L'aumône qu'on me fait avec la pieuse intention de l'appliquer aux réparations du temple de Notre-Seigneur Jésus-Christ est toujours acceptable comme un signe de charité ; mais cette œuvre, hélas ! ne dépend pas seulement de l'obole des chrétiens catholiques. Nos yeux sont tournés vers la France, d'où nous attendons le remède. »

Dans une autre visite de politesse faite également par les membres de la caravane à M. de Barrère, consul de France, nous apprîmes de la bouche éloquente du savant diplomate les embarras qu'éprouvait l'œuvre de la réparation de la coupole. La difficulté de cette question importante roule, selon moi, sur un point de droit civil de la législation turque, portant que celui qui fait une réparation acquiert le droit de

propriété sur tout l'édifice réparé<sup>1</sup>. D'après cette ordonnance, il faut un traité spécial entre les chrétiens et les musulmans.

Une question de droit musulman fait donc la première difficulté; la désunion, la jalousie, le désir de domination font le reste.

La France catholique, la généreuse France, se chargerait bien volontiers de cette œuvre, qui intéresse tout le monde; mais la Russie schismatique, qui entend la réparation à sa manière, s'y oppose de tout son pouvoir. Rome porte beaucoup plus d'attention au lieu de la mort de saint Pierre qu'à celui qui a vu la naissance et l'éclat de la doctrine du Christ, la Passion et la mort du divin Maître. Pauvre Rome! elle est trop préoccupée des artifices de sa politique, du soin de ses armées, de l'exécution de ses brigands, de ses finances et du maintien des débris de son royaume *ex hoc mundo*, pour avoir le temps de plaider auprès des puissances de la terre le rétablissement du temple du Saint-Sépulcre.

Je n'essayerai pas de discuter les questions de topographie et d'archéologie qui se rattachent à mon sujet, quelle que soit leur importance. Les meilleurs esprits y ont vainement usé leur science et leur rhétorique : témoin M. de Chateaubriand, qui, pour déterminer l'invention de la vraie croix, a recours au miracle opéré au quatrième siècle en présence de

<sup>1</sup> N'ayant pu obtenir des indications très-précises au sujet de cette disposition de la loi turque, je la donne sous toute réserve.



sainte Hélène pendant les fouilles que la pieuse princesse faisait faire sur le mont Calvaire. Il y a là un fait prédominant d'impression religieuse devant lequel mes propres sentiments s'inclinent toujours. Cependant l'inspection détaillée des lieux où s'accomplirent la mort et l'ensevelissement de Jésus-Christ m'inspira quelques réflexions.

De la confrontation des Évangiles, il résulte que le corps de Jésus-Christ ayant été livré à Joseph d'Arimathie vers le soir, celui-ci le reçut, d'accord avec Nicodemus, l'embauma et l'ensevelit dans le tombeau tout neuf qu'il avait fait tailler dans le roc et qui n'avait pas encore servi; que le sépulcre était un monument assez grand pour livrer passage à ceux qui voulaient y entrer; que Joseph d'Arimathie était un sénateur riche et honorable, qui, de même que Nicodemus, était sectateur de la doctrine de Jésus-Christ<sup>1</sup>, ce qu'il n'avouait pas publiquement, à cause de sa position officielle, ou par faiblesse.

Or personne, et à plus forte raison un personnage de cette condition, ne s'avisait jamais de creuser son tombeau dans le lieu des exécutions des criminels, lieu répulsif et méprisable alors comme aujourd'hui.

Joseph d'Arimathie ne doit donc pas avoir choisi le lieu des exécutions publiques pour y placer son tombeau, que les passants auraient pu confondre avec celui d'un voleur.

<sup>1</sup> S. Matth., xxvii, 57 à 60; S. Marc, xv, 43 à 46; S. Luc, xxiii, 50 à 53; S. Jean, xix, 38 à 41; xx, 6, 8.

L'emplacement indiqué, à cinquante ou soixante mètres de l'endroit ordinaire du gibet, me semble moralement impossible. J'incline à croire que le tombeau de Joseph d'Arimatee devait être placé du côté des monuments sépulcraux des nobles juifs qu'on voit encore recouverts de beaux reliefs à une certaine distance de la ville, au nord et au nord-est. Je ne pense donc pas que le Golgotha (tête de mort ou tête chauve) soit le morne que les chrétiens du temps de Constantin qualifièrent de ce nom. Il est aussi peu probable qu'Adrien ait fait élever un temple dédié à Vénus au lieu même où Jésus-Christ fut crucifié avec les deux voleurs.

Au bas de l'escalier qui mène au Calvaire, on montre une chambre sombre, placée entre le Golgotha et le tombeau, dans laquelle Jésus-Christ fut enfermé pendant qu'on préparait le gibet.

Je crus apercevoir, à travers les grilles qui ferment la porte, une paire de menottes très-grossières. Du côté du nord, où se trouve la riche chapelle des Pères latins, il y a une colonnette fort mince, soigneusement tenue cachée, et que dans certains jours on peut toucher en ouvrant une porte de métal et en enfonçant le bras par un trou étroit. Du côté opposé, on montre la dalle sur laquelle Joseph d'Arimatee et Nicodème déposèrent le corps de leur maître pour l'embaumer et l'envelopper d'un linceul, selon l'usage, avant de le transporter au tombeau. Réels ou disposés par une pieuse et innocente supercherie, ces objets,



arrangés de la sorte, sont très-touchants et bien propres à porter l'esprit vers le souvenir des horribles tourments qu'a soufferts Jésus-Christ à la fin de l'accomplissement de sa mission. Les riches ornements d'or et d'argent qu'on voit dans le temple et la profusion des lampes éblouissent les sens, mais ne touchent pas le cœur. En voyant ces produits de la fastueuse vanité humaine, si peu en harmonie avec la sainte morale de Jésus-Christ, je ne pus que m'attrister. Je fus au contraire touché jusqu'aux larmes lorsque mes regards embrassèrent dans un recoin du tombeau la simple chapelle des pauvres Coptes.

En sortant du Saint-Sépulcre, nous employâmes la journée à faire des visites. Nous nous rendîmes chez le patriarche, le consul français et le supérieur des Pères latins. Tous ces hauts personnages reçurent les membres de la caravane avec la plus gracieuse amabilité. Ces devoirs accomplis, nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Jaffa, pour respirer un peu l'air de la campagne et voir l'endroit où fut jadis le réservoir de Salomon, nommé la Piscine supérieure. Le champ ne présente que l'image de la désolation; quelques fleurs cependant et quelques oliviers vermoulus et cariés par la vétusté annoncent que Dieu n'a pas ôté à cette terre ingrate toute faculté végétative.

Avant le coucher du soleil, nous entrâmes à la Casa-Nova, de peur de rester sans asile au dehors de la ville, car à cette heure les Turcs barrent toute entrée de Jérusalem.

Le 22, de bonne heure, nous nous dirigeâmes vers la vallée de Josaphat, en traversant la ville dans sa plus grande largeur et en sortant par la porte Saint-Étienne, autrement nommée par les Arabes porte de Notre-Dame Marie. Nous entendîmes la messe, célébrée par notre aumônier dans la grotte de l'Agonie. Cette chapelle souterraine est moins défigurée et moins éblouissante de richesses que les autres lieux saints; elle se fait plutôt remarquer par une inscription encadrée reproduisant les touchantes paroles de saint Luc, qui dépeint en ces termes l'agonie de Jésus avant d'être livré aux pharisiens : *Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*<sup>1</sup>. Tout près de la grotte de l'Agonie, on creusa le magnifique tombeau de Notre-Dame. Quoiqu'on ignore le lieu du dernier soupir de la Mère de Jésus-Christ et de saint Joseph, les fidèles sont d'accord pour placer leurs tombeaux souterrains dans la vallée de Josaphat et pour vénérer ces saints personnages dans les lieux où commença le martyre de Jésus-Christ. Le tombeau est précédé d'un grand parvis sur lequel s'ouvre un portail en ogive qui donne entrée à un large escalier de pierre par lequel on pénètre jusqu'au souterrain. On y voit une quantité innombrable de lampes, de torches, de flambeaux et de candélabres d'or et d'argent.

En quittant ces lieux vénérables, nous descendîmes la vallée de Josaphat. Bientôt se présenta à notre

<sup>1</sup> S. Luc, xxii, 44.



gauche un petit enclos contenant des allées de fleurs et sept oliviers, dont trois d'une grande vétusté. Il est bien probable que c'était dans cet endroit ou à peu près que Jésus-Christ se retirait le soir pour y méditer en silence après avoir passé la journée à enseigner dans le temple; mais saint Luc dit sur la montagne appelée des Oliviers<sup>1</sup>, tandis que ce petit jardin est situé dans la vallée du Cédron, au pied de la montagne des Oliviers ou de Gethsémani. Il n'est pas improbable qu'après la mort de Jésus-Christ, les Juifs voyant que la réputation du divin Maître, au lieu de s'éteindre, se répandait avec rapidité et prenait un accroissement tel que la nouvelle croyance pourrait bien supplanter le judaïsme par la supériorité de sa doctrine, se soient entendus pour faire disparaître les objets qui, en ravivant les impressions des sectateurs de Jésus-Christ, rappelleraient en même temps l'horreur de leur crime. Le Golgotha, le tombeau, le lieu du martyre, les arbres de la montagne des Oliviers, sous lesquels le Maître avait l'habitude de se reposer la nuit et de faire la prière en silence, peuvent donc bien s'être attiré l'animadversion des Juifs déicides.

Salomon, prince d'un savoir égal à sa faiblesse sensuelle, avait fait couvrir de cèdres du Liban une grande partie des montagnes de la Judée. Les lévites superstitieux, considérant ce bienfait du grand roi comme un acte d'idolâtrie opposé au commandement

<sup>1</sup> S. Luc, xxii, 39; S. Matth., xxvi, 36; S. Marc, xiv, 32; S. Jean, xviii, 1.

de la loi qui ordonnait la destruction par le feu des bois profanes<sup>1</sup>, firent abattre tous ces arbres. Nonobstant la barbarie des prêtres juifs, il restait encore, selon la tradition, au temps de Jésus-Christ, un beau cèdre sur la montagne des Oliviers. C'était, d'après moi, sous cet arbre que le Maître des maîtres aimait à se livrer à ses pieux loisirs. Cet arbre, dis-je, qui pourrait subsister encore, fut sans doute abattu afin que sa présence ne pût transmettre le souvenir de Jésus-Christ. Le nom de montagne des Oliviers (mons Oliveti), que du temps de Jésus-Christ portait déjà la colline de Gethsémani, indique bien clairement qu'on avait l'habitude d'y cultiver ces arbres. Il n'y a donc pas le moindre doute que ce fut dans ces endroits solitaires et les moins arides de tous ceux qui environnent Jérusalem du côté de l'orient, que commencèrent les angoisses du Fils de l'homme. Mais dire : Ce fut sur cette pierre que Jésus enseigna le *Pater noster*, ce fut sur cette autre pierre que le Maître retrouva ses disciples endormis pendant que son esprit lui annonçait l'approche de sa Passion, ce fut là que Jésus-Christ reçut le baiser par lequel le traître Judas acquit la plus hideuse de toutes les réputations, ce fut enfin à cette place que les sbires lièrent le doux Agneau pour le livrer à la cohorte des pharisiens ; ce sont des affirmations difficiles à prouver, si l'on s'en rapporte à l'état actuel des lieux saints.

Parmi les oliviers qui restaient épars sur le pen-

<sup>1</sup> *Deut.*, xii, 3.



chant occidental de la colline de Gethsémani, les chrétiens zélés ont pu préserver un groupe de ceux qui par leur vétusté paraissaient être contemporains de Jésus-Christ. C'est ce groupe d'arbres qui a reçu le nom de jardin des Oliviers, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

On gravit la montagne par un sentier en pente rapide et en zigzag; ce sentier atteste une très-haute antiquité. Aussi attira-t-il particulièrement mon attention, car Jésus passa sans doute par ce chemin, qui pourrait être appelé du nom de *via Sapientiae*. En suivant ce sentier, j'écartai mes pas des pierres où le Sauveur devait avoir posé ses pieds sacrés; je me crois heureux de les avoir effleurées de mes lèvres et d'en avoir ramassé quelques-unes pour les conserver comme des objets d'une valeur inestimable.

Du haut de la colline, la vue s'étend tristement sur la désolée Jérusalem. Les minarets et le dôme de la mosquée d'Omar, qui les premiers s'offrirent à mes regards, m'ont paru des monuments sans éclat. Jérusalem s'étage en pente accidentée depuis les bords escarpés de la vallée de Josaphat jusqu'à la cime du mont Sion, qui lui-même est limité du côté de l'ouest par la vallée de Gihon. Ce fut ce mont Sion que David choisit pour fonder sa demeure royale et établir sa dynastie; ce fut ce rocher de proportions mesquines qui inspira au roi poète ses immortels psaumes et lui suggéra le crime qui eut pour conséquence la naissance du roi Salomon. Sur le plateau de la mon-

tagne des Oliviers on a bâti l'église de l'Ascension. En effet, c'est l'endroit qui devait le mieux convenir à l'accomplissement de l'un des actes les plus mystérieux de la religion chrétienne; car c'est un des lieux les plus élevés de Jérusalem, et que Jésus se plaisait à fréquenter toutes les fois qu'il voulait se dérober au contact impur des hommes ennemis de sa doctrine et prier en silence pour le genre humain. Peut-être était-ce sur l'emplacement même de l'église de l'Ascension que s'élevait le cèdre chéri de Jésus-Christ.

Après la visite de la partie de l'église qui est encore debout, nous montâmes sur une tour délabrée pour mieux respirer l'air pur du lieu où le Verbe incarné avait dû puiser sa divine éloquence. Ce fut alors que mes regards rencontrèrent pour la première fois le gouffre de la mer Morte. En voyant la silhouette bleu obscur de cette mer enfoncée vers l'orient, à quatre cent trente mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée et au pied de la chaîne des monts Moabites, puis en considérant en même temps vers l'occident les lieux du crucifiement et du tombeau de Jésus-Christ, j'eus devant moi l'image des quatre fins dernières de l'homme : mort, jugement, enfer et paradis.

Nous visitâmes l'esplanade, située à peu près à l'endroit où Jésus-Christ, venant de Béthanie, pleura sur le sort de Jérusalem. En retournant à la ville sainte, nous traversâmes le Cédron dans un endroit où, sur le lit du torrent à sec, se voient des assises



de pierre, restes d'un pont sur lequel Jésus-Christ, garrotté par les pharisiens, passa, dit-on, pour être livré à ses accusateurs.

En revenant d'une excursion faite à Bethléem et à la mer Morte, dont je parlerai au chapitre suivant, nous visitâmes les lieux remarquables de Jérusalem et de ses environs, tels que l'ancienne église de Sainte-Anne, dont la restauration a été concédée à la France<sup>1</sup>, la piscine probatique, où du temps des Juifs on lavait les entrailles des victimes, l'église de Sainte-Marie-Majeure, l'église de Saint-Pierre, le chœur de l'ancienne église de Saint-Jacques le Mineur, l'emplacement de la prison de saint Pierre, le couvent arménien, le couvent grec, la tour et le tombeau de David, le réservoir d'Ézéchias, le tombeau des prophètes, celui d'Hérode, de Josaphat, de Zacharie et de saint Jacques, les lieux du martyre d'Isaïas<sup>2</sup>, l'étang de la fontaine de Siloé et la fontaine de la Vierge. Près de cette fontaine, et en remontant la vallée de Josaphat pour aller au tombeau d'Absalon, on est obligé de passer près de l'abattoir, situé en plein air. Dans ce trajet, je me trouvai presque asphyxié par les exhalaisons fétides et nauséabondes répandues dans l'atmosphère. Nous visitâmes aussi le quartier des Juifs misérables de Jérusalem, celui des lépreux. Dans le premier, on

<sup>1</sup> Les travaux de la restauration du temple de Sainte-Anne de Jérusalem ont été confiés à l'architecte M. Mauss.

<sup>2</sup> Il fut coupé par le milieu du corps, dit la légende, avec une scie de bois.

remarque la pauvreté, le dénûment, la saleté et les immondices; mais dans le quartier des lépreux, on est affligé et désolé à l'aspect de ces êtres humains rendus informes par la hideuse maladie de peau qui règne en Orient plus qu'ailleurs. Ces malheureux vivent dans des baraques au milieu de Jérusalem. Nous vîmes hors de la ville, l'endroit où, dit-on, saint Pierre pleura la faute d'avoir renié son maître, faute qui faillit un moment renverser la pierre fondamentale de l'Église apostolique. Cet endroit est en face du mont du Scandale et de celui du Mauvais Conseil<sup>1</sup>; il se trouve aussi près du Champ du Potier, qui fut acheté avec les trente deniers de Judas Iscariote pour y livrer son corps à la terre. En passant entre la porte de Damas et celle d'Hérode, hors de l'enceinte de la ville, nous vîmes la grotte de Jérémie, et, sans y entrer, nous nous rendîmes aux tombeaux des Rois, aux tombeaux des Juges, et au lieu que l'on dit être le tombeau de sainte Hélène.

M. de Barrère nous ayant annoncé l'agréable nouvelle qu'il avait obtenu pour les membres de la caravane la permission de visiter la mosquée d'Omar, nous nous rendîmes chez lui, car il voulait, disait-il, nous servir de cicerone. Une pluie torrentielle transformait les rues escarpées de Jérusalem en ruisseaux et en faisait de véritables cataractes. M. de Barrère, malgré la

<sup>1</sup> Ce fut sur cette montagne qu'on arrêta, dit-on, le plan de la mort de Jésus-Christ d'après le conseil de Caïphe : « Il est de » votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que » toute la nation ne périsse point. » S. Jean, xi, 50.



fièvre qui le tourmentait, n'hésita point; il marcha en tête et nous évita de la sorte tous les désagréments que nous pouvions attendre du mauvais vouloir des Turcs. En cette occasion, j'ai pu observer les égards que l'on a pour M. de Barrère, car on lui livrait partout passage sans rien objecter, tant est grande la déférence et le respect dont jouit ce digne diplomate français parmi les populations orientales. En nous guidant, M. de Barrère nous donna de savants éclaircissements. La mosquée, élevée à peu près dans l'emplacement du temple de Salomon et d'une architecture moresque, est d'un merveilleux effet. Au-dessous du dôme se trouve la pierre qui servait, dit-on, aux sacrifices du temps de Salomon, et de laquelle Mahomet s'éleva au ciel. Elle est entourée d'une balustrade de bois très-bien sculptée.

Nous descendîmes dans les caveaux, nommés écuries de Salomon, où l'on voit des blocs équarris sur une longueur de plus de quatre mètres et sur une largeur de cinquante centimètres environ. Ces caveaux sont placés dans la vaste cour du temple, près des murs d'enceinte, du côté de la vallée de Josaphat. On y voit une autre chambre souterraine attenante à la porte Dorée, dans laquelle se trouvent plusieurs objets d'une merveilleuse beauté et remarquables par leur ancienneté : ce sont entre autres un berceau de pierre, ou plutôt une baignoire en forme de coquille.

En quittant la mosquée d'Omar, nous traversâmes la ville, et en sortîmes du côté de la porte

d'Hérode, en passant par une ouverture tenant lieu de l'ancienne porte, aujourd'hui condamnée. Nous grimâmes sur la muraille pour voir les restes de l'ancienne enceinte. Une fois hors des remparts, nous longeâmes le mur du nord-est, et nous trouvâmes à peu de distance une brèche qu'on y avait pratiquée, et par laquelle nous pénétrâmes pour visiter les anciennes carrières d'où sont sortis les matériaux qui servirent à construire l'antique Jérusalem. Ces carrières, qui ont été découvertes il y a quelques années, s'étendent sous Jérusalem jusqu'au tiers de la ville. Quand on voit ces travaux, pratiqués différemment de ceux des temps modernes, on est saisi d'admiration. En effet, les pierres sortent de leurs assises toutes taillées et équarries. On voit aux parois et aux voûtes des galeries la place des derniers blocs, dont quelques-uns restent encore tout prêts à être transportés. Quelques autres sont debout à leur place, taillés de tous côtés, mais non encore détachés de leurs assises. M. Victor Guérin, qui était de la partie, faisait sur ces travaux de judicieuses et savantes réflexions. M. Mauss promit un plan de ces carrières célèbres. Ce plan sera d'autant plus intéressant, que ces travaux sont antérieurs à la découverte de la poudre. On devait alors se servir de quelque moyen inconnu de nos jours pour arracher de leurs assises des blocs de pierre taillés sur cinq côtés et enfoncés dans le roc, laissant de quatre côtés une ouverture de quelques lignes, faite par le ciseau de l'ouvrier. Après ces deux visites intéres-



santes, nous primes congé de M. de Barrère, à qui j'adresse mes remerciements très-sincères.

Pour achever nos excursions aux environs de Jérusalem, nous nous rendimes à l'endroit où sont placés les fameux réservoirs de Salomon. Ce sont trois bassins rectangulaires creusés dans le roc, qui ont leurs quatre côtés exhaussés par des murs. Le plus grand, c'est-à-dire le bassin inférieur, n'a pas moins de cent soixante-dix-sept mètres de long sur quatre-vingt-trois mètres de large et une profondeur de quinze mètres. Rangés en ligne, ils sont distants les uns des autres de cinquante mètres environ, et attestent une très-haute antiquité. Ils sont alimentés par les eaux de la pluie; outre cela, le bassin supérieur reçoit les déversements d'une fontaine qui jaillit à peu de distance. Les eaux des réservoirs de Salomon descendent à Jérusalem par un aqueduc établi au niveau du sol et recouvert de dalles brutes. Il y a un soupirail de distance en distance. Le travail n'a de remarquable que son admirable simplicité. A deux kilomètres des réservoirs, une partie des eaux de l'aqueduc se déverse sur une vallée étroite pour y rafraîchir une petite oasis qui, par sa riante verdure, fait un singulier contraste avec les terrains environnants, où règnent la tristesse et la désolation. Cette oasis conserve, en l'honneur de Salomon, le nom de Jardin fermé, *hortus conclusus*<sup>1</sup>, de même que la source qui alimente les étangs, celui de Fontaine scellée.

<sup>1</sup> *Cant. des cant.*, iv, 12

Nous visitâmes le couvent grec Mar-Elias, placé à moitié chemin de Bethléem et à deux kilomètres de Jérusalem. Les Grecs, qui sont du reste très-aimables envers les pèlerins qui visitent leurs établissements, après nous avoir offert des rafraîchissements et des confitures, nous firent monter sur une terrasse, d'où l'on découvre Bethléem et Jérusalem, c'est-à-dire le lieu de la naissance et celui du crucifiement de Jésus-Christ. Nous visitâmes aussi le couvent de Sainte-Croix, bâti à vingt minutes de Jérusalem, et aujourd'hui appartenant aux Grecs russes. Après avoir trouvé la vraie croix, sainte Hélène voulut étendre ses pieuses recherches, et s'ingénia à trouver dans un ravin, plus de trois cents ans après la mort de Jésus-Christ, le trou d'où avait été tiré l'arbre qui donna la sainte croix. Elle y fit bâtir l'église, décorée de mosaïques bien conservées et de peintures à fresque, représentant l'histoire de l'arbre sacré, dont le trou se trouve derrière l'autel. Le premier étage du couvent, réparé et décoré à nouveau, a été transformé en une maison d'éducation religieuse pour les jeunes ecclésiastiques grecs. Entre autres choses intéressantes, on m'y montra une copie du Thalmud faite au neuvième siècle (me dit un jeune Grec), et écrite sur une bande de parchemin très-longue, s'enroulant sur des baguettes, suivant l'usage des anciens Juifs.

Nous vîmes enfin l'hospice nouvellement bâti par M. de Rothschild de l'autre côté de la vallée du Gihon. L'édifice représente une longue galerie com-



posée d'un rez-de-chaussée divisé en des chambres assez grandes pour recevoir des hôtes ; il est peint à fresque , de couleur rouge , ce qui lui donne un aspect assez peu récréatif. Le dimanche 29 mars , je me rendis avec mes compagnons à l'église du Saint-Sépulcre pour assister à la fête des Rameaux. On attendit longtemps le patriarche , qui ne pouvait pénétrer dans le temple , parce que les Turcs en avaient fait fermer la porte.

Arrivé enfin , le prélat se présenta radieux de splendeur et prit place dans son fauteuil. La fête religieuse commença <sup>1</sup>. Le soleil oriental entrant par la vaste brèche de la coupole , tombait diagonalement sur le patriarche. Ses ornements tissus d'or , les pierreries de sa mitre étincelaient de lumière et réfléchissaient les couleurs du prisme. Sa longue barbe blonde à peine grisonnante augmentait la majesté de sa noble et belle figure ; l'éminent personnage se trouvait par moments transformé en un être presque surnaturel. Ce jour-là , c'était une parfaite représentation du patriarche Aaron , et il ne rappelait nullement la simplicité de Jésus-Christ , que tous les ecclésiastiques chrétiens devraient prendre pour modèle.

La nature a des moyens plus éblouissants que n'en a l'homme pour nous manifester la gloire de Dieu. La seule lueur d'une étoile efface l'éclat des pierres précieuses les plus brillantes ; un rayon du soleil matinal

<sup>1</sup> Comme d'habitude , le patriarche distribua des rameaux de feuilles de dattier.

fait disparaître la splendeur de nos plus riches parures. Laissons donc à la nature le soin de ces étalages, et employons dans l'adoration le seul moyen que Dieu puisse agréer : l'élan de l'esprit et la reconnaissance du cœur<sup>1</sup>.

Aucun des apôtres de Jésus-Christ n'a eu la pensée de relever l'éclat de la doctrine nouvelle par de pompeuses cérémonies; il était réservé à leurs successeurs de couvrir de la robe des lévites la sublime simplicité qui devrait être un des caractères distinctifs de l'Église chrétienne.

Ayant été, dans la soirée du jeudi saint, invité par le président de la caravane à figurer parmi les douze pèlerins qui devaient représenter la cérémonie touchante de la Cène, j'acceptai avec humilité. Le patriarche, en me lavant le pied droit, qu'il baisa, me donna une croix que je conserve et vénère comme un objet d'une valeur inestimable.

En recevant ce baiser sur mon pied affecté de paralysie, je croyais fermement à une guérison; mais, hélas! les guérisons miraculeuses s'éloignent de nous à mesure que progresse la science médicale.

Rien n'était plus édifiant que de voir les différentes sectes chrétiennes rangées autour du sépulcre de Jésus-Christ, entonnant les mêmes versets de la Bible; mais ces pieuses paroles étaient si diversement prononcées et accompagnées de mélodies si différentes, qu'on

<sup>1</sup> Spiritus, a dit saint Jean, iv, 24, est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.



avait de la peine à croire qu'il y eût au fond une parfaite harmonie de principes religieux.

Le matin du jour de la Passion, je me rendis à l'église du Saint-Sépulcre pour y entendre la messe, célébrée par mon compatriote M. l'abbé Medeiros. Ce jour-là, la foire d'objets pieux qui se fait hors de l'église était plus animée que celle des autres jours. Si le Tout-Puissant daignait envoyer un nouveau Christ à Jérusalem, l'envoyé divin n'aurait plus de vendeurs à chasser du temple; mais il trouverait les marchands de chapelets vivement surexcités par leur ardeur mercantile dans leur *spelunca latronum* placée sur le parvis de l'église<sup>1</sup>. Il n'aurait plus à renverser les tables des changeurs et des marchands de victuailles; mais il n'en verrait pas moins le parvis converti en un marché des mieux caractérisés et rempli d'objets pouvant servir soit à la prière, soit au luxe, tels que chapelets en dents de chameau, en noyaux d'olivier, en fruits de la Mecque, médaillons, colliers d'ambre, de nacre ou d'ivoire, parfumeries, croix et christes en toutes matières. Quand on pénètre dans cette foire, dévote en apparence, on n'en peut sortir sans y entendre d'amusants dialogues entre l'acheteur et le vendeur, comme : « Ceci est trop cher, cela est du faux; j'irai chez les Pères latins, qui vendent du vrai et à bon marché, car ils puisent la matière première dans le jardin des Oliviers. »

Le respectable M. de Rohan invita les pèlerins sous

<sup>1</sup> S. Matth., XXI, 13.

sa direction à visiter ensemble la Voie Dououreuse dans laquelle le Fils de l'homme but le calice d'amertume qui devait racheter le monde. Nous commençâmes la pieuse excursion près de la porte Saint-Étienne, à peu près à l'endroit où Jésus-Christ fut chargé de sa croix, c'est-à-dire à la porte qui ouvrait sur le prétoire de Pilate et sur la Scala sancta. Nous passâmes devant le couvent latin de la Flagellation, devant le prétoire, fermé aujourd'hui par une haute muraille entourant des casernes turques, et dans lesquelles se trouve la chapelle du Couronnement d'épines; puis sous un arceau, surmonté d'un corridor couvert servant de communication entre la maison particulière de Pilate et le prétoire, où le gouverneur romain traitait les affaires de l'État. Dans ce passage, on voit une fenêtre par laquelle Pilate prononça les paroles : *Ecce homo*. Vraie ou disposée intentionnellement pour perpétuer le souvenir de ce point de la Passion, on ne peut la regarder sans une vive émotion. Le passage est, du reste, construit de façon à faire croire à la probabilité de la topographie dont on prétend offrir la réalité; car le palais de Pilate n'était pas éloigné de la maisonnette que l'on voit aujourd'hui.

Après l'arceau de l'*Ecce homo*, on trouve une colonnette renversée indiquant la première chute de Jésus-Christ; plus loin, à l'angle de la rue que l'on rencontre à droite, une entaille dans le mur marque l'endroit où Simon le Cyrénéen fut obligé de porter la croix. A quelques pas de là, on montre la place de la



maison de sainte Véronique et celle du personnage légendaire connu sous le nom de Juif errant. En remontant un peu, on voit un fut de colonne couché indiquant l'emplacement de la porte Judiciaire, où Jésus tomba par terre pour la deuxième fois. A quelques pas plus loin, on rencontre une nouvelle colonne marquant l'endroit où le Sauveur recommanda aux filles de Jérusalem de ne point pleurer sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants<sup>1</sup>. On retourne vers la porte Judiciaire, on prend une ruelle à gauche et on marche jusqu'à ce qu'on ne trouve plus d'issue, c'est-à-dire jusqu'aux abords de l'église du Saint-Sépulcre. On visite la dernière station, située hors de l'église, et dont l'emplacement est marqué par deux colonnes indiquant la troisième chute que fit Jésus-Christ dans son trajet si plein d'amertume.

L'excursion de la Via Sacra est une des plus intéressantes pour les chrétiens qui font le pèlerinage de la Terre sainte, car rien ne peut donner une idée plus complète du martyre de Jésus-Christ.

Comme les disciples de Notre-Seigneur, qui prirent la fuite au moment du danger dont leur Maître était entouré, nous nous dispersâmes après la visite de la Voie Douloureuse. Je profitai de ce moment pour aller voir l'endroit où les Juifs vont pleurer sur les ruines du temple de Salomon. C'est une petite place carrée fermée d'un côté par une muraille très-

<sup>1</sup> S. Luc, xxiii, 28.

élevée construite en blocs parfaitement équarris en bossage. Ce pan de mur accuse une haute antiquité; c'est sans contredit un reste de l'ancienne muraille d'enceinte de Jérusalem faisant face au temple et à la citadelle Antonia. C'est dans cette place, réservée aux Juifs après leur expulsion de Jérusalem, qu'ils se rassemblent pour y pleurer la perte de leur splendeur.

Appuyés contre le mur, ils arrosent de leurs larmes amères ces blocs qui remontent à une antiquité si respectable; ils récitent en même temps et à haute voix des versets de Jérémie. Il est vraiment touchant de voir les restes d'une nation célèbre pleurer sur un lambeau de sa gloire passée.

Les Juifs ne se relèveront plus de leur décadence. La civilisation moderne, en leur concédant l'égalité civile et politique, a donné le dernier coup à l'autonomie de leur nationalité. Il y aurait peut-être encore pour eux un moyen de reconstruction sociale : ce serait une émigration vers l'Amérique; mais la nature vierge de l'Amérique sourit toujours avec tant de charme à ses nouveaux hôtes, que ceux-ci dépouillent bientôt leur caractère propre pour s'identifier complètement à leur nouvelle patrie. C'est en effet un phénomène digne de remarque que tous les Juifs qui ont émigré en masse pour l'Amérique du Sud, au temps de leur expulsion de la péninsule ibérique, ont changé de religion sans aucune contrainte et ont même perdu la mémoire de leur origine.

Je visitai encore le reste d'un contre-fort servant de



base à un pont d'une seule arche qui unissait jadis le mont Moriah au mont Sion.

Vers le soir, nous nous rendîmes à l'église du Saint-Sépulcre pour assister aux cérémonies commémoratives de l'inhumation de Jésus-Christ. Depuis midi, le temple était déjà si encombré par les fidèles qu'il était impossible d'y trouver une place; cependant nous y entrâmes, et nous nous y installâmes comme nous pûmes. Un vacarme affreux nous étourdissait, des cris déchiraient nos oreilles. Quand on observait attentivement, on voyait des jeunes gens caresser les femmes, qui, pressées de tous côtés, se donnaient une peine inouïe pour trouver une place plus commode. Quelques voix dominaient cette confusion : c'étaient des Coptes qui se disputaient les places. Bientôt un autre bruit remplaça celui des voix : le claquement de la baguette turque fouettant les combattants, dans le temple même et près du Calvaire. L'ordre s'étant enfin un peu rétabli, on commença les sermons de la Passion au pied de la croix; ces sermons, au nombre de sept, furent prononcés en langues latine, italienne, française, russe, arabe, arménienne et copte. C'était la confusion de la tour de Babel arrivée à son comble. On put cependant distinguer parfaitement le discours remarquable prononcé par notre aumônier, M. l'abbé Gontier.

Le lendemain, les actès religieux accomplis, nous nous réunîmes sur le parvis du tombeau de Notre-Dame pour nous faire photographier. Le groupe laisse

beaucoup à désirer, soit par la faute de l'artiste, soit par l'imperfection de l'appareil; mais il n'en fait pas moins plaisir aux pèlerins de la caravane de Pâques 1863, comme souvenir de leur pieuse excursion<sup>1</sup>.

Dans un moment de liberté, je m'associâi à M. Victor Guérin pour une excursion sur la montagne des Oliviers; nous passâmes en revue tous les lieux mémorables de la montagne. Je me plaisais à entendre les savantes réflexions de l'archéologue français, qui déployait à chaque endroit, avec la même clarté de langage et la même douceur d'expression, une érudition nouvelle.

Arrivés à la mosquée de l'Ascension, on nous montra la pierre que l'on considère comme étant celle sur laquelle Jésus-Christ posa le pied en s'élevant au ciel. Elle porte un signe (espèce de creux allongé) que l'on dit être l'empreinte du pied du Fils de Dieu.

A la vue de cette pierre et de cette empreinte, M. Guérin se mit à discuter et à examiner de quel côté Jésus devait être tourné lorsqu'il fit son ascension. Cependant l'empreinte ne l'indiquait pas; il n'y avait qu'un trou n'offrant pas même la forme d'un pied humain. Il faut une foi aussi robuste que celle de M. Guérin, ou une croyance aussi ferme que celle des Pères de l'Église, pour être convaincu que Jésus-Christ laissa sur la montagne des Oliviers une preuve matérielle de son ascension.

<sup>1</sup> Voyez cette photographie placée en tête de ce volume.



Nous traversâmes le vallon de Gethsémani, le petit village du même nom, et nous nous arrêtâmes au bord du ravin, en face des montagnes de Moab.

Assis sur la pelouse, M. Guérin, sa jeune dame, M. de la Fosse et moi, on agita (devant une carte de géographie étendue sur le sol) une question au sujet d'un certain point de la montagne. La question fut vidée suivant l'opinion de madame Guérin. En effet, M. Guérin ayant interrogé en arabe un musulman qui nous regardait, celui-ci partagea la manière de voir de l'aimable et intéressante jeune femme, qui se montra très-forte en géographie.

En retournant à Jérusalem, je pris congé du savant voyageur, de qui je conserve les souvenirs les plus agréables.

## CHAPITRE HUITIÈME.

SAINT-JEAN DU DÉSERT, BETHLÉEM ET LE JOURDAIN.

Le 23 mars, vers le soir, nous nous remîmes en caravane et nous nous dirigeâmes vers Saint-Jean du Désert. Nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Jaffa, et nous arrivâmes à notre destination après trois heures de marche. Nous prîmes logement au couvent des Pères franciscains, où nous passâmes la nuit très-confortablement.

Dans l'impossibilité de nous accompagner, M. Lacase resta au couvent le lendemain. Il était fortement atteint de la fièvre, et il dut retourner à Jérusalem pour y attendre notre retour. Nous nous mîmes donc en marche pour Bethléem.

En quittant le village qui porte le nom de Saint-Jean du Désert, nous descendîmes dans une vallée où il règne un peu plus d'activité qu'ailleurs. On y aperçoit quelques fontaines, quelque verdure et des maisons d'apparence aisée, plus accommodées aux usages de la civilisation.

Nous y visitâmes l'église de la Nativité, de Saint-Jean-Baptiste, les ruines du monastère de la Visitation, et le collège, succursale des Dames de Sion. Cet établissement est un des mieux entretenus qu'on



puisse voir en Orient; il a une physionomie toute française. Il faut avouer que les sœurs de Saint-Vincent de Paul rendent un service réel à la cause de la civilisation. Elles ont un air de béatitude surnaturelle, et cependant, comme les anciens Jésuites, elles entassent d'immenses richesses en vivant presque dans la misère; vouées à toutes les peines et à toutes les fatigues, elles se répandent dans toutes les parties du globe pour y exercer la charité et enseigner la doctrine chrétienne et les premiers éléments des lettres.

A quelque distance de l'église de Saint-Jean et du collège des Dames de Sion, sur le penchant occidental d'une colline, nous visitâmes la grotte de Saint-Jean. On y arrive à pied par un sentier rapide. La grotte est digne de remarque. Préservée du zèle mal entendu des premiers chrétiens, elle conserve encore sa forme primitive. L'entrée de la caverne est ombragée par un très-beau caroubier, qui commençait à se couvrir de fleurs. A gauche, et tout près de la grotte, jaillit une fontaine dont l'onde des plus pures et des plus rafraîchissantes, après avoir serpenté un moment sur le penchant de la colline, descend en formant de petites cascades qui vont se perdre dans la vallée du Térébinthe.

Après ces visites, nous dirigeâmes notre marche vers Bethléem. Chemin faisant, nous contemplâmes le tombeau de Rachel. Nous entrâmes à Bethléem à la nuit tombante. Nous fûmes reçus avec empressement

par les Pères franciscains, dont le couvent est une dépendance de l'église de la Nativité de Jésus-Christ.

Le soir même, nous nous rendimes à la crypte pour faire nos prières au lieu de la naissance du Seigneur. Je priaï avec la foi d'un chrétien, mais sans que ce lieu me causât de grandes émotions; les richesses, les arts et le luxe avaient trop embelli la touchante pauvreté de la crèche où naquit Jésus-Christ.

Jésus-Christ vint au monde pauvre, vécut pauvre, et est mort en possédant seulement la tunique qui couvrait son corps. Pourquoi donc les chrétiens, contrairement à la pensée et aux habitudes du Fils de l'homme, cherchent-ils par tous les moyens à l'enrichir après sa mort?

Ne serait-on pas plus agréable à Dieu en adorant sous le symbole de la dernière pauvreté humaine celui qui n'eut pour toute richesse que les trésors de la grâce et de la miséricorde infinie?

Le lendemain, après la messe célébrée par notre aumônier dans la grotte de la Nativité, nous visitâmes en détail tous les souterrains que l'on dit avoir été témoins de la naissance de Jésus-Christ. L'étable primitive a été transportée à Rome. On pénètre dans la grotte artificielle d'où elle a été enlevée par un double escalier circulaire s'ouvrant au-dessous de l'abside centrale. Les parois du rocher sont recouvertes de marbre et de draperies galonnées d'or. La place



de la naissance est indiquée par une étoile d'argent autour de laquelle on lit :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Le sanctuaire est décoré de deux tableaux et éclairé par vingt et une lampes d'argent. Du côté sud de la grotte on montre l'emplacement de l'étable.

Après cette visite, nous pénétrâmes dans la chapelle de Saint-Joseph et dans la crypte des Innocents, où furent, dit-on, immolés par ordre d'Hérode le Grand vingt mille enfants juifs ; puis dans la chapelle de Saint-Eusèbe, dans l'oratoire qui contient le tombeau de saint Jérôme, et où l'on voit deux tableaux antiques qui le représentent, et enfin dans les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie.

L'église de la Nativité recouvrant la grotte et les autres souterrains est un vaste édifice d'architecture byzantine. On y voit encore, dans la partie supérieure d'un des murs de la nef centrale, de beaux fragments de mosaïques sur fond d'or. L'église a une seule porte d'entrée extérieure ; mais un vaste corridor latéral établit la communication intérieure entre le corps principal et le couvent. On est abordé partout par des marchands de chapelets, qui vous tourmentent sans cesse pour vous faire acheter quelque chose.

La population de Bethléem, qui est en majeure partie chrétienne, m'a paru d'une certaine aisance et d'un caractère plus franc que celle de Jérusalem. Les femmes portent, outre le large caleçon commun aux

deux sexes, un long voile de calicot blanc qui les recouvre depuis la tête jusqu'au bas des jambes.

Hors de Bethléem, nous visitâmes la grotte du Lait, l'église des Saints-Anges, puis un lieu où se trouve un pressoir d'une remarquable antiquité. Ce pressoir, dont parle Isaïe, est entouré de murs flanqués de tourelles et appartenait, selon la tradition, à saint Joseph. Nous finîmes notre excursion par la visite du village des Pasteurs, dont les habitants égalent en laideur et en malpropreté les chèvres aux longues oreilles pendantes qu'ils nourrissent.

Vers le soir, nous montâmes sur la vaste terrasse du couvent, d'où l'on jouit d'une des plus belles perspectives. Le regard se repose en dernier lieu sur le jardin du monastère, où croissent de belles plantes d'agrément et de beaux arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue un superbe oranger, planté, dit-on, par saint Jérôme.

Invités par le patriarche pour la fête solennelle qu'il célébrait dans l'église du séminaire de Beit-Djallah, nous nous y rendîmes vers neuf heures du matin, le 25, et fûmes reçus avec la plus parfaite cordialité par le patriarche en personne. Durant les cérémonies religieuses, il y eut des sermons en latin et en arabe. Le beau jeune homme qui prêcha dans cette langue étrange tint l'orgue pendant la messe. Au *Gloria in excelsis*, tout le monde attendait en silence quelques morceaux du répertoire sacré; mais l'Arabe en jugea autrement, et nous joua la *Casta diva* de Bellini.



Ma pensée se retira un moment de l'église pour se transporter à la Scala de Milan, où il me semblait entendre les mélodies de l'immortel auteur de la *Norma*.

Après la fête religieuse, nous montâmes chez le patriarche, M<sup>gr</sup> Joseph Valerga, pour prendre congé de ce haut personnage. Cependant une surprise des plus agréables nous attendait, car l'aimable prélat nous fit entrer dans un vaste salon, où on nous avait préparé un dîner des plus somptueux. Il ne manquait rien à ce festin. Les vins les plus généreux du Liban escortaient les mets les plus exquis, les fruits les plus savoureux. Le patriarche donna l'exemple de la plus franche gaieté. Débarrassé de l'obligation d'une fastidieuse étiquette, chacun donnait un libre cours à ses préférences gastronomiques. L'allégresse, sans sortir jamais des bornes de la convenance, régna sans partage. Il y eut des toasts très-significatifs, sans aucun mélange de politique. M. de Rohan guida sa caravane dans le sens purement religieux.

Après ce joyeux festin, nous prîmes congé du gracieux patriarche, et nous arrivâmes à Bethléem juste à temps pour monter à cheval et partir pour Mar-Saba, où nous entrâmes à la brune. Ce couvent, fondé par le pieux anachorète saint Saba, est enseveli dans un ravin de la rive occidentale du Cédron. La route qui y conduit, bien qu'assez spacieuse, ne laisse pas que d'effrayer les voyageurs par ses pentes rapides au bord du torrent. On dirait que ce lieu a été conquis

sur le domaine du roi du désert. La façade du couvent, du côté de la route, présente le profil d'une forteresse, dont les hautes murailles crénelées sont surmontées d'un mur formé de pierres brutes disposées à dessein comme moyen de défense.

On voit, placée sur ces remparts imposants, une machine en bois, espèce de cric servant à élever les vivres et les matériaux pour le service du couvent. On évite ainsi de faire usage de l'unique porte de communication qu'il y a entre le couvent et l'extérieur. On dit que ces moines ont amassé des richesses fabuleuses, autant par la renommée de leurs austérités que par leurs prières.

Ils ferment l'entrée de leur forteresse au beau sexe, mais ils ne dédaignent pas de recevoir, pour la gloire de Dieu, ses riches présents. Nous pénétrâmes dans le couvent, et nous nous abandonnâmes au repos dans un salon entouré de divans, disposés pour la réception des visiteurs. A cause de sa dame, M. Duhamel fut obligé de coucher dehors sous la tente.

Le lendemain de bonne heure nous visitâmes les différentes chapelles, entre autres celle où se trouve le tombeau de saint Saba, et l'ossuaire des moines qui périrent à l'occasion de l'assaut de Khosroès, au sixième siècle. Nous descendîmes vers le Cédron pour pénétrer dans les grottes de saint Jean de Damas et de saint Cyrille. Nous remontâmes par le modeste jardin potager, et contemplâmes dans un recoin et sur un bloc de calcaire tombant à pic sur le torrent, le beau dattier



planté par saint Saba. Bien qu'agé de plus de treize cents années, le superbe palmier avait l'air jeune, et portait de magnifiques fleurs qui attiraient des oiseaux dont les chants mélodieux égayaient l'affreuse solitude.

Nous partimes dans la même matinée pour la mer Morte. Remontant d'abord soit la rive droite du Cédron, soit le lit du torrent jusqu'à une certaine distance, nous prîmes enfin la rive gauche et gagnâmes les abords de la mer Salée, que dérobaient à nos regards une succession de collines longeant le rivage du côté de la Judée. La chaleur devenait de plus en plus étouffante.

La puissance calorique qui rayonnait sur ce terrain accidenté et aride était encore accrue de la chaleur progressive du centre de la terre. En descendant toujours, nous contournâmes la ceinture de collines dont j'ai parlé, jusqu'à ce que nous pussions atteindre enfin la pointe nord de la mer Morte. Nous y fîmes halte sur une plage sablonneuse et circulaire, ayant en face les eaux de la mer légèrement agitées par le vent; derrière nous, la vaste plaine de Jéricho; à gauche, le Jourdain, dont la silhouette se dessinait à peine à l'orient, et la haute chaîne de Moab; à droite, les montagnes de la Judée, et sur notre tête, le soleil brûlant.

Je ne me suis jamais trouvé plus près de l'enfer que ce jour-là, car nous étions à quatre cent trente mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Chacun,

livré à ses réflexions et plein d'étonnement, contem-  
plait en silence cette mer étrange. On nous montra  
au loin l'emplacement de quelques-unes des villes  
maudites, de même que les montagnes de sel. Mais  
très-éloignés du lieu où fut Sodome, nous ne pûmes  
apercevoir la fameuse statue de sel de la femme de  
Loth, dont le dessin a été donné par des peintres  
anciens.

Moïse met en jeu, dans son livre de la création,  
tout ce qu'il a pu trouver de merveilleux dans la  
nature. Sans nier la grandeur et la sublimité de son  
savoir encyclopédique, on peut bien parfois contester  
certaines de ses assertions; ainsi, par exemple, celle  
par laquelle il avance que Sodome et Gomorrhe furent  
détruites par une pluie de soufre et de feu tombée du  
ciel, qui les engloutit avec tous leurs habitants et les  
pays d'alentour<sup>1</sup>. M. de Saulcy dit que le feu qui  
dévora l'ancienne vallée de Siddim, où étaient les villes  
de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, fut  
vomi du centre de la terre. Le savant voyageur  
appuie son assertion sur des preuves irrécusables des  
traces de grands volcans qu'il a trouvées autour de  
la mer.

C'est à peine si l'on rencontre sur la plage quelques  
rares roseaux et arbustes de la famille des tamari-  
cacées, qui ne donnent qu'un ombrage insuffisant;  
aussi fûmes-nous obligés de déjeuner en plein soleil.  
Assis sur le sable ou sur des tronçons de bois rejetés

<sup>1</sup> *Gen.*, xix, 24, 25.



par la mer, nous mangeâmes comme des soldats en rase campagne.

Voulant rapporter un peu d'eau de la mer Morte, je priai un garçon de douze ans, faisant partie de notre suite, de m'en remplir un flacon. Le petit Bédouin, enfonçant sur sa tête son gros turban, dont la pesanteur exerçait une pression sur ses grandes oreilles et les rendait démesurément pendantes, me regarda d'un air farouche et menaçant. Hérode, notre mouk्रे, qui se trouvait près de moi, prit le flacon et le remplit. Il me dit en français :

« Ce jeune homme est le fils d'un chef de tribu très-  
» puissant; il commande l'escorte qui nous accom-  
» pagne dans cette dangereuse excursion. » Lorsque le petit Bédouin vit reluire la pièce d'argent que j'avais donnée à Hérode pour le service qu'il venait de me rendre, il changea sa fierté en une mine suppliante, et m'aborda en me faisant signe qu'il était prêt à se mettre à ma disposition <sup>1</sup>.

Lorsque le soleil déclina vers l'occident, nous nous remîmes en selle, et nous nous dirigeâmes du côté de Jéricho. Après avoir passé les broussailles qui bordent le rivage de la mer, nous gagnâmes un terrain plat et dépourvu de toute végétation. La plaine présente cependant un phénomène qui me donna à

<sup>1</sup> Lorsque nous fûmes de retour à Jérusalem, le jeune garçon se présenta à la Casa-Nova pour y recevoir des membres de la caravane, outre la paye qui fut livrée à son père, le bakchich dû à son courage pour nous avoir ramenés sains et saufs.

réfléchir. Ce sont des talus de deux à trois mètres de hauteur, qui apparaissent de distance en distance. Ces talus, disposés comme des forteresses, supportent dans la partie supérieure un terre-plein de quelques mètres d'étendue et couvert de pâturages. C'est une preuve bien frappante que la superficie de la vallée de Siddim était, au temps de la catastrophe qui a englouti Sodome et les autres villes, plus élevée qu'elle n'est aujourd'hui. Le lac, formé alors par le déversement du Jourdain, ne devait pas être salé comme il l'est actuellement, car on ne pourrait expliquer l'existence de tant de villes florissantes alimentées par la fertilité agricole de cette vallée.

Vers le coucher du soleil, notre regard fut enchanté par la présence d'une oasis au milieu du désert. La plaine commençait alors à s'élever en pente insensible jusqu'au pied des montagnes de la Judée. Nous traversâmes des champs couverts de la végétation la plus luxuriante. Le blé croissait à côté du seigle et du froment, que nos chevaux écrasaient de leurs pieds, et dont ils cherchaient sans cesse à prendre quelques bouchées. Des arbres fruitiers épars sans ordre, des ruisseaux pleins d'eau qui traversaient les champs, et des canaux d'irrigation qui se croisaient de toutes parts, augmentaient le charme de l'oasis de Jéricho.

Bientôt nous atteignîmes le village appartenant aux Bédouins, dominateurs du pays. C'est un assemblage de tentes et de huttes élevées sur des poteaux de bois et recouvertes de chaume. Les hommes ne se mon-



trèrent point. On y voyait cependant des enfants nus jouant en face de leurs habitations, et quelques femmes, presque aussi peu vêtues que leurs enfants, s'occupant de leur ménage. Laidés à l'excès, elles se peignent la lèvre inférieure en noir, intérieurement et extérieurement. La couleur du corps est celle du fruit de l'olivier. Leurs cheveux sont presque aussi crépus que ceux des nègres. Près du village on voit une tour délabrée, reste d'un château de l'ancienne ville de Jéricho. Nous traversâmes sans nous y arrêter les baraques des Bédouins, et, après un kilomètre de marche, nous trouvâmes nos tentes placées sur le bord de la source d'Élisée et en face de la montagne de la Quarantaine.

C'était la première fois que je logeais sous une tente en Orient. Nous y trouvâmes un excellent diner préparé d'après les ordres de Matthias, qui pour la première fois nous donnait la preuve de son savoir dans l'art culinaire. Le vin de Bordeaux et le fromage de gruyère nous parurent dans ces parages des mets dignes du festin des dieux.

La nuit était déjà très-avancée et nous étions près de nous mettre au lit, lorsqu'une bande de Bédouins se présenta devant la tente du président de la caravane, et demanda la permission de nous chanter des airs nationaux. En effet, la troupe se mit en ligne. Elle chanta, dansa. Les Bédouins combattirent ensuite l'épée à la main, comme des enragés sortis de l'enfer pour nous terrasser.

Après la danse et le chant diabolique, ils nous demandèrent le bakchich d'usage, et s'enfuirent aussitôt que nous le leur eûmes donné.

Après le départ de la bande, on nous dit que le but principal de ces voleurs était de sonder la caravane pour voir si nous étions faibles, afin de nous attaquer à un moment convenu et de nous dévaliser.

Au chant lugubre des Bédouins succéda le miaulement des chacals, qui dura toute la nuit. Le lendemain, à l'aube du jour, nous coupâmes perpendiculairement la plaine de Jéricho, et nous nous dirigeâmes vers le gué du Jourdain, lieu supposé du baptême de Jésus par saint Jean. Tout le long du chemin nous rencontrâmes des pèlerins grecs qui venaient déjà d'accomplir leur visite au Jourdain et leur baptême dans le fleuve.

Nous trouvâmes au Jourdain un spectacle bien étrange et entièrement nouveau. Plus de cinq cents personnes de tout sexe et de tout âge au-dessus de la puberté se baignaient pêle-mêle dans le fleuve. Les femmes les plus réservées (ordinairement les plus jeunes) gardaient leur chemise, la plupart même se dispensaient de ce vêtement. La cérémonie s'accomplissait de la manière suivante :

Un groupe entrait dans le fleuve, et s'arrêtait lorsque l'eau arrivait à la ceinture. Alors le chef de la famille prenait chaque personne par la taille et la plongeait trois fois dans l'eau.

Après cette formalité, on se livrait au bain comme



à l'ordinaire. Les naïades qui gardaient leur chemise dans le bain les remplissaient en sortant de petits cailloux, de manière qu'elles montraient ce qu'elles voulaient cacher. Je dois dire en l'honneur de la moralité des hautes classes, que les personnes qui accomplissaient leur baptême en notre présence appartenaient aux derniers rangs de la société. Cependant, parmi le calicot et la toile grossière, j'aperçus bien quelques chemises de percale et de mousseline, qui, après le bain, révélaient toutes les formes et toutes les nuances du corps de leurs propriétaires.

Ces chemises sont gardées soigneusement jusqu'au moment de la mort, et servent alors à l'ensevelissement de leurs maitresses.

Les Grecs se disent en possession des plus anciennes traditions liturgiques du temps des premiers chrétiens. Il faut, disent-ils, se baptiser dans le Jourdain de la même manière qu'on le faisait en présence de saint Jean-Baptiste. L'austérité avec laquelle ce prophète dirigea ses actes pendant sa courte existence était incompatible avec une telle forme de baptême.

En supposant même que les choses se passassent ainsi au temps du Christ, ce ne serait pas une raison pour violer aujourd'hui les convenances morales, devenues beaucoup plus exigeantes et plus sévères.

Il y avait deux jeunes gens qui se tenaient en amont et un peu écartés du tourbillon des baigneurs. Grands nageurs, ils traversaient sans cesse le Jourdain. A en juger par la régularité de leur figure et la blancheur

de leur teint, ils appartenait à la race caucasienne. Tous les deux portaient de longs cheveux retombant en tresses sur leurs épaules de neige, tous les deux étaient *florentes ætatibus*; cependant on ne pouvait distinguer leur sexe. Mais ils se trahirent en voulant gagner le bord du fleuve, qu'ils atteignirent non sans peine en se cramponnant aux roseaux. L'un d'eux était un Adonis imberbe, et l'autre une splendide Vénus. Ils étaient tous les deux entièrement nus.

Dans la foule des autres baigneurs, on observait que les hommes entachés du péché d'Adam avaient honte de leur nudité, qu'ils cachaient sous des costumes de bain.

Les femmes, plus innocentes sans doute, se préoccupaient moins de leur nudité<sup>1</sup>.

Une fois la singulière cérémonie du baptême des Grecs accomplie, nous entendimes la messe célébrée par notre aumônier sous une tente dressée au bord du

<sup>1</sup> Je me plais à reproduire ici la partie du rapport que l'abbé Mancin adressa au comité de l'OEuvre des Pèlerinages au sujet du baptême du Jourdain, en sa qualité de secrétaire par intérim de la caravane de Pâques de 1863 :

« Ici nous attendait, dit-il, un spectacle intéressant dont aucune caravane n'avait été témoin. Nous avons trouvé sur le bord du fleuve béni cinq à six cents Russes orthodoxes qui, se dépouillant de leurs vêtements et poussant des cris d'allégresse, sont entrés dans l'eau, dans laquelle chaque homme ou chaque femme a plongé trois fois la tête en faisant des signes de croix. Des popes immobiles au milieu des flots répandaient l'eau sur la tête des pèlerins. » (*Bulletin de l'OEuvre des Pèlerins en Terre sainte*, n° 27, mai 1863.)



fleuve. Pendant le sacrifice divin, nous prêtâmes sur l'Évangile serment du renouvellement des promesses du baptême.

Après la messe et lorsqu'il n'y eut plus personne, nous descendîmes dans le fleuve, où je me baignai à mon aise, et je remplis d'eau plusieurs flacons, que j'emportai comme souvenir du Jourdain.

Le fleuve est très-étroit en cet endroit et a peu de profondeur; mais il est très-rapide. L'eau était en ce moment couleur d'ambre. Il y a dans le gué des endroits très-dangereux. On nous raconta qu'un Américain s'était noyé l'année dernière dans la vase fangeuse d'une mare cachée sous les eaux du fleuve. La rive sur laquelle s'arrêtent les pèlerins est bordée de roseaux et recouverte d'une lisière de saules et de tamaris.

Ce fut sans doute ce gué qui fut franchi par les Juifs lorsqu'ils vinrent du désert pour prendre possession de la terre promise. C'est probablement aussi cet endroit que saint Jean choisit pour y laver les péchés de ceux qui s'étaient d'abord purifiés le cœur par le repentir de leurs fautes.

Mais on ne peut rien affirmer de positif à cet égard, bien que ce passage soit en face de Jéricho, car le fleuve a bien souvent changé de lit depuis. Ce qui est certain, c'est que les pèlerins, s'appuyant sur une tradition ancienne, considèrent ce même gué comme le lieu du baptême de Jésus-Christ, et le visitent tous les ans depuis une époque très-reculée.

Dans la même matinée nous retournâmes à la fontaine d'Élisée. La source jaillit au pied d'une colline, où elle forme un bassin couvert d'un joli bosquet, d'un arbuste épineux aux fruits jaunes très-amers, appartenant à la famille des solanées <sup>1</sup>.

Les eaux de cette fontaine, jadis amères et rendues potables telles qu'elles le sont aujourd'hui par un miracle, dit la légende du prophète Élisée, forment un ruisseau dont les bords sont couverts de tamaris et d'un arbre épineux de la famille des zizyphus, portant des fruits très-petits, allongés, douceâtres et de couleur jaune.

Vers le soir, nous nous rendîmes au pied de la montagne de la Quarantaine. Nous en gravîmes ensemble le premier contre-fort, et nous nous arrêtâmes dans une vaste caverne servant de repaire aux chèvres et aux jaguars. On tenta en vain l'ascension de la montagne par des escaliers de pierre aboutissant à la caverne. Ces escaliers très-anciens ont servi sans doute à l'ascension que sainte Hélène exécuta sur cette montagne, et à transporter des matériaux pour la chapelle qu'elle y a fait construire. Nous redescendîmes bien attristés de la non-réussite de notre excursion.

Ne perdant pas tout à fait l'espoir de visiter le sommet du mont indiqué comme celui où Jésus-Christ médita pendant quarante jours le plan de la

<sup>1</sup> Cette espèce de solanum est très-répandue dans la province de Ceara (Brésil), où elle est connue sous le nom vulgaire de *melancia da praia*.



mise en pratique de sa mission, je m'écartai de mes compagnons lorsque je fus arrivé dans la plaine.

Le comte Iwanowski, voyant que je côtoyais la montagne, me suivit en disant : « Monsieur, un gentilhomme polonais ne recule pas devant les difficultés. Le danger ne l'arrête jamais. » Le comte attachait une dévotion particulière au Carême, qu'il passait tout entier en jeûnant. C'est sans doute pour cela qu'il voulait à tout prix visiter l'endroit où Jésus-Christ jeûna quarante jours.

Nous continuâmes notre marche solitaire autour du pied de la montagne, jusqu'à un endroit qui me parut convenable pour ma nouvelle tentative d'ascension. En effet, nous commençâmes à monter sans difficulté jusqu'à une certaine hauteur, où nous arrivâmes en face d'un bloc taillé à pic. Le comte avança hardiment le premier ; mais arrivé à deux ou trois mètres plus haut, il se trouva dans une position très-embarrassante. Son gros ventre aplati contre le rocher, il tendait les deux bras au-dessus de sa tête, laissant pendre ses jambes vers le défilé. Il cria alors au secours.

Pendant qu'il était suspendu au rocher, dans la position d'un patient subissant la torture, je mesurai du regard le roc escarpé. J'eus recours à mon adresse d'enfance. Ayant appris avec les enfants des sauvages à demi civilisés toute sorte de gymnastique et excellent dans l'art de grimper, je me croyais à même de vaincre ce premier embarras sans trop de

difficulté. En effet, en quelques bonds je grimpai sur le rocher, et je fis comprendre par mon exemple à mon compagnon qu'il pouvait parfaitement se tirer d'affaire ou en grimpant comme moi, ou en se laissant glisser.

Faute de guide, je rencontrai dans mon chemin deux passes encore plus difficiles que la première. Je me trouvai à peu près au milieu de la montagne et sur un petit plateau d'où j'eus devant les yeux le tableau le plus admirable. C'était la vallée du Jourdain, bordée d'un côté et de l'autre par des files de montagnes dentelées qu'accompagnait le cours du fleuve serpentant à perte de vue.

Au milieu de la plaine, je distinguai parfaitement un lac rond dont le diamètre était assez considérable, et dont les eaux, d'un bleu vif, augmentaient le charme de ce sublime paysage.

Après un instant de profonde méditation, le plaisir que j'éprouvai en présence de ces merveilles de la nature fut un peu altéré par la crainte, lorsque je me sentis seul au milieu de ces solitudes. Des aigles gigantesques s'envolaient autour de ma tête, examinant si je n'étais pas susceptible de devenir pour eux l'objet d'une proie facile.

Des hiboux m'annonçaient par leurs cris lugubres qu'il était temps de descendre vers mes compagnons de pèlerinage. En effet, le soleil caché par les montagnes de la Judée envoyait à peine quelques rayons, dont la lueur commençait à dorer les plus hauts sommets de la chaîne de Moab.



Je réfléchissais sur ma position, lorsque je fus assailli à l'improviste par deux Bédouins armés jusqu'aux dents, noirs et laids, ainsi que devaient l'être les démons de saint Matthieu.

Comme ils voulaient me terrasser avec leurs armes, je retrouvai promptement toute mon énergie.

Ils me faisaient signe de descendre, disant que la montagne leur appartenait, et ne devait pas être visitée par des étrangers.

Voyant qu'ils avaient perdu de leur arrogance et adouci l'âpreté de leur voix, je leur dis :

« Je ne descendrai pas; au contraire, je vais compléter mon ascension, et je vous payerai pour m'aider à monter. » Ce discours mimique, gesticulé avec fermeté, fut bien compris, et les disposa en faveur de mon entreprise.

En continuant mon ascension, je demandai aux Bédouins quel pouvait être le lac que je voyais au loin. N'étant pas compris, je leur redemandai si ce n'était pas le lac de Tibériade. Ils me firent signe qu'il n'y avait point de lac, et que le lac de Tibériade étant très-éloigné, ne pouvait être aperçu. Je reconnus alors que le lac qui m'avait causé tant de charme n'était autre chose qu'un effet de mirage. Arrivé au bord d'un grand précipice, un des Bédouins, qui m'aidait à grimper, me saisit la main et essaya de m'arracher une bague d'or; je calmai sa cupidité en lui promettant de l'argent pour une bague pareille. Toutes les fois que nous avions à côtoyer un défilé profond, je

m'écartais adroitement, et pour ne pas laisser apercevoir ma méfiance, c'est-à-dire ma peur d'être tombé dans un guet-apens, je plaçais mon guide du côté de l'abîme. De cette façon j'atteignis le sommet de la montagne, où je trouvai quelques pèlerins grecs à genoux au milieu des ruines de la chapelle, entonnant des psaumes en face d'un pan de mur où l'on voit encore des fresques.

Ces pèlerins étaient des Russes, dont la mine ne me parut pas trop engageante. Ils étaient munis de bâtons et de souliers ferrés. Cette rencontre ne m'en fut pas moins agréable, car je me trouvais après tout au milieu d'Européens qui auraient pris, sans aucun doute, mon parti en cas de danger.

Tout ému, je tombai à genoux sur un monceau de pierres et je priai.

Je me levai bientôt. Je fis le tour du petit plateau sur lequel se trouvent les ruines de la chapelle. Je brisai alors un fragment de pierre de ce vieux monument.

J'emportai ce débris, sur lequel une croix se trouve gravée. J'examinai à la hâte un petit vallon qu'on découvre du côté de la Judée et le magnifique tableau dont je viens de parler, et qui commençait à devenir sombre par l'absence de la clarté du soleil. Enfin je me confiai à mes deux démons, qui depuis longtemps me faisaient signe de descendre.

Je laissai les Grecs encore plongés dans leurs prières, et je me disposais à descendre, lorsque j'entendis des éclats de voix derrière moi. Voyant que c'étaient des



Bédouins qui se disputaient avec un jeune homme russe, je courus à son secours, et en me précipitant entre les combattants, j'arrivai à temps pour empêcher la détente de la carabine avec laquelle un des Bédouins ajustait le jeune homme. Je saisis l'arme par le milieu du canon, je l'arrachai des mains de l'agresseur; je calmai les combattants, et après avoir rendu la longue carabine à son maître, je partis, sans savoir le résultat de cette violente contestation.

Pendant ce fâcheux incident, mes deux Bédouins m'observaient à l'écart et sans rien dire. Je continuai à descendre comme j'étais monté. En arrivant à la même place où les deux Arabes m'avaient assailli, ceux-ci m'arrêtèrent, me demandant leur salaire. Ce fut alors qu'un nouvel embarras survint.

J'avais deux cents francs dans mon porte-monnaie. Le sortir devant les Bédouins, c'était exciter leur cupidité. Je demandai encore un instant, et je retirai adroitement une pièce de dix francs, qu'ils acceptèrent après l'avoir retournée en tous sens. Puis, après l'avoir mordue, tordue et frappée contre les pierres, ils disparurent avec la même rapidité qu'ils avaient mise à m'assaillir.

Il était presque nuit close lorsque je me retrouvai seul au milieu de la montagne. Les Bédouins, soit pour augmenter ma terreur, soit pour quelque autre cause, commencèrent à tirer sans cesse des coups de fusil, que répétaient les échos des cavernes de la montagne. Je descendis comme je pus en me laissant

glisser. J'arrivai enfin à la plaine, où je ne pouvais distinguer la moindre trace de chemin.

Le dos tourné contre la montagne, je marchai au hasard. En traversant un ruisseau, je me désaltérai en buvant à même du courant, tant était grande la soif qui me dévorait.

Combien de fois Jésus-Christ a dû franchir ce ruisseau!

Combien de fois son eau pure et fraîche a dû le désaltérer!

Sans savoir où je me trouvais, je continuai à marcher. Je rencontrai enfin un cavalier qui côtoyait une colline. C'était M. Flammanville. J'étais heureusement tout près de notre camp, où je rentrai après sept heures du soir. Je n'étais dans un état pitoyable; car mes bottes et mes habits étaient tout déchirés. Mes compagnons étaient à table, et je me joignis aussitôt à eux.

M. l'abbé Manein porta en mon nom un toast, qui fut accepté avec autant d'unanimité que de bienveillance.

Le 28 au matin, nous nous remîmes en selle pour opérer notre retour à Jérusalem. Après quelque temps de marche dans la plaine du côté du sud, et en côtoyant la base des montagnes de la Judée, nous commençâmes à rencontrer des débris d'aqueducs du temps de la deuxième époque de la grandeur de Jéricho. Une coupure faite dans ces montagnes par un torrent à sec, nous indiqua le chemin par où nous devions faire l'ascension vers la ville sainte. C'est la



route ordinaire entre Jéricho et Jérusalem, route sur laquelle Jésus-Christ chemina quelquefois avec ses disciples.

Nous passâmes près d'un petit réservoir fermé et bien conservé, où aboutissait un aqueduc de la rive droite du torrent, servant, ce me semble, de clef pour la distribution des eaux d'arrosage. En poursuivant notre trajet, nous rencontrâmes sur la rive gauche un autre aqueduc mieux conservé que celui de la rive droite, dont nous apercevions la silhouette au pied de la montagne.

Le chemin montait toujours, et était plus ou moins rapide et rocailleux. Les crêtes des montagnes arides et de couleur cendrée, les déchirures qu'on y observe et les ravins qui bordent la route, lui donnent un aspect effroyable et triste.

En parcourant ces sites inhospitaliers, nous arrivâmes à une grande caverne s'ouvrant sur la route, et dans laquelle on place le lieu où Jésus-Christ prononça l'admirable parabole du bon Samaritain.

A peu de distance de cet endroit nous atteignîmes la fontaine des Apôtres, où nous trouvâmes campée une compagnie de soldats commandée par un officier supérieur turc. Nous y fîmes halte. N'ayant pas de place dans le camp, nous nous reposâmes en plein soleil.

Dans la soirée, nous continuâmes notre marche. Le chemin présente moins d'aspérités jusqu'à Béthanie, où nous nous arrêtâmes pour visiter le tom-

beau de Lazare. C'est un souterrain très-profond, au fond duquel on voit une chapelle contenant la crypte de Lazare. On a suscité des doutes sur l'emplacement de ce tombeau. Quant à moi, je ne trouve pas de fondement à ces incertitudes, mais je doute moi-même si l'esprit de Lazare monta au ciel après sa mort, d'où Jésus-Christ le rappela pour faire subir au frère de Marthe une seconde mort.

On nous montra sur le même plateau où se trouve Béthanie, et tout près de ce hameau, une large pierre où Jésus-Christ était assis avec ses disciples lorsque Marthe vint prier le Maître de venir voir son ami Lazare, qui était mort il y avait quatre jours.

Le chemin de Béthanie à Jérusalem est beaucoup plus praticable que le précédent, et présente même quelques jolis points de vue. La troupe que nous avions laissée à la fontaine des Apôtres nous ayant atteints près de Béthanie, nous eûmes alors l'occasion de voir les préparatifs qu'elle fit pour son entrée triomphale à Jérusalem.

Il était presque nuit close lorsque nous entrâmes dans la ville sainte par la porte de Saint-Étienne, après avoir traversé la montagne des Oliviers et la vallée de Josaphat.

Comme auparavant, nous logeâmes à la Casa-Nova. L'abbé Medeiros<sup>1</sup> et moi nous prîmes la même chambre

<sup>1</sup> J'avais déjà écrit ce livre lorsque M. Medeiros fut élevé à la dignité d'évêque de Pernambuco, où Sa Grandeur se trouve dans l'exercice de sa haute mission apostolique.



où nous avons laissé nos effets. Il paraît que cette chambre est destinée aux Brésiliens, car il y avait, tracés au crayon derrière la porte d'entrée, des noms de nos compatriotes qui ravivèrent le souvenir de la patrie.

Nous eûmes le plaisir de retrouver M. Lacaze tout à fait rétabli de son incommodité.

## CHAPITRE NEUVIÈME.

NAZARETH ET LE LAC DE TIBÉRIADE.

Ne connaissant pas l'intérieur des maisons particulières de Jérusalem, j'acceptai avec plaisir l'invitation de M. de Rohan de faire une visite à Matthias. Notre conducteur nous reçut avec toutes les marques d'une parfaite courtoisie. Il nous présenta sa famille, composée d'une jeune femme et de quatre enfants, dont les noms me furent écrits dans mon album par la seconde fille (Anna Matthias), qui pouvait avoir neuf ans. L'aînée, âgée de douze ans, était déjà une demoiselle d'une vigueur remarquable et d'une santé parfaite. Toutes deux avaient des figures d'un ovale parfait dessiné sur un fond légèrement basané qu'animait l'incarnat de leurs joues. Elles se faisaient comprendre en français. Je reçus de ces deux aimables demoiselles des œufs de Pâques peints en bleu ; en retour, je leur fis un petit cadeau.

Assis sur un divan autour du salon au rez-de-chaussée, nous nous livrâmes à la conversation, qui fut d'autant plus animée que nous sentions le besoin de nous distraire. Pendant que la maîtresse de la maison nous faisait servir le café à la mode turque, Matthias nous offrait lui-même des liqueurs et des



confitures. Il remplissait de tabac de longs chibouques, qu'allumait une jeune servante, en plaçant un charbon ardent sur le foyer de la pipe, qu'elle présentait à chacun des hôtes.

Après cette visite, nous nous rendîmes au couvent du Saint-Sauveur, pour prendre congé du supérieur des Pères latins, et lui faire nos remerciements pour le bon accueil et l'excellent traitement que nous avons reçus à la Casa-Nova.

Le 6 avril, dans l'après-midi, nous partîmes pour Nazareth, et nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Damas. En quittant la ville sainte, je ne pouvais en détourner la vue, tant mon cœur était chagriné de l'idée que je m'éloignais peut-être pour jamais d'un lieu si cher aux chrétiens, et qui m'avait causé tant d'émotion.

Traversant des terrains accidentés et dépourvus de toute espèce de végétation, la route commença bientôt à s'élever, et alors nous eûmes la vue complète de Jérusalem. Peu après, nous gravîmes une colline raboteuse et en pente rapide. Ce fut en cet endroit que Notre-Dame, s'apercevant de l'absence de son Fils, retourna à Jérusalem, et le trouva dans le temple au milieu des docteurs<sup>1</sup>. Après avoir franchi la colline, nous continuâmes notre route par des chemins escarpés jusqu'au hameau de Djifna, où est établie une mission catholique. Bien qu'il fût nuit close, il y avait cependant une lueur qui nous permit d'apercevoir de la

<sup>1</sup> S. Luc, II, 45, 46.

verdure et un beau panorama. Nous y campâmes. Nous étions en pays ami. Nos tentes étaient dressées sur une rampe formant le contre-fort d'une colline peu élevée.

Le lendemain, à l'aube du jour, après avoir visité l'église de la Mission, où j'éprouvai une agréable sensation, car j'y trouvai en pratique la simplicité chrétienne, nous nous mîmes de nouveau en route. A peu de distance, nous atteignîmes les montagnes d'Éphraïm, et bientôt nous nous trouvâmes engagés dans un vallon couvert de figuiers, de grenadiers et autres arbres, qui formaient un verger sauvage et pittoresque. Le sol était couvert de gazon et de fleurs qui croissaient entre des cailloux calcaires.

Vers neuf heures nous descendîmes dans une gorge affreuse, où l'on voit une caverne artificielle près de laquelle jaillit un tout petit filet d'eau, nommé bien à propos la source des Voleurs. Non loin de cette source, nous trouvâmes une vallée dont les pentes, qui descendent jusqu'aux bords de la route, étaient couvertes de vignobles. Nous laissâmes à gauche les villages d'Aïn-Abous, Béthel et Seiloun, ancien Schilo, que nous ne pûmes apercevoir.

Nous gravîmes de nouveau une montagne, d'où nous découvrîmes pour la première fois le grand Hermon et une immense étendue offrant l'aspect d'un beau paysage. C'était la plaine El-Makhnah, limitée à l'ouest par les deux montagnes jumelles Hébal et Garizim.

En traversant la plaine de Makhnah, et lorsque nous



nous approchâmes de Lebbona, nous rencontrâmes deux campagnardes revêtues de la tunique bleue, mais qu'à leur posture indécente nous reconnûmes vite pour des Samaritaines. Nous arrivâmes au puits de Jacob, où nous fîmes halte pour examiner ce lieu célèbre, connu aussi sous le nom de Puits de la Samaritaine, les ruines de l'église bâtie par les Croisés et le champ de Jacob. Le Puits de Jacob ou de la Samaritaine éveille, comme l'on sait, le souvenir du dialogue que Jésus-Christ y tint avec une femme du pays<sup>1</sup>. Il est remarquable par son ancienneté. Creusé dans le roc, à une très-grande profondeur, il se trouvait à sec lors de notre passage. Pour arriver à ce puits, on passe sur un monceau de pierres qui appartenaient à l'église. Le puits est entouré du champ donné par Jacob à son fils Joseph, dont nous nous contentâmes de regarder de loin le tombeau.

Après cette visite, nous nous engageâmes dans un vallon formé par les monts Garizim et Hébal, et bientôt nous découvrîmes Naplouse, nom qui fut substitué à celui de Sichem, ancienne capitale du royaume d'Israël. Nous pénétrâmes dans la ville dissidente par une rue longue occupée littéralement par un canal, dont les eaux courantes obstruaient notre route; car il y avait seulement deux berges trop étroites formant des trottoirs dallés et donnant passage à un ou deux piétons. Parfois nos chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre dans les eaux du canal. La popula-

<sup>1</sup> S. Jean, iv, 5 à 29.

tion, émue de notre présence, se retirait à l'intérieur des maisons. Quelques femmes cependant nous regardaient en nous faisant mauvaise figure. Nous traversâmes ainsi la ville, hors de laquelle nous trouvâmes nos tentes dressées dans une plaine et sous un charmant bosquet d'oliviers.

Je regrettai beaucoup de n'avoir pas le temps de visiter la synagogue samaritaine, où se trouve le fameux manuscrit du Pentateuque copié sur l'original de Moïse, si l'on en croit les Samaritains <sup>1</sup>, par Abisué, fils de Phinéas, et devant avoir par conséquent plus de trois mille cinq cents ans de date. Nous vîmes dans la ville quelques ruines, telles que celles de l'église de la Passion, où l'on remarque le portail, qui est encore bien conservé. Je me promenai seul sur un contre-fort du mont Garizim, sur lequel aboutissent les dernières maisons de la ville qui s'étend de ce côté en amphithéâtre. Le soir, les habitants, pour justifier leur triste renommée, commencèrent à tirer des coups de fusil, de sorte qu'en un moment tout Naplouse parut en feu. Dans une pareille circonstance, les précautions n'étaient pas à mépriser. Matthias déploya l'activité et la prévoyance d'un pru-

<sup>1</sup> En tout temps et en toutes choses il y a eu des supercheries. L'état de la civilisation actuelle, loin de diminuer cette sorte d'industrie, la laisse marcher de pair avec le progrès moderne. C'est surtout dans les choses religieuses que la fourberie exerce ses exploits les plus actifs. Ce qu'ont fait les prêtres de Naplouse pour relever l'ancienneté de leur manuscrit, c'est ce que font encore les représentants de toutes les religions.



dent général. Sans répondre au feu de l'ennemi, il posta autour des tentes des sentinelles qu'il visitait sans cesse. De cette manière, nous passâmes à Naplouse une nuit sous la tente et en quelque sorte sur un champ de bataille. Le lendemain, tout était tranquille et dans l'état normal.

Serrée entre le mont Hébal et le mont Garizim, la ville samaritaine présente un aspect d'une certaine importance; elle est peuplée de huit à dix mille habitants et fait un commerce assez considérable. Sa haine contre les chrétiens en général et contre les juifs en particulier passe de génération en génération depuis les temps les plus reculés. Cette haine n'empêche cependant pas la consommation que font les habitants de marchandises européennes revendues par des mains musulmanes.

Nonobstant la bénédiction prononcée par le Seigneur sur le mont Garizim et la malédiction qui fut infligée à la montagne d'Hébal<sup>1</sup>, la vallée du côté de la première montagne est aride, ainsi que toute la montagne bénie, tandis que le pied du mont Hébal présente une lisière de verdure des plus luxuriantes et des plus agréables. C'est le verger et le potager des Samaritains. Un torrent bordé des deux côtés par des jardins descend du vallon de Naplouse et verse ses eaux dans la Méditerranée, après avoir arrosé les vallées fertiles et la plaine de Saron.

Le système en usage dans ce pays pour mettre en

<sup>1</sup> *Deut.*, xi, 29.

mouvement les moulins à grain et pour arroser les champs est aussi simple que naturel; c'est en même temps le plus ancien. Ce système consiste à faire dériver l'eau du torrent par un canal latéral à lignes brisées qui tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent du courant principal. La chute d'eau établie par la dépression du terrain sert à faire mouvoir des machines et à arroser les champs situés plus bas.

Ces moulins se succèdent les uns aux autres, de manière que lorsqu'on les embrasse d'une hauteur quelconque, leur coupe présente un escalier de géant qui semble vouloir escalader le ciel, comme l'échelle de Jacob, mais qui s'arrête au pied des monts Hébal et Garizim.

Les Orientaux sont les hommes les plus routiniers du monde : ce qu'ils faisaient du temps d'Abraham, ils le font encore aujourd'hui. Il est donc probable que le même système d'arrosage qu'on voit à Naplouse date des premiers patriarches. Lorsque Abraham vint de la Mésopotamie à la recherche d'une nouvelle patrie, il s'arrêta à Sichem, endroit béni par le Seigneur, et où le patriarche dressa un autel<sup>1</sup>. Jacob y acheta un champ<sup>2</sup> dans lequel furent ensevelis les ossements de Joseph<sup>3</sup>.

Moïse indiquant spécialement les monts Garizim et Hébal, paraît avoir désigné Sichem comme l'endroit

<sup>1</sup> *Gen.*, XII, 6, 7.

<sup>2</sup> *Gen.*, XXXIII, 19.

<sup>3</sup> *Jos.*, XXIV, 32.



le plus propice à la fondation de la capitale d'Israël<sup>1</sup>. En effet, quand on compare ces plaines immenses dont la fertilité est presque égale à celle de l'Égypte, et ces torrents qui descendent des montagnes au pays de Juda, hérissé de ronces et de pierres, pays crispé et aride, manquant de toutes les ressources, on ne conçoit pas comment on le préféra à la Galilée pour fonder une ville qui devait être la première de la Palestine. Le lien aussi naturel que vif qui attache l'homme au lieu qui l'a vu naître peut seul nous expliquer la préférence que David et Salomon donnèrent à cette position, préférence étourdie, qui compromit l'empire juif en causant en grande partie le schisme qui divisa Israël.

Au lever du soleil, nous nous mîmes en route, après avoir jeté un coup d'œil sur le beau paysage qui s'étend à l'occident, depuis Sichem jusqu'à la Méditerranée. Après trois heures de marche, nous rencontrâmes une colonnade sans chapiteaux, puis plusieurs autres colonnes encore debout. Nous longâmes ces deux files de colonnes qui bordent la route jusqu'au pied d'une montagne. C'est l'avenue de Sébaste, l'ancienne Samarie, qui couronnait le sommet arrondi de cette montagne. Nous y visitâmes entre autres choses les ruines de l'église de Saint-Jean, au sommet de la montagne, d'où l'on jouit d'un admirable panorama, et nous descendîmes du côté opposé, c'est-à-dire du côté de l'ouest.

A midi, nous fîmes halte au bord d'un cours d'eau,

<sup>1</sup> *Deut.*, xi, 29, 30.

en face de Djennin. La ville, que nous ne visitâmes pas, est située sur le penchant d'une colline, où nous fîmes étape, pour arriver à la plaine d'Esdreton, qui s'étend à l'orient de l'autre côté de la colline. Nous pûmes jouir pendant quelques heures d'un agréable repos, au milieu d'une charmante oasis. Vers le soir, nous commençâmes à distinguer au nord une ceinture de collines qui bornaient brusquement la plaine : c'étaient les collines de Nazareth.

Une coupure pratiquée au milieu de ces éminences escarpées, qui laissent à peine entrevoir parmi les rochers quelques bouquets de verdure, marque l'emplacement où se trouve la patrie de Jésus-Christ. La ville est bâtie en étages superposés sur un plan fortement incliné; son entrée s'ouvre dans la plaine verdoyante d'Esdreton et franchit la montagne par une ouverture s'élargissant vers le fond, telle que l'anse d'une baie. Sur le premier étage, formé par un pli de terrain, se présente un joli édifice avec une belle façade : c'est l'hospice latin, où logent les pèlerins. Près de l'entrée, l'horizon est serré et ne laisse apercevoir qu'un amas de maisons et de ruelles tortueuses en pentes scabreuses; mais si l'on s'élève au-dessus de la ville, le regard s'étend sur la plaine et embrasse un immense panorama, embelli par le mont Thabor, le Gelboé, le petit et le grand Hermon et les montagnes jordaniques à l'est et au sud-est; au nord les montagnes de Chanaan, la chaîne maritime qui domine Acre et Safed.



A l'ouest et au sud-ouest, on aperçoit la Méditerranée, le mont Carmel, les montagnes de Megeddo et celles de Sichem et d'Éphraïm.

Nazareth présente un aspect général d'aisance et de gaieté peu commun en Orient. Les habitants sont plus francs et moins intolérants que les musulmans.

Le costume d'une grande partie des femmes est le même que celui que portait la Vierge, c'est-à-dire d'une grande simplicité, quoique certains peintres, certains sculpteurs et même des prêtres chrétiens persistent à affubler la gracieuse Mère du Christ de tous les oripeaux et de tous les caprices de la mode du temps.

Beaucoup d'autres femmes sont habillées à la turque. On voit cependant, tant à Nazareth qu'à Jérusalem, dans les églises catholiques, des femmes ayant les seins entièrement nus, ce qui ne paraît pas scandaliser les regards des Frères latins. Parmi les hommes, il y en a quelques-uns qui portent la tunique de soie bleue, comme celle dont se couvrait Jésus-Christ; les autres sont vêtus de la fustanelle et du burnous.

La majorité de la population est chrétienne. Composée de Grecs, de Maronites, de catholiques et de musulmans, elle atteint le chiffre de trois à quatre mille habitants.

Invité à voir les cérémonies d'un mariage maronite, je me rendis à l'église. Le curé était, si je ne me trompe, le beau-frère de Joseph Karam. Le fiancé était un homme qui approchait de la quarantaine, au teint

basané, aux cheveux noirs coupés court et très-luisants, à la mine sérieuse et au regard vif et pénétrant. Je ne puis rien dire de la fiancée, tant son voile était grand et épais. Tous les deux étaient entourés de leurs témoins, qui tenaient la main droite sur la tête des fiancés et soutenaient six à huit paires de bracelets en argent ciselé.

On employa des heures entières à prier et à chanter. Après la bénédiction, les mains élevées sur la tête des fiancés s'abaissèrent, puis les bracelets furent déposés dans une assiette ordinaire, et on les passa ensuite au bras de la fiancée. Après cette cérémonie, on se mit en procession dans l'intérieur de l'église, en faisant quatre stations aux points cardinaux. Pendant le parcours, une des marraines guidait la mariée, qui, ne voyant pas clair à cause de l'épaisseur de son voile, chancelait à chaque pas en marchant. Les cérémonies terminées, on commença l'acte de la purification par l'eau de rose bénite; on arrosa d'abord les nouveaux mariés et puis les assistants. Au milieu de cette scène, on enleva en un clin d'œil le nouveau marié et on l'enferma dans la sacristie.

Guidée par sa marraine, la mariée sortit de l'église, à la porte de laquelle elle trouva un cheval blanc élégamment caparaçonné qui avait une corde en guise de bride. La jeune dame sauta sur la selle avec la dextérité d'un cavalier accompli. Sans se découvrir, elle laissa pourtant apercevoir, en s'assujettissant sur sa monture, deux petits pieds enfoncés dans de larges brode-



quins jaunes. Les jeunes gens se disputèrent l'honneur de tirer la corde du cheval et de le conduire à la maison des parents de la mariée. Un jeune homme, vêtu de soie jaune et faisant l'effet d'un arlequin, eut gain de cause; un jeune garçon pria et pleura jusqu'à ce qu'on l'eût mis en croupe. Ces petits incidents passés, le cortège défila par le dédale des ruelles tortueuses de Nazareth. Il était composé d'une multitude de personnes à pied, de jeunes filles et de jeunes hommes qui chantaient et jouaient de l'atabale, du luth, du tambourin et de la trompette. Une fois arrivé au lieu de destination, on laissa la jeune femme chez elle, et on alla chercher le prisonnier de l'église avec les mêmes cérémonies et le même tapage. C'est après la réunion des époux que commence le festin, qui dure un temps proportionné à leur fortune. Il y a des mariages dont les noces ne finissent qu'à la quinzième journée<sup>1</sup>.

En sortant de l'église maronite, on me présenta au curé, qui me reçut, ainsi que deux ou trois de mes jeunes compagnons de pèlerinage, avec une amabilité tout orientale. On nous donna du café et des liqueurs. Une des filles du curé maronite me croyant un personnage ecclésiastique, me baisa la main en signe de

<sup>1</sup> Le mariage dont je parle et dont je ne fais que donner une simple idée était fait entre gens peu aisés. Les noces durèrent seulement un jour et une nuit. Il y a bien de la différence entre cette coutume primitive et ce qui se passe à cet égard aux États-Unis, où tout se fait à la vapeur, et où les fiancés se marient en toilette de voyage.

respect. En sortant de chez le curé, nous visitâmes l'église grecque de Saint-Gabriel, pour assister à une cérémonie ayant trait au feu sacré. J'avais entendu parler à Jérusalem de cette sorte de volcan divin dont les laves embrasent souvent, chez les Grecs, plus d'un cœur novice, et je regrettais de ne l'avoir pas vu. Je profitai donc de l'occasion pour voir une partie de cette cérémonie païenne adoptée par les Perses et la plupart des peuples qui regardaient le feu comme une divinité, et adoraient le soleil, symbole du feu le plus pur.

Tout le monde sait ce que c'est que le feu sacré des Grecs : c'est celui qui brûlait sans cesse à Athènes et à Delphes et qui était entretenu par des vestales. Il existe encore dans un temple des Guèbres, dans les Indes, un feu sacré qui fut apporté de la Perse et brûle, dit-on, sans interruption depuis douze cents ans. Les catholiques renouvellent leur feu sacré le samedi saint. A l'occasion de cette cérémonie, les Grecs montrent le plus grand enthousiasme et se précipitent sur l'étincelle sacrée pour y allumer chacun leur bougie.

Nous entrâmes, à Nazareth, dans l'atelier de saint Joseph. C'est une chapelle réparée à neuf, où l'on ne voit pas la moindre trace du ménage du charpentier qui eut la gloire d'enseigner son métier à Jésus-Christ. Nous visitâmes aussi la synagogue où enseigna Notre-Seigneur, ainsi que la fontaine nommée de la Vierge, où les gens de Nazareth puisent de l'eau dans des



cruches, comme le faisaient autrefois les jeunes filles parmi lesquelles probablement se mêlait la vierge Marie. Nous vîmes aussi la *mensa Christi*. On désigne sous ce nom, à tort ou à raison, une grande pierre élevée en forme de table qui servit à Jésus et à ses disciples. Nous assistâmes enfin, au collège des Dames de Nazareth, à la communion de quelques demoiselles, élèves du même collège. Cette cérémonie fut faite avec la plus grande pompe; il y eut une messe solennelle et une allocution en arabe prononcée par un frère bénédictin espagnol.

Je me promenai seul, tantôt du côté du sud, où l'on place le ravin dans lequel les Juifs voulurent précipiter Jésus-Christ (ce qui n'est pas bien avéré, au moins quant à l'emplacement), et tantôt du côté du nord. En rentrant à Nazareth, je suivis un sentier surplombant la plaine d'Esdreton et formant une espèce de passage étroit adossé à la colline, qui de ce côté de la ville est taillée à pic. Les parois du ravin sont crevassées de petites cavernes; j'en visitai quelques-unes; elles servaient d'habitation à de pauvres gens qui s'occupaient à fabriquer des nattes de roseau et autres tissus de paille. Lorsque j'atteignis la première maison de Nazareth, trois ou quatre jeunes gens m'invitèrent poliment à y entrer. Acceptant leur aimable invitation, je m'assis à la place d'honneur qui m'était indiquée; c'était une natte étendue contre l'un des murs de l'unique pièce de la maison. Je m'y plaçai, les jambes allongées sur le divan. En face de

moi, il y avait une autre natte sur laquelle se trouvaient quelques femmes accroupies. Les jeunes gens, au nombre de six à huit, faisant cercle autour de nous, s'asseyaient tantôt sur le divan des dames, tantôt auprès de moi. Une femme âgée était occupée à faire la cuisine dans un des coins de la salle. Comme l'appareil culinaire n'était pas compliqué, je puis en donner une description complète. Il consistait en une pierre à face polie, telle qu'une meule à broyer des couleurs; l'artiste<sup>1</sup> plaçait sur la dalle quelques morceaux de viande de mouton séchée au soleil, qu'elle broyait et pétrissait avec une molette jusqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte; elle y ajoutait quelques ingrédients qui donnaient à ce mets un goût exquis. De temps en temps, quelqu'un des assistants s'approchait de la meule et mettait le doigt dans la pâte pour la goûter, puis faisait des réflexions à la suite desquelles la pâtissière ajoutait tantôt de la viande, tantôt du sel ou d'autres apprêts. Lorsque la préparation était arrivée au point désiré, la femme lui donnait la forme d'une longue tranche de saucisson. Les gâteaux étaient façonnés avec une adresse égale à celle des fabricants de beurre en Suisse. Elle les donnait ensuite aux hommes, qui, les prenant entre leurs doigts, les offraient à la dame de leur choix.

On me régala de ces boulettes fabriquées en ma présence. Le pain arabe, très-bon du reste, était dis-

<sup>1</sup> Bien des cuisiniers et pâtissiers se croiraient déshonorés si on les appelait autrement.



tribué à discrétion, et les bouteilles d'anisette circulaient sans interruption.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que je me trouvais dans une salle de bal. La danse singulière que l'on exécutait n'était pas entièrement nouvelle pour moi, car j'avais vu quelque chose de semblable dans les bals champêtres, au Brésil, chez certaines populations qui tiennent le milieu entre le sauvage et l'homme policé. On s'y prenait de la manière suivante : le cavalier faisait un tour dans la salle en exécutant des pas désordonnés, se trémoussant de son mieux en toutes sortes de contorsions du corps, des bras et des jambes, et agitant ses doigts en guise de castagnettes. Après avoir rassasié la société de ses évolutions, le danseur s'adressait à une dame, qui s'efforçait à son tour de gagner les suffrages des spectateurs. Plus elle remuait le corps dans ses gambades, plus on l'applaudissait. Je distinguai un pas qu'on exécute au Brésil sous le nom de *fieira* (filière), et dans lequel le cavalier fait une gracieuse invitation à la dame pour la faire passer en dansant par la filière. C'est de cette danse voluptueuse, qui n'est pas sans grâce, que sont sortis le *boléro*, le *fandango* chez les Espagnols, et le *lundu* chez les Brésiliens.

Bien que je ne dansasse pas, je m'amusais cependant à voir ces curieuses évolutions chorégraphiques. Je me contentais de faire en souriant une inclinaison de tête lorsqu'une dame s'adressait à moi. Le temps passait très-vite et je m'oubliais au milieu de ces

bonnes gens, lorsqu'un Maronite de ma connaissance, parent de Joseph Karam, entra dans la salle, où il fut très-surpris de me trouver : il croyait que je m'étais égaré. Il me proposa de m'accompagner jusqu'au couvent, et j'acceptai son offre.

Dans la matinée du 10 avril, notre caravane prit la route de Tibériade. Nous nous dirigeâmes vers le mont Thabor, qui s'élève à l'est de la plaine d'Es-drelon; mais nous fûmes obligés de prendre un chemin détourné pour éviter la rencontre d'une tribu de Bédouins intraitables. Le moindre désagrément qui pouvait nous arriver, était de nous voir arrêter et mettre à la rançon. Les environs du mont Thabor sont, du reste, encombrés dans la saison du printemps de ces peuples nomades qui viennent du désert pour engraisser leurs troupeaux. Au lieu des céréales que nous avons vues dans les environs de Nazareth, nous avons devant les yeux des prairies naturelles qui se prêtent admirablement aux besoins des habitants du désert. On ne rencontre pas dans ces contrées un seul cours d'eau ni aucune fontaine jaillissante. Quelques bassins naturels et quelques puits creusés par les anciens, voilà ce qu'il faut aux Bédouins pour entretenir leur misérable existence et abreuver leurs admirables troupeaux. A la fin de la saison des pluies, l'eau devient bourbeuse, saumâtre et d'une odeur de salpêtre très-prononcée. Le mélange des urines des animaux la rend impotable à tout autre peuple; mais pour les Bédouins, il paraît que cette



eau est non-seulement salubre, mais d'un goût délicieux.

Au pied du Thabor, nous traversâmes le campement d'une autre peuplade bédouine qui voulut nous vendre de petits fromages. Les tentes n'étaient pas sphériques, comme le sont en général ces demeures ambulantes; elles étaient dressées à pans coupés, allongés, et le toit était formé d'une toile teinte en noir. Nous y vîmes des chevaux arabes d'une beauté admirable; une grande quantité de chameaux et de bêtes à cornes y paissaient tranquillement.

Vers midi, nous gravîmes le mont Thabor. L'ascension n'en étant pas très-rapide, nous la fîmes à cheval. La montagne est littéralement couverte de futaies peu élevées et composées en grande partie de chênes rabougris; on y voit aussi le *peganum harmala*, l'absinthe, et des fleurs telles que l'amaryllis, le pseudo-narcissus.

Le sommet de la montagne, d'où l'on découvre une perspective splendide, était couvert de céréales verdoyantes. Des campagnards, qui venaient de couper du blé vert, s'étaient étendus par terre, la tête découverte, pour mieux recevoir le rayonnement d'un soleil ardent. Nous passâmes près des ruines d'une ancienne citadelle, de quelques temples, et près d'une église grecque en construction. Nous nous arrêtâmes sur le versant oriental du plateau, où se trouve une chapelle souterraine; elle est bâtie à l'endroit où la tradition place le prodige de la transfiguration de Jésus-Christ. Notre aumônier célébra la messe dans cette chapelle.

Après le sacrifice, chacun se livra au plaisir d'admirer tout à son aise les beaux paysages environnants, soit du côté de la plaine d'Esdrelon, soit du côté du Jourdain. Je cueillis quelques fleurs et j'achetai à un paysan de petits cubes de pierre de différentes couleurs, qui avaient servi, m'a-t-il dit, à composer les belles mosaïques qu'on voyait jadis dans les églises bâties au sommet du mont Thabor. Nous partîmes enfin pour Tibériade, où nous arrivâmes à la nuit tombante.

Nos tentes étaient dressées sur le bord du lac de Tibériade et sur une éminence qui domine une grande partie de la ville, ainsi que presque toute la circonférence du lac. Bien que plus petit, ce lac présente l'aspect du lac de Constance, en Suisse. Avant la commotion qui a rendu amères les eaux du lac Asphaltite, les eaux de la mer de Siddim devaient être pareilles à celles de la mer de Galilée <sup>1</sup>.

L'atmosphère devenant très-chargée d'électricité, et les nuages s'agglomérant sur nos têtes, nous ne pûmes bientôt plus jouir de la vue du lac et de ses rivages. Ce paysage riant, qui nous causait tant de plaisir à contempler, fut bientôt transformé en un spectacle grandiose. La nature, dont la sérénité avait

<sup>1</sup> Il est à regretter que les habitants de Jéricho ne se soient pas avisés de demander au prophète Élisée de jeter quelques poignées de sel dans la mer Morte, afin de rendre ses eaux douces, comme il l'a fait pour les eaux amères de la fontaine qui porte son nom à Jéricho, et qui est si proche de cette mer.



fait place à de puissantes commotions atmosphériques, se trouva en un moment dans un complet bouleversement; le vent sifflait sur la surface du lac et le fouettait avec une telle fureur que des vagues énormes venaient se briser avec fracas contre les rochers. De l'intérieur de nos tentes, nous entendions les efforts violents de la rafale, qui faillit plus d'une fois enlever nos légères toitures.

Les éclairs se succédaient sans interruption; heureusement le tonnerre, qui assourdissait nos oreilles, lançait contre les flots et les montagnes ses décharges fulminantes et épargnait les pauvres pèlerins.

Nous eûmes ainsi la preuve du phénomène contesté par quelques personnes, et qui, à la vérité, ne se produit que rarement : je veux parler d'une tempête sur le lac de Tibériade semblable à celle dont il est question dans l'Évangile, et par laquelle Jésus-Christ et ses disciples naviguant sur le lac furent mis en danger<sup>1</sup>.

Le lendemain, tout était tranquille : le calme avait succédé au trouble de l'atmosphère; les éléments étaient rentrés dans leur état normal. En parcourant les plages du lac, j'eus l'occasion d'observer la hauteur à laquelle s'étaient élevées les vagues pendant l'orage de la nuit passée; elles marquaient sur le rivage, par les traces qu'elles y avaient laissées, un espace mouillé d'au moins dix mètres.

On ne peut pas nier les grands avantages qu'on

<sup>1</sup> S. Matth., VIII, 24, 25; S. Marc, IV, 37, 38; S. Luc, VIII, 23, 24.

recueille des voyages en caravane aux lieux saints ; mais il y a aussi quelques inconvénients, surtout pour ceux qui désirent voir avec détail tous les lieux remarquables où le divin Maître fit entendre sa voix. J'ai passé, par exemple, des heures entières à contempler de loin le rivage oriental du lac, et j'eus le grand regret de ne pouvoir aller jusqu'à Capharnaïm, dont je pouvais parfaitement, avec ma longue-vue, distinguer l'emplacement et les environs en pente douce.

Nous dûmes nous conformer à l'itinéraire tracé par le comité central des pèlerinages et nous contenter de visiter la ville de Tibériade, puis revenir à Nazareth.

Tibériade ou Tabariéh, comme disent les Arabes, est une ville d'un aspect agréable ; elle est située sur la rive occidentale du lac de ce nom et dans une plaine étroite. Sur cette rive, et à quelques minutes de la ville, il y a une fontaine thermale qui jouit d'une certaine célébrité dans la contrée. Les habitants sont pour la plupart des Juifs, parmi lesquels on voit des types admirables ; en général, ils ont le teint plus clair que ceux des autres contrées.

C'était un samedi (11 avril), jour de sabbat. Je visitai la synagogue, où les fideles remplissaient l'acte religieux en se conformant le plus possible aux anciens rites de l'Église primitive. Les docteurs, assis sur des nattes à l'entrée de la synagogue, ayant leurs livres étendus sur des coussins, enseignaient les versets de la loi. On entendait à l'intérieur la lecture à haute voix. Debout dans des niches en forme de gué-



rites ne pouvant contenir qu'une seule personne, et placées autour du Saint des saints, les fidèles récitaient des versets de l'Ancien Testament en se livrant à la déclamation la plus étrange. Près de moi, une jeune fille priait en frappant avec force la lèvre inférieure contre l'autre lèvre, faisant des contorsions qui la défiguraient; elle lisait en élevant plus ou moins la voix et devenait furieuse, tantôt frappant de sa main blanche contre le livre qu'elle tenait ouvert, tantôt le fermant avec rage et le jetant violemment sur une planche qui lui servait d'appui; puis, grinçant des dents, elle battait la planche avec désespoir, pleurait, sanglotait, et bientôt recommençait ses simagrées en chantant en fausset des psaumes de David. En entendant ces déclamations désordonnées et ce tapage étrange de la synagogue, je me figurais être dans une maison d'aliénés.

Les femmes se promenaient dans la ville décolletées et sans voile, portant à profusion des bracelets et des colliers d'or. En général, la population est aimable et adonnée aux spéculations commerciales, selon la tradition immémoriale des Juifs. Ils parlent, outre l'arabe, qui est la langue du pays, l'espagnol, le portugais et l'allemand; il est probable que quelques-uns parlent aussi le français, car les Juifs sont de grands polyglottes.

Nous allâmes voir l'église de Saint-Pierre, qui est très-bien conservée et passe pour être un des édifices chrétiens des plus anciens en Palestine. Après cette

visite, nous quittâmes Tibériade dans la matinée du 12 avril, et le même jour Nazareth revit encore une fois notre caravane, qui reçut des Pères franciscains l'accueil le plus distingué.

Nous ouvrimmes la marche en montant par une pente douce formée de scories volcaniques, jusqu'à un plateau d'où on aperçoit la montagne de Safed, le grand Hermon et le mont Thabor.

En continuant notre chemin, nous atteignimes un tertre auquel les pèlerins donnent le nom de table du Christ. On y voit des croix gravées sur le rocher, peut-être par des chrétiens au temps des croisades. A tort ou à raison, la tradition place dans cet endroit l'acte de la multiplication des pains<sup>1</sup>. Après la *mensa Christi*, nous laissâmes la plaine pour gravir une colline nommée les Cornes de Hattin, sur laquelle Jésus-Christ prononça, d'après la tradition, le sermon de la montagne. C'est pour cette cause qu'on donne à la colline le nom de mont des Béatitudes<sup>2</sup>.

En quittant les Cornes de Hattin, nous gagnâmes la magnifique plaine où fut livrée la bataille de Hattin, dite aussi de Tibériade, dans laquelle l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, fut écrasée par Saladin en 1187.

Vers le soir, nous passâmes à côté de Cana, célèbre par les noces dans lesquelles l'eau ou le mauvais vin fut changé en une liqueur délicieuse pour régaler les

<sup>1</sup> S. Luc, ix, 10 à 17.

<sup>2</sup> S. Matth., v, 1 à 12.



nouveaux mariés et les convives<sup>1</sup>. Nous y fîmes halte au pied d'une fontaine qui jaillissait de l'escarpement d'un vallon rocailleux. A cette fontaine, d'où nous découvrions une partie de Cana, il y avait plusieurs femmes à demi vêtues lavant du linge, entourées de petites filles toutes nues. Pour arriver à Nazareth, nous traversâmes un grand nombre de collines qui rendaient le terrain très-accidenté; la route cependant était passablement bonne et nous offrait parfois des paysages superbes. Nous passâmes auprès de Sephoris, que nous vîmes à une certaine distance sur le penchant d'une haute colline. Vue de loin, l'ancienne capitale de la Galilée, patrie de saint Joachim et de sainte Anne, nous présenta un joli aspect et nous parut plus grande qu'elle ne l'est en réalité aujourd'hui.

En rentrant à Nazareth, nous eûmes le plaisir de rencontrer M. de la Bélangière, qui n'avait pas quitté cette ville pendant notre excursion, et qui témoigna une vive satisfaction de nous revoir.

<sup>1</sup> S. Jean, II, 1 à 10.

## CHAPITRE DIXIÈME.

## L'AVÈNEMENT DU MESSIE.

La prédiction des choses futures est un don accordé par Dieu à quelques-uns de ses élus, comme il accorde à quelques autres le don de la poésie, celui des sciences ou des beaux-arts.

L'homme a quelque chose qui l'enchaîne à la Divinité. C'est surtout lorsqu'il se met à raisonner sur la prescience, qui pourtant ne peut appartenir qu'à Dieu seul, que l'homme se met le plus en rapport avec l'Être suprême.

Lorsque l'exercice de cette faculté est soumis à des règles, on l'appelle science augurale, et ceux qui l'exercent se nomment *augures* ou *devins*. Parfois cette intuition de l'avenir s'affranchit des règles établies pour la diriger : elle prend un essor poétique et merveilleux qui l'élève presque jusqu'à Dieu ; l'augure est alors un prophète, et sa prédiction une prophétie. Une des particularités distinctives de ces sortes de prédictions, c'est l'absence de clarté : en effet, plus elles sont métaphysiques et obscures, plus elles ont de valeur aux yeux des intéressés, qui les refondent dans le moule de leurs caprices et de leur fantaisie.

Comme la science augurale ne repose sur aucune



base certaine, les nations éclairées par le flambeau de Jésus-Christ l'abandonnèrent bientôt. En Orient, au contraire, on cultive encore cette science conjecturale, dont le vague paraît charmer les savants du pays et entraîner le peuple. Ils la divisent en plusieurs branches qui ont trait à la morale, à la religion, à la politique et à la médecine.

Comme dans la nature physique tous les extrêmes se touchent, la nature spirituelle ne devait pas être hors de cette loi universelle. L'esprit humain devait donc s'enchaîner à celui de Dieu. C'est ainsi que Moïse, dans ses élucubrations prophétiques, devine que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance<sup>1</sup>. Raisonnant avec plus de sûreté sur les faits consommés que sur les choses à venir, le grand prophète annonça à plusieurs reprises, et avec toute la clarté de son génie, sa grande découverte de la création de l'homme, par laquelle on arrivait à la connaissance de la double nature de Dieu : forme corporelle et essence spirituelle.

La liaison entre l'esprit de l'homme et celui de Dieu fut bien facile à trouver ; mais l'embarras dut se présenter naturellement à Moïse, lorsqu'il fut question de l'essence matérielle. En vérité, il y a un vide insondable entre la nature humaine et celle du Créateur. Le prophète cependant ne se laissa pas embarrasser. A la fin de sa vie il trouva l'anneau qui devait établir l'enchaînement entre la nature corporelle de l'homme

<sup>1</sup> *Gen.*, I, 26 et suiv.

et la nature de Dieu. « Le Seigneur votre Dieu, a-t-il dit, vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères : vous l'écouteriez <sup>1</sup>. »

Il paraît que Moïse reçut cette inspiration de la prédiction du prophète Balaam au roi Balac, où il est dit : « Je le verrai, ce Sauveur, mais non maintenant; je le considérerai, mais non pas de près. Une étoile annoncera à mes descendants la naissance de ce puissant roi, qui sortira de Jacob <sup>2</sup>. »

Bien que Balaam dans ses réponses au roi Balac mêle des faits près de s'accomplir et dont l'issue n'était pas difficile à prévoir, même par une intelligence ordinaire, on ne peut nier que le devin idolâtre, dans l'état d'éréthisme nerveux dans lequel il était tombé lorsqu'il entretenait un dialogue avec son ânesse, ne donnât suffisamment à Moïse l'idée de l'apparition d'un autre grand prophète.

Lancé dans le judaïsme, cet embryon prophétique manquait de développement pour produire le fruit désiré. Ce fut la tâche des autres prophètes, successeurs de Moïse et de Balaam. Ces prophètes font leur possible pour expliquer cette idée de Moïse et de Balaam. Ils entrent dans des détails biographiques sur le personnage qui devait être le plus grand des prophètes. Chose singulière, aucun de ces hommes inspirés ne reçoit le don de tout raconter à la fois. Chacun d'eux pronostique séparément quelques-uns

<sup>1</sup> *Deut.*, xviii, 15.

<sup>2</sup> *Nomb.*, xxiv, 17.



des attributs qui devaient être le partage de l'élu de Dieu. Une autre particularité de ces prophéties, c'est qu'elles ont un point d'appui sur un fait consommé, et d'où elles partent pour arriver à l'inconnu.

En effet, Isaïe, le premier et le plus renommé des prophètes de second ordre, et dont la puissance était si considérable qu'il faisait reculer le cours du soleil pour guérir d'un ulcère le roi Ezéchias<sup>1</sup>, confirma l'apparition du Sauveur, ajoutant que ce Sauveur devait naître d'une vierge et être nommé Emmanuel, et qu'il serait son parent, c'est-à-dire de la race de David. Il prédit le mystère de l'incarnation du Verbe, la transformation de la synagogue en une nouvelle Église qui devait être répandue par toute la terre, et le précurseur du Christ. Il figure le Messie comme bâtissant de nouveaux mondes, et fondant par la force de sa parole des sociétés si bien constituées, que l'espèce humaine arrive à une paix générale. Il prétend que dans cet état de paix et de concorde Jérusalem deviendra la capitale du monde, et que les étrangers y arriveront pour entendre la gloire du Seigneur et servir les citoyens en qualité de pasteurs et de vignerons.

Isaïe prévoit l'opprobre, les tourments et la mort de l'Agneau divin. Il dit que le sang des méchants, éclaboussé sur la tunique du Sauveur, sera répandu sur les méchants, et servira à racheter les péchés du genre humain. Il va jusqu'à prédire le jugement

<sup>1</sup> *IV Rois*, xx, 11; *Eccl.*, xlviii, 25, 26.

dernier. « Dieu va apparaître, a-t-il dit, dans les feux, et son char fondra comme la tempête pour répandre son indignation et sa fureur, et pour exercer sa vengeance au milieu des flammes. Il viendra armé de son glaive pour juger toute chair : le nombre de ceux que le Seigneur tuera se multipliera à l'infini<sup>1</sup>. »

Jérémie consacra plus particulièrement ses prophéties aux affaires terrestres. Pratique et positif, il se borne à se lamenter sur le sort de Jérusalem et à donner de sévères conseils à ses compatriotes.

L'ange Gabriel annonça clairement à Daniel la venue de celui qu'il appela le Christ (en hébreu Massiah). Plus hardi dans ses prophéties, Daniel, se disant le fils de l'homme, arriva jusqu'à fixer l'époque de l'apparition du Messie, dont la mission était de délivrer non-seulement les Juifs du pouvoir des Chaldéens, mais d'abrèger le temps de la délivrance de tous les hommes de l'esclavage du démon. Il dit donc que le peuple de Dieu et la ville sainte seraient libérés dans soixante-dix semaines; que Dieu avait marqué ce temps afin que les prévarications disparussent, que le péché trouvât sa fin, que l'iniquité fût effacée, que la justice éternelle vînt, que les prévisions et les prophéties fussent accomplies, et que le Saint des saints fût oint. Daniel continua de cette façon : « Après l'ordre d'Artaxerxès pour rebâtir le temple de Jérusalem, jusqu'à l'apparition du Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; que lorsque ce temps sera

<sup>1</sup> Isaïe, LXVI, 15, 16.



écoulé, le Christ sera mis à mort, et que le peuple qui doit le renier ne sera plus son peuple<sup>1</sup>. »

Osée approfondit l'idée de l'enfer, déjà connue du temps de Moïse<sup>2</sup>. Joël donne une description plus complète du jugement dernier, en faisant comparaître dans la vallée de Josaphat, pour y entendre le terrible jugement, les peuples répandus par toute la terre<sup>3</sup>.

Michée revient sur l'apparition du Christ. Il dit que celui qui doit régner dans Israël sera enfanté dans la petite ville de Bethléem, appelée Éphrata. Sophonie dit que le Seigneur ressuscitera pour se venger de son peuple au jour du jugement dernier<sup>4</sup>.

Aggée appelle le Messie le Désiré de toutes les nations, et dit qu'il sera annoncé dans peu de temps par un ébranlement du ciel, de la terre, de la mer et de tout l'univers. Tel sera le prodige de cet événement opéré par le Seigneur des armées<sup>5</sup>.

Zacharie, sous l'impression de la captivité de Babylone, rectifie le titre de Dieu des armées attribué au Tout-Puissant, et dit que le serviteur du Seigneur, nommé l'Orient, viendra pour être la pierre principale du temple de Jérusalem, qu'il bâtira de concert avec le grand prêtre Jésus; que cette pierre unique sera dotée de sept yeux, sous lesquels sera effacée l'ini-

<sup>1</sup> Daniel, ix, 25, 26.

<sup>2</sup> Osée, xiii, 14, 15.

<sup>3</sup> Joël, iii, 1, 2.

<sup>4</sup> Michée, v, 2; Sophonie, iii, 8.

<sup>5</sup> Aggée, ii, 7, 8.

quité de la terre. Il ajoute que l'Orient sera un germe qui poussera de lui-même, et qui, assis sur son trône et couvert de gloire, dominera de tout son pouvoir; qu'il y aura une alliance de paix avec le grand prêtre Jésus, qui s'assiéra aussi sur son trône. Ainsi est-il encore dit : « Soyez comblée de joie, poussez des cris d'allégresse, fille de Sion, fille de Jérusalem. Voici votre roi, ce roi juste, qui vient pour vous sauver. Il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse<sup>1</sup>. »

Malachie ferme enfin la carrière prophétique, en annonçant comme Isaïe la venue d'un ange, précurseur du Messie. Il confirme l'apparition du même Messie, qu'il compare à un feu qui, dans la purification, fondra les lévites comme le feu fond les métaux. Le prophète prédit aussi le jugement dernier, dont l'avènement aura lieu dans un jour de feu, semblable à une fournaise ardente, qui consumera comme de la paille tous les superbes et tous ceux qui commettent l'iniquité<sup>2</sup>.

Voici l'impression laissée par les prophètes sur l'esprit des Juifs, au sujet du personnage qui devait rétablir leur autonomie et les relever de l'avilissement dans lequel ils étaient tombés, et réédifier la monarchie puissante des temps de David. Eu égard au démantèlement dans lequel la nation juive se trouvait, il fallait un prodige pour conduire les choses à un état

<sup>1</sup> Zacharie, ix, 9.

<sup>2</sup> Malachie, iii, 1 à 3; iv, 1.



normal. C'est pourquoi les prophètes attribuaient au roi, sauveur des Juifs, les deux natures, divine et humaine, afin que son autorité théocratique, basée sur un mystère, pût être plus solide et plus respectée. Le Messie devait donc être fils de Dieu, non comme le sont tous les hommes, mais engendré immédiatement et sans détour dans une vierge humaine.

De la tribu de Juda, né à Bethléem, il devait être descendant de David par sa mère, qui lui communiquerait la forme humaine; il devait donc de ce côté hériter le pouvoir temporel, de même que de son père, l'Éternel, lui revenait directement le Verbe destiné à éclairer le genre humain. Assis sur le trône de ses ancêtres, l'oint du Seigneur devait, comme Moïse, cumuler le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; consolider la suprématie de la nation juive en assujettissant à sa puissance tous les peuples de la terre, et en établissant une paix et une concorde universelle.

Voilà le rêve patriotique des anachorètes qui, du fond des cavernes et du haut des rochers escarpés de la Palestine, concevaient la merveilleuse prétention de réaliser la plus gigantesque et la plus fantastique des utopies. Les Juifs ont eu cependant la gloire immortelle de voir sortir de leur race celui qui alluma le flambeau destiné à éclairer la route par laquelle le monde doit arriver à la réalisation d'une partie de ce rêve.

Moïse donna des règles invariables pour distinguer les vraies prophéties des fausses<sup>1</sup>. Lorsque la chose

<sup>1</sup> *Deut.*, XIII, 1 à 3; XVIII, 22.

prédite, dit-il, ne se réalise pas ou se réalise autrement, c'est que le prophète qui a annoncé l'événement est un visionnaire, un conteur de songes. Donc le Fils de la Vierge Marie, pour être reconnu comme le Messie, selon les Juifs, devait réunir toutes les qualités et tous les attributs prédits par les prophètes; et s'il ne les réunit pas, ou les prophètes ont menti, ou le fils de Marie n'est pas le Christ.

Délicate et épineuse fut la tâche de saint Matthieu, lorsque, écrivant le premier l'histoire de Jésus-Christ, il voulut débrouiller le chaos des prophéties, pour les mettre d'accord avec la naissance de Jésus considéré comme le Messie. En effet, l'évangéliste, pour prouver que Jésus est de la famille royale de David, commence par développer sa généalogie<sup>1</sup>, et dit par conclusion que saint Joseph, père d'adoption de Jésus, était descendant du roi David au vingt-huitième degré. Quant à l'origine paternelle de Jésus, l'évangéliste s'en rapporte à un prodige opéré directement par le Créateur.

En effet, il n'y a pas de preuves positives de la paternité mystérieuse de Jésus-Christ. Il y a un document qui pourrait fournir des indications à ce sujet et sur les autres attributs du Messie prédit par les prophètes, c'est l'interrogatoire que subit Jésus-Christ devant Ponce-Pilate, et qui commença au moment de son arrestation par les soldats qui le trainèrent au prince des prêtres. Malheureusement cette pièce est la plus altérée de toutes celles qui ont été rapportées

<sup>1</sup> S. Matth., 1, 1 à 17.



par les évangélistes. Tout en croyant donner gain de cause au mystère, les évangélistes ou l'Église apostolique ne sont parvenus qu'à rendre plus difficile la manifestation de la vérité.

Quand on jette un coup d'œil impartial sur l'interrogatoire, et que l'on compare les réponses du Maître avec sa manière de parler, dans laquelle la vérité flamboie jusque dans les moindres choses, on est naturellement porté à douter de l'authenticité de la pièce en question.

Dans saint Matthieu, l'arrestation de Jésus se passe comme il suit : Après la salutation et le baiser de Judas, Jésus dit à son disciple : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? » En même temps les soldats s'avancèrent, se saisirent de lui, et l'arrêtèrent. Saint Pierre coupa une oreille à l'un de ces gens en voulant défendre son maître. Mais Jésus lui dit : « Remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui serviront de l'épée périront par l'épée<sup>1</sup>. Et pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges<sup>2</sup>? » Puis Jésus s'adressant aux soldats, leur dit : « Vous êtes venus ici pour me prendre comme si j'étais un voleur ; j'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté. »

<sup>1</sup> Cette sentence ne peut pas être de Jésus-Christ, car elle ne repose point sur les bases de la morale et de la justice universelles.

<sup>2</sup> Cette menace est incompatible avec le caractère plein d'humilité de Jésus-Christ.

Après cette plainte peu conforme aux allures habituelles de Jésus, les soldats l'amènèrent chez le prince des prêtres<sup>1</sup>.

Saint Marc en copiant ce passage de l'Évangile de saint Matthieu, oublie cependant la menace faite par Jésus de les terrasser tous ; s'il le voulait, avec ses armées célestes<sup>2</sup>.

Saint Luc change le reproche fait à Judas et fait dire à Jésus : Quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ? A propos du coup d'épée de saint Pierre, Jésus, selon saint Luc, dit à ses disciples : Laissez, demeurez-en là. Et ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit<sup>3</sup>. Comme saint Marc, saint Luc oublie la menace des douze légions d'anges.

Saint Jean raconte autrement l'événement de l'arrestation de Jésus-Christ. Il y ajoute de nouvelles circonstances, en omettant complètement celles qui sont rapportées par les premiers évangélistes. Cependant, a-t-il dit, Jésus, qui savait tout ce qui devait lui arriver, vint au-devant des soldats et leur dit : « Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus repartit : C'est moi, *ego sum*. Or, Judas qui le livrait était lui-même avec eux. Lors donc que Jésus leur

<sup>1</sup> S. Matth., xxvi, 47 à 56.

<sup>2</sup> S. Marc, xiv, 45 à 49.

<sup>3</sup> S. Luc, xxii, 48 à 54. — Le miracle de la guérison instantanée de l'oreille du domestique du grand prêtre aurait dû être plus que suffisant pour convertir les Juifs, si Jésus eût réellement fait ce prodige.



eut dit *c'est moi*, ils furent tous renversés et tombèrent par terre. Jésus leur demanda une seconde fois : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : Je vous ai déjà dit que c'est moi ; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. Alors Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, en frappa un des gens du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Or, cet homme s'appelait Malchus. Mais Jésus dit à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau. Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné<sup>1</sup> ? »

Or, les douze disciples de prédilection de Jésus-Christ étaient présents à son arrestation ; pourquoi donc saint Matthieu et saint Jean rapportent-ils ce même fait d'une manière différente ? Si les évangélistes ne peuvent pas être d'accord sur ce qu'ils ont vu et entendu, comment le seront-ils sur les événements qui se sont passés en leur absence ?

Il est facile de s'apercevoir que les évangélistes ne sont pas des hommes entièrement exempts de passions et de faiblesses. Saint Jean laisse bien entrevoir le penchant de son cœur ; il ne peut dissimuler un sentiment de jalousie à l'idée que saint Pierre pourrait lui être préféré comme chef de l'Église naissante. Doué d'un grand talent et beaucoup plus lettré que les autres disciples, cet évangéliste se jugea naturellement offensé de toute préférence à son détriment, et c'est pour cela, selon moi, qu'il contredit à chaque pas les

<sup>1</sup> S. Jean, XVIII, 4 à 12.

autres évangélistes. Il se dit le disciple bien-aimé de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il fut amené à nier l'origine sacrée de la loi de Moïse <sup>1</sup>, détruisant par là les fondements des anciennes Écritures. C'est encore par ce même sentiment ou par la crainte d'être réfuté, qu'il retarda la publication de son Évangile, qui ne parut que vers la fin de sa vie et lorsqu'il ne pouvait plus être contredit par ses collègues <sup>2</sup>.

Les évangélistes considèrent donc l'origine divine de Jésus-Christ comme un fait miraculeux.

Les miracles étant hors de discussion, je m'abstendrai de toute controverse. Cependant le mystère de l'incarnation du Verbe reposant sur un fait matériel, certains esprits sont en droit de demander des preuves plus éclatantes et moins douteuses sur l'immaculée conception.

Pour démontrer que Jésus est né à Bethléem, ville de Juda, saint Matthieu raconte l'histoire de Mages venus d'Orient pour adorer le roi des Juifs <sup>3</sup>. Or, cette histoire ingénieuse, bien qu'ornée de tout le charme de la poésie, ne prouve rien quant au lieu de la naissance de Jésus-Christ. D'ailleurs cette histoire est elle-même mystérieuse; de plus, elle n'a même pas le mérite de l'originalité, car elle est en partie imitée de Moïse <sup>4</sup>,

<sup>1</sup> S. Jean, I, 17, 18.

<sup>2</sup> Il est à regretter que les Pères de l'Église n'aient pu conserver les originaux des Évangiles. Bien des controverses eussent été évitées par le témoignage de ces documents authentiques.

<sup>3</sup> S. Matth., II, 1 à 12.

<sup>4</sup> *Exod.*, XIII, 21, 22.



de même que l'histoire de la mort des enfants ordonnée par Hérode <sup>1</sup> dans le but de tuer le nouveau roi des Juifs. Elle est une parodie de ce qu'a raconté Moïse sur l'ordonnance du roi d'Égypte pour qu'on tuât tous les enfants mâles des Hébreux <sup>2</sup>. Le conte de Moïse est destiné à mettre en évidence tout l'odieux de la conduite des Égyptiens, et à encourager les Hébreux dans leur projet de sortie d'Égypte. L'imitation de l'évangéliste avait pour but de fortifier la preuve de la naissance dans Bethléem du Christ, descendant de David. Outre que ces récits répugnent au bon sens, l'histoire politique démontre le contraire, surtout l'histoire impartiale d'Hérode le Grand.

Pour affirmer ce même fait, les évangélistes s'appuient sur l'absence de preuves contraires. En effet, dans son interrogatoire, Jésus-Christ ne donna aucune réponse à la demande faite par Pilate sur le lieu de sa naissance <sup>3</sup>. Qui est-ce qui a manqué à l'exposé de la vérité? Jésus-Christ, la vérité personnifiée, voulait-il laisser ce fait si important enveloppé de doute, ou bien y a-t-il là une erreur de ses historiens, qui après tout n'étaient pas présents à l'interrogatoire <sup>4</sup>? Qui est-ce qui a communiqué aux évangélistes le compte rendu du procès fait à Jésus-Christ? Tout le monde

<sup>1</sup> S. Matth., II, 13 à 18.

<sup>2</sup> *Exod.*, I, 16 et 22.

<sup>3</sup> S. Jean, XIX, 9.

<sup>4</sup> S. Matth., XXVI, 56; S. Marc, XIV, 50.

sait la difficulté qu'il y a à retenir par cœur les paroles prononcées dans une assemblée. A notre époque, où il y a tous les moyens imaginables pour reproduire les discussions publiques, on commet pourtant quelquefois de graves erreurs, très-muisibles à la manifestation de la vérité. Il n'est donc pas improbable qu'il se soit glissé dans les Évangiles quelques fautes de la nature de celles dont je viens de parler.

On peut dire que les évangélistes étant éclairés par le Saint-Esprit, tous leurs récits sont empreints du sceau de la vérité. Cependant lorsqu'on confronte attentivement les Évangiles, il est difficile de les accepter sans contrôle. Des quatre évangélistes, deux seulement ont été disciples de Jésus-Christ, saint Matthieu et saint Jean. Leurs écrits devraient donc être d'un accord parfait relativement à l'exposé des faits accomplis, soit dans la vie, soit dans la passion et la mort de leur maître. Il n'en est pourtant pas toujours ainsi. Par exemple, saint Matthieu affirme, d'après le Saint-Esprit, qu'il y avait là plusieurs femmes qui regardaient de loin Jésus sur la croix, après l'avoir suivi depuis la Galilée, parmi lesquelles étaient Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée<sup>1</sup>.

Saint Jean, d'après son témoignage oculaire, raconte ce même passage bien différemment. Il dit : Cependant la Mère de Jésus et la sœur de sa mère,

<sup>1</sup> S. Matth., xxvii, 56 à 61.



Marie de Cléophas et Marie-Madeleine se tenaient auprès de la croix. Pour fortifier son affirmation, l'évangéliste raconte l'entretien qu'il eut avec son maître dans cette circonstance. Jésus donc, continue-t-il, voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère <sup>1</sup>. »

— A qui doit-on accorder une confiance entière ? A saint Matthieu ou à saint Jean ?

Le Messie devait être précédé d'un messager envoyé par Dieu, pour préparer la route par laquelle son Fils devait arriver jusqu'au trône de David. On a trouvé l'ange du Seigneur, le précurseur annoncé, dans la personne de saint Jean-Baptiste, anachorète, moraliste austère, qui préférait aux théories lamentatives des anciens prophètes la pratique dont il donnait personnellement l'exemple à ses disciples. A

<sup>1</sup> S. Jean, xix, 25 à 27. — Les disciples de Jésus ayant pris la fuite lors du procès et de la passion du Maître, saint Matthieu, plus modeste et moins poétique que saint Jean, ne pouvait dire que la vérité lorsqu'il ne mentionne pas la présence de la Vierge Marie au crucifiement de son Fils.

Comprenant le rôle important que la Mère de Jésus-Christ devait jouer dans l'Église naissante, saint Jean corrigea la faute commise par saint Matthieu et les autres évangélistes en omettant son nom dans la Passion. Je ne crois pas que saint Matthieu ait commis cette faute par oubli. Ordinairement Marie n'accompagnait pas son Fils dans les actes de sa mission ; et si elle se trouvait à Nazareth lors de l'arrestation de Jésus-Christ, il était impossible qu'elle arrivât à temps pour assister au drame de la Croix, car Nazareth est éloigné de trois jours de Jérusalem.

l'imitation des Indiens, qui pratiquent le baptême par ablution dans leurs fleuves sacrés, depuis des temps immémoriaux, saint Jean-Baptiste choisit le Jourdain pour y établir son école en plein air, et purifier par les eaux du fleuve les souillures du péché. Moïse avait adopté la même pratique païenne; mais il la modifia en l'appliquant tantôt aux personnes, tantôt aux animaux offerts en holocauste, où l'eau était souvent remplacée par le feu.

L'apparition d'hommes pareils à saint Jean-Baptiste n'était pas rare; mais on le préféra aux autres à cause de la nouveauté de son procédé.

Cette institution avait au reste du rapport avec certaines prescriptions de Moïse concernant la propreté.

Jésus-Christ ne recommande pas la circoncision, qui lui avait fait peut-être verser des larmes inutiles, mais en donnant l'exemple du bain du Jourdain, le divin Maître imprima au genre humain le sceau de l'utilité du baptême.

Cette démarche de Jésus-Christ fut assez caractéristique pour que saint Luc cherchât à donner à saint Jean-Baptiste un trait de divinité difficile à accepter, mais suppléant à une grande lacune, laissée par le premier évangéliste sur l'histoire de la naissance miraculeuse du précurseur, envoyé du ciel pour ouvrir la route au Fils de Dieu. En effet, la naissance de cet envoyé fut annoncée au vieux prêtre Zacharie par l'ange Gabriel, messenger habituel de Dieu. En sor-



tant de la Judée, l'envoyé céleste courut à Nazareth pour y annoncer à la Vierge Marie que Dieu lui ferait concevoir un fils qui serait nommé Jésus, lequel monterait sur le trône de David, où il régnerait éternellement<sup>1</sup>.

Le récit de saint Luc, concernant l'histoire de la conception mystérieuse et de la naissance de saint Jean-Baptiste étant postérieur à la mort du Précurseur, on ne peut lui accorder aucune valeur prophétique. Il est donc accessible à toute discussion et à toute controverse.

L'avènement du Messie devait s'accomplir soixante-neuf semaines après l'ordre d'Artaxerxès pour la réédification du temple de Jérusalem. Les évangélistes ayant oublié de donner leur avis sur l'embarrassante interprétation du chiffre prophétique, l'Église pensa avoir trouvé le fil d'Ariane en disant que chaque semaine devait être traduite par une semaine d'années. En réalité, du règne d'Artaxerxès I<sup>er</sup> à la mort de Jésus-Christ, il y a quatre cent cinquante-sept années, ce qui fait à peu près le compte de Daniel. Il est vrai qu'on pourrait exiger qu'un calcul fait d'après les renseignements du Saint-Esprit eût la certitude mathématique dont Dieu nous a donné l'exemple dans la réglementation du cours des astres. Mais une erreur de quelques dizaines d'années est une chose si insignifiante, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

La religion judaïque étant menacée de destruction

<sup>1</sup> S. Luc, 1, 26 à 38.

par celle qu'enseignait Jésus de Nazareth, qui se disait le prophète envoyé par Dieu pour occuper le trône de David, les princes des prêtres guettaient Jésus de tout côté pour savoir s'il était vraiment le Christ annoncé par les prophéties.

Chez ce peuple ignorant et très-superstitieux, Jésus avait rapidement acquis une grande renommée, peut-être plus par l'effet des miracles qu'il faisait que par son éloquence et la merveilleuse justesse de sa doctrine. Or, l'action de faire des miracles tels que ceux que faisait le Nazaréen étant une branche de la science augurale, susceptible de plus ou moins de perfectionnement, les pharisiens, agents secrets des princes de l'Église, paraissaient faire peu attention à ces prodiges. Cependant ils demandèrent à Jésus de faire des miracles en leur présence, ce qu'il ne fit jamais.

Jésus n'étant pas de la Judée ni descendant du roi David, les princes des prêtres, pour se conformer à la loi qui édictait la peine capitale contre les faux prophètes<sup>1</sup>, demandèrent par leurs agents à Jésus s'il était vraiment le Fils de Dieu et s'il était roi des Juifs. Sur la première question, Jésus ne fournit aucune preuve. Ses disciples, les apôtres et l'Église chrétienne n'ont jamais pu parvenir à établir cette affirmation d'une manière satisfaisante. Quant à savoir si Jésus était réellement le roi des Juifs, la question peut être plus facilement élucidée, quoiqu'elle soit aussi passablement embrouillée. En effet, l'histoire démontre

<sup>1</sup> *Deut.*, XIII, 5; XVIII, 20.



que jamais Jésus-Christ n'exerça sur les Juifs un acte quelconque d'autorité civile ou politique; les paroles mêmes de Jésus prouvent du reste jusqu'à l'évidence qu'il n'était pas roi de ce monde<sup>1</sup>.

Mais la partie de l'interrogatoire concernant cette question est si diversement racontée par saint Matthieu et par saint Jean, qu'on a le droit de demander de quel côté se trouve la vérité. Le premier évangéliste dit : « Les gens qui s'étaient saisis de Jésus l'amènèrent à Caïphe, prince des prêtres, chez lequel les scribes et les sénateurs étaient assemblés<sup>2</sup>. » Pierre le suivit de loin jusque dans la cour du grand prêtre, et y étant entré, il s'assit avec les domestiques pour voir la fin de tout ceci.

Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point, quoique plusieurs faux témoins se fussent déjà présentés. Enfin il vint deux faux témoins, qui dirent. Celui-ci a dit : « Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. » Alors le grand prêtre se leva et lui dit : « Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous? » Mais Jésus demeurait dans le silence. Et le grand prêtre lui dit : « Je vous commande par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit. Mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de

<sup>1</sup> S. Jean, vi, 15; viii, 1 à 11; xviii, 36.

<sup>2</sup> Saint Jean dit, xviii, 13 et 24, chez Anne.

l'homme devant vous, assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. » Le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé! Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème. Qu'en jugez-vous? » Ils répondirent tous : « Il mérite la mort. » Aussitôt on lui cracha au visage, on le frappa à coups de poing, et d'autres lui donnaient des soufflets en disant : « Christ, prophétise-nous, qui est celui qui t'a frappé? » Condamné à mort, Jésus, continue saint Matthieu, fut mis entre les mains de Ponce Pilate, qui l'interrogea en ces termes : « Êtes-vous roi des Juifs? » Jésus lui répondit : « Vous le dites. » Jésus ne répondit rien à Pilate sur les accusations faites par les princes des prêtres et d'autres personnes.

Après l'interrogatoire, Pilate proposa au peuple le pardon de Jésus, appelé le Christ. Le peuple lui répondit : « Délivrez Barabbas! » Pilate leur repartit : « Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé Christ? » Ils dirent tous : « Qu'il soit crucifié! » Pilate recevant alors une supplique de sa femme en faveur de Jésus, se lava les mains en disant au peuple : « Je suis innocent du sang de ce juste. » Tout le peuple répondit : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Sans plus de formalité, Pilate livra Jésus aux soldats et au peuple pour le crucifier<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> S. Matth., xxvi, 59 à 68; xxvii, 11 à 25. Sur la demande du grand prêtre : Tu es *Christus filius Dei*? on fait faire à Jésus



De même que les prophètes qui ont prédit l'avènement du Messie, et dont un seul n'a jamais été assez inspiré du Saint-Esprit pour tout narrer à la fois, les évangélistes, soit faute de mémoire, soit faute d'une suffisante inspiration, ne racontèrent aussi chacun qu'une partie des circonstances de la vie et de la passion de Jésus dont on ne peut avoir une histoire, encore incomplète, que par le rapprochement des quatre récits.

En effet, saint Jean traite de la manière suivante la partie de l'interrogatoire que je viens de rapporter d'après saint Matthieu. Jésus ayant été amené au palais du gouverneur, Pilate vint à eux et leur dit : « Quel est le crime dont vous accusez cet homme ? » Ils lui répondirent : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes et le jugez selon votre loi. » Les Juifs lui répondirent : « Il ne nous est pas permis de faire mourir personne. » Pilate étant donc rentré dans le palais et ayant fait venir Jésus, lui dit : « Êtes-vous Roi des Juifs ? » Jésus lui répondit : « Dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'ont dit de moi<sup>1</sup> ? » Pilate lui répliqua : « Est-ce que je suis Juif ? Vos compatriotes et les princes des prêtres vous ont cette réponse ambiguë : *Tu dixisti*; sur celle de Pilate : *Tu es rex Judæorum* ? Jésus répondit : *Tu dicis*.

<sup>1</sup> Évidemment cette réponse n'est point de Jésus-Christ, qui était incapable de faire un pareil reproche à un magistrat romain. La réplique de Pilate n'est pas non plus celle qui convenait en pareille circonstance.

livré entre mes mains. Qu'avez-vous fait? » Jésus lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs<sup>1</sup>. Mais mon royaume n'est point de ce monde. » Pilate lui dit : « Vous êtes donc roi? » Jésus lui répartit : « Vous l'avez dit, je suis roi. C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. » Pilate, en lui disant : « Qu'est-ce que la vérité? » sortit vers les Juifs et leur dit : « Je ne trouve aucun crime dans cet homme, *ego nullam invenio in eo causam*. Voulez-vous que je délivre le roi des Juifs? » Sur quoi ils crièrent : « Nous ne voulons point de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas. » Alors Pilate prit Jésus et le fit fouetter. Après cela, Pilate sortant de nouveau, dit : « Je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime<sup>2</sup>. » Jésus donc sortit, portant une couronne d'épines et un manteau d'écarlate, et Pilate leur

<sup>1</sup> Cette réponse que saint Jean met dans la bouche du Maître est une modification de l'observation faite par Jésus à saint Pierre lorsqu'il coupa l'oreille à Malchus. Voir S. Matth., xxvi, 53.

<sup>2</sup> Il est heureux que la Judée fût dépendante du gouvernement de Rome au temps de l'avènement de Jésus-Christ; car autrement les Juifs auraient tué Jésus sans autre forme de procès, et ses disciples n'auraient pu échapper aux persécutions du parti clérical. Mais la Providence est intervenue et a permis que la divine doctrine fut prêchée par ceux qui avaient été les compagnons du Maître et même par quelques-uns de ses adversaires.



dit : « Voici l'homme, *ecce homo*. » Les princes des prêtres et leurs gens l'ayant vu, se mirent à crier : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! — Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, car, pour moi, je ne trouve en lui aucun crime. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une loi selon laquelle il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu. » Pilate entendant ces paroles, craignit davantage, et rentrant dans le prétoire dit à Jésus : « D'ou êtes-vous ? » A défaut de réponse, Pilate lui dit donc : « Vous ne parlez pas ? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? » Jésus lui répondit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous a commis un plus grand péché<sup>1</sup>. »

Depuis cela, continue saint Jean, Pilate cherchait un moyen de délivrer Jésus ; mais les Juifs criaient : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi se déclare contre César. » Pilate donc ayant entendu ce discours, fit mener Jésus hors du palais, et s'étant assis au tribunal, dit aux Juifs : « Voici votre roi, *ecce rex vester*. »

<sup>1</sup> La première partie de cette réponse ne convient pas à la doctrine toute libérale de Jésus-Christ. Elle contient un principe réprouvé par la civilisation moderne, où la base du pouvoir repose sur la volonté nationale. La seconde partie renferme un reproche à Judas Iscariote. Saint Jean semble avoir voulu établir par là que le crime de trahison est plus grave que celui que commet un juge qui, comme Pilate, condamne à mort un innocent. Le principe contraire se trouve dans le code des nations chrétiennes.

Mais ils se mirent à crier : « Otez-le du monde ! crucifiez-le ! » Pilate leur dit : « Crucifierai-je votre roi ? » Les princes des prêtres lui répondirent : « Nous n'avons point d'autre roi que César. » Alors Pilate leur abandonna Jésus pour être crucifié <sup>1</sup>.

Dans les deux Évangiles intermédiaires, il y a peu de variantes. Saint Luc, cependant, sachant qu'il n'était pas besoin d'être prophète pour savoir qui était celui qui frappait Jésus en sa présence, ajoute que les Juifs lui avaient bandé les yeux <sup>2</sup>. Selon ce même évangéliste, les Juifs accusèrent Jésus devant Pilate d'avoir été pris en flagrant délit de pervertir la nation juive, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christ et le roi <sup>3</sup>. Pilate ayant appris que Jésus était de la juridiction d'Hérode, le renvoya à ce prince, qui se trouvait à Jérusalem. Hérode eut une grande envie de voir Jésus <sup>4</sup>, car il y avait longtemps qu'il désirait le voir, ayant entendu dire beaucoup de choses de lui et aspirant à lui voir faire quelques miracles. Il lui fit donc plusieurs demandes, mais Jésus ne lui répondit rien <sup>5</sup>.

Saint Luc ayant écrit son Évangile à une époque éloignée de la mort de Jésus-Christ, et d'après ceux de saint Matthieu et de saint Marc, aurait ajouté,

<sup>1</sup> S. Jean, xviii, 28 et suiv. ; xix, 1 à 16.

<sup>2</sup> S. Luc, xxii, 64.

<sup>3</sup> S. Luc, xxiii, 2.

<sup>4</sup> En quel état se trouvait Jésus pour inspirer une si grande joie à Hérode !

<sup>5</sup> S. Luc, xxiii, 6 à 9.



d'après les traditions, les circonstances que j'ai mentionnées, ainsi que quelques autres détails. Or saint Jean ne mentionne pas la présence de Jésus devant Hérode, ni l'interrogatoire fait par ce prince; c'est que le dernier évangéliste n'a pas attaché d'importance au récit de saint Luc. Cependant l'Église a bien voulu conserver cette partie de l'interrogatoire pour les nouveaux détails qu'elle ajoutait à la Passion. De plus, il est probable que saint Matthieu et saint Jean auront intentionnellement omis de parler de l'interrogatoire d'Hérode, pour ne pas augmenter les contradictions avec les prophéties. Il serait difficile sans cela d'expliquer l'omission de saint Luc quant aux questions d'Hérode à Jésus et aux réponses de celui-ci.

Suivant le préjugé par lequel Dieu même ne dédaigne pas quelquefois de descendre de sa souveraineté suprême pour devenir le jouet du démon, saint Matthieu met Jésus-Christ aux prises avec le diable et dit que Jésus, avant de commencer sa mission, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert, où ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite. Alors le tentateur, qui le guettait, prenant une forme humaine, lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. » Le diable lui fit encore d'autres demandes, auxquelles Jésus répondit avec l'Esprit de Dieu. Dans un moment de plus grande faiblesse, le démon prit Jésus par le corps, le transporta sur une haute montagne <sup>1</sup>, et en

<sup>1</sup> Probablement la montagne de la Quarantaine.

lui montrant tous les royaumes de la terre, avec la gloire dont ils sont environnés, lui dit : « Je vous donnerai tout ceci, si, vous prosternant, vous m'adorez. Sur quoi Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous n'adorerez et ne servirez que Dieu. A cette réponse le diable le quitta, et les Anges arrivèrent et le servirent<sup>1</sup>. »

Cet épisode ne fut pas rapporté par saint Jean dans son Évangile ; il l'a remplacé par l'Apocalypse, poème inintelligible, mais admirable, imité de la vision d'Ézéchiel.

Après la mort de Jésus, les apôtres trouvèrent l'anneau qui enchaîne l'œuvre de la création à son Créateur. En effet, la résurrection en chair de Jésus-Christ établit l'intermédiaire matériel entre l'homme et Dieu. Ce fut donc ainsi qu'on compléta l'œuvre de Moïse par l'introduction d'un dogme demi-matérialiste, tel qu'il est prêché par l'Église chrétienne.

En conclusion, je pense que Jésus-Christ n'étant pas fils de saint Joseph, il faut, pour qu'on puisse le considérer comme le vrai Messie, de nouvelles preuves démontrant qu'il est descendant de David ; qu'il est né à Bethléem ou du moins dans la Judée ; qu'il a régné dans la Palestine comme successeur de David ; que le chiffre de soixante-dix semaines assigné à Jérusalem

<sup>1</sup> S. Matthieu, iv, 1 à 11. Saint Matthieu ne nous indiquant pas la source de cette histoire, on peut la prendre pour une légende imitée de Moïse. *Exod.*, xxiv, 18 ; xxxiv, 28 ; — *Deut.*, ix, 9.



pour devenir la capitale du monde en délivrant tous les peuples de la terre de l'esclavage du démon, et en les assujettissant à un esclavage universel sous la domination du trône de David, a besoin d'être calculé d'une autre manière; car Jérusalem ne laisse pas d'être encore assujettie au plus irrégulier des gouvernements du monde, et d'être sous la dépendance d'une nation dont la morale religieuse est en désharmonie avec la loi de Moïse et en contradiction formelle avec la doctrine du Christ.

De plus, la paix générale annoncée par les prophètes ne fut jamais prêchée par Jésus-Christ, qui ne pouvait concevoir une telle absurdité<sup>1</sup>. Car la paix universelle est l'équivalent de l'égalité, de la pensée et de l'équilibre des forces matérielles de l'homme. On ne pourra jamais voir arriver un tel état de choses sans un changement radical dans les facultés morales et physiques de la nature humaine. La paix universelle ne peut même être établie avec l'anéantissement du genre humain, parce que les âmes des justes seront toujours supérieures à celles des méchants dans la participation de la gloire de Dieu.

<sup>1</sup> S. Matth., x, 34; S. Luc, xii, 51.

## CHAPITRE ONZIÈME.

## LES PAS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après les preuves que je viens de présenter et selon ma manière de les envisager, Jésus-Christ n'est pas le prophète-roi prédit et espéré par les Juifs.

Qui est-il donc, s'il n'est pas le Désiré des Israélites? Question embarrassante, et que pour mon compte je n'entreprendrai pas de résoudre d'une manière absolue. Cependant je me permettrai quelques réflexions, et, laissant de côté la question de foi, c'est-à-dire celle qui a rapport à l'origine mystérieuse de Jésus, je dirai que le Fils de Marie est le Fils de l'homme, comme il l'a dit lui-même plusieurs fois; qu'il est le Verbe qui annonça au monde le royaume du ciel pour servir de repos aux justes; le Verbe qui dissipa les ténèbres et éclaira la route par laquelle le genre humain doit marcher vers la gloire de Dieu; qu'il est l'Agneau de Dieu, qui a répandu son sang innocent pour l'amour de la vérité. Je dirai enfin que Jésus-Christ, considéré comme homme et comme Verbe, est un prodige de la Providence, destiné à servir d'exemple au genre humain.

Plus la société se perfectionne, plus on trouve en Jésus-Christ un modèle digne d'admiration, toujours



plus digne d'être imité. Si Jésus-Christ était apparu chez un peuple plus éclairé et moins superstitieux que le peuple juif, il n'aurait pas eu besoin, comme Moïse l'a fait, d'avoir recours aux miracles artificiels pour que sa doctrine pût être entendue et accréditée comme une émanation de Dieu, si toutefois ces miracles ne sont pas une invention d'outre-tombe. Je suis persuadé qu'il n'y a pas un homme qui pense autrement lorsqu'il raisonne de bonne foi. Le souffle céleste qui avait touché le divin Maître fut son vrai miracle. Le modèle qui ressort de son existence comme homme est un autre miracle de perfection.

Ce furent les deux prodiges que Dieu nous montra dans les deux essences spirituelle et corporelle de Jésus-Christ.

Ouvrez l'Évangile et démêlez la parole du Maître des surcharges de ses historiens, et vous verrez apparaître le Verbe de Dieu dans tout son éclat au milieu des ténèbres de la confusion produite par les hommes. Suivez les pas de Jésus-Christ, débarrassez-les des chancellements de ses disciples, et vous verrez que son existence est l'idéal de la perfection humaine. Qu'est-il besoin d'autres prodiges?

L'univers est le prodige de la création. Nier le prodige de la création, c'est nier l'existence de Dieu. Si Dieu est unique, comme nous sommes obligés de le reconnaître, le prodige de la création est aussi unique que le Créateur. Croire à un prodige partiel opéré directement par Dieu, c'est limiter et affaiblir la suprême

matie de la force et de la grandeur de Dieu. Les choses qui nous paraissent extraordinaires et contre l'ordre de la nature ne sont produites que par un effet de la puissance divine, dont l'origine se trouve dans l'œuvre même de la création.

Il n'y a pas de miracles qui soient distincts du grand prodige de la création. Dieu donc, pour présenter au genre humain un modèle de perfection, n'avait pas besoin, selon moi, d'altérer la loi générale de la création, en envoyant au monde une parcelle détachée de son essence. Or tous les événements opérés dans la nature sont manifestés avec tant d'éclat, qu'ils n'ont pas besoin de preuves pour montrer qu'ils émanent de la loi générale qui régit l'univers.

Mais lorsque Dieu jugea nécessaire, selon la croyance du christianisme, de renverser l'ordre de la nature pour envoyer au monde un représentant de la majesté suprême, la chose s'opéra avec réserve, et son évidence est si peu manifeste, que bien des gens ne peuvent parvenir à la saisir. Près de deux mille ans se sont écoulés sans qu'on puisse établir d'une manière certaine que le Fils de Dieu se montra sur les rochers de la Palestine. On a recours au mystère pour dissimuler l'ignorance, peut-être même la mauvaise foi de quelques hommes, et pour abuser de la simplicité du plus grand nombre.

Jésus-Christ parla du royaume du ciel par une de ces figures allégoriques pleines de charme, comme était tout ce qui sortait de sa bouche divine. Les



apôtres et l'Église se crurent autorisés à créer une cour céleste à l'imitation de celles inventées par les hommes.

Pour soutenir l'harmonie d'une telle conception, il leur fallut établir des hiérarchies. Ils en sont venus jusqu'à la création d'une Reine du ciel, pour représenter le beau sexe dans la cour de Dieu; Jérémie avait pourtant blâmé le culte que les Juifs rendaient déjà de son temps à la Reine du ciel<sup>1</sup>.

Si je me trouve en erreur lorsque j'avance ces propositions contraires à ce que nous enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine, je trouve pourtant dans une sentence de Jésus-Christ même un moyen de soulager ma conscience. C'est dans ces paroles du divin Maître : « Bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit, car ils posséderont le royaume du ciel. » Me jugeant protégé par cette promesse dont personne ne contestera l'autorité, j'avancerai que mon pauvre esprit ne reconnaît que le prodige de l'existence de Dieu et de la création, unique comme Dieu même.

Né à Nazareth, bourgade de la Galilée, Jésus passa sa première jeunesse dans l'intimité de ses parents et dans la plus complète obscurité. Ce n'est qu'à l'âge de douze ans, en venant pour la fête de Pâques à Jérusalem, qu'il montra la verve de son éloquence prématurée et sa vocation pour les choses spirituelles. Assis dans le temple, Jésus écoutait les docteurs de la loi et les interrogeait avec une telle sagesse que tous les

<sup>1</sup> Jérémie, XLIV, 25.

assistants étaient ravis de l'entendre. La Vierge Marie cherchant son Fils vint le trouver dans le temple, et lui adressa cette réprimande pleine de douceur : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà que nous vous cherchions tout affligés, votre père et moi. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Père ? » Après cela Jésus accompagna ses parents à Nazareth, et il leur était soumis. Saint Luc termine cet entretien par une phrase pleine de sagesse, et dont le sens très-clair donne une idée de la vraie nature de Jésus-Christ : « Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes <sup>1</sup>. »

L'esprit donc de Jésus-Christ se forma, selon saint Luc, comme il se forme chez tous les enfants. C'est avec l'âge que mûrirent les facultés qui devaient éclore à trente ans, pour faire la plus grande révolution morale qu'ait vue le monde.

C'est dommage que l'évangéliste ne nous rapporte pas les demandes faites par les docteurs, et les réponses de Jésus dans le temple, pour qu'on les puisse comparer avec sa doctrine.

Probablement l'évangéliste écrit le blâme de la Vierge à son Fils, et la réponse de celui-ci à sa mère d'après le récit de Marie. Et pourquoi n'a-t-il rien dit sur la thèse soutenue par Jésus dans le temple à l'âge de douze ans ? Serait-elle propre à faire recon-

<sup>1</sup> S. Luc, II, 40 et 52.



naître que Jésus n'avait pas alors dans l'esprit cette lucidité parfaite qu'il eut quelques années plus tard, et qui lui fut communiquée directement par Dieu, d'après le témoignage des évangélistes<sup>1</sup>. Je ne me permettrai aucune réflexion à ce sujet, mais je découvre une lacune qui me porte à soupçonner qu'il y a eu quelque chose de retranché dans cette partie de l'Évangile.

Quelle était l'occupation de Jésus-Christ chez ses parents? Personne ne le sait précisément. Mais saint Joseph étant charpentier et extrêmement pauvre, il devait naturellement l'aider dans son métier. Pour rendre plus saillant le prodige de l'accomplissement du Messie, les évangélistes négligèrent de parler de l'éducation que Jésus avait reçue dans son enfance. Cependant il résulte des données les plus certaines que le Maître avait acquis une vaste instruction sur les livres de la loi.

Les esprits supérieurs n'ont pas besoin du souffle académique pour se développer.

Je pense que Jésus, dans les heures de loisir et toutes les fois qu'il avait occasion de laisser en repos les outils de son métier, au lieu de se livrer aux jeux de l'enfance, s'adonnait aux études les plus sérieuses, en même temps qu'il contemplait en silence la belle nature de son pays.

Lorsque Jésus-Christ jugea à propos de communiquer aux autres le résultat de ses études méditatives,

<sup>1</sup> S. Matth., III, 16, 17. S. Luc, III, 22; IX, 35. S. Jean, I, 29 à 34.

nulle force ne put le retenir enchainé à l'atelier de son père d'adoption.

Il paraît que Jésus-Christ quitta la maison paternelle sans l'approbation de ses parents. C'est ainsi qu'on peut expliquer un certain manque de liaison intime de la part de ceux-ci et du divin Maître. Ce désaccord éclata lorsque la renommée de Jésus-Christ attira près de lui des masses considérables de peuple désireuses de l'entendre.

Sa mère et ses frères, soit par peur ou par opposition aux principes manifestés par Jésus en contradiction avec la loi de Moïse, allèrent à sa rencontre à Capharnaüm pour l'arrêter et le détourner d'une carrière qu'ils jugeaient insensée. Ne pouvant entrer dans la maison où se trouvait Jésus, à cause de la foule qui encombrait toutes les issues, ils se firent annoncer en ces termes : « Votre mère et vos frères sont là dehors qui vous demandent. » Jésus répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il leur dit : « Voici ma mère et voici mes frères, car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère <sup>1</sup>. »

Quelques esprits, bien supérieurs du reste, ont trouvé dans cette réponse un emportement de Jésus-Christ contre sa mère. Je ne suis pas de cet avis. Lorsque, après avoir quitté la maison paternelle, Jésus commença à obtenir des triomphes, il ne s'ap-

<sup>1</sup> S. Marc, III, 21, 31 et suiv.



partenait plus. Jésus-Christ se consacrait tout entier au bonheur du genre humain, en reconnaissant toutefois pour ses parents, c'est-à-dire pour ses préférés, ceux qui font la volonté de Dieu. Dans sa carrière publique, dans sa mission divine, Jésus-Christ ne parla plus en simple particulier. Il ne prononça que des vérités s'adressant au genre humain tout entier.

Les évangélistes, dans le désir de suivre l'exemple du Maître, laissèrent beaucoup de passages incomplets. Ils n'entrent pas dans certains détails, souvent si nécessaires pour éclaircir le sens du texte, et d'autres fois (ce qui est malheureusement plus fréquent) ils s'écartent du texte pour les besoins de la composition. Ainsi, après cette rencontre, on ne parle plus de la Vierge Marie et des frères de Jésus qu'à partir de la Passion. Il est aussi à remarquer que le nom de saint Joseph est oublié dans les Évangiles, après qu'il eut été au temple avec sa femme pour y chercher l'enfant Jésus.

Arrivé à l'âge de trente ans, Jésus-Christ ayant perfectionné son esprit par la réflexion, quitta son atelier de charpentier pour devenir le maître du genre humain.

En sortant de Nazareth, Jésus-Christ vint au Jourdain, où il reçut le baptême par immersion des mains de saint Jean-Baptiste<sup>1</sup>. Après le baptême, il dirigea ses

<sup>1</sup> S. Matth., III, 13; S. Marc, I, 9; S. Luc, III, 21. — Ce fut dans ce temps et après le baptême que s'engagea, d'après saint Matthieu, le combat terrible entre le diable et Jésus-Christ. Heu-

pas, selon saint Matthieu, vers le désert, où il passa quarante jours en jeûnes et en méditations, après quoi, ayant entendu dire que saint Jean avait été mis en prison, il retourna en Galilée, et, quittant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, près du lac, sur les confins de Zabulon et de Nephthali. Ce fut après son baptême et sa méditation dans le désert que Jésus inaugura sa mission évangélique.

Or Jésus, marchant le long du lac de Galilée (rivage de Capharnaüm), vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André, qui péchaient dans le lac, et il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Accompagné des deux pêcheurs, Jésus s'avancant vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui, à son appel, l'accompagnèrent également. Après ces rencontres à Capharnaüm, Jésus-Christ commença à prêcher par toute la Galilée, en disant : « Faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche. » Ayant attiré beaucoup de monde, qui venait pour l'entendre de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain, Jésus monta sur une montagne et parla de la sorte à la multitude :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux.

» Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

reusement, ces esprits infernaux, qui se transformaient souvent en figures corporelles pour tourmenter les hommes, sont tombés en désuétude.



» Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

» Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

» Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

» Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

» Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux<sup>1</sup>. »

Ce fut, selon moi, le premier miracle fait par Jésus-Christ, car des vérités si sublimes ne peuvent sortir de la bouche d'un homme ordinaire. Je crois que Jésus-Christ enseignait au peuple en lui répétant à plusieurs reprises les parties de sa doctrine qu'il jugeait dignes d'être apprises par cœur; et c'est pour cela que les évangélistes n'offrent pas de contradictions quant à ces morceaux d'éloquence céleste, ce qui n'arrive pas toujours au sujet des faits, qui sont rapportés différemment, selon la mémoire et le degré de talent du rapporteur.

Après avoir proclamé ces promesses consolantes, Jésus entra dans leur développement et émit alors des pensées d'une admirable sublimité. Entre autres belles choses, Jésus a dit : L'homme pur qui glorifie Dieu

<sup>1</sup> S. Matth., v, 1 à 10.

par ses bonnes œuvres est la lumière du monde qui éclaire les autres hommes, comme un flambeau qui répand sa lumière dans une maison. — On doit se réconcilier avec son prochain et purifier son cœur avant de faire des offrandes à l'autel. Réconciliez-vous plutôt avec votre adversaire que de le poursuivre en justice. — L'intention d'offenser les droits d'autrui contient les bases d'un crime. — L'homme ne doit se séparer de sa femme qu'en des cas extraordinaires et exceptionnels. — Tout homme qui reçoit une offense imméritée, au lieu de se venger, doit s'humilier et implorer la miséricorde divine. — Vous avez appris, continua Jésus-Christ, qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient; de cette sorte vous serez parfaits comme le Père céleste. — Faites la charité et priez Dieu intentionnellement et sans le paraître. — Ce n'est pas par l'abondance de paroles que Dieu nous écoute, mais par la disposition de pureté de notre cœur<sup>1</sup>.

Jésus-Christ acheva ce sermon en disant au peuple : « Vous prierez donc de cette manière : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; remettez-nous nos dettes comme

<sup>1</sup> S. Matth., v, 11 et suiv.; vi, 1 à 8.



nous les remettons à tous ceux qui nous doivent, et ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il <sup>1</sup>. »

Lorsque Jésus-Christ eut achevé ce sermon, que saint Matthieu appelle le Sermon de la Montagne, et après avoir donné quelques explications aux paroles de cette prière, la plus simple et la plus admirable qu'on ait jamais composée, tout le monde resta dans le ravissement de l'admiration, tant à cause de la doctrine de Jésus que pour le ton d'autorité avec lequel il parlait.

Après ceci et après plusieurs autres choses remarquables faites par Jésus sur les bords et sur le lac de Tibériade, celui-ci vit en passant un homme assis au bureau des impôts, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi; et l'homme se leva aussitôt et le suivit. Et après, Jésus se mettant à table chez cet homme avec ses disciples et plusieurs publicains et des gens de mauvaise vie, des pharisiens censurèrent sa conduite; mais Jésus leur répondit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ce sont les malades qui ont besoin de médecins <sup>2</sup>.

Jésus-Christ institua l'apostolat, et désigna pour en remplir les fonctions les disciples dont les noms suivent :

Simon, appelé Pierre; André, son frère; Jacques, fils de Zébédée; Jean, son frère; Philippe, Barthélemy, Thomas, Matthieu le publicain, Jacques, fils

<sup>1</sup> S. Matth., vi, 9 à 13.

<sup>2</sup> S. Matth., ix, 9 à 12.

d'Alphée; Thaddée, Simon le Chananéen, et Judas Iscariote<sup>1</sup>.

Jésus donna à ces douze apôtres des instructions très-simples, mais toutes pleines de sagesse et de conseils admirables<sup>2</sup>. Entre autres choses, il a dit que sa doctrine étant fondée sur le principe de l'union, de la paix et de la charité, ceux qui se trouvaient chargés de l'enseigner devaient chercher à ramener à la bergerie les brebis égarées; que celles qui se trouveraient réfractaires à leurs conseils, il vaudrait mieux les abandonner que de les contraindre, et que les apôtres ne devaient jamais se préoccuper de leurs besoins matériels dans l'accomplissement de leur mission, car celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse<sup>3</sup>.

Saint Jean, qui trouve en tout des raisons pour contredire saint Matthieu, non-seulement intervertit l'ordre du récit du premier Évangile et en déplace les faits accomplis par Jésus-Christ, mais quelquefois il s'écarte de la manière de parler de saint Matthieu, et à un tel point, qu'on est forcé de douter de la bonne foi de ce dernier évangéliste. Par exemple, on lit dans le quatrième Évangile sur les premiers essais de la vie publique de Jésus, ce qui suit : « Le

<sup>1</sup> S. Matth., x, 1 à 4.

<sup>2</sup> S. Matth., x, 5 et suiv.

<sup>3</sup> S. Matth., x, 9, 10. — L'Église chrétienne, au lieu de suivre ce conseil, amasse des richesses innombrables qu'elle conserve avec la sollicitude de l'avarice. Les chefs du sacerdoce demeurent dans des palais princiers, tandis que Jésus n'avait pas où reposer sa tête. — S. Matth., viii, 20.



lendemain (du baptême de Jésus), saint Jean-Baptiste, qui se trouvait encore là avec deux de ses disciples, leur dit en regardant Jésus qui passait : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples ayant entendu ces paroles, suivirent Jésus ; un de ces deux disciples était André, qui amena son frère Simon en la présence de Jésus, en lui disant : Nous avons trouvé le Messie. Le lendemain, Jésus voulant aller en Galilée, trouva Philippe et lui dit : Suivez-moi. Philippe ayant rencontré Nathanaël, lui dit : Venez. Nathanaël le suivit, en disant cependant : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth <sup>1</sup> ? »

Avec ces cinq disciples, Jésus partit du Jourdain pour la Galilée, et en trois jours se trouva à Cana, où il assista aux célèbres noces de Cana. Cette fête terminée, Jésus, accompagné de sa mère, de ses frères et de ses disciples, s'en alla à Capharnaüm, d'où après un court séjour il partit pour Jérusalem <sup>2</sup>. Car, comme la Pâque des Juifs était proche, Jésus s'en alla à Jérusalem. Et ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, comme aussi des changeurs (de monnaie) qui s'y étaient installés, il fit une espèce de fouet avec de petites cordes, et les chassa tous du temple avec les moutons et les bœufs ; il jeta aussi par terre l'argent des changeurs, et il renversa leurs comptoirs. Et il dit à ceux qui vendaient des colombes : « Otez tout cela

<sup>1</sup> S. Jean, I, 35 et suiv.

<sup>2</sup> S. Jean, II, 1 à 11.

d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic <sup>1</sup>. » Les Juifs voyant tout cela, lui demandèrent par quel miracle il avait le pouvoir de faire de telles choses. Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours <sup>2</sup>. »

Or, outre que ce récit, sous le rapport de la conduite emportée de Jésus-Christ envers les marchands du temple de Jérusalem, est contraire à sa doctrine de paix et de concorde et diamétralement opposé aux habitudes de l'Agneau de Dieu, il est en manifeste contradiction avec l'Évangile de saint Matthieu, dans lequel on lit que Jésus-Christ est venu à Jérusalem après avoir parcouru presque toute la Galilée, une partie de la Judée du côté du bas Jourdain, la côte de Sidon, les villes de Césarée, de Tyr et de Sidon. C'est seulement après avoir enseigné la plus grande partie de sa doctrine à ses disciples et au peuple de ces endroits qu'il avait parcourus, et à tous ceux qui le cherchaient, attirés par le prestige de sa renommée, c'est seulement après l'assassinat de saint Jean-Baptiste et après la scène de la Transfiguration qu'il se rendit avec ses disciples à Jérusalem.

Plus je lis l'Évangile de saint Matthieu, plus je suis plein d'admiration pour la doctrine de Jésus-Christ. Possédant quelque instruction avant d'entendre le divin Maître, le premier évangéliste a dû prendre

<sup>1</sup> S. Jean, II, 13 à 16.

<sup>2</sup> S. Jean, II, 18, 19.



des notes basées sur la vérité des faits. De plus, ne possédant pas le talent poétique de saint Jean, saint Matthieu se borna naturellement à écrire sous la dictée de Jésus-Christ, de sorte qu'à l'exception des choses ajoutées au premier Évangile, et qu'on reconnaît à leur empreinte de matières hétérogènes, tout le récit porte le cachet de la plus merveilleuse simplicité et de l'éloquence la plus pure et la plus sévère en même temps. Il me paraît que saint Matthieu a été choisi pour être le rapporteur de Jésus-Christ, selon l'habitude des Juifs. Cette préférence fut peut-être un motif de plus à la jalousie de saint Jean, jalousie qui se manifesta dès le commencement de la mission de Jésus, comme on peut le voir dans les Évangiles et surtout dans ce passage, où la mère de Jacques et de Jean dit à Jésus : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. » Mais Jésus répondit aux enfants de Zébédée : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » Ils lui dirent : « Nous le pouvons. » Jésus leur répondit : « Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai, mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner, mais ce sera réservé à ceux à qui mon Père l'a préparé. » Les dix autres apôtres ayant entendu ceci, en furent indignés contre les deux frères. Jésus voyant en ceci un motif de discorde et un commencement de mésin-

telligence dans la nouvelle Eglise apostolique, appela les douze apôtres et leur donna des conseils dont voici l'admirable conclusion : « Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il vous serve, et quiconque voudra être le premier d'entre vous, qu'il soit votre serviteur <sup>1</sup>. »

Saint Jean fut assez prudent pour se taire; il ne révèle pas un mot de cet entretien, qui contient un blâme à son désir de prééminence. Le quatrième Evangile n'est pas destiné à être accepté comme la doctrine de Jésus-Christ, qui s'accommode à toutes les intelligences. L'aigle de l'Evangile étend son vol jusqu'à l'infini. Il traite des questions inabordables, qui ne sont que du ressort de savants théologiens. Son Evangile est plutôt destiné à faire connaître le talent de l'auteur qu'à mettre au jour la doctrine de Jésus-Christ. Le récit de saint Jean est une analyse de cette doctrine, tandis que celui de saint Matthieu porte le caractère de la simplicité naïve des paroles du divin Maître, et c'est pour cela que je le prends comme base de mes observations.

Jésus donc ayant achevé de donner ses ordres à ses douze disciples, partit pour enseigner et prêcher dans les villages d'alentour. Or Jean-Baptiste ayant entendu parler dans sa prison des prodiges de Jésus-Christ <sup>2</sup>, lui

<sup>1</sup> S. Matth., xx, 20 à 28; S. Marc, x, 35 à 45.

<sup>2</sup> Lors du baptême de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste n'eut point de doute à cet égard. Pourquoi envoie-t-il maintenant des émissaires à Jésus pour savoir s'il est le Messie?



envoya deux de ses disciples pour lui demander s'il était celui qui devait venir. Jésus leur répondit simplement qu'ils devaient raconter à Jean ce qu'ils avaient entendu et ce qu'ils avaient vu. Lorsque les disciples de saint Jean furent partis, Jésus-Christ fit de lui un éloge qu'il termina de la sorte : « Je vous dis en vérité qu'entre ceux qui sont nés des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste ; mais celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. »

Cependant le peuple, continue Jésus, qui est comparable aux enfants, dit que Jean-Baptiste est venu ne mangeant ni ne buvant, parce qu'il est possédé du démon ; et du Fils de l'homme qui est venu mangeant et buvant, il dit : « Voilà un homme qui aime à faire bonne chère et à boire du vin, il est ami des publicains et des gens de mauvaise vie ; mais la sagesse a été justifiée par ses enfants (le peuple). » Jésus-Christ termina ce discours par cette admirable invocation : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits. Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi. Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains, et nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur

vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger<sup>1</sup>. »

La sagesse de Jésus-Christ était si grande, qu'il commença à vulgariser sa doctrine parmi la masse du peuple la plus ignorante, c'est-à-dire parmi ceux qui, par leurs maladies morales, sentaient le plus le besoin d'un médecin.

Souvent il ajoutait à ses maximes, pleines de prévoyance, un exemple matériel pour les fixer plus facilement dans la mémoire. Telles furent les cures merveilleuses faites le jour du sabbat, et le passage où ses disciples cueillirent et mangèrent des épis de blé dans ce même jour.

Sur quoi Jésus écoutant les reproches des pharisiens, leur cita l'exemple de David lorsqu'il fut pressé par la faim<sup>2</sup>, et ajouta : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître du sabbat même. »

Sur le reproche de la cure faite un jour de sabbat, Jésus répondit aux mêmes pharisiens : « Qui est celui d'entre vous qui ayant une brebis qui vient à tomber dans un fossé le jour du sabbat, ne la prendra pas pour l'en retirer? Or, combien un homme est-il plus excellent qu'une brebis! Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat<sup>3</sup>. » Les pharisiens

<sup>1</sup> S. Matth., xi.

<sup>2</sup> I Rois, xxi, 1 à 6.

<sup>3</sup> S. Matth., xii, 1 à 12.



tinrent alors conseil dans le but de perdre Jésus-Christ, qui le sachant se retira de ce lieu-là<sup>1</sup>.

Jésus-Christ profita de cette circonstance pour donner de sages conseils à son entourage, en disant : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe. C'est pourquoi je vous déclare que tout péché et tout blasphème seront remis aux hommes; mais le blasphème contre l'Esprit ne leur sera point remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera remis; mais si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle, ni dans le siècle à venir<sup>2</sup>. De même que les bons arbres portent de bons fruits et les mauvais arbres de mauvais fruits, de même les hommes bons disent de bonnes choses et les méchants disent de mauvaises choses; car c'est de la plénitude du cœur que la bouche parle. Je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites; car vous serez justifiés par vos paroles et vous serez condamnés par vos paroles<sup>3</sup>. »

Entouré d'une grande multitude de peuple sur les rivages du lac de Tibériade, Jésus-Christ trouva moyen de se faire comprendre plus facilement et de répandre

<sup>1</sup> S. Matth., xii, 14, 15.

<sup>2</sup> S. Matth., xii, 30 à 32. — Cette sentence, qui rend un péché irrémissible, ne paraît pas conforme à la doctrine de Jésus; elle aura été mal interprétée.

<sup>3</sup> S. Matth., xii, 33 à 37.

dans toutes les classes la morale la plus pure, tout en les intéressant par le genre nommé parabole, dont le Maître se servit plusieurs fois. Toutes les paraboles sont d'une beauté inimitable et pleines de la sagesse divine.

En achevant la parabole de la semence tombée dans le bon ou le mauvais terrain, et celle du royaume des cieux <sup>1</sup>, il dirigea ses pas vers Nazareth, sa patrie, où il fut très-mal accueilli, de sorte qu'en instruisant le peuple dans les synagogues, on disait : « N'est-ce pas là le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où viennent donc à celui-ci cette sagesse et cette puissance? » Et ainsi il leur était un sujet de scandale. Mais Jésus leur dit : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison <sup>2</sup>. »

Jésus ayant appris la mort de saint Jean-Baptiste et le rapport d'Hérode, le tétrarque de la Galilée, qui disait que Jean était ressuscité et qu'il n'était autre

<sup>1</sup> La charmante parabole du Samaritain (S. Luc, x, 30 à 37), bien que d'une moralité tout à fait chrétienne, doit être considérée comme non issue de la bouche du divin Maître; car les deux disciples qui l'accompagnaient dans son voyage de Jéricho à Jérusalem ne la rapportent point dans leur Évangile.

Outre cette parabole, il y a bien d'autres récits qui sont prêtés à Jésus, tels que le beau et prophétique entretien de la Samaritaine (S. Jean, iv, 4 à 26).

<sup>2</sup> S. Matth., xiii, 54 et suiv.



que le même Jésus-Christ, se retira dans un lieu désert<sup>1</sup>.

En ce temps-là, les pharisiens ayant reproché à Jésus que ses disciples, contrairement au précepte de la loi, ne se lavaient pas les mains lorsqu'ils prenaient leurs repas, il dit au sujet de la purification : « Écoutez et comprenez bien ceci : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais c'est ce qui sort de la bouche de l'homme qui le souille. » Ce fut alors que Jésus-Christ s'éloigna le plus de la Galilée, en portant ses pas vers Tyr et Sidon.

A son retour, par les côtes de la Méditerranée, Jésus-Christ institua aux environs de Césarée de Philippe la hiérarchie apostolique. Simon, dont le Maître avait changé le nom en celui de Pierre, fut choisi pour être le souverain des apôtres, en lui appliquant le verset de Zacharie : « Et moi je vous dis que vous êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église<sup>2</sup>, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Peu avant le choix de saint Pierre pour la haute dignité dont il venait d'être investi, Jésus ayant été reconnu par le premier apôtre comme le Christ, le Fils du Dieu vivant, défendit à

<sup>1</sup> S. Matth., xiv, 13.

<sup>2</sup> S. Matth., xvi, 18, 19. Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

ses disciples de dire à qui que ce soit qu'il fût Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Après la mort de saint Jean-Baptiste, un changement très-marqué dans les idées de Jésus-Christ commença à s'opérer. Il devient mélancolique et triste. Son langage s'élève de plus en plus sans perdre jamais la netteté qui fait l'admiration et le charme de tout le monde.

Jésus-Christ aborde les matières les plus sublimes de sa mission. Ce fut alors qu'il arrêta le plan d'aller à Jérusalem pour se livrer aux princes des prêtres, dont les espions le suivaient partout et lui faisaient des questions à chaque instant dans le but de le perdre. Plus que personne, Jésus-Christ savait qu'on ne pourrait renverser de fond en comble la religion hébraïque et lui en substituer une autre sans encourir la peine capitale. Ce fut donc aux environs de Césarée que Jésus décida du sort du christianisme en prenant la ferme résolution de sceller de son sang la nouvelle doctrine. Cette résolution, qui donna pour résultat la plus admirable abnégation et le triomphe de la vérité et de la lumière sur le mensonge et l'aveuglement de l'humanité, ne s'opéra pas dans l'esprit du Fils de l'homme sans une grande secousse.

En effet, dès que Jésus-Christ eut annoncé à ses disciples qu'il fallait aller à Jérusalem pour y donner à sa doctrine le dernier éclat devant les autorités du

<sup>1</sup> S. Matth., xvi, 20. — Cette défense est aussi mystérieuse que l'avènement du Messie.



pays et devant les princes des prêtres, qui devaient le livrer à d'horribles tourments et à la mort, saint Pierre se présenta à son Maître, et l'ayant tiré à part, il lui dit : « Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise ! cela n'arrivera pas. » Mais Jésus se retournant, dit à Pierre : « Retirez-vous de moi, Satan ! vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais celles des hommes. » Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive ; car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qu'il l'aura perdue pour l'amour de moi la retrouvera. Et que servirait à un homme de gagner tout le monde et de perdre son âme, ou par quel échange pourrait-il la racheter ? car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses Anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Je vous dis en vérité : Il y a quelques-uns de ceux qui sont ici qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne <sup>1</sup>. » Ce fut six jours après ce touchant entretien qu'eut lieu la transfiguration de Jésus-Christ <sup>2</sup>.

Après ces choses, Jésus retourna vers Capharnaüm, en Galilée, d'où il partit pour les confins de la Judée

<sup>1</sup> S. Matth., xvi, 21 et suiv.

<sup>2</sup> Saint Matthieu n'ayant pas assisté à la Transfiguration (S. Matthieu, xvii, 1 à 8), il est probable que ce passage lui fut révélé par saint Pierre ou par les frères Jacques et Jean, à moins que ce ne soit une imitation des scènes de Moïse sur le mont Sinai.

du côté du bas Jourdain. Jésus-Christ ne passait pas un moment sans faire des conférences pleines de la plus grande sagesse. Pendant cette excursion, il entretenait ses disciples et le peuple qui le pressait de tous côtés, soit au sujet du scandale, surtout lorsqu'il est pratiqué envers les petits enfants, soit sur des éclaircissements de quelques points du *Pater noster*, tel que le pardon que nous devons accorder à ses offenseurs si nous voulons que Dieu nous pardonne. Jésus entretenait ses auditeurs sur l'indissolubilité du mariage, sur l'emploi de la richesse, sur l'abandon de ses parents et de ses biens pour l'héritage de la vie éternelle. Après ces entretiens, et après avoir raconté la parabole de la vigne et des ouvriers, pour faire sentir à ses disciples la manière dont Dieu récompense ses élus, Jésus-Christ s'en alla à Jérusalem; chemin faisant, il dit en particulier à ses douze disciples : « Voilà que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme y sera livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort, et le livreront aux Gentils afin qu'ils le traitent avec dérision, qu'ils le fouettent et le crucifient, et il ressuscitera le troisième jour<sup>1</sup>. »

Jésus-Christ, qui allait toujours à pied, fait cependant son entrée à Jérusalem monté sur une ânesse; une grande multitude de peuple étendit ses vêtements le long du chemin, les autres coupaient des branches d'arbre et les jetaient par où il passait. En même temps on criait de tous côtés : « Hosanna au fils de

<sup>1</sup> S. Matth., xix; xx, 1 à 19.



David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna, salut et gloire au plus haut des cieux! » Lorsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue et chacun demandait : *Qui est celui-ci?* Sur quoi la multitude qui l'accompagnait disait : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. » Jésus étant entré dans le temple et le trouvant converti en un marché de victuailles et en bureaux de changeurs de monnaie, chassa tous les vendeurs et tous les acheteurs, et prononça ces mémorables paroles : « Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs<sup>1</sup>. »

Les princes des prêtres et les scribes voyant ce que Jésus venait de faire et que les enfants criaient dans le temple : *Hosanna au fils de David!* en conçurent de l'indignation, et ils lui dirent : *Entendez-vous ce que disent ces enfants?* — Oui, leur répondit Jésus. Mais n'avez-vous jamais lu cette parole : « Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle. » Jésus les ayant laissés là, sortit de la ville et s'en alla à Béthanie, où il passa la nuit<sup>2</sup>.

Le lendemain, Jésus retournant à Jérusalem fait un sermon sur la foi, et étant entré dans le temple, il y fut interrogé par les princes des prêtres et par les sénateurs, qui lui demandaient par quelle autorité il

<sup>1</sup> Domus mea domus orationis vocabitur; vos autem fecisti illam speluncam latronum. (S. Matth. xxi, 13.)

<sup>2</sup> S. Matth., xxi, 15, 16; Ps. viii, 3.

prêchait, et par quel pouvoir il avait renversé l'ordre établi dans le temple. Jésus-Christ leur répondit que c'était par la même autorité que celle par laquelle Jean baptisait. De plus, il leur raconta l'histoire du fils rebelle et de celui qui, après avoir désobéi à son père, se repent et suit ses commandements. Après cela, Jésus ajouta : « Ainsi les publicains et les femmes prostituées qui sont touchés de repentir, devanceront les pharisiens dans le royaume du ciel. » Jésus commença ensuite à parler en paraboles à ses contradicteurs. Il leur raconta celle du maître et des vigneron perfides, après quoi il leur demanda ce que méritaient les vigneron? Sur la réponse des docteurs, Jésus ajouta : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'avaient rejetée ceux qui bâtissaient, est devenue la principale pierre de l'angle. C'est ce que le Seigneur a fait, et nos yeux le voient avec admiration. Et je vous déclare que celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et elle écrasera celui sur qui elle viendra à tomber. »

De cette sorte Jésus confondait les princes des prêtres, les sénateurs et tous les docteurs par la force irrésistible de sa logique divine. Les pharisiens s'étant aperçus qu'ils étaient compris dans les conclusions de ces paraboles, voulurent se saisir de Jésus-Christ; mais ils appréhendèrent le peuple, qui commençait à regarder le Fils de l'homme comme un prophète<sup>1</sup>.

Jésus-Christ leur raconta encore la parabole du

<sup>1</sup> S. Matth., xxi, 23 et suiv. ; Ps. cxvii, 22, 23.



festin des noces ; les pharisiens devenant de plus en plus irrités par l'application du sens de ces paraboles, qui s'adressait à eux, tinrent conseil afin de surprendre Jésus. Ils lui envoyèrent leurs disciples, qui lui parlèrent de la sorte : « Maître, nous savons que vous êtes véritable et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez pas la personne dans les hommes. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Nous est-il permis de payer le tribut à César ou de ne pas le payer ? Jésus connaissant la malice de ses hypocrites interlocuteurs, et considérant la pièce d'argent qu'ils lui présentaient, leur demanda à son tour : De qui est cette image et cette inscription ? Sur la réponse des pharisiens, Jésus leur répondit : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu <sup>1</sup>. » Cette réponse si simple et si naturelle contient cependant un des plus grands prodiges de l'intelligence de Jésus-Christ. Elle est la base de la société moderne. C'est le grand principe de la séparation de l'autorité civile et politique de l'autorité ecclésiastique. Principe éminemment civilisateur, appelé à jeter le plus grand éclat sur les constitutions des peuples. Il renverse le système du pouvoir théocratique sur lequel s'appuyait la loi de Moïse.

Il ne fallait pas autre chose aux ultramontains de Jérusalem pour faire mourir Jésus-Christ, que d'avoir entendu de sa bouche cette grande vérité. Ce fut

<sup>1</sup> S. Matth., xxii, 15 à 21.

par ignorance que les pharisiens ne purent comprendre que Jésus-Christ voulait établir une grande différence entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, mais c'est par malice et par entêtement des hommes qu'aujourd'hui même ce grand principe n'est pas encore bien compris par la plupart des chrétiens.

Jésus acheva de confondre par cette réponse admirable non-seulement les pharisiens, mais les princes des prêtres, les anciens et les docteurs de la loi. Les saducéens tentèrent encore un dernier effort afin de découvrir quelque faiblesse dans l'intelligence du divin Maître. Ils lui demandèrent à qui appartiendrait au jour du jugement dernier la femme qui aurait eu plusieurs maris? Jésus les confondit encore en répondant que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, et qu'après la résurrection des morts il n'y aura ni maris ni femmes, mais que tous seront comme les anges de Dieu dans le ciel. Les pharisiens voulurent enfin surprendre Jésus-Christ en lui demandant quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus leur répondit : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » C'est là le plus grand et le premier commandement. Voici le second, qui est semblable à celui-là : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. » Toute la loi du Décalogue et des prophètes est renfermée dans ces deux commandements <sup>1</sup>.

Il n'y a jamais eu d'intelligence humaine capable

<sup>1</sup> S. Matth., xxii, 23 à 40.



de formuler des réponses pareilles à celles que Jésus-Christ a données à l'improviste à ses interlocuteurs.

Après qu'il eut achevé de confondre ses adversaires, Jésus s'adressa au peuple et à ses disciples, leur parlant de la sorte : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; observez donc et faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font, parce qu'ils disent ce qu'il faut faire et ne le font pas. Ils lient des fardeaux pesants et qu'on ne pourrait porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes, et pour eux ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt. Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. C'est pourquoi ils portent les paroles de la loi écrites sur des bandes de parchemin plus longues que les autres, et ont aussi des franges plus longues à leurs robes. Ils aiment les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues. Ils aiment à être salués dans les places publiques et à être appelés *rabbi* (docteur). »

Jésus en donnant des conseils à ses disciples pour qu'ils n'imitassent jamais les pharisiens, continua comme il suit : « Mais malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le royaume de Dieu, car vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous vous opposez encore à ceux qui désirent y entrer. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! qui, sous prétexte de vos longues prières, dévorez les maisons des veuves ; c'est pour cela que vous recevrez une condamnation plus rigoureuse. Malheur à vous, pha-

risiens hypocrites, qui parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous. Malheur à vous, conducteurs aveugles, insensés qui estimez plus l'or qui orne le temple que le temple même! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dime, et qui abandonnez ce qu'il y a de plus important, savoir : la justice, la miséricorde et la foi! Conducteurs aveugles, qui avez peur d'avalier un moucheron et qui avalez un chameau! Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui avez soin de la propreté extérieure, pendant que l'intérieur est plein de rapines et de toutes sortes d'impuretés. En quoi on peut vous comparer à un monument sépulcral, dont le dehors paraît beau aux yeux des hommes, mais le dedans est plein d'ossements de morts et de toutes sortes de pourriture! Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, qui ornez les monuments des justes et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fusions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous rendez témoignage à vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Achevez donc aussi de combler la mesure de vos pères, serpents, race de vipères; comment éviterez-vous d'être condamnés aux feux de l'enfer? C'est pourquoi on vous envoie des prophètes, des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous



crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues et vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie. Je vous le dis, en vérité, tout cela viendra fondre sur cette génération qui est aujourd'hui; Jérusalem, Jérusalem, qui tues tes prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Le temps s'approche que votre maison demeurera déserte; car je vous déclare que vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur<sup>1</sup>!»

Il me semble que ce discours ne fut pas bien saisi par saint Matthieu, ou qu'il a été mal rendu par les traducteurs du Nouveau Testament. Outre qu'il y a des phrases qui n'appartiennent pas à l'éloquence pleine de charme du divin Maître, on y voit apparaître une certaine amertume qui laisse entrevoir un esprit de plainte ou d'aversion, ce qui est incompatible avec la douceur et la patience inaltérable de Jésus-Christ. Cependant ce discours est la preuve la plus éclatante non-seulement du haut intérêt que Jésus-Christ donne à la cause de l'humanité, mais de sa plus sublime abnégation; car Jésus-Christ, pauvre et sans protection, ne se cacha point pour mettre au

<sup>1</sup> S. Matth., xxiii.

grand jour les vices et les crimes qui renversaient les fondements de la société juive.

Il choisit la fête de Pâque, pour laquelle venait à Jérusalem presque tout le peuple de la Palestine, afin que sa voix sympathique pût émouvoir toutes les parties de l'auditoire, depuis la classe la plus élevée jusqu'au dernier rang de la société. En effet, Jésus-Christ n'épargna personne; il frappa sans distinction tous les coupables, et principalement ceux qui occupaient la chaire de Moïse. Connaissant la jalousie et la haine implacable et féroce du parti clérical, son ennemi principal, le jeune Maître n'hésita cependant pas; il remua jusqu'à la moelle des os les princes des prêtres, les nobles du pays, les interprètes de la loi et les scribes, en mettant sous les yeux du peuple les méchancetés qu'ils commettaient et qu'ils cachaient sous le manteau de l'hypocrisie. Par ce discours remarquable proféré dans le temple de Jérusalem, c'est-à-dire dans le cœur de la société juive, Jésus-Christ joua la dernière carte de son existence et jeta les bases de la société moderne.

En sortant du temple, après avoir achevé le discours dont je viens de parler, Jésus-Christ dirigea ses pas vers la montagne des Oliviers.

Chemin faisant, il fait des réflexions sur la ruine future du temple et sur le démantèlement de la société juive, sur l'apparition de faux prophètes et de faux Christ, sur le martyre de ses apôtres, sur la propagation de l'Évangile par toute la terre, sur la fin



du monde, à laquelle il ne fixa pas cependant une date certaine.

Supérieur à tous les prophètes juifs, Jésus-Christ fait une admirable description du jugement dernier, en déclarant positivement que la connaissance du jour de cet événement peut appartenir à son Père seul, car les anges du ciel même ne le sauront pas. Jésus-Christ dit encore : « Avant cet événement, beaucoup de choses inouïes arriveront sur la terre, et alors l'affliction de ce temps-là sera si grande qu'il n'y en aura point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais.

Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière. Les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors le Fils de l'homme viendra sur les nuées du ciel avec une grande majesté. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Comme on ne peut savoir en quel temps et à quelle heure ces choses arriveront, quand votre Seigneur doit venir, tenez-vous prêts et ne vous laissez pas surprendre, comme on le fait avec les voleurs qui entrent dans la maison sans être attendus; car si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute et ne laisserait pas percer sa maison <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> S. Matth., xxiv; xxv, 1 à 13.

La colère du parti clérical et de ceux qui avaient encouru le blâme proféré par le jeune Maître dans son sermon du temple sur l'hypocrisie des pharisiens, ne se fit pas attendre. Car aussitôt que Jésus eut achevé de parler, les princes des prêtres s'assemblèrent dans la salle du grand prêtre Caïphe, et tinrent conseil ensemble pour trouver moyen de se saisir adroitement de Jésus et de le faire mourir, en disant : « Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple <sup>1</sup>. »

Alors Judas Iscariote se présenta à l'assemblée et fit l'offre de son horrible trahison, qui fut acceptée par les princes des prêtres.

Il me semble que l'acte infâme de trahison pratiqué par Judas ne fut pas un cas de soudaine résolution, comme on parait le prétendre, mais le résultat d'une longue préméditation. Si on trouvait le moyen de faire une étude approfondie sur l'assassinat juridique de Jésus-Christ ; si l'Église chrétienne primitive, au lieu d'augmenter les ténèbres comme elle l'a fait, en supprimant des Évangiles qui ne lui convenaient pas et en altérant le récit de ceux qu'elle avait

<sup>1</sup> Ici on a intercalé hors de propos l'acte touchant de la femme qui a parfumé à Béthanie les cheveux de Jésus-Christ, en même temps qu'elle arrosait ses pieds de ses larmes et les essuyait avec ses propres cheveux. Ce fait est contradictoire et rapporté diversement par saint Jean (xii, 1 à 8), saint Matthieu (xxvi, 6 à 13), saint Marc (xiv, 3 à 11), saint Luc (vii, 36 à 50).



choisis, on découvrirait sans doute tous les rapports qui ont eu lieu entre Judas et les pharisiens.

Jésus-Christ donne plusieurs fois des marques certaines de doute vis-à-vis de la bonne foi et de la fidélité de quelqu'un de ses disciples ; cette page noire, ajoutée à l'histoire sublime du christianisme, est comme l'anneau qui vient lier l'essence la plus basse et la plus dépravée à l'essence la plus pure et la plus élevée, sous l'empire de la loi qui rapproche les extrêmes.

Malheureusement des événements pareils à celui-ci sont fréquents dans l'histoire de l'humanité. Il est à remarquer que dans la petite société des élus de Jésus-Christ un des apôtres fut traître, et qu'un autre, celui même qui fut choisi pour être le chef de l'Église naissante, renia son Maître au moment critique de son jugement.

Jésus-Christ pressent et avoue la faiblesse de l'un et le crime de l'autre.

Retournant à Jérusalem le soir, Jésus se mit à table pour manger la Pâque avec ses disciples <sup>1</sup>. Dans ses entretiens, le Maître laissa bien entrevoir la tristesse

<sup>1</sup> Il paraît que l'acte du lavement des pieds, rapporté par saint Jean (xiii, 1 à 17), ne fut qu'une scène pathétique de l'invention du grand théologien, pour personnifier l'humilité admirable de Jésus-Christ, car saint Matthieu, qui était présent à la scène pascale, ne dit rien à ce sujet, bien qu'il y ait eu une polémique entre saint Pierre et son maître. Polémique digne de remarque, et qui devait impressionner tellement saint Matthieu qu'il ne pouvait passer sous silence le lavement des pieds.

et l'angoisse qui l'affligeaient. Il interrompt le silence en ces termes : « Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira. » Ces paroles leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença à lui dire : « Serait-ce moi, Seigneur? » Jésus leur répondit : « Celui qui met la main au plat avec moi est celui qui me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été écrit de lui : Mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme a été trahi. Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni il le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Et prenant ensuite le calice dans lequel il y avait du vin et de l'eau, il rendit grâces et le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Or, je vous déclare que je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour auquel je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Et ayant chanté le cantique d'actions de grâces, ils allèrent à la montagne des Oliviers.

Alors Jésus leur dit : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées. » Pierre lui dit : « Quand tous les autres se scandaliseraient à votre sujet, pour moi je ne me scandaliserai jamais. »

Jésus lui répondit : « Je vous dis en vérité que cette



même nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. » Pierre lui répondit : « Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point. » Et tous les autres dirent aussi la même chose. Après cela, Jésus s'en alla avec eux dans un lieu nommé Gethsémani, et il dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici pendant que je m'en irai là auprès pour prier. » Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être saisi de tristesse et à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. Alors il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi. » Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant en ces termes<sup>1</sup> : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins qu'il en soit non comme je le veux, mais comme vous le voulez. » Il vint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il s'en alla encore prier pour la deuxième fois, en disant : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! » Il revint encore

<sup>1</sup> Jésus-Christ réprouvait les prières longues et ostensibles, ainsi qu'en faisaient les pharisiens hypocrites. (Saint Matthieu, vi, 5 à 8.) Comment donc les évangélistes rapportent-ils une longue prière que le Maître fait à l'écart, et qui devait être faite à voix basse ?

vers ses disciples et les trouva endormis, parce qu'ils avaient les yeux appesantis. Et les quittant, il s'en alla encore prier pour la troisième fois, en disant les mêmes paroles. Après il vint trouver ses disciples, et il leur dit : « Dormez maintenant et vous reposez ; voici l'heure qui est proche, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; celui qui doit me trahir est bien près d'ici. »

Jésus n'avait pas encore achevé ces mots que Judas se présenta, le salua en le baisant selon l'habitude, et en lui disant : « Maître, je vous salue<sup>1</sup>. »

Depuis ce moment, Jésus-Christ ne s'appartient plus comme homme. Trahi par Judas et garrotté par les sbires des prêtres, il est traîné sur la voie douloureuse, et après avoir supporté sans se plaindre tous les tourments qui effrayent l'imagination, il arrive au Calvaire, où il subit enfin comme un agneau le supplice de la croix.

Ce fut de la sorte que les Juifs, ou plutôt les lévites, s'avisèrent d'éteindre le flambeau qui descendait du ciel pour éclairer les ténèbres de l'humanité. Ils se trompèrent dans leur attente, car l'Évangile continue de plus en plus à répandre sa lumière sur tous les angles de la terre, tandis que le judaïsme fut écrasé sous le poids de l'énorme ingratitude des princes des prêtres.

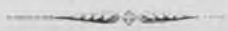
Jésus-Christ mourut l'an 33 de sa venue (785 de Rome), le vendredi 15 nisan, veille de la Pâque. Dans

<sup>1</sup> S. Matth., xxvi, 1 à 49.



son passage sur la terre, il laissa des empreintes ineffaçables de son génie prodigieux. Sans avoir écrit, qu'on le sache, un seul mot de sa doctrine, elle est cependant transmise à toutes les nations de la terre par un prodige de la Providence, et l'Évangile continue à travers l'humanité sa marche civilisatrice et toujours croissante.

Jésus-Christ est la plus grande figure apparue en ce monde. Il est l'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Sa doctrine est non-seulement la plus pure et la plus sainte, mais aussi la plus simple. Elle se résume en ces deux articles : « Aimer Dieu par-dessus toute chose, et son prochain comme soi-même. » Cette doctrine admirable s'accommode à toutes les intelligences et convient à tous les peuples de la terre. Dites à l'homme, quelles que soient sa condition et sa croyance, qu'il vive en société régulière ou en état sauvage : Professez et exécutez de bonne foi ces deux articles de la doctrine du Fils de l'homme, et vous serez chrétien !



## CHAPITRE DOUZIÈME.

## LE CARMEL ET LA CÔTE DE SIDON.

Nous quittâmes Nazareth le 13, à la pointe du jour. Rien de nouveau ne se présenta à nos regards.

Bientôt prenant la route de Kaïffa, qui se développe à droite de la plaine d'Esdrélon, nous nous engageâmes dans des collines qui se succédaient et qui toutes étaient parées de la plus riante verdure. Dans un vallon et auprès du village de Malout, nous visitâmes les ruines d'un temple chrétien dédié, ce me semble, à saint Joseph. En descendant vers le pays de Zabulon, nous fîmes halte sur la rive verdoyante d'un torrent et près d'un moulin à blé appartenant aux Pères Carmes. L'appareil hydraulique était une belle turbine qui fonctionnait admirablement.

Les Carmes appartiennent à un ordre qui aime à faire bonne chère. Extrêmement prévoyants, ils se vouent à l'agriculture et font des spéculations commerciales, et se procurent les moyens de satisfaire leur penchant pour le bien-être.

J'eus bientôt occasion de voir le beau séjour des frères épicuriens, dont M. de Lamartine a dépeint en ces termes la confortable hospitalité :



« Le couvent du Mont-Carmel est l'hôtel du Louvre de l'Orient. »

Nous y arrivâmes dans la soirée, après avoir traversé la ville de Kaïffa, située sur la rive de la Méditerranée et dans la racine orientale du cap Carmel. Nous fîmes l'ascension de la montagne par une chaussée bien entretenue en pente douce et dominant la mer. Cette disposition de la montagne du Carmel est d'autant plus admirable qu'elle offre à chaque pas un tableau différent, selon la position élevée qu'on y atteint. Sur la crête du promontoire apparaît tout à coup, et comme par une illusion féérique, une masse blanche pareille à un cygne gigantesque prêt à s'élan- cer sur les eaux de la mer. C'est le couvent ou plutôt le magnifique palais des Frères Carmes. La vue qu'on découvre des deux côtés du cap Carmel est des plus splendides, surtout celle qui domine au nord Saint-Jean-d'Acre et le cap Blanc.

Le lendemain, M. de Rohan et son fils, notre aumô- nier, M. Duhamel et sa dame et deux ou trois autres pèlerins s'étant embarqués pour Beyrouth, où ils de- vaient nous attendre, nous prîmes la voie de terre, en suivant la côte jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, où nous arrivâmes dans la soirée. En passant, et sans nous arrêter, nous parcourûmes une partie de la ville, visitâmes les Pères Franciscains, après quoi nous marchâmes encore trois quarts d'heure, et nous nous arrêtâmes en face d'une belle villa bâtie par Abdal- lah, pacha d'Acre, traversée par un des aqueducs

qui amènent les eaux pour la consommation de la ville d'Acre. Nous y trouvâmes nos tentes plantées dans une plaine sablonneuse.

Le lendemain, avant de partir, je visitai le fameux jardin faisant partie de la propriété. Je n'avais pas encore vu en Orient des plantations plus splendides et aussi vigoureuses que celles qui se trouvaient dans ce vaste jardin. Les orangers, bien que de taille gigantesque et admirablement beaux, ne m'étonnèrent pas, non plus que les citronniers et les grenadiers; mais j'étais ébahi en présence d'énormes figuiers dont le tronc avait l'aspect de celui du marronnier.

En continuant ma promenade hors du jardin et en suivant la route qui mène à Saint-Jean-d'Acre, j'ai vu des fragments d'anciennes chaussées très-bien conservés, qui donnèrent peut-être à Mac-Adam l'idée de son système de pavage. Ces types primitifs n'étaient autre chose qu'une espèce de mosaïque sans symétrie, construite en pierres de différentes couleurs, taillées ou cassées en polygones irréguliers. Cette jolie propriété, qui coûta à son fondateur douze millions de piastres, nous dit-on (à peu près trois millions de francs), fut vendue à un particulier pour douze mille francs.

Notre caravane se dirigea vers Tyr. Quelquefois nous perdions la mer de vue. La route suivait toujours la plaine jusqu'à la pointe de Nakura, qui fut gravie non sans difficulté. La gaieté qui ne quittait jamais les jeunes pèlerins, semblait redoubler à la vue de la Méditerranée, sans doute parce que nous



avons déjà quitté le sévère aspect des lieux saints, et que nous nous tournions du côté de l'Europe. En l'absence de notre respectable chef, nous observions toujours l'ordre auquel M. de Rohan nous avait habitués, tant était grand l'attachement que nous avions conçu pour notre digne et vénérable président, dont ma mémoire garde précieusement le souvenir. Cependant le soleil nous accablait, et nous fûmes heureux d'arriver au khan nommé, je crois, de Nakura pour y réparer nos forces.

Ce khan est situé dans le voisinage du hameau de Nakura, et sur le penchant d'une colline qui se détache des montagnes qui forment le cap Blanc. Il est admirablement placé pour faire oublier au voyageur les fatigues de la journée. Un petit bassin carré recevait l'eau qui s'y déversait par un canal supérieur après avoir fait le tour de la maison servant de khan. Ce filet d'eau se précipitait dans le bassin en forme de cascade. Le surplus s'échappait par un trou pratiqué du côté opposé à la cascade, et formait un petit ruisseau bordé de grands peupliers et qui allait répandre la fraîcheur dans un joli bouquet de mûriers et d'orangers. Le bassin du khan de Nakura nous fournit un des plus agréables délassements pendant notre pèlerinage. Il faut voyager dans les pays chauds, et surtout dans les déserts de l'Orient, où la réverbération du soleil rend l'atmosphère embrasée et trouble la vue par son intensité éblouissante, pour connaître la valeur d'un repos sous un bosquet d'ar-

bres touffus, à côté d'une fontaine d'eau jaillissante. Le khan nous fut inutile; personne ne songea à y entrer pour se jeter sur les grabats et y livrer son corps à la pâture des cousins, qui, habitués au sang arabe, ne seraient pas fâchés de varier leur nourriture. Assis sur le parapet du bassin, à l'ombre d'un beau tamarinier, et ayant en face de nous la cascade en miniature, nous y primes notre collation.

En achevant de déjeuner, j'eus envie de me jeter dans le bassin pour m'y rafraîchir comme le font les gens du pays, mais des motifs hygiéniques m'en auraient empêché quand bien même d'autres considérations ne se fussent pas présentées à mon esprit. Je me contentai donc de me promener sous les arbres, et d'attendre ainsi le moment du départ, qui arriva bientôt.

Peu de temps après avoir quitté le khan de Nakura, nous commençâmes à gravir les difficiles escarpements du cap Blanc. La route qui traverse ce promontoire est très-ancienne. On la nomme vulgairement route des Géants, parce que la chaussée est construite de blocs de pierres taillées sur place et d'une grandeur démesurée. Cette chaussée date, dit-on, du temps des Assyriens ou du peuple géant qui a taillé et rassemblé les blocs de pierre sur lesquels les Romains bâtirent le temple du soleil à Balbek.

Quand on arrive au sommet de la montagne, la Méditerranée se présente furieuse au regard du voyageur, car elle roule ses flots avec violence contre le promontoire qui lui barre le passage.



De la hauteur où l'on se trouve, et dont l'élévation est de quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne peut pas entendre le grondement majestueux de ses vagues impuissantes; on est cependant témoin de la lutte engagée entre l'eau et le rocher, lutte dont on ne saurait préciser le commencement, et dont la durée échappe à tous les calculs humains.

On distingue l'agitation de la mer, qui rassemble sans relâche ses forces pour s'élancer plus vigoureusement contre son adversaire.

Lorsqu'on descend vers la plage, du côté de Tyr, on y entend des mugissements pareils au grondement lointain du tonnerre. Ce sont les vagues qui rugissent en se brisant contre la muraille inébranlable du cap Blanc. On voit à la base de la montagne de grandes cavités que les eaux envahissent à la marée montante; ce sont les sapes pratiquées par la mer. Ainsi minés, quelques pans de la muraille gigantesque se sont détachés, et on les aperçoit gisant dans la mer, à demi couverts par les eaux. Voilà le seul résultat apparent de cette lutte séculaire.

Les crevasses que présentent les joints des pierres de la chaussée des Géants sont proportionnées à la grandeur des blocs dont elle est pavée. On ne peut y passer sans courir le plus grand danger. Le péril est augmenté par le vertige que peut produire la mer, que l'on voit au-dessous de ses pieds, et d'une hauteur épouvantable. Les chevaux marchaient avec pré-

caution, assujettissant leurs pieds autant que possible pour ne pas glisser sur la surface lisse des blocs, et je crois que les cavaliers étaient plus effrayés encore que leurs montures; car, outre la peur, l'homme a de plus à combattre le vertige que peut lui occasionner la vue d'un précipice.

Après avoir traversé les parties difficiles de la route, nous arrivâmes à un niveau peu élevé, où nous trouvâmes une centaine de travailleurs des deux sexes employés à remplir de sable les crevasses de la chaussée. Ces réparations provisoires, dont l'effet ne pouvait durer que jusqu'à la première averse, avaient pour cause la visite d'un haut personnage de la Sublime Porte, chargé de l'inspection des ponts et chaussées de l'empire ottoman. On ne songeait pas à guérir les profondes blessures du corps du géant, on avait recours à un palliatif superficiel suffisant pour motiver un magnifique rapport et attirer à l'inspecteur les bonnes grâces du sultan de Constantinople.

Après le passage du cap Blanc, nous nous rendîmes en peu de temps à Tyr par la plage ou par la route qui longe la côte. Mais elle n'est plus là, cette ville si florissante, qui du temps d'Hiram fournit les bois du Liban et les ouvriers pour bâtir le temple de Jérusalem; cette Tyr qui, par l'immense étendue de son commerce, devint, après la destruction de Troie, la ville non-seulement la plus belle, la plus riche de la Syrie, mais la plus puissante du monde; cette Tyr dont le prophète Ezéchiel nous donne une description



si pompeuse ! Des restes attestent cependant la mémoire de la reine des mers : ce sont des colonnes d'une admirable beauté qui gisent couchées par terre ; quelques-unes ont leur chapiteau séparé du tronc, d'autres, à moitié enterrées dans la mer, sont fouettées par les vagues.

L'état actuel de Tyr ne dépasse pas l'importance d'une bourgade de trois à quatre mille habitants ; la configuration ancienne n'existe plus. L'île sur laquelle était bâtie Palæotyros a disparu par l'invasion des sables, qui ont transformé en un isthme sablonneux la fameuse chaussée d'Hiram, qui unissait le continent à cette île.

Nous campâmes sur le sable de la péninsule, entre la ville et un puits, qui sert en même temps de fontaine pour les besoins des habitants et d'abreuvoir pour les animaux. Divisé en quelques compartiments, il est entouré d'un vieux mur et recouvert d'une terrasse, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur les montagnes de l'intérieur du pays et sur la Méditerranée. Ce qui me frappa le plus en visitant ce puits, c'est son ancienneté, car on m'a dit, et cela est probable, qu'il date des premiers âges de Tyr. J'ai vu au loin, du haut de sa terrasse, l'emplacement de la nécropole, où se trouve le sarcophage d'Hiram, roi de Tyr. Je regrettai de ne pouvoir y aller. Le port jadis si important, et qui recevait tous les navires du monde, contenait à peine deux bricks.

Les habitants des dernières classes ne craignent pas

le contact des étrangers; au contraire, ils aiment à causer avec eux et à faire des échanges de vivres et autres objets.

Le lendemain, de bonne heure, nous quittâmes la ville et nous prîmes la route de Sidon.

Pour abrégier le chemin, et pour éviter les sables profonds dans lesquels les chevaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux, nous descendîmes de l'isthme et gagnâmes la plage. Nous suivîmes longtemps cette voie naturelle, toujours enchanteresse pour les voyageurs, qui aiment à contempler, du côté du continent, la variété des plantes, la beauté des fleurs et les formes bizarres des montagnes, et du côté opposé, l'immense étendue de la mer.

Les chevaux s'effrayaient d'abord du grondement des vagues et fuyaient précipitamment à leur approche; mais ils y furent bientôt familiarisés, et lorsqu'ils commencèrent à éprouver l'effet de la chaleur, ils prenaient plaisir à sentir leurs jambes baignées par les lames rafraichissantes. Je m'amusai à ramasser des coquillages, des éponges, et des cailloux roulés de couleurs brillantes et variées lorsqu'ils étaient dans l'eau.

Après quelque temps de marche, nous quittâmes le rivage de la mer et nous nous engageâmes dans la plaine de Cœlésyrie; nous y traversâmes l'Oronte aux eaux bourbeuses. La route conduit à un pont d'une seule arche, bâti par Ibrahim-Pacha. Nous préférâmes traverser le fleuve à un gué en aval, que de



risquer de nous casser le cou en passant sur la voûte à pic, qui présente des dégâts épouvantables.

Vers midi, nous arrivâmes dans un village où nous pûmes trouver un endroit pour faire halte, et où nous jouîmes d'un agréable repos de deux heures. Le village étant situé sur le penchant d'une colline, nous le laissâmes à notre droite; nous côtoyâmes la pente inférieure; nous entrâmes dans un ravissant bosquet d'orangers impénétrable aux rayons du soleil. Nous pûmes donc, à notre grande satisfaction, nous étendre nonchalamment sur les feuilles sèches.

Attachés aux branches des orangers, nos chevaux secouaient en liberté leurs brides, pendant que nous savourions notre déjeuner dans cette halte poétique. Le repas ne se faisait pas toujours en groupe commun; le plus souvent chacun prenait sa portion et allait s'installer seul à l'endroit qui lui plaisait. C'est ainsi que j'avais étendu la serviette qui me servait de nappe sur le bord d'un canal d'irrigation. A l'autre bord était accourue une troupe d'enfants de tout âge et de tout sexe. Ces petits musulmans à demi vêtus, et dont les vêtements en lambeaux laissaient voir leurs corps décharnés et défigurés par la maigreur, suivaient attentivement les mouvements de mon bras lorsqu'il portait quelque morceau de viande à la bouche.

Lorsque je leur offrais un morceau de jambon, ils ne montraient pas la moindre envie de le prendre, tant était grande leur aversion pour cette viande, que son insanité a rendue sans doute immonde chez les Orien-

taux. Mais lorsque je faisais mine de leur présenter une aile de volaille, ils sautaient le ruisseau et se précipitaient sur moi. Le premier arrivant s'emparait du morceau, qu'il avalait avidement jusqu'aux os. Je distribuai de la sorte toute la partie de mon déjeuner qui consistait en volaille, mouton et fromage, réservant pour moi quelques morceaux de jambon. Dans leur lutte au sujet de la moindre parcelle de viande qui tombait à terre, ces enfants me représentaient les petits oiseaux des jardins se disputant les miettes de pain qu'on leur jette.

En prenant congé des pauvres enfants, nous quitâmes les jardins d'orangers hospitaliers pour nous rendre à Sidon, où nous arrivâmes de bonne heure dans la même soirée. Nos tentes furent dressées hors de la ville et près d'un cimetière.

Un moment après notre arrivée, nous vîmes venir à nous une dizaine de marchands des deux sexes, qui examinèrent les chevaux de la caravane, probablement dans l'intention de les acheter à leur retour de Beyrouth. J'eus l'occasion d'observer une ruse préparée d'avance pour tromper les acheteurs. Un mauvais cheval s'était pris d'affection pour une jument. Tous les jours, les moukres tenaient attachés séparément à l'écart les deux amoureux; mais à Sidon, les domestiques, en présence des marchands, les laissèrent tout à coup en pleine liberté. Ils se livrèrent alors aux caresses les plus fougueuses, aux grands applaudissements des maquignons.



Sidon ou Saïda, comme la nomment les Arabes, joua un rôle de quelque importance dans l'antiquité. Elle fut une des premières cités de la Phénicie, et disputa même l'ancienneté à la ville de Tyr, mais elle n'arriva jamais à rivaliser avec elle sous le rapport de la richesse et de la célébrité. Moïse désigne le pays de Sidon comme servant de limite à celui de Chanaan. Dans les temps modernes, Saïda jouit d'une importance assez considérable, et arriva même à l'emporter sur son ancienne rivale. Mais cette gloire ne fut que d'une courte durée ; car Alep et depuis quelque temps Beyrouth se sont emparées de tout le commerce qui se fait entre l'Europe et la Syrie.

Saïda est située au bord de la mer et sur la pente d'un promontoire peu élevé. Aussitôt qu'on sort de la ville le terrain devient de plus en plus accidenté, et forme des étages jusqu'à une élévation considérable. Cette ville a environ cinq à six mille habitants, mélangés comme le sont les populations de la plupart des villes orientales, c'est-à-dire de musulmans, de chrétiens et de juifs. Ils sont trafiquants, et semblent mettre une assez grande activité dans leurs affaires. Je trouvai dans le port de Saïda dix navires de peu de tonnage. Le bassin est sûr, mais, faute de soins, il est presque encombré de sable. En face de la ville et hors de la jetée, on voit une forteresse ruinée, bâtie par les croisés, sur des récifs à fleur d'eau. Elle communique avec le continent par un pont de neuf arches. On voit épars sur la plage et auprès

de ce pont plusieurs tronçons de colonnes de diverses couleurs.


Les environs de Saïda ne laissent pas d'être embellis par de vastes vergers entourés de murs blanchis à la chaux, ce qui en diminue la beauté pour ceux qui n'en considèrent que l'intérieur; car il faut y pénétrer pour bien apprécier la vigueur de végétation des orangers, des figuiers, des citronniers, des grenadiers et des mûriers.

Le 17 avril, dans la matinée, nous quittâmes Saïda pour nous rendre à Beyrouth. Nous longeâmes la plage, et après avoir dépassé un cours d'eau aux rives boisées, nous descendîmes dans un khan situé sur une hauteur d'où l'on aperçoit la pente sablonneuse derrière laquelle se trouve cette ville moderne, destinée, par sa position géographique, à devenir la vraie capitale de la Syrie. Nous y arrivâmes dans la même soirée, de bonne heure, après avoir traversé plusieurs tertres de sable, de petits ruisseaux et des jardins magnifiques. La route, à l'entrée de Beyrouth, n'est pas pavée, mais elle est bien nivelée et coupe des monticules en terre ocreuse rouge très-dure, qui tient ferme les talus et les rigoles pour l'écoulement des eaux. Elle est bordée de haies vives en cactier (raquettes, *cactus opuntia*), qui lui donnent un aspect singulier. Les branches de cactier qui pendent sur la route sont toutes découpées par les chameaux, qui en mangent les spatules sans faire attention aux grosses et nombreuses épines dont elles sont recouvertes.



A Beyrouth, on ne songe plus à l'hospitalité modeste des Pères latins ; on laisse leurs couvents pour les hôtelleries, dont la rapidité de la locomotion et la fatigue du voyage ont fait sentir la nécessité.

A Beyrouth, on commence à sentir l'odeur du charbon de terre, un des signes précurseurs de la civilisation. En y arrivant, la caravane se dispersa, et les pèlerins prirent aussitôt des directions diverses, cherchant des hôtels selon leurs goûts et leurs fantaisies. MM. le vicomte d'Assay, le baron de Jouselin, Lacaze et moi, nous descendîmes à la Funda del Orient, bel hôtel où l'on vit très-confortablement. De sa terrasse en asphalte, on jouit d'une vue ravissante sur le port et sur la Méditerranée, ainsi que sur la ville et sur les campagnes environnantes.



## CHAPITRE TREIZIÈME.

DAMAS, BALBEK, BEYROUTH.

## LE SIROCCO.

Dans la nuit du 20 avril 1863 tout était tranquille à Beyrouth. Fatigué de l'activité du jour (si l'on peut appeler de ce nom le mouvement journalier de la population orientale, qui fait la plus grande partie de ses affaires en priant et en fumant la pipe, les jambes croisées), toute la ville s'endormait, les chiens exceptés et quelques retardataires qui, munis de lanternes, erraient dans l'obscurité de la nuit, ressemblant à des feux follets s'élevant des grands tas d'immondices, foyers d'infection qu'on est obligé de franchir à chaque pas dans toutes les villes de l'Orient. En me promenant seul, j'étais sans cesse entouré de sergents de ville en faction; car à Beyrouth il y a déjà un semblant de police. On ne me disait rien, mais on m'observait de très-près, et on sifflait avec tant de force qu'on me perceait les oreilles. Ne pouvant plus supporter ce tapage épouvantable, et m'apercevant qu'on commençait à mettre en mouvement toute une phalange de sbires à cause d'un Franc<sup>1</sup> qui se promenait

<sup>1</sup> On nomme Franc en Orient tous les blancs qui arrivent du côté de l'Europe.



le soir sans lanterne, je rentrai à l'hôtel, pressentant, je ne sais pourquoi, quelque chose d'étrange pour le lendemain.

Étant convenu, mes compagnons et moi, de faire une excursion à Balbek, nous donnâmes en conséquence dans l'hôtel des ordres relatifs à notre départ, qui devait avoir lieu dans la matinée du 21, de bonne heure, je me mis paisiblement au lit. Les appréhensions que je venais d'éprouver, à cause sans doute des hurlements des chiens, un va-et-vient des porteurs de lanternes, bipèdes enveloppés dans leurs sacs d'indienne, et des sifflements aigus des vampires de la police turque, s'étaient peu à peu effacés de mon esprit, et je m'endormis tranquillement.

Vers trois heures du matin, le surveillant nous appela. A quatre heures et demie nous quittâmes l'hôtel. Nous étions quatre : le vicomte d'Assay, le baron de Jouselin, le chevalier Lacaze et moi. Comme nous étions obligés de porter nos valises jusqu'au bureau de la diligence, situé à l'extrémité opposée de la ville, le vicomte avait choisi la plus lourde, c'est-à-dire celle qui contenait nos provisions de route. Par un instinct de bonté naturelle et en même temps par un procédé de la plus exquise délicatesse, le vicomte s'était adjugé ce fardeau, qui convenait à sa jeunesse et à ses forces; car il était le plus jeune et le plus vigoureux de nous tous. Il nous fallait faire un détour pour éviter de passer par une des portes de la ville, qui, à cette heure, était encore fermée, et nous mar-

chions très-vite, de peur de manquer la diligence. Nous avons tant parlé la veille de télégraphe et des moyens de locomotion, que nous nous figurions être encore en Europe.

Le vicomte, chargé du lourd havre-sac qu'il portait sur les épaules, marchait en avant et moi en arrière; je figurais le chef de la troupe. Mon âge, de beaucoup plus avancé que celui de mes compagnons, me portait naturellement à occuper cette position. Pour pouvoir suivre de près les touristes pleins d'ardeur, je forçais un peu la marche et je me hâtais autant que le permettait mon état hémiplegique. Je marchais silencieux, ma valise à la main, laissant errer mes pensées sur des idées plutôt gaies que mélancoliques. Le ciel était serein, mais estompé de plusieurs couches de nuages pareilles à la fumée du charbon de terre, qui ne nous permettaient pas de voir une seule étoile. A peine avons-nous franchi les dernières rues pour gagner la route de Sidon, qui, se dirigeant vers le désert, traverse de beaux jardins plantés de mûriers, sur le penchant d'une colline, nous éprouvâmes pour la première fois l'étrange phénomène du sirocco. « Ah! mon Dieu! s'écria le chevalier, quel vent de feu qui nous étouffe! » Nous avançons avec peine en gravissant le plan incliné de la route macadamisée. Nous avons toujours peur de manquer le véhicule; il était déjà environ cinq heures. Nous arrivâmes enfin, et nous nous trouvions très-heureux de voir que la diligence ne s'était pas encore ébranlée,



bien qu'elle parût être sur le point de partir. Nous entendîmes aussitôt crier en français : « Nous n'attendions plus que les voyageurs que voilà ! » Nous prîmes nos places à la hâte. Mes compagnons prirent le coupé, pour mieux jouir de la vue des montagnes et des sites pittoresques. Quant à moi, j'avais retenu ma place dans le modeste intérieur ; mais au moment de me caser, je trouvai cette place occupée par un Arabe qui s'y était accroupi ; je montrai mon billet au voiturier, qui se fâcha très-fort contre l'intrus et le chassa à coups de poing.

Lorsque tout fut prêt pour le départ, on mit encore un bon petit quart d'heure, afin de régler quelques affaires. Nous partîmes enfin ; mais quel guignon nous poursuivait ! un des chevaux ne pouvait pas se décider à marcher ; ni les caresses, ni les hurlements gutturaux des Arabes, ni les coups de fouet, ne le faisaient avancer. Nombre de gamins se livraient à un tapage étourdissant pour engager cet animal indocile à trainer sa part du véhicule ; mais, soit instinct, soit toute autre raison qu'il ne nous était point possible de deviner, il demeurait sourd à toutes les exhortations, et au bout de quelques pas, il s'arrêta et recula comme poussé par une force invincible. Six heures avaient déjà sonné, et nous n'avions pas encore dépassé la place en face du bureau de la diligence. C'est alors que nous nous aperçûmes que, quoiqu'en diligence, nous voyagions en Orient.

Partis enfin, nous traversâmes les pins de l'émir Fakhr-ed-Din sans éprouver aucun accident, car la

route est très-bien macadamisée; et après la première enceinte des collines qui entourent la ville de Beyrouth du côté du sud, collines que l'on franchit par des pentes extrêmement douces, on jouit du coup d'œil le plus agréable; on a devant soi la plus délicieuse promenade, fréquentée par le monde élégant de Beyrouth. Cette ville étant jadis menacée par l'invasion des sables, l'émir Fakhr-ed-Din fit faire cette belle plantation de pins d'Italie, précédée de larges allées sablées. De ces allées, on découvre des vues ravissantes sur la vallée du Nahr-Beyrouth et sur la chaîne du Liban.

Nous traversâmes sans trop de malaise la vallée du Nahr-Beyrouth, quoique nous entendissions déjà un sifflement très-aigu qui passait au travers des ravines escarpées du Liban. C'était le sirocco, dont la furie augmentait avec le jour.

En commençant à monter le Liban, je ne faisais pas grande attention à ce qui se passait sur le devant de la voiture; je me plaisais, au contraire, à regarder les scènes enchanteresses qui se déroulaient derrière moi. De riantes villas éclatantes de blancheur ou de couleurs variées, entourées de vastes jardins dont la végétation est des plus luxuriantes, des sites admirablement placés et qui font les délices du séjour de Beyrouth, le charmant amphithéâtre de collines qui portent ces Édens, dont l'aspect est bien capable de réjouir un voyageur chrétien, voilà ce qui s'offrait à mes regards. Le plaisir est bien près de l'angoisse, et même de la mort, comme l'a dit Socrate en grattant



ses jambes chargées de chaînes ! Je croyais que mes compagnons, placés plus avantageusement que moi dans le coupé, devaient jouir plus à leur aise des mêmes scènes qui m'encharmaient. Ils en étaient loin, hélas ! Quoique tout près de moi, ils enduraient les tourments de l'enfer. Le vent, qui soufflait contre la voiture, soulevait une si grande quantité de poussière, de grains de sable, qu'ils ne pouvaient tenir les yeux ouverts sans le plus grand danger. Ils avaient déjà employé tous les moyens possibles pour se garantir de cette tempête de sable, rendue plus insupportable encore par une chaleur étouffante ; mais tout était inutile.

Bientôt nos chevaux, au nombre de six, ne traînaient plus qu'avec peine la voiture vers la montagne, quoique la pente que nous gravissions ne fût pas très-rapide. Cette route, qu'on venait de livrer à la circulation, fait honneur au génie français. Il était juste, en effet, de mettre tous les moyens qu'offre la science moderne au service d'une œuvre destinée à reconduire la civilisation vers le lieu de son berceau. Les pauvres bêtes s'arrêtaient, à chaque pas, de fatigue et d'épuisement. De leur corps tombaient des ruisseaux de sueur, et pourtant le fouet les fustigeait d'une manière atroce. Le cocher arabe jurait par le Coran, et redoublait de fureur toutes les fois que la lanière de son fouet se détachait du manche et tombait à terre, ce qui arrivait très-souvent. Le conducteur, qui était Français, avait aussi un beau fouet, dont il se servait sans cesse ;

mais les chevaux arabes, de même que les gens de ce pays, habitués aux coups d'étrivières, se moquaient du claquement du fouet, modèle du fouet civilisateur qui avertit d'abord et ne se fait sentir qu'à la dernière extrémité.

Je me penchai à plusieurs reprises en dehors de la voiture pour observer ce qui se passait et ce qui l'empêchait d'avancer. Ce ne fut qu'alors seulement que je m'aperçus que la cause du ralentissement de notre marche n'était autre que le sirocco. J'entendais le sifflement du vent, qui, me frappant la figure, m'obligeait à rentrer la tête au plus vite, de peur d'avoir les yeux meurtris par les grains de sable lancés avec une violence extrême. La chaleur commençait à devenir plus intense. J'entendais derrière moi les sourdes lamentations de mes voisins du coupé, qui me disaient : « Ah ! monsieur, vous avez été inspiré en choisissant l'intérieur, car nous sommes dans une chaudière en ébullition ; de plus, nous ne pouvons rien voir, étant obligés de nous couvrir les yeux pour nous garantir des terribles rafales du sirocco. »

Les Arabes qui étaient à mes côtés paraissaient insensibles à ce désordre de la nature, tant ils sont habitués à voir de telles scènes. Ils étaient cinq dans l'intérieur, fumant paisiblement leur chibouque, les jambes croisées, et tenant dans une main leurs chapelets, dont ils passaient et repassaient les grains en les comptant deux à deux et quatre à quatre<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un Allemand, qui s'était fait musulman, m'a dit en Egypte



Plus je contemplais ces hommes taciturnes et immobiles au milieu de ce tourbillon de vent, plus je conservais sur leur compte des idées extrêmement bizarres. Je me figurais qu'ils étaient des démons envoyés par Belzébuth pour tourmenter les chrétiens, et que par leur influence le vent venait de s'échapper des affreuses cavernes du Liban pour arrêter la marche de la diligence française. Leur costume étrange, leur teint basané, leurs oreilles pendantes comme celles des chèvres arabes, leurs longues barbes, leurs regards fixes et pleins d'une expression mélancolique, leurs mains diversement occupées, soit à courir sur des chapelets sans croix, soit à soutenir des chibouques dont la fumée remplissait l'intérieur de la voiture, en même temps que le foyer de ces longues pipes toujours allumées contribuait à augmenter la chaleur brûlante, tout cela, dis-je, me portait à concevoir des idées fantastiques sur ces êtres singuliers. Les Arabes pourtant ne sont pas, en général, de méchantes gens; ils n'ont point d'idée de la civilisation chrétienne, et leurs femmes, en perdant le sentiment de la pudeur, n'ont plus le charme qui est le plus bel attrait du beau sexe en Occident. Ils sont plutôt dégénérés que méchants, comme toutes les races de l'Orient. Je leur offris du jambon; mais ils secouèrent la tête pour dire qu'ils n'en voulaient point. J'ai su plus tard que c'est un acte de la dernière inconvenance que de manger que cet usage de porter toujours des chapelets à la main était plutôt une manière de passer le temps qu'un genre de prière.

en leur présence des viandes immondes; c'est ainsi qu'ils considèrent la viande de porc. Un affront encore plus grave est d'oser leur en offrir. Cependant ils ne se fâchèrent point.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs chibouques ne s'accommodaient guère de la locomotion européenne. Ils les mirent de côté et commencèrent à bâiller. Je leur offris alors des cigares, qu'ils se hâtèrent d'accepter, en me remerciant à la manière arabe, c'est-à-dire en portant la main à la hauteur de la tête, puis se frappant la poitrine en disant : *Eïwallah!* ou simplement *Allah!* Dieu.

Après toutes ces petites tribulations, nous arrivâmes enfin au premier relais. Pour apaiser la soif qui me dévorait, je descendis de voiture et j'avalai de l'eau très-fraîche qu'on me présenta dans une cruche dégouttante. Je revins à la hâte, mais je ne trouvai plus la voiture; elle était déjà partie : je l'apercevais à quelque distance; je voulus essayer de courir pour la rattraper. Tous mes efforts furent inutiles; je ne pouvais lutter contre le sirocco, qui non-seulement m'empêchait d'avancer, mais encore me faisait parfois rétrograder.

Le baron de Jouselin, qui était comme moi resté en arrière, marchait un peu plus vite, sans pouvoir non plus atteindre le véhicule. Tout à coup un pauvre chien qui cheminait derrière moi, est lancé par une rafale dans un ravin, où il est plongé pour toujours.

Distrait un moment par cet accident, je perdis de vue le baron et la voiture. J'eus d'abord quelque in-



quiétude sur son compte, mais heureusement mes craintes n'avaient aucun fondement. M. de Jousselin avait découvert un sentier qui devait lui raccourcir le chemin.

Me trouvant seul, je ranimai mon courage. J'avancai sans cesse mais avec peine. J'étais à tout moment obligé de regarder tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter les précipices de la route, qui montait toujours dans la direction du Liban.

J'avais l'espoir de rejoindre la voiture en me rappelant que le fouet arabe qui tombait à chaque pas devait en retarder la marche. Hélas! ce n'était qu'une illusion de ma part; les nouveaux chevaux n'avaient pas besoin d'être fustigés; ils avançaient d'un pas vigoureux et aussi rapidement que la violence du vent le leur permettait.

Quelquefois je marchais comme un automate, sans avoir aucun sentiment de mon être. Le désert, la solitude, les gouffres et le sifflement du vent m'ôtaient jusqu'à la conscience de la peur.

Par un instinct de conservation, je me trainais machinalement. Affreusement secoué par le vent, je commençais à avoir des vertiges; mes yeux, fatigués par le sable granuleux qui les fouettait, ne voyaient plus que des étincelles scintillant comme des éclairs, mes jambes tremblaient, et j'éprouvais tous les symptômes d'un délire fiévreux. Je serais plusieurs fois tombé à terre, si un effort indépendant de ma volonté presque éteinte ne m'avait soutenu.

Il y a dix-huit siècles, un homme venait, comme moi, de Jérusalem pour se rendre à Damas; c'était un Juif envoyé par les princes du sacerdoce pour éteindre le flambeau du Christianisme naissant, qui commençait à luire dans la puissante ville syrienne. Saul, qui avait reçu de la Providence une toute autre mission que celle de persécuter les chrétiens, fut, en arrivant près de Damas, vers le 25 janvier, subitement entouré de langues de feu qui produisirent sa conversion. Saint Paul nous raconte le phénomène dans son langage sublime, sans nous parler de vents et autres détails qui, du reste, n'auraient rien à ajouter à la merveilleuse narration.

Les idées que me suscita ce soudain rapprochement m'apportèrent un baume salutaire dans mon extrême faiblesse. Le souvenir de l'histoire de l'Apôtre des gentils se présentait à mon esprit et me tenait lieu de toute prière. J'étais, du reste, incapable de réciter les oraisons que la sainte Église recommande à ses fidèles dans de telles circonstances.

Je pensais donc que c'était sans doute par un temps pareil que le sublime continuateur de la mission du Christ avait eu le bonheur de se trouver en relation directe avec les flammes qui communiquèrent tant de merveilles à son esprit, et qui firent naître en lui cette verve éloquente dont il se servait chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras, comme cela eut lieu lorsque, conduit devant l'Aréopage, il parla aux Athéniens avec une puissance de parole jusqu'alors incon-



nue. Ces flammes, je les avais senties. Mais, hélas ! elles n'ont eu sur moi d'autre effet que de rendre plus évidente encore mon extrême petitesse, entourée de misère et de faiblesse. Je pensais au grand rôle qu'avait joué saint Paul parmi les apôtres, à la sagesse infinie dont il disposait, selon l'aveu de saint Pierre (Épître II). Ses prédications, ses épîtres et ses actes, sans être entourés de circonstances miraculeuses, ont nonobstant produit jusqu'à nos jours les plus grands miracles de conversion. On a dit avec raison de ces écrits que si toutes les preuves de la religion chrétienne venaient à disparaître, les épîtres de saint Paul en tiendraient constamment lieu. Je repassai encore dans ma mémoire les pérégrinations, les naufrages, les prisons, les flagellations et le supplice de saint Paul ; j'étais tout ému de ma méditation, lorsqu'on m'avertit que la voiture m'attendait. Tout essoufflé, je repris possession de ma place, et je restai tranquille et silencieux jusqu'au second relais.

Vers l'après-midi, nous commençâmes à descendre le Liban. Sans les rafales du vent, qui soufflait toujours de la même manière, et sans les émotions qui ne s'étaient point effacées de mon esprit, j'aurais pu jouir de la sublime perspective de l'Anti-Liban, qui commençait à se dérouler devant nos yeux. Bientôt nos regards charmés et surpris embrassèrent la belle vallée formée par le Liban et l'Anti-Liban. Cette plaine, nommée Cœlésyrie, ressemblait à une immense prairie d'un aspect enchanteur. Les contre-forts boisés des

deux montagnes adoucissaient en quelque sorte la furie du vent, qui renversait sans cesse la jeune moisson. Nous nous arrêtâmes au commencement de la plaine, qui dans cet endroit mesure neuf kilomètres de largeur. Pendant le relais, nous nous reposâmes un peu, et nous primes une collation rafraîchissante chez Bernard, restaurateur français, qui nous traita de son mieux, se présentant toujours avec cette gaieté qui s'allie invariablement au caractère français, et, grâce à notre détresse, le cabaret nous parut aussi confortable que les meilleurs hôtels de Paris.

La station de Cœlésyrie est appelée Merdels, nom d'un village situé au sud et à peu de distance. Elle est agréablement placée, non loin du versant oriental du Liban, tout près d'un ruisseau et à une lieue de la florissante ville moderne de Zahleh.

Après un repos de trois quarts d'heure, nous continuâmes notre route à travers la belle plaine de Cœlésyrie. Arrivés au versant occidental de l'Anti-Liban, nous longeâmes la montagne vers le sud jusqu'à une vallée de rochers par où l'on gravit les pentes peu rapides de l'Anti-Liban, qui séparent, en cet endroit, la Cœlésyrie du pays de Damas. Nous redescendîmes ensuite sur le revers oriental de cette chaîne, en laissant à droite et à gauche des sommets escarpés et des promontoires qui s'avancent pour se reposer brusquement sur la riante vallée du Barada. Nous suivîmes une gorge étroite plantée de peupliers, formant des allées régulières sur les bords des torrents qui se



jettent dans le Barada. Arrivés à la plaine, nous eûmes bientôt atteint la pénultième station, située aux abords d'un village caché par de charmants bosquets. Nous la trouvâmes encombrée d'indigènes, qui y étaient accourus pour voir la civilisation passer en diligence et se rendant à Damas. De cet endroit à la dernière station, on compte sept kilomètres. Il était déjà sept heures du soir, mais il faisait encore assez jour, et nous pouvions admirer la beauté enchanteresse des environs de Damas. La route, après avoir traversé le Barada, longe la rive gauche de la rivière; elle est admirablement faite pour augmenter le charme de ce merveilleux tableau, composé de riants vergers, de prairies, de haies d'aubépine à fleurs blanches, de longues allées de peupliers, de platanes, de saules et de gigantesques noyers. Le Barada roule ses eaux bleues, encaissées entre des quais rustiques s'harmonisant pittoresquement avec l'ensemble de la contrée.

Par intervalles, le lit de la rivière est à sec, les eaux ayant été détournées de leur cours naturel pour arroser des terrains plus bas, en formant de belles cascades. Partout il y a des canaux d'arrosement construits à peu de frais, car la rivière est très-rapide et coule à fleur de terre jusqu'à Damas.

Après s'être arrêtés sur quelques belles maisons de campagne, mes regards se dirigèrent vers la superbe ville syrienne, où une magnifique mosquée située sur le bord du Barada attira d'abord mon attention. Les

ombres de la nuit, déjà complètement venues, ne me permettaient pas d'embrasser dans son entier l'ensemble du panorama ravissant de la ville, mais je me le figurais en imagination par ce que je venais de voir. Si réellement Damas est, comme disent les Arabes, le paradis du monde, je conçois la cause des angoisses que j'éprouvais à son approche; car on ne peut pas entrer dans le paradis sans passer par les épreuves des peines du purgatoire. Nous descendîmes de diligence dans une spacieuse station, et nous nous trouvâmes au milieu d'une cohue de peuple qui nous barrait le passage et nous empêchait de prendre nos valises, dont bien des gens voulaient nous débarrasser de force. Ajoutez à cela un tapage épouvantable de la foule, se heurtant, se bousculant et ne s'épargnant pas les horions. Il faut voyager en Afrique, en Orient, ou dans les pays à esclaves, pour voir des scènes pareilles, impossibles à décrire. Du milieu de cette multitude tumultueuse, qui de plus nous étourdissait par ses cris de cacatoès, une voix en langue française s'éleva et nous dit : « Messieurs les voyageurs qui veulent bien aller dans un hôtel ! » Nous cheminâmes, valises sur le dos, en suivant notre guide, qui était un brave Polonais, vers la locanda de M. Dimitri, où nous arrivâmes après une demi-heure de marche par des rues étroites et tortueuses. Chemin faisant, nous rencontrâmes une femme très-laide et dégoûtante par ses haillons malpropres, qui nous fit des grimaces en hurlant comme une enragée.



L'entrée de l'hôtel ne saurait donner aucune idée de son intérieur; la façade sur la rue est en tout pareille à celle des autres maisons, c'est-à-dire couleur de sable et sans architecture, présentant çà et là des ouvertures sans symétrie qui tiennent lieu de fenêtres. Mais après avoir franchi un corridor étroit, nous nous trouvâmes comme par enchantement dans une cour féerique. Elle était de forme carrée, ornée de marbre bleu et ayant au milieu un jet d'eau et un bassin entouré d'orangers, de jasmins et autres arbustes odoriférants.

D'un côté, on voyait un petit salon muré seulement de trois côtés; la quatrième face, complètement ouverte, donnait sur le jet d'eau de la cour. C'est dans ces salons que les Arabes déploient toutes leurs richesses, soit en dorures, soit en sculpture et en arabesques, soit en mosaïque et en marqueterie, soit en vaisselle précieuse ou en armes artistement ciselées. C'est dans ce sanctuaire, temple du luxe oriental, que se réunit la famille pour recevoir le visiteur; quelquefois on y voit s'entrelaçant dans un joyeux pêle-mêle le marbre blanc de Beyrouth, le marbre jaune d'Aïn-Fab, le marbre blanc tacheté de Kara, le marbre rouge de Maadin, le marbre couleur de feu de Hanovan et le basalte noir de Damas. Ordinairement ces salons sont rafraîchis par des jets d'eau partant du centre; celui de notre hôtel était en marbre blanc. Le salon donnait communication aux chambres à coucher, très-spacieuses et très-confortablement

meublées à l'européenne. Elles étaient au même niveau que le salon, faiblement élevé au-dessus de la chaussée de la cour.

Nous nous installâmes d'abord dans le divan, situé de l'autre côté du salon, en face du jet d'eau; il était plus vaste que le salon. Les murs des trois côtés du fond étaient unis, sans portes, et le côté de la cour était ouvert, de même que le salon. Sur le plafond, qui était très-élevé, ainsi que sur le mur, il y avait profusion d'arabesques de couleurs très-vives, des dorures et des reliefs d'un bel effet. L'ameublement du divan, moitié arabe, moitié européen, n'était pas en harmonie avec l'ensemble. Un large sofa adossé contre les murs en occupait toute l'étendue; le plancher était garni d'un beau tapis de Smyrne. Une table ronde, autour de laquelle étaient rangées des chaises légèrement recouvertes de jonc de l'Inde, occupait au centre de la pièce la place de l'estrade, ordinairement réservée aux fumeurs.

C'était dans le divan que les hôtes prenaient le café et le thé. La troisième façade était destinée à des objets de ménage, et la quatrième, qui formait le carré de la cour, était occupée par la salle à manger.

La maîtresse de la maison était une jeune Grecque très-belle, très-dégagée, et très-activement livrée à ses occupations domestiques.

Chez elle, elle s'habillait à l'européenne, la crinoline exceptée; mais lorsqu'elle sortait, ce qui lui arrivait très-souvent, elle prenait le costume turc. Ce qui



me frappa surtout, c'est un goût pour d'affreux sabots, qui retentissaient sans cesse on ne peut plus désagréablement sur les belles dalles de la cour. Ils étaient d'une hauteur démesurée, et pouvaient servir à indiquer le degré de propreté des rues de la ville.

Le maître de l'hôtel, contrairement aux usages orientaux, se tenait plus caché que sa femme.

Après quelques instants d'attente, nous montâmes par des escaliers presque verticaux, et nous nous installâmes tous les quatre dans une seule chambre très-spacieuse donnant sur la cour. Dès que nous eûmes pris possession de nos lits et que nous eûmes, en tournant le dos du côté du plancher, regardé à notre aise les ornements et les belles arabesques du plafond, M. Lacaze s'écria : « Ah! que ce plafond est admirable! C'est une vraie antiquité du temps de Sélim I<sup>er</sup>. Je vais en emporter le modèle. » Prenant au sérieux cette menace du chevalier, qui est un amateur passionné des beaux-arts, je m'attendais à être le lendemain témoin d'une scène rappelant l'enlèvement par Alexandre Dumas de la porte d'une boutique de Tunis.

N'étant pas très-expert en peinture, je me mis hors du débat, après avoir échangé quelques mots avec mes compagnons. En fait de style mauresque, je croyais n'avoir rien vu encore de comparable, ni en Europe ni en Orient, à la Wilhelma, superbe palais appartenant au roi de Wurtemberg et situé tout près de Stuttgart. Cet édifice, qui rappelle les merveilles des Mille et une nuits, surpasse, selon moi, non-seule-

ment l'Alhambra, dont il est une miniature originale, mais encore les palais tant vantés des mameluks du Caire.

Je laissai les trois touristes discuter à leur aise sur l'antiquité et la perfection du plafond de l'hôtel de Damas, et après leur avoir souhaité une bonne nuit, je m'abandonnai paisiblement au sommeil.



## CHAPITRE QUATORZIÈME.

## LE TREMBLEMENT DE TERRE.

Dans l'espace d'un demi-siècle, j'ai été témoin de bien des événements, dont plusieurs ont été de véritables catastrophes pour l'humanité.

Je me suis trouvé plusieurs fois sur mer, ballotté par d'affreuses tempêtes, et j'ai assisté aux émouvantes péripéties d'un naufrage.

J'ai vu les trois plus grands fléaux qui puissent affliger le monde : j'ai vu la peste et ses ravages, la famine et ses horreurs, la guerre et ses cruels carnages ; mais je n'ai jamais vu de tremblement de terre.

Le Brésil, mon pays, où toutes les forces de la nature semblent affluer à la surface du sol pour y produire la fertilité la plus extraordinaire, n'a jamais éprouvé de tremblement de terre. Ce phénomène produit d'affreuses catastrophes dans les pays environnants, sans s'aviser de venir nous troubler<sup>1</sup>. C'est un fléau que le ciel nous a épargné.

Cependant, comme j'aime à contempler les scènes grandioses de la nature, je n'aurais pas été fâché de

<sup>1</sup> Depuis la découverte du Brésil, en 1500, on a senti quelques secousses, par exemple, deux à Ceara, deux à Bahia et une à Saint-Paul.

me trouver en présence d'un pareil phénomène. Néanmoins ma curiosité à cet égard ne me porterait pas jusqu'à l'imprudence de Pline le Naturaliste.

En posant le pied sur la terre d'Orient, je me disais : Préparons-nous à ce sublime spectacle, car dans ce pays les tremblements de terre ne sont pas rares. Cependant je dormis paisiblement la nuit du 21 avril, sans me douter que le phénomène s'était manifesté depuis l'aube du même jour. Le lendemain, une rumeur vague qu'une légère secousse s'était produite dans la nuit, se répandit dans la ville, mais on y attacha peu d'importance; on ne nous en parla même pas à l'hôtel, probablement pour ne pas effrayer les voyageurs et ne pas les faire désertter.

Un de nos touristes, le chevalier Lacaze, nous a dit, lorsque la nouvelle du tremblement de terre, qui avait effectivement eu lieu le 21 dans toute la Syrie, se fut répandue, qu'il avait ressenti la secousse. Cela se peut, mais mes autres compagnons n'ont rien éprouvé.

Quant à moi, je n'ai rien senti ni rien entendu. Si quelque force étrange a pu secouer mon corps, ou quelque bruit arriver jusqu'à mes oreilles, je pourrais bien l'attribuer à un cauchemar ou aux rats, qui fourmillent en Orient.

Le tremblement de terre du 21 avril 1863 semble avoir concentré toute sa force destructive contre l'île de Rhodes. Tout était endormi dans l'île, lorsqu'à dix heures et demie du soir la secousse se manifesta, d'abord



horizontalement, puis dans le sens vertical. Le mouvement, à sa dernière période, a atteint un tel degré d'intensité que les personnes et les objets étaient soulevés à quelques centimètres au-dessus du sol. Il serait difficile de donner une idée de la confusion et de la terreur qui s'étaient emparées des habitants dans ces moments d'angoisse. Le riche qui reposait sur un lit moelleux, de même que le pauvre qui couchait sur la dure pierre, étaient en ce moment suprême en proie aux mêmes émotions. Chacun sentait qu'il était impossible de se soustraire à l'imminence d'un danger qui glaçait d'horreur les plus intrépides, de même que ceux que l'on aurait pu croire familiarisés aux émotions d'un tremblement de terre. Plus de trois cents personnes ont péri dans cette catastrophe, et près de deux mille familles sont restées sur le sol, sans abri, après avoir vu détruire leurs maisons, leurs campagnes et leurs moissons. Ajoutez à cela un nombre effroyable de blessés que l'on n'avait aucun moyen de secourir.

Le lendemain, dans les châteaux des anciens chevaliers, on a trouvé dix-sept victimes, dont neuf chrétiennes. Un prêtre, dont les jambes étaient aplaties sous le poids d'une grosse pierre, respirait encore sous les décombres. Le malheureux succomba peu après sa délivrance.

A Manari, village de cent quatre-vingts habitants, cent cinquante personnes ont péri. On fut obligé de demander au sultan quinze cents tentes et d'autres

secours, pour adoucir quelque peu le sort de ces malheureux.

Quatorze jours après le désastre, je visitai l'île, et le spectacle des calamités que j'eus sous les yeux était si horrible que j'en ai encore le cœur contristé. La population était en proie à la famine, et la plus désolante misère régnait partout. Pour comble de malheur, la peste avait envahi les végétaux et menaçait déjà les oliviers. Là comme ailleurs, l'épizootie sévissait contre le ver à soie.

En parcourant la célèbre rue des Chevaliers, j'aperçus sur le seuil des portes ogivales, ou dans les corridors, des jeunes garçons et des jeunes filles tristes, maigres et défigurés. Si on les abordait, ils ne fuyaient pas, mais ils n'avaient pas même la force de demander quelque chose; si on leur donnait l'aumône, ils tendaient instinctivement la main, sans prononcer une parole; quelques-uns inclinaient la tête en signe de remerciement. Ils présentaient plutôt l'aspect de squelettes échappés aux tombeaux que de figures humaines. On voyait partout des monceaux de décombres. En contemplant ces vénérables demeures ruinées par le temps et les tremblements de terre, je me sentais pénétré des impressions les plus profondes.

Cette rue offre encore de belles façades étroites, aux portes ogivales, aux fenêtres sculptées avec délicatesse, indiquant par des écussons la nationalité des chevaliers des différents prieurés.

J'ai remarqué, entre autres, l'écusson de France et



ceux d'Espagne et de Portugal. Au sortir de la grande rue des Chevaliers, j'ai visité les ruines occasionnées, le 6 novembre 1856, par l'explosion de la poudrière incendiée par la foudre. Au milieu de l'emplacement où la catastrophe a englouti le quartier turc presque tout entier, on voit les décombres de l'église Saint-Jean et ses belles corniches de marbre noir et blanc brisées et dispersées.

Non loin de là s'ouvre le cratère produit par l'explosion, dans laquelle tout le clergé de la mosquée (église Saint-Jean) et six cents personnes ont trouvé la mort. L'effet de la catastrophe a été si violent et si terrible qu'il semblait le résultat d'un volcan.

L'arsenal, le palais du gouverneur et presque toutes les maisons du quartier ont été emportés sans qu'il en restât aucune trace. Les pierres furent projetées dans toute la ville et dans le port jusqu'au delà de la tour Saint-Michel.

Ce précieux monument carré était le plus beau et le mieux conservé de tous les édifices de l'ordre; mais malheureusement, déjà ébranlé et lézardé par le tremblement de terre d'octobre 1856, il fut presque entièrement ruiné par cette dernière catastrophe. On y voit cependant une partie des petites tourelles rondes dont il était flanqué à sa partie supérieure, ainsi qu'un fragment du belvédère octogone qui surmontait les tourelles en formant une espèce de coupole.

La tour Saint-Michel s'élève à droite, à l'entrée du port. En faisant le tour d'un fort moderne et d'un

mur bâti sur les ruines de l'ancien fort Saint-Nicolas, on pénètre dans l'ancien bassin. C'est à l'entrée de ce petit bassin que se trouvait le merveilleux colosse de Rhodes. On montre sous l'eau deux rochers qui lui servaient de base, au dire des marins.

Lors de mon passage dans l'île, on ressentait encore tous les jours de faibles secousses, derniers restes de la grande commotion qui venait d'avoir lieu.

Je n'ai éprouvé aucun indice de ce terrible phénomène ; les agitations souterraines que j'aurais pu remarquer sur mer se seront sans doute confondues avec le mouvement des vagues.

Les Rhodiens ont bien souffert de ces terribles bouleversements, cause de la destruction de tant de choses admirables. Où est cette statue d'Apollon, nommée le colosse de Rhodes, et regardée par les anciens comme l'une des sept merveilles du monde? Édifice produit des matériaux amassés dans un long espace de temps, au prix de tant de peines, de tyrannie, de souffrances, de douleurs, de gémissements et de victimes ; un souffle de la nature, dans l'espace d'une seconde, a suffi pour renverser l'œuvre gigantesque de Charès de Linde cinquante-six ans après son érection. OEuvre immense : les fragments, après être restés épars sur le sol neuf cent vingt-trois ans, ont pu fournir la charge de neuf cents chameaux.

Quelle est la cause d'un tremblement de terre, de ces violentes secousses par lesquelles des parties immenses de notre globe ont été ébranlées et bouleversées? C'est,



je crois, la vapeur, agent puissant et terrible, dompté depuis un siècle pour centupler des milliers de fois les forces de l'homme, moteur dont la puissance incalculable exerce tant de ravages quand il est livré à lui-même, et qui a bouleversé la face de notre globe, soulevé les montagnes, englouti des parties immenses du continent, formé des îles et amoncelé en nombre de lieux d'effroyables quantités de ruines et de débris. C'est par l'intermédiaire de sa furie que Dieu s'est vengé des villes maudites de la Palestine, en les transformant en une mer bitumineuse et extrêmement salée. Ce peuple sodomite avait en effet bien mérité la colère divine, à en juger par les vices que nous ont montrés ceux qui ont survécu à sa destruction.

La femme de Loth ayant été changée en statue de sel, ses deux filles abusèrent de l'ivresse de leur père, qu'elles avaient produite à dessein, pour engendrer une génération incestueuse.

De quelle manière peut se former la vapeur dans les entrailles de la terre pour étendre ses ravages et ses bienfaits sur la superficie de notre globe? L'eau de pluie, en tombant, tend à s'infiltrer dans la terre par la force de sa pesanteur spécifique; lorsqu'elle trouve à fleur de terre des couches imperméables, ce qui est le cas le plus fréquent, elle s'accumule ou descend, selon les accidents du terrain, pour former les sources des fleuves, des rivières et des fontaines. Si elle ne trouve point de soupiraux et si elle est en moindre quantité, elle reste comprimée sous la terre,

formant quelquefois des nappes d'eau d'une immense étendue qui servent à alimenter les puits artésiens. Lorsque ces eaux pénètrent plus profondément et trouvent des canaux ou des siphons naturels, elles remontent et donnent lieu à des sources thermales. Si parfois un filet d'eau se perd dans les entrailles de la terre et descend jusqu'à ce qu'il ait rencontré une température au-dessus de cent degrés, cette eau, immédiatement transformée en vapeur, ne trouve plus rien qui puisse opposer une résistance à sa force effrénée. Cette vapeur, remontant par la force de son élasticité, ébranle les couches les moins résistantes ou les moins pesantes pour se faire un passage, ce qui donne lieu aux tremblements de terre, terrible phénomène entre tous par ses ravages et ses effroyables dévastations.

Les volcans produiraient des révolutions encore plus terribles que les tremblements de terre, si la nature ne leur avait pas assigné des soupiraux par lesquels notre planète se débarrasse de l'excès des matières en fusion que le refroidissement n'a pas encore solidifiées.

Les volcans peuvent donc nous donner une connaissance parfaite du monde tel qu'il est sorti du sein du Créateur.

Il y a longtemps que les phénomènes ordinaires de la reproduction ont captivé mon esprit et formé ma conviction à l'égard de l'œuvre de la création. Je craignais, en avançant ces idées, que l'on ne prit mon



assertion pour une extravagance. Cependant, j'ai dit à un ami, il y a dix ans : Tous les corps qui se meuvent et qui sont doués d'intelligence ou jouissent seulement de l'instinct, se multiplient et se perpétuent par le moyen de la reproduction. Les végétaux se reproduisent comme les animaux, quoique d'une manière très-différente et très-variée, et parfois si phénoménale, que les naturalistes ont toute la peine du monde à s'y reconnaître. Les astres, qui sont des corps mouvants — et qui sait s'ils ne sont pas doués d'intelligence, d'instinct, ou simplement de sensibilité — seraient-ils en dehors des lois naturelles de la reproduction ? Mon ami Léandro de Ratisbona ne me répondit rien, et je me tus.

Je pensais : Les hommes supérieurs rejettent les mauvais raisonnements par le silence, car ils ne daignent pas leur faire l'honneur d'une discussion.

Je n'ai d'abord donné aucun développement à ces idées, qui me sont survenues tout à coup, après être restées pendant dix ans dans mon cerveau, comme à l'état d'embryon, jusqu'au 24 juin de l'année 1864, moment où il s'est opéré dans mon esprit une commotion qui a reproduit la même pensée, mais plus lumineuse et plus complète. Je les ai notées en portugais dans mon album, et je vais essayer de les résumer, bien que ces matières soient exclusivement du ressort des savants. Je considère cependant que la pensée n'est pas un don attribué seulement à quelques esprits privilégiés. En concédant cette émanation de

son esprit à l'espèce humaine, Dieu a fait luire la lumière de son intelligence tant sur les savants que sur le commun des mortels. L'ignorant peut parfois formuler une pensée aussi lumineuse que l'homme savant. La différence qui distingue l'un de l'autre ne consiste guère que dans la manière d'énoncer le résultat des conceptions de l'esprit. Je ne suis donc pas du nombre de ceux qui disent que le nègre africain est plus éloigné du philosophe que le cheval de race.

La théorie de la terre a justement préoccupé les savants depuis l'antiquité la plus reculée. Toutes les cosmogonies philosophiques et religieuses s'en occupent comme d'un objet de premier ordre, en lui consacrant la place principale due à l'importance de son rang.

Si l'idée de l'infini effraye notre imagination et exclut toute recherche sur le principe éternel du souverain Être, nous pouvons du moins étudier l'origine des choses qui, comme la terre, ne sauraient échapper à l'appréciation de notre esprit non plus qu'à l'inspection physique de nos regards.

Nous lisons dans la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre <sup>1</sup>. »

Devons-nous croire, en ne considérant que le texte de la lettre de Moïse, que Dieu enfanta tout à coup la terre? N'est-il pas au contraire plus rationnel et nullement téméraire d'admettre que l'écrivain sacré a voulu dire, par ces brèves et expressives paroles, que

<sup>1</sup> In principio creavit Deus cœlum et terram. *Gen.*, 1, 1.



Dieu établit au commencement les lois naturelles dont le jeu régulier a produit les phénomènes de la création? Cette dernière hypothèse est mon humble opinion.

Parce que nous disons, dans notre langage familier, qu'Abraham est l'aïeul de Jacob, s'ensuit-il que nous puissions dire avec la même exactitude que Dieu est aïeul de Caïn et d'Abel? Il est vrai que l'Écriture rapporte que l'Éternel forma de ses mains Adam du limon de la terre<sup>1</sup>; mais n'est-il pas permis de voir dans ce langage, très-simple et en même temps figuré, un procédé uniquement employé pour mettre à la portée de nos sens un fait dont la pleine et entière sublimité échapperait à la généralité des intelligences?

Ne serait-ce pas plutôt méconnaître le vrai sens du livre sacré et abaisser l'Éternel, esprit infini et incomparable, que nos expressions seront toujours impuissantes à définir, — que de lui prêter nos gestes et notre image?

Se servant d'expressions analogues, Dieu a dit, par la bouche de Moïse : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance<sup>2</sup>. » Dieu créa donc l'homme à son image. Cette expression, qui contient un poème tout entier et un trésor de beautés, est une expression toute figurée et se rattachant uniquement à l'esprit, qui, n'ayant pas de forme physique, a en

<sup>1</sup> *Gen.*, II, 7.

<sup>2</sup> Et ait : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Et creavit Deus hominem ad imaginem suam. Gen.*, I, 26, 27.

cela quelque ressemblance avec Dieu, qui, dans sa suprême bonté, a bien voulu nous faire participer à une minime partie de son essence.

Ainsi nous ne nous faisons non plus aucun scrupule d'admettre que les six jours, par lesquels on a traduit l'expression originelle dont se sert Moïse, sont six époques égales ou inégales comprenant chacune une série plus ou moins grande de milliers ou de millions d'années. L'Église, si je ne me trompe, ne s'oppose plus du reste à cette interprétation.

Ces quelques considérations faites, nous essayerons de présenter nos idées sur la création de la terre.

Quelle est la matière dont la terre fut formée?

De quelle manière fut-elle créée?

Quel est le principe médiateur de la création de la terre?

Si de chacun des trois grands règnes de la nature nous prenons un représentant, nous pourrions en obtenir un corps inflammable; car tous les corps rattachés à la terre, même ceux qui nous paraissent les plus froids, sont doués d'une chaleur que les physiciens appellent chaleur latente. En effet, d'un animal, sans en excepter l'homme, comme d'un végétal et d'un minéral, la science peut sans peine dégager un élément capable d'être transformé en un agent de combustion ou d'éclairage. Si nous prenons dans les ténèbres un corps inflammable, et que nous le frottions contre un autre, nous pourrions dire aussi : *Fiat lux*<sup>1</sup>, car la lumière se fait aussi. Allumons maintenant trois flambeaux,

<sup>1</sup> *Gen.*, 1, 3.



chacun provenant d'un des trois règnes différents de la nature, nous obtiendrons pour chacun des flambeaux une même chose, *de la lumière*, résultat commun produit par les trois grandes divisions de la nature, et qui prouve évidemment que la lumière est l'essence du globe.

Ceci fait, observons ces lumières, et nous verrons un centre lumineux sphéroïdal qui se refroidit par les bords. Si nous observons encore, que verrons-nous? De la fumée se dégager et former autour du globe lumineux une atmosphère gazeuse.

Ainsi, ce qui était tout à l'heure matières animales, végétales et minérales, est maintenant de la lumière en tout semblable à la masse primitive d'où le globe terrestre est sorti. Une autre preuve que la lumière est bien l'essence primitive par excellence, c'est que de même que tout peut produire de la lumière, on peut également recomposer les mêmes substances qui l'ont produite. En effet, les chimistes ont déjà pu obtenir des fragments de pierre. Si les expériences de la science ne donnent pas à cet égard des résultats plus satisfaisants, il faut s'en prendre uniquement à l'insuffisance de nos connaissances; peut-être aussi Dieu s'est-il réservé exclusivement l'intelligence parfaite des lois qui régissent les mondes. Quoi qu'il en soit, la science humaine, dont personne ne saurait prévoir les bornes ni calculer la puissance, semble déjà être sur la trace des voies de la nature dans l'œuvre admirable de la création.

La terre provient donc bien évidemment d'une masse lumineuse que le refroidissement successif de sa surface a amenée à l'état actuel.

Cette masse lumineuse et les vapeurs immenses et épaisses qui s'en sont dégagées dans les premiers âges du monde, nous donnent parfaitement une idée du chaos peint par Moïse avec son inimitable pinceau.

Et personne ne s'aviserait plus aujourd'hui de dire que tout ceci est une hypothèse, car chacun sait que le centre de la terre est une masse incandescente, et que les parties solides de la surface produites par le refroidissement ne sont qu'une bien minime portion de notre planète.

De tous les phénomènes de la nature, le plus fréquent, le plus familier, et pourtant le plus difficile à comprendre, c'est celui de la reproduction des espèces. Les savants, en étudiant les lois et les effets du contact des matières génératrices variées à l'infini, sont arrivés à des résultats admirables, mais c'est en vain qu'ils ont essayé de sonder le mystère et de pénétrer le secret de la génération.

Si ce phénomène est inexplicable pour nous, même à l'égard des objets que nous voyons et qui se trouvent à la portée de nos sens, à plus forte raison devient-il encore plus insaisissable quand il s'agit de corps dont la grandeur, l'étendue et l'éloignement défient les appréciations de la science.

Mais parce que nous ne pouvons pas soumettre directement aux expériences de la science les corps



extrêmement grands ou infiniment petits (la baleine et les infusoires par exemple), nous ne dirons pas qu'ils perpétuent leurs espèces différemment et qu'ils échappent à la loi générale et immuable de la reproduction.

Les anciens, et encore aujourd'hui le vulgaire, pensent que la plupart des insectes ne se reproduisent pas de leurs espèces mêmes, mais que la terre les enfante directement. Le naturaliste dit, avec la sainte Écriture, que tous les animaux issus de la terre se reproduisent selon leurs différentes espèces<sup>1</sup>.

Je dis donc que notre planète, ainsi que tous les astres, a été créée selon la loi générale de la reproduction. L'exposé de cette proposition, par laquelle mon esprit trouve une issue à l'embarras que me fait éprouver la pensée que la terre aurait été tirée du néant, n'est qu'une hypothèse que je n'ai nullement la prétention de soutenir.

Je ne doute point en effet qu'on n'arrive un jour à une parfaite connaissance de l'origine de la terre. Les progrès que la science moderne a déjà faits sur cette matière me rassurent pleinement sur le résultat final que j'annonce; et quand on aura pu enfin démontrer que notre globe a été produit par un autre astre, nous verrons que les difficultés qui nous rendaient impossible l'intelligence de ce fait venaient uniquement

<sup>1</sup> Dixit quoque Deus : Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta, et reptilia, et bestias terræ secundum species suas. Factumque est ita. *Gen.*, 1, 24.

des idées erronées que l'on avait sur la cosmogonie sacrée. Nous viendrons alors à des idées plus simples, plus raisonnables et ne s'opposant plus à toute conciliation entre la cosmogonie créée par Moïse dans la Genèse et la cosmogonie philosophique. Tous les nuages qui obscurcissaient la vue de notre esprit se dissiperont à la clarté rayonnante de la philosophie.

Un œuf lancé dans l'espace, et qui tomberait intact sur notre planète, nous trouverait aussi impuissants à découvrir son origine, en supposant que nous en eussions perdu le sens, que nous le sommes présentement à saisir le mode de génération de la terre.

Pour découvrir le principe qui a opéré la génération de la terre, il faut chercher un corps de la même espèce que celle-ci. Buffon a dit que notre globe est formé d'un fragment du soleil détaché de cet astre par le choc d'un astre quelconque, et lancé dans l'espace. Cette hypothèse fait supposer un bouleversement de l'univers.

Cependant, le système pyrogénien proposé ou créé par ce grand philosophe est celui qui me paraît se rapprocher le plus de la vérité; mais il pêche par son caractère de casualité et par l'absence de conformité aux lois physiques qui régissent l'ordre naturel de la création.

Il y a à peu près un an, je lus dans les journaux qu'un savant allemand venait de découvrir, par des procédés chimiques, la présence de certains métaux dans la lumière du soleil. Ne m'occupant pas encore



à cette époque de ces matières, je ne fis guère attention à cette importante découverte, je ne retins même pas le nom du savant chimiste <sup>1</sup>; mais ce qui alors m'avait simplement impressionné par sa nouveauté, tend à me donner aujourd'hui la preuve scientifique que le soleil est l'auteur principal de l'existence de notre planète.

C'est une autre question que celle de savoir si le soleil a en soi tous les éléments de reproduction, ou s'il a besoin, pour perpétuer son espèce, du concours d'un autre corps. Nous avons dans la nature des exemples de corps hermaphrodites. Non-seulement le premier homme, selon Moïse, s'est reproduit de lui-même dans le jardin des délices <sup>2</sup>, mais encore le règne végétal nous offre certains genres de plantes qui ont la propriété de se propager sans le concours de sexes existant dans des individus différents. Sans me préoccuper de la manière dont s'opère, dans ces cas particuliers, l'acte de la propagation, je me bornerai à constater que si cet instinct générateur s'éteignait, soit chez les corps organiques issus de la terre, soit chez le globe, ou enfin chez les astres, l'univers s'éteindrait de lui-même.

<sup>1</sup> Cette découverte a été faite à Heidelberg par MM. Bunsen et Kirchhoff.

<sup>2</sup> *Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam : cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et replevit carnem pro ea. Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem : et adduxit eam ad Adam. Dixitque Adam : Hoc nunc, os ex ossibus meis et caro de carne mea : hæc vocabitur virago, quoniam de viro sumpta est. Gen., II, 21 à 23.*

Revenant à la même question, je demanderai dans quel but sont faites ces visites périodiques des comètes? Je ne saurais le dire; mais il est probable que les progrès de la science astronomique et les perfectionnements de l'industrie nous donneront un jour le mot de cette énigme sublime.

Quand on voit la plupart des peuples primitifs, et surtout les peuples d'Orient, offrir au soleil un culte d'adoration, on est obligé de penser que ces peuples regardaient cet astre comme le père des autres astres. Les Péruviens, qui, comme les Égyptiens, lui rendaient un culte solennel sous le nom de Patchackamac, plaçaient l'auréole de son image dans le corps principal du temple, et celui de la lune dans une chapelle voisine, qu'ils garnissaient d'argent, de même que le corps principal du temple était orné de magnifiques plaques d'or. Le plafond était parsemé d'étoiles d'argent. Ils considéraient donc le soleil comme le roi et la lune comme la reine, et c'est pourquoi ils donnaient à cette dernière le même rang d'infériorité dans lequel tous ces peuples maintiennent encore aujourd'hui la femme. Combien de notions se sont perdues à cet égard chez les nations d'un autre âge, faute d'avoir un moyen de les perpétuer et de les répandre!

Je considère donc comme la progéniture du soleil toutes les planètes de notre système, telles que la Terre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Flore, Melpomène, Victoria et leurs satellites, et une foule d'autres déjà connues et dont les



diamètres et les orbites sont mesurés et calculés, mais encore toutes celles qui échappent à l'impuissance des instruments astronomiques. Les planètes astéroïdes ou télescopiques, qu'on suppose être le produit des fragments de quelque grande planète brisée par une cause inconnue, ont une cause bien plus raisonnable dans mon hypothèse, qui les donne comme étant le résultat des conceptions du soleil ou d'un autre astre.

En conclusion, je dirai que la terre a été créée par un effet naturel de la faculté reproductive du soleil et qu'elle a été lancée dans l'espace en forme de lumière, telle que celle que nous représente un flambeau, et que par suite d'un refroidissement graduel elle s'est recouverte d'une écorce ou enveloppe solide.

Mais Dieu est la cause efficiente de tout l'œuvre de la création.

---

## CHAPITRE QUINZIÈME.

### DAMAS.

Damas est une des plus anciennes villes du monde : non-seulement elle est citée dans la Genèse, mais encore plusieurs faits historiques attestent son antiquité. Josèphe fait remonter sa fondation à un fils de Sem. Damas a été de tout temps une ville très-riche et très-importante par sa position géographique.

Au milieu d'une plaine ouverte d'un côté, et qui s'étend jusqu'au désert de Palmyre, Damas jouit de la belle perspective de la chaîne de l'Anti-Liban, qui l'entoure de tout près du côté du nord et du côté de l'ouest. Pour soutenir qu'elle était placée au centre du paradis terrestre, les Arabes éprouvent de la difficulté, car le Barada, qui l'arrose, perd ses eaux dans des espèces de marais pontins, au lieu de les verser dans un des quatre fleuves de l'Écriture. Ce qu'ils ne peuvent guère démontrer avec des faits topographiques, ils y suppléent par des élans poétiques auxquels aucun autre peuple, si ce n'est peut-être le peuple juif des premiers âges, n'a su attacher un pareil caractère d'enthousiasme. Les eaux du Barada, ou Paradis, sont du reste ravissantes, et la pureté de leur cristal peut très-bien se prêter à tous les charmes de la



poésie. Elles se divisent en des milliers de canaux pour répandre l'abondance, la verdure et la fraîcheur dans une des plus belles oasis de l'Orient. La position commerciale que Damas s'est acquise depuis des temps immémoriaux, lui a attiré les vues ambitieuses de la plupart des conquérants du monde. Elle a été prise et reprise par des armées différentes. Le roi David en a fait la conquête. « Les croisés, dit le *Guide Joanne*, sous Baudouin, attaquèrent Damas, mais ils furent honteusement repoussés; malgré tous leurs efforts, la croix ne remplaça jamais le croissant. » Timour incendia Damas en l'an 1401 de notre ère et passa par les armes tous les habitants, à l'exception de quelques familles. Elle a appartenu aux Perses, aux Grecs, aux Romains, aux Arabes, et depuis 1516 aux Turcs, qui la possèdent encore, après une interruption de neuf ans, par la conquête qu'en fit Ibrahim-Pacha, qui la prit en 1832 au nom de l'Égypte; elle fut rendue à la Turquie en 1841, après la mort de ce hardi vice-roi.

Quoique la renommée de Damas comme ville fabricante soit un peu déchuë par l'invasion des marchandises européennes, le souvenir de son ancienne gloire industrielle est encore si vivace que les voyageurs, même ceux de l'Europe, ne manquent pas d'acheter quelques objets portant l'étiquette d'une fabrique de Damas, mais qui sont toujours d'une autre provenance et viennent quelquefois même de la ville natale de l'acheteur.

Nonobstant, Damas est encore assez florissante pour occuper le troisième rang entre les villes de l'empire turc. De nombreuses caravanes alimentent son commerce et contribuent à l'agrandissement de sa richesse ; ce sont surtout celles qui en partent tous les ans pour la Mecque, et qui sont sans contredit les plus importantes et les plus splendides de tout l'Orient. Sa population m'a paru être d'un chiffre supérieur à celui qui a été donné par certains auteurs modernes.

En Orient, le recensement, de même que beaucoup d'autres choses, est encore à peu près inconnu. Les difficultés qu'on éprouve dans les pays civilisés à supputer exactement le nombre de la population, sont insurmontables dans la plupart de ces contrées.

On assigne à Damas une population de deux cent mille habitants ; mais les grandes masses de peuple que j'ai vues dans les rues, et surtout dans le faubourg dit le Meïdan, m'ont donné la conviction que ce nombre est bien au-dessous de la réalité.

Le lendemain de notre arrivée à Damas, nous nous promenâmes dans la ville pour jeter un coup d'œil sur son aspect général, examiner particulièrement les choses les plus notables et certaines merveilles de luxe dans l'intérieur de quelques riches habitations. Nous primes la première rue qui s'offrait à nos pas en sortant de l'hôtel : c'est la rue nommée par les Turcs *Es-Sultani*. Cette rue, qui coupe la ville dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, est nommée rue Droite par les chrétiens.



Par cette dénomination, on croirait que la principale rue de Damas est en ligne droite, ce qui serait un phénomène en Orient. L'expression chrétienne, assez exacte du reste, signifie que cette rue est la plus rectiligne de Damas. Cette épithète, inconnue en Orient, et qui se retrouve dès qu'on se rapproche de l'Occident, pour la dénomination de rues plus ou moins marquées de sinuosités, est un des signes qui annoncent la civilisation européenne.

La via Recta de Damas a pourtant des portions larges de vingt à trente mètres à peu près alignées, garnies de trottoirs, et d'autres parties étroites et entièrement délabrées, c'est-à-dire sans trottoir ni chaussée. Elle a aussi des courbes, des angles presque aigus, des pentes et des gorges très-resserrées. En arrivant à l'un de ces entonnoirs, nous trouvâmes une barricade dont l'assaut était impraticable. Elle n'était pas formée de meubles ou de pierres, comme en Europe, mais de chiens, qui jouissaient paisiblement des souvenirs de leurs excursions de la nuit. Arrêtés un moment, nous imitâmes l'expédient dont se servent les piétons damasquins en pareille circonstance : nous nous accrochâmes aux murs des maisons pour franchir cet obstacle, très-fréquent en Orient, mais nullement dangereux. J'ai vu des petits enfants et des gamins enjamber sans crainte ces barricades vivantes.

A Constantinople, j'ai vu dans les jardins ou cimetières les plus fréquentés le public s'amuser des ébats de la gent canine. Les jeunes filles de distinction ne

dédaignent pas de repaitre leurs yeux de ce spectacle immoral.

Heureusement ces chiens ne sont jamais atteints de la rage, si l'on en croit de nombreuses affirmations. Quelques personnes attribuent cette heureuse circonstance à l'état de liberté dont ils jouissent. Je ne suis pas de cet avis; car au Brésil, dans les centres éloignés des grandes villes, où ces animaux circulent avec non moins de liberté qu'en Orient, il y a de très-nombreux cas d'hydrophobie. Je me souviens même d'avoir vu, dans ma première jeunesse, des bestiaux de différentes espèces devenir enragés après avoir été mordus par des chiens de ces contrées éloignées, chiens qui sont presque à l'état sauvage.

Je m'amusai même un jour, en compagnie d'enfants de mon âge, avec des urubus <sup>1</sup> devenus aveugles par suite de l'hydrophobie qui leur avait été communiquée par le cadavre d'une vache enragée qu'ils avaient dévorée. Bien des années se sont écoulées avant que je connusse le danger qui avait menacé mon existence. Ce temps, hélas! dont la pensée me fait tressaillir de *saudade* <sup>2</sup> au souvenir de mes jeux d'enfance

<sup>1</sup> Vautours du genre *catharte*.

<sup>2</sup> *Saudade* est un mot qui ne trouve guère d'équivalent dans les autres langues : c'est le désir ardent d'un bien dont on est privé. Lorsque ce bien est le pays natal et que la *saudade* prend des proportions malades, elle se traduit par le mot grec *nostalgie*, commun à toutes les langues cultivées; c'est alors le *mal du pays* des Français, le *home-sickness* des Anglais et l'*heimweh* des Allemands.



dans des prairies et des forêts vierges appartenant à mes parents, est déjà si loin de moi ! Eux, du moins, n'ont jamais cessé un instant de jouir de la splendeur de ce beau soleil et de la lumière éblouissante des astres et des étoiles, pendant près d'un siècle, dans ces sites enchanteurs, et se sont endormis à l'ombre de la nuit éternelle quand la vieillesse a marqué le terme de leur existence. O *Timbauba* chérie ! tous les jours je t'envoie mes soupirs par la première étoile crépusculaire qui vient s'offrir à mes regards.

Nous visitâmes la maison de M. Lisboa, une des plus admirables et des plus riches habitations qu'on puisse voir à Damas. L'extérieur présente une masse informe, sans façade, comme toutes les constructions de la ville. L'entrée est un trou pareil à ceux qu'on a pratiqués dans les flancs latéraux du Palais-Royal de Paris, pour en rendre l'intérieur plus éblouissant. La cour de marbre et le salon à trois murs sont construits et ornés si délicatement et avec tant de richesse, qu'une description, quelque minutieuse qu'elle pût être, serait toujours impuissante à donner une idée suffisante de cette splendide demeure.

Après avoir vu et admiré les deux pièces principales de la maison, nous pénétrâmes dans le divan, pour présenter nos remerciements à son propriétaire. Nous trouvâmes trois hommes étendus sur de riches matelas, fumant leurs chibouques. Ils inclinèrent la tête en témoignage du contentement que leur causait notre visite.

Nous avons regretté que ce jour-là ne fût pas un jour de sabbat, ce qui aurait fourni aux dames juives l'occasion de montrer leurs nombreux bijoux et leurs riches atours; car on a bien vu sans doute, par le nom de Lisboa que portait notre hôte, que nous étions sous le toit d'un descendant des Juifs expulsés du Portugal en même temps que les Maures d'Espagne. Si j'avais eu le temps, j'aurais entamé une conversation en portugais avec M. Lisboa, pour vérifier encore une fois l'existence d'un phénomène linguistique qui s'observe chez les peuples issus de cette branche de la famille portugaise. Il est incontestable, en effet, que ces enfants d'Israël dont les ancêtres ont quitté le Portugal depuis plus de deux cents ans, conservent toujours le portugais comme langue maternelle, tout en parlant dans leurs relations sociales l'idiome du pays qu'ils habitent.

J'ai connu en Allemagne un homme respectable par son éducation, sa position et son âge. Descendant de l'une de ces familles proscrites, il porte un nom illustre qui rappelle l'ancienne gloire portugaise, et bien qu'il ne soit jamais sorti de l'Allemagne et qu'il n'ait jamais entretenu de rapports avec des Portugais, il connaît à fond la langue de la patrie de ses ancêtres. Un fait bien caractéristique, c'est qu'il parle et écrit le portugais qu'on parlait au Portugal au sixième siècle. J'ai rencontré en Palestine, dans la ville de Tibériade, des familles juives parlant le portugais et d'autres parlant l'espagnol. Château-



briand fait des considérations sur l'état de pauvreté et d'abjection dans lequel se trouvaient, au temps de son voyage en Orient, ces Juifs portugais; mais l'illustre voyageur ne semble pas s'être aperçu que ces familles faisaient encore usage du portugais comme de leur langue maternelle.

En sortant de la maison Lisboa, nous entrâmes dans des ruelles étroites, affreusement sales et nauséabondes.

Peu confiants dans l'exactitude du télégraphe arabe, nous allâmes au bureau de la diligence pour prendre les mesures que nécessitait notre retour à Beyrouth et annoncer que nous attendions le véhicule, le 27 avril, à son passage à Merdeh.

L'employé nous dit en effet que les Arabes, qui n'étaient pas encore bien familiarisés avec ce nouveau mode de transmission des idées, comprenaient à peine quelques mots très-simples, et que les phrases quelque peu compliquées mettaient toujours l'administration dans le plus grand embarras.

Nous nous présentâmes ensuite au consulat français. Mes compagnons avaient des devoirs à remplir envers le représentant de leur pays, et comme il n'y a point de consul brésilien dans cette partie du monde, je les accompagnai, afin de pouvoir au besoin m'abriter sous cette protection si efficace que la France accorde toujours avec tant de générosité.

Nous ne trouvâmes pas le consul, qui était hors de Damas en ce moment; mais le chancelier, à qui M. La-

caze remit des lettres de recommandation , nous reçut avec la plus grande affabilité et nous invita très-gracieusement pour le lendemain à venir prendre le café au consulat. Nous rentrâmes enfin à notre hôtel , après avoir parcouru la plus grande partie du quartier juif, qui git dans une mare d'immondices.

Le 24 , une nouvelle surprise nous était réservée au palais du consul français. Le même genre d'architecture mauresque, le même style d'arabesques, la même profusion de marbres de couleurs variées, les mêmes dorures et les mêmes fontaines qui avaient provoqué à un si haut degré notre admiration dans la maison Lisboa et dans plusieurs autres habitations de Damas, vinrent encore charmer nos regards. Le goût exquis qui préside partout à l'arrangement des meubles et à la disposition artistique des objets, donne un attrait tout particulier à ce palais enchanteur.

M. Lacaze, qui était porteur de riches présents pour la famille d'Abd-el-Kader, avait obtenu pour lui et ses compagnons de voyage l'honneur de se présenter aux deux princes fils de l'émir, qui se trouvait alors à la Mecque. Nous nous rendîmes donc au palais de l'émir, situé non loin de la principale mosquée de Damas, qui est non-seulement la plus vénérée des musulmans, mais le plus beau des monuments de la ville. Cette remarquable mosquée n'est autre que l'ancienne église de Saint-Jean, bâtie au temps de l'empereur grec Héraclius I<sup>er</sup>.

Le palais de l'émir n'a rien de remarquable dans la



partie où nous étions reçus, c'est-à-dire au rez-de-chaussée. En traversant la cour pour nous rendre au divan, où nous attendaient les princes, j'aperçus des négresses qui nous regardaient à la dérobée, en riant et parlant tout bas. Arrivés au salon trilatéral du divan, nous trouvâmes les deux princes accompagnés d'un interprète. Tout le monde s'assit sur l'estrade tapissée. Mohammed, l'aîné des princes, avait son frère à sa droite et M. Lacaze à sa gauche; nous autres, nous nous plaçâmes naturellement à côté de M. Lacaze. Dans le salon, il y avait une seule chaise, réservée au jeune homme habillé à l'européenne qui remplissait les fonctions d'interprète avec une merveilleuse aisance, parlant le français avec une pureté étonnante et presque sans accent étranger. Après l'échange des premiers compliments d'usage et la remise des présents, on prit le thé, puis la conversation, dont Mohammed et M. Lacaze firent seuls les frais, se termina.

Ce prince paraissait avoir l'âge de dix-huit à vingt ans. Son teint est basané; il a l'air noble. Sa physionomie mélancolique et son maintien sérieux sont en parfaite harmonie avec l'admirable simplicité de ses vêtements. Sa voix grave et accentuée contrastait avec son âge, mais elle avait le ton qui convient à un jeune prince arabe d'une éducation accomplie. Avec une longue barbe, je l'aurais pris pour un homme de quarante ans; mais il n'avait pas encore cet ornement refusé à la première jeunesse. Dans cet entretien, de plus d'une heure, j'ai eu l'occasion d'apprécier la

richesse de la langue arabe, car une seule phrase du prince donnait à l'interprète matière à tout un discours.

Ne pouvant garder longtemps la position gênante que prescrit l'étiquette arabe, j'étendais mes jambes sur l'estrade; presque tous mes compagnons se tiraient d'affaire par le même expédient, ce qui attirait fréquemment les regards du jeune prince, frère de Mohammed. Cette audience, dont le héros était M. Lacaze, aurait bien eu son cachet d'originalité si elle eût pu être reproduite par la photographie.

J'ai le plaisir de pouvoir transcrire la traduction de la charmante lettre que Mohammed a écrite en réponse à la noble dame qui avait envoyé à une des sultanes de l'émir Abd-el-Kader des présents comme souvenir de sa captivité en France. M. Lacaze a bien voulu, outre la copie de cette lettre, me communiquer un intéressant aperçu sur Abd-el-Kader, ce prince fameux qui a combattu à outrance pour défendre son pays contre la domination étrangère, et qui n'a été vaincu que par la force de la première nation guerrière du monde; ce cœur généreux, qui ayant rencontré dans son vainqueur un autre cœur encore plus généreux, a oublié le malheur de la perte de ses États pour ne se souvenir que de la prospérité qui allait régénérer sa chère patrie.

Abd-el-Kader ne laisse pas, en effet, échapper une occasion de montrer son amour pour les chrétiens et son désir de voir triompher les idées de la civilisation.



Au temps du massacre des Druses, en 1860, massacre qui a ému toute l'Europe et qui a fait un moment presque désespérer de la cause du christianisme en Orient, le héros africain a fait de loyaux efforts pour s'opposer au fanatisme de ses coreligionnaires.

---

Voici l'appréciation de M. Lacaze sur l'émir Abd-el-Kader :

« En partant pour mon voyage, madame la comtesse de B..., habitant Pau, me chargea pour Abd-el-Kader, à Damas, de lettres et de cadeaux. L'émir, après s'être rendu aux Français vers la fin de l'année 1847, fut envoyé prisonnier au château de Pau, accompagné de sa nombreuse famille et de ses serviteurs. Madame la comtesse de B... s'attacha aux malheureux captifs, prodigua aux fils de l'émir les soins les plus tendres, et adoucit autant qu'il lui fut possible, pour ces pauvres Arabes, les douleurs de la captivité.

» Abd-el-Kader n'oublia jamais les soins, les attentions, les consolations de sa bienfaitrice. Souvent, depuis son départ de Pau et son exil en Orient, il a donné à la comtesse des preuves de sa reconnaissance. De nombreuses lettres de l'émir à M. de B... témoignent sa gratitude, et jamais il ne laissa échapper une occasion de voyageur revenant en Europe sans envoyer à sa bienfaitrice de précieux cadeaux.

» Madame de B... profita donc de mon départ pour

adresser à la sultane Kheïra, femme légitime d'Abd-el-Kader, un souvenir, et à l'émir une lettre, où elle lui demandait de laisser faire par moi son portrait photographique, ainsi que celui de ses fils, qu'elle avait connus tout enfants et souvent bercés dans ses bras.

» Je me chargeai volontiers des cadeaux et de la lettre, qui me recommandait chaudement à l'émir. J'étais d'autant plus heureux de la circonstance, que, admirateur passionné de celui qui fut notre ennemi, et qui pendant longtemps tint tête à nos vaillantes troupes, je pouvais ainsi être introduit chez le prince et voir une partie de sa famille.

» A mon arrivée à Beyrouth, je m'informai près de M. Outrey, consul général de France, si l'émir était rentré à Damas, de retour de son pèlerinage à la Mecque; malheureusement il n'était pas encore revenu, mais ses fils se trouvaient à Damas.

» Aussitôt arrivé dans cette ville, je fis annoncer aux jeunes princes que j'étais chargé de cadeaux pour leur père, et je sollicitai l'honneur d'être reçu par eux. Le consul de France à Damas me fit dire aussitôt que les princes m'attendaient. Accompagné de cawas et du drogman du consulat, je me rendis à leur palais. Une trentaine d'Algériens faisaient la haie sur mon passage, dans le vestibule. L'ainé des princes vint me recevoir à la porte, me conduisit, à travers une cour plantée d'orangers, dans une salle turque, et me fit prendre place à ses côtés. Après avoir remis les ca-



deaux et la lettre, je demandai au prince de lui présenter mes compagnons de voyage, ce qu'il m'accorda gracieusement. Il nous fit servir du thé, nous accueillit parfaitement, se montra très-disposé à laisser faire son portrait pour la comtesse. Malheureusement, ayant été malade en Palestine, j'avais renvoyé mes instruments de Jérusalem. Le prince me remit une lettre pour madame de B... et me fit cadeau d'une plume appartenant à Abd-el-Kader, et de laquelle il se servait d'habitude. »

« GLOIRE A DIEU.

» *A l'honorable comtesse de B...*

» J'ai reçu votre lettre, et j'en ai compris à la lettre la teneur. Je regrette que mon père ne soit pas à Damas, car il y a cinq mois qu'il est parti pour la Mecque; mais quand je lui écrirai, je lui ferai part de votre lettre.

» J'ai remis à sa destination la robe de soie que vous avez envoyée pour ma mère, qui en a été fort joyeuse, vu que c'est le cadeau d'une amie; car vous savez qu'on ne regarde pas au cadeau lui-même, et qu'il n'a de valeur que parce qu'il est l'expression d'une amitié véritable et solide, et par conséquent je prie la Providence de vous en récompenser.

» J'ai été très-content de faire la connaissance de M. Albert Lacaze, qui m'a remis le cadeau envoyé par vous. C'est un homme sage et éloquent, et on

voit qu'il appartient à une bonne famille. J'en ai été d'autant plus content que je pensais qu'il vous avait vue, et en le voyant, je me figurais vous voir.

» Je n'oublierai jamais votre amitié et votre bonté, et nous nous souviendrons tous de vous.

» Tout notre harem, de même que les enfants et les esclaves, vous saluent beaucoup, à part notre grand-mère Zohra, qui était la mère de l'émir, et qui est morte il y a un an.

» Je vous envoie, conformément à votre demande, deux plumes arabes, de celles mêmes avec lesquelles l'émir écrivait.

» Nous vous prions de ne pas cesser de nous écrire de temps en temps.

» Chawal 1279.

» *Signé* : MOHAMMED,

» Fils de l'émir Abd-el-Kader. »

En sortant du palais d'Abd-el-Kader, nous visitâmes les fameux bazars de Damas, que j'ai trouvés moins beaux que mon imagination ne se les était représentés, car les descriptions enchanteresses que j'en avais lues me faisaient pressentir des merveilles.

Ma déception fut complète lorsque mes regards tombèrent sur des tas de marchandises européennes amoncelées sous des galeries couvertes, dont les plafonds en bois non peints menaçaient ruine en plusieurs en-



droits, tant ils étaient délabrés. J'y ai vu cependant des objets d'une richesse admirable, et qui par leur cachet oriental auraient sans doute beaucoup d'attrait pour maints antiquaires de nos villes d'Occident. Ces passages sont du reste bien aérés et suffisamment spacieux pour les acheteurs des deux sexes, qui les encombrement pendant la journée jusqu'au coucher du soleil. Au milieu de cette nombreuse population, composée d'Arabes, de Turcs, de Bédouins, de Juifs et de Caucasiens, on voit une multitude d'ânes chargés de leurs fardeaux ou de leurs maîtres, traversant la foule avec précaution. Ces bêtes sont si douces, si souples et si familiarisées avec les hommes, qu'elles font presque partie de la population orientale. Jamais on n'entend parler d'accident ou de blessure.

Le chameau a la même douceur et la même familiarité que l'âne; mais, comme il exige beaucoup de place, on ne le rencontre que rarement dans les bazars. J'ai vu dans les rues étroites du Caire des files immenses de chameaux chargés de moellons, de pierres, passer avec tant d'adresse que leurs fardeaux effleuraient les murs d'un côté et de l'autre sans faire de dégâts et sans arrêter leur marche. Les chevaux ont des allures plus brusques que les ânes, mais on en rencontre aussi dans les bazars de Damas, sans qu'on y fasse aucune attention. Une fois, j'ai acheté quelques objets sans descendre de cheval; j'ai marchandé, selon la coutume du pays; j'ai payé; on m'a rendu des piastres en échange, tout cela pendant que

je retenais par la bride ma monture, qui remuait sans cesse. Des femmes me heurtaient continuellement les jambes pour pouvoir se rapprocher du magasin devant lequel je m'étais installé quelques instants; elles ne craignaient pas d'être foulées par l'animal dans son inquiétude, et jetaient à peine un coup d'œil en passant sur le cavalier, qui dévorait de ses regards, par les trous du voile, ces yeux de gazelle qui sont le partage du beau sexe en Orient.

Accompagné seulement de notre interprète polonais, j'ai visité quelques endroits notables de la ville, tels que la porte de l'Est, une des plus remarquables de Damas; l'ouverture ogivale dans la muraille, près de la porte murée de Kisân, par laquelle le charitable Damasquin a sauvé, à l'aide d'un panier, la précieuse existence de l'apôtre saint Paul; le château, le grand cimetière, le Kan où se réunit la caravane de la Mecque, et le quartier fermé où sont parquées les filles de joie.

Ce quartier, entouré de murailles et formant un vaste harem populaire, communique avec la ville par une porte près de laquelle se trouve un corps de garde considérable. Cette précaution, selon la légende que m'a racontée mon cicerone, a été prise par le gouvernement turc comme moyen préventif. Il est défendu, disait-il, d'y pénétrer sans une permission expresse du commandant de la garde; mais si je le désirais, il lui serait bien facile d'obtenir une passe, car il était l'ami du commandant. Il ajouta, du reste, que



cette prohibition laissait cependant toute latitude aux hommes qui voulaient se promener dans cette enceinte dans leurs moments de mélancolie.

Je répondis que je me contenterais de regarder par la porte la première rue qui y aboutissait, et qui était passablement encombrée de femmes allant et venant en sautillant. Partout la race humaine se présente avec le même cortège de faiblesses.

En continuant ma promenade dans la ville, je m'arrêtai devant quelques filatures de coton. Les progrès de cette industrie sont ici bien peu considérables; ils sont au niveau du progrès des arts en Orient. On fait la ouate au moyen de la vibration de la corde d'un arc tendu; c'est le procédé primitif de l'industrie cotonnière. A Beyrouth et à Smyrne, la fabrication de la soie est plus avancée : on commence à recevoir plusieurs innovations européennes.

Après mon excursion, je me suis réuni à mes compagnons pour aller visiter le quartier chrétien, ou plutôt pour aller contempler les vastes ruines qu'a laissées à Damas le fanatisme musulman dans ses brutales fureurs de l'année 1860.

Je n'essayerai pas de rendre l'impression qui s'est emparée de mon esprit à la vue de ces ruines faites par la main de l'homme. Pour se faire une idée de leur étendue, il suffit de rappeler qu'une population de plus de vingt mille âmes y a été anéantie, et que tous les temples, les beaux édifices et les maisons, sans aucune exception, ont été démolis jusqu'aux fon-

dements. Quelques pans de murs peints à fresque, quelques parquets en marbre tachés du sang des victimes surnagent çà et là au milieu de cet océan de décombres. On voit encore avec une émotion profonde les dalles de la cathédrale rougies du sang de douze malheureux prêtres maronites qui ont été massacrés pendant l'office divin.

Les Druses, auteurs du cannibalisme le plus féroce et le plus odieux que l'histoire ait encore enregistré, ont une origine enveloppée de ténèbres; ils se disent issus de Durzi, disciple du calife fatimite Hakem. Ils forment un petit peuple montagnard qui compte à peu près deux cent mille habitants.

Ils habitent le versant occidental du Liban et une grande partie de l'Anti-Liban; ils sont surtout en possession du terrain fertile nommé Haouran, où se trouvent les riches vallées du haut Jourdain.

A proximité de Damas, et retranchés derrière cette position admirablement fertile en blé, les Druses se sont toujours fait respecter des Damasquins, qui sont sous un rapport dans leur dépendance, car les plaines de Damas, plantées de superbes vergers, sont peu propres aux céréales.

Cette circonstance agit puissamment sur l'esprit des habitants de Damas et surtout sur celui des autorités turques établies en Syrie, et prédispose les uns et les autres à l'indulgence et même à la partialité envers les Druses dans leurs querelles sanglantes avec les Maronites.



Comme la plupart des peuples montagnards, les Druses sont robustes et entreprenants ; cependant les actes d'une insigne lâcheté n'y sont pas rares. Ils ont sous ce rapport une ressemblance marquée avec les sauvages de l'Amérique. Les Peaux-Rouges, par exemple, sont peut-être les hommes les plus vaillants qu'il y ait au monde ; mais l'absence de toute culture de l'esprit produit souvent chez eux, comme chez les Druses, la plus grossière couardise.

On peut attribuer une autre cause aux horribles massacres qui ont souillé cette peuplade : c'est qu'elle est inférieure en nombre à ses ennemis naturels les Maronites. Les Druses sont jaloux de la supériorité numérique de leurs voisins, et tous les moyens leur paraissent bons pour détruire cette supériorité. La ruse et la trahison sont leurs armes ordinaires. A force d'adresse, ils sont parvenus à se maintenir, depuis leur origine, qui remonte au dixième siècle, dans une quasi indépendance de la Porte ottomane, à laquelle ils payent une faible rançon, ce qui a fait dire avec raison à M. de Sacy que leur vasselage n'est que nominal.

Et, chose singulière, ils ont même eu le talent de s'attirer la protection du gouvernement anglais et de provoquer sa malveillance contre les Maronites. Ils se disent chrétiens, mais leur religion est un mélange de pratiques chrétiennes, judaïques et musulmanes, qu'ils professent secrètement. Du reste, ils changent bien vite de religion quand leur intérêt politique y trouve

son compte. C'est à cette dernière fourberie qu'ils ont eu recours pour tromper les Anglais, car ils ont embrassé en apparence le protestantisme par opposition aux Maronites, qui se disent les catholiques de l'Orient, et qui en réalité sont plus rapprochés de l'Évangile que les Druses.

Les Maronites habitent au nord du pays des Druses, depuis la côte de Tyr et de Sidon jusqu'à Damas, sur le Liban et l'Anti-Liban. Leur chef-lieu est Kanobin (*Cænobium*), à environ dix lieues est de Tripoli. L'origine de cette peuplade remonte à une date de beaucoup antérieure à celle de ses antagonistes, car ce petit peuple a commencé d'exister vers le cinquième siècle de notre ère, sous la conduite d'un certain Joseph, prince de Byblos. Les Maronites sont de vrais chrétiens, quoique leur culte soit mélangé de certaines formes hétérogènes, telles que le nestorien et l'eutychéen. Ils ont commencé par professer le monothéisme, dont la secte fut fondée par le moine Jean Maron. Ils reconnaissent la suprématie du pape, qui par politique tolère certaines nuances assez tranchées qui les séparent des catholiques. Leur chef porte le titre de patriarche d'Antioche.

Les Maronites forment une peuplade deux fois plus nombreuse que celle des Druses. Ils sont dociles et susceptibles de recevoir promptement les bienfaits de la civilisation. Comme ils sont doués des mêmes qualités guerrières que les Druses, ils sont respectés de leurs ennemis, qui les prennent par la ruse et par la



trahison. Ils sont presque indépendants du gouvernement de la Porte ottomane.

L'autorité des sultans n'ayant ni la force morale ni l'énergie nécessaires pour maintenir l'ordre dans un si vaste empire, les différentes peuplades qui l'habitent se livrent sous le moindre prétexte à des troubles et à des luttes sans fin.

La haine, chez ces peuples semi-barbares, n'attend que le moment favorable pour dégénérer en guerre ouverte et en épouvantables boucheries, précédées des plus noires trahisons, comme l'attestent les horribles massacres de 1860.

L'antagonisme qui arme sans cesse les Druses contre les Maronites est d'ancienne date et remonte peut-être même à l'origine des Druses, dont l'existence en peuplade indépendante n'est qu'une suite d'intrigues intérieures et un cours non interrompu de finesses, de ruses, de déguisements et de bassesses, soit envers les puissances étrangères, soit envers le gouvernement du sultan.

Les Turcs, qui ne cachent pas leur aversion pour les chrétiens, sont toujours prêts à favoriser tout ce qui peut tourner à leur désavantage et à leur destruction. C'est ce qu'ils ont fait à l'occasion des massacres de 1860. Ils avaient une parfaite connaissance des trames sanguinaires qui s'ourdissaient, et l'autorité turque, complice du fanatisme populaire, ne songea aucunement à prendre des mesures préventives. A Damas, tout le monde savait le guet-apens qui se

préparait contre les chrétiens, tandis que ceux-ci demeureraient dans l'ignorance la plus aveugle du cataclysme qui s'approchait.

Pendant le massacre, le pacha de Damas s'enferma dans le château avec les autorités subalternes et laissa les Druses exercer en toute liberté leur fureur contre les chrétiens, et accomplir contre ces malheureux les barbaries les plus atroces.

Après le massacre, le gouvernement de la Porte se croisa les bras, en essayant de faire croire à son impuissance contre les Druses.

La France ne pouvait voir cet échec du christianisme en Orient sans faire châtier les coupables. Reconnaisant la fourberie des Druses, l'Angleterre seconda sans hésitation l'intervention française, qui obtint promptement la plus complète satisfaction et assura le sort des chrétiens de l'Orient, aux applaudissements de l'Europe entière.

Le gouvernement de la Porte montra encore une fois, dans cette circonstance, son mauvais vouloir et son extrême faiblesse. Il différa jusqu'au dernier moment le châtiment des coupables, et ce n'est que le jour où l'armée française entra à Beyrouth que le pacha de Damas, une trentaine de fonctionnaires et d'autres individus compliqués dans l'affaire du massacre furent exécutés dans le château qui leur avait servi d'asile pendant la terrible boucherie.

Des Européens qui ont échappé à la fureur des Druses en se réfugiant dans le même château m'ont



dit que le pacha a pu être coupable de faiblesse, mais non de complicité. C'était, dit-on, un homme distingué, aux manières affables et polies, et très-favorable aux Occidentaux. Il avait beaucoup voyagé et parlait les principales langues de l'Europe. Il se peut même que le vieux parti musulman ait saisi avec empressement cette occasion pour se débarrasser d'un homme qu'il savait être sympathique aux chrétiens, et qu'il croyait capable, en certains cas, de favoriser les tendances européennes au détriment des intérêts mahométans.

L'intervention armée de la France aura été pour la Porte ottomane une leçon d'un excellent effet, car indépendamment de l'humiliation qu'elle a dû subir par le fait même de cette immixtion, elle a été obligée de porter secours aux familles chrétiennes ruinées et de faire réparer leurs propriétés démolies, ce qui lui doit coûter plusieurs dizaines de millions.

Les Maronites, sous la conduite de leur chef Joseph Karam, se préparaient à des représailles qui allaient aboutir à une guerre sérieuse; mais le sultan, craignant le démembrement de la Syrie, se hâta de prévenir l'explosion de nouvelles hostilités en exilant Joseph Karam en Égypte et en apaisant les Maronites par la concession des indemnités exigées par la France en leur faveur.

Nous retournâmes à l'hôtel Dimitri, bien affligés du spectacle désolant des ruines que nous venions de visiter.

Le lendemain, nous quittâmes sans regret cette ville maudite qui a laissé accomplir des cruautés si atroces que la plume se refuse à en faire le récit détaillé.

Pour chasser autant que possible loin de nous les pénibles souvenirs de cette triste journée de Damas, nous passâmes la soirée, au salon de l'hôtel, à voir le musulman Abou-Antica étaler des marchandises qu'il tirait de ses larges poches avec toutes les allures d'un escamoteur émérite.



## CHAPITRE SEIZIÈME.

ZEBDANI.

Vers neuf heures du matin, nous partimes de Damas après l'arrivée de la garde d'honneur, que nous valut l'aimable recommandation du chancelier du consul français. Cette garde, qui devait nous accompagner jusqu'à Balbek, se composait de deux guerriers turcs. Le plus jeune devait avoir au moins soixante ans. Il était armé d'une dague et d'une lance bédouine, qu'il brandissait toujours en se livrant à des *fantasias* sur son mauvais cheval arabe. En exécutant ces évolutions depuis le matin jusqu'au soir, le vieux soldat avait sans doute la prétention de montrer qu'il était le premier cavalier de l'Orient et qu'il avait encore le courage de galoper et de courir à cheval sans quitter la selle.

Pour l'aspect guerrier, le vieux musulman rappelait Fier-à-bras d'Alexandrie; mais sous le rapport du courage, j'avais lieu de penser qu'en cas d'attaque il ne manquerait pas de nous indiquer le chemin pour une honorable retraite.

Le second guerrier aurait été d'une similitude parfaite avec le comique écuyer de don Quichotte, si le brave Sancho Pança avait eu au moins quatre-vingts

ans au temps des prouesses du fameux chevalier de la Manche. Il nous a été cependant d'une grande utilité; il s'est chargé du havre-sac bien lourd du vicomte jusqu'au premier relais, sur le versant de l'Anti-Liban, et il s'est montré, particulièrement pour moi, d'une parfaite complaisance. Son cheval blanc n'aimait pas à faire des *fantasias*, disait-il, et se plaisait toujours à figurer l'arrière-garde, pour nous défendre, disait-il encore, de toute attaque imprévue. L'attitude du guerrier octogénaire, dont la tête était presque au niveau de la partie antérieure de la selle, et dont les reins formaient un cerceau des mieux caractérisés, aurait pu paraître risible si elle n'eût pas, avant tout, inspiré de la compassion. Je partageais avec lui mon déjeuner et mon diner toutes les fois que nos repas ne se composaient pas de viandes immondes. En revanche, il allumait ma pipe avec de l'amadou phosphorique et attachait mon cheval à des branches d'arbre ou à des broussailles lorsque nous nous arrêtions en route.

Nous sortimes de Damas par la porte de Salayeh. En suivant le faubourg Salayeh, que nous traversâmes dans la plus grande longueur par une rue assez large, nous observâmes la grande masse de peuple qui encombrait la route, de telle sorte que ce faubourg nous paraissait ce jour-là un vaste marché. La multitude était si nombreuse qu'elle gênait parfois notre passage; elle allait, venait et se croisait en ricanant, en chantant et en criant si fortement, qu'elle déchirait nos oreilles. C'était le bas peuple dans toute



son allégresse. Cette populace mal vêtue, ou couverte simplement de la camisole bleue, laissait facilement voir les rapports qui la rapprochent des Chinois, avec lesquels elle a une communauté d'origine. De même que les habitants du Caire, quelques Damasquins se rasent la tête en laissant une mèche de cheveux sur le haut du crâne, ce qui leur donne un aspect sauvage ou plutôt un air d'imbécillité. Ils se rasent également toutes les parties du corps, comme moyen hygiénique et comme préservatif contre la vermine, et pratiquent aussi dans sa plus large acception le précepte de Moïse concernant la circoncision.

Ce ne sont pas seulement les hommes et les femmes qui, ainsi que les aborigènes des deux sexes de l'Amérique du Sud<sup>1</sup>, subissent l'opération du rasoir en Orient : les ânes et les chameaux se laissent raser paisiblement sans être attachés, tant ils aiment cette opération, qui se fait en plein air, au milieu des rues et dans les places publiques, tandis que pour les Orientaux elle a lieu dans les maisons de bains. J'ai vu des parents amener de jeunes garçons au bain

<sup>1</sup> Au Brésil, les sauvages ont grand soin de leur toilette en ce qui concerne les poils des différentes parties du corps, qu'ils s'arrachent à l'aide d'un mastic de gomme-résine très-adhérente qui découle d'un arbre nommé *Almecegueira* (*Amyris elemifera*). Les descendants des sauvages, ainsi que les nègres qui ont adouci leurs mœurs au contact des habitants du pays issus des Européens, ont néanmoins conservé les usages de leurs ancêtres en se servant du rasoir, au lieu du baume connu sous le nom d'*almecega*, dont l'emploi est extrêmement douloureux.

et se raser en tous sens sans se préoccuper de leur présence.

La pratique de telles opérations et ces bains en commun, où l'on se trouve en proie à des quantités innombrables de poux et autres parasites, voilà ce qui m'a dégoûté le plus en Orient. Les vestiaires sont partout encombrés de vieux linges, qui sont là pour servir de nids à ces insectes abominables.

En sortant de cet immense faubourg, on voit des enclos d'une ancienneté très-remarquable. Ils sont entourés de murs formés de gigantesques morceaux d'argile séchée au soleil, qui sont de vrais blocs cyclopéens. Il y a partout des rigoles d'arrosement et des fontaines, dont quelques-unes se distinguent par leurs constructions et leurs arabesques.

Nous contournâmes une espèce de pointe formée par les premiers contre-forts de l'Anti-Liban, pour gagner la route carrossable de Beyrouth. Avant d'y arriver, nous embrassâmes du regard tout l'ensemble de la ville de Damas, qui a l'aspect d'un trapèze allongé. Nous saluâmes de nos adieux la ville rebelle, nous descendîmes jusqu'à la route de pertuis, magnifique travail destiné à préparer la population de la Syrie centrale à recevoir plus tard les chemins de fer et d'autres bienfaits de la civilisation moderne. Bientôt nous laissâmes cette belle route pour gagner, sur la droite, le sommet raboteux de l'Anti-Liban. La montagne étant dans cette partie complètement chauve et hérissée, nous eûmes encore une fois à lutter contre



les derniers restes du sirocco qui nous fouettait la figure d'une manière atroce. Nous eûmes recours à nos châles, sans lesquels la continuation de notre marche eût été impossible.

Notre caravane s'augmenta de celle de M. Flamanville, brave et intrépide voyageur français que je connaissais depuis l'Égypte, et de son compagnon de voyage, l'aimable jeune homme M. Ch. Nonnon.

En descendant les gorges escarpées du versant occidental de l'Anti-Liban, un site admirable se présenta à nos regards : c'était un bosquet touffu traversé par un cours d'eau limpide et fraîche qui nous invita impérieusement à sauter de nos montures et à nous abandonner au repos. Notre Sancho, qui, comme on le sait, formait l'arrière-garde, fut pourtant le premier à donner le signal de la halte, en jetant à terre avec humeur la valise aux provisions; puis mettant une main sur la poignée de son énorme cimenterre et l'autre sur sa hanche gauche, le vieux soldat s'écria en turc, avec une véhémence indignation : « Je suis chargé de défendre les chrétiens qui voyagent présentement dans ce pays, et qui sont sous la haute protection de mon maître le tout-puissant sultan, qui distribue les grâces et inflige les châtimens à tous les habitants de la terre, et non de transporter des bagages qui contiennent peut-être des viandes immondes, non moins déshonorantes pour un guerrier musulman que pour sa Rossinante. »

Lors de notre départ, pleine satisfaction fut donnée

au brave soldat, et M. le vicomte d'Assay ne crut pas s'abaisser en reprenant sa valise.

Vers deux heures de l'après-midi, nous quittâmes notre agréable oasis pour descendre l'Anti-Liban par des gorges affreuses creusées par un gros torrent tributaire du Barada, dont nous voulîmes suivre la haute vallée avant la chute du jour, pour pouvoir mieux en admirer la beauté.

Je m'arrêtai un moment pour voir une caravane traverser le Barada. Le gué était assez praticable pour qu'on pût transporter les fardeaux sur la tête d'un bord à l'autre de la rivière, et avait cependant assez de profondeur pour permettre de nager aux ânes et aux chevaux. Je prenais plaisir à voir l'agilité et le courage que déployaient ces hommes, qui, débarrassés de leurs vêtements, s'enfonçaient dans l'eau jusqu'au cou. Le matériel et les animaux passés, le reste de la caravane se joignit aux nageurs, parmi lesquels je crus, à l'aide de ma lunette, remarquer une jeune femme dans un costume aussi primitif que celui des nageurs.

Le procédé dont se servaient ces muletiers pour traverser le Barada n'était pas une nouveauté pour moi, car dans l'intérieur du Brésil, où les ponts sont rares, j'ai traversé souvent et j'ai vu traverser de la même façon des rivières qui maintes fois en Europe seraient honorées du titre de fleuves; mais ce que je n'avais pas encore vu, c'est la scène que je venais d'observer, et qui était la reproduction de celle qui



avait eu lieu au Jourdain, en présence de la caravane française, à l'occasion du baptême dans la rivière vénérée par les chrétiens. Une pareille innocence semble plutôt le partage des peuples sauvages qui habitent le centre des grandes forêts, et qui ne craignent point le regard malin des gens civilisés.

Il y a au Brésil une vaste région où il ne pleut que pendant six mois de l'année; c'est le pays dont le centre est traversé par le majestueux fleuve San-Francisco, et dont les rayons s'étendent vers les provinces de Minas, Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahiba, Rio-Grande do Norte, Ceara et Piauhy. Cet immense plateau est, comme l'Égypte, très-favorable à la culture du coton. Pendant la saison des pluies, il y a des averses et des inondations qui couvrent presque toute la superficie des plaines. Alors on y voit des torrents, des rivières et des fleuves gigantesques, tels que le Jaguaribe en Ceara. Dans la saison où il n'y a pas de pluie, tous ces cours d'eau, le San-Francisco excepté, sont à sec. Cette circonstance fait que les populations se préoccupent fort peu des moyens de traverser leurs rivières et leurs fleuves au temps de la crue des eaux. En revanche, presque tous les habitants des deux sexes, de même que les sauvages, sont de bons nageurs. Pour transporter leurs convois d'une rive à l'autre, sur un cours d'eau non guéable, ils ont recours à des moyens quelquefois très-ingénieux, qu'ils ont appris des sauvages. Entre autres, je mentionnerai

celui dont je me suis servi plusieurs fois : on attache simplement une corde aux arbres des deux rivages et on glisse les mains sur cette corde, en livrant le corps au courant. J'ai vu passer par ce moyen, nullement dangereux, plusieurs dames de distinction et un immense bagage, sur la rivière nommée *Riacho dos Porcos* (rivière des cochons). C'était au moment d'une crue extraordinaire. Ce procédé des sauvages est en usage en Europe, en certains endroits dépourvus de ponts, pour le passage de lourdes barques. Ce moyen de transport était déjà perfectionné au Pérou au temps de la conquête espagnole et a donné l'idée des ponts de fil de fer.

Comme je suis né dans les pays dont je viens de parler, j'ai eu plusieurs occasions de voir traverser par des familles entières et de traverser moi-même des fleuves à l'aide de moyens encore plus simples, mais plus dangereux, tels que l'emploi d'un morceau de bois léger muni d'une cheville à l'une des extrémités, et sur laquelle on tient une main, tandis qu'on rame avec l'autre. C'est encore une des manières employées par les sauvages. Les Portugais ont donné le nom de *cavallette* (chevalet) à cette légère et dangereuse barque. Une fois j'ai fait passer sur le fleuve Banabuyu de grandes valeurs qu'un nageur, qui se servait d'un moyen de cette nature, portait sur sa tête, tandis que je traversais moi-même le courant par le même procédé.

Le Banabuyu est le principal affluent du Jagua-



ribe, qui a une longueur de huit cents kilomètres<sup>1</sup>. Dans la saison sèche, ces deux cours d'eau livrent à l'agriculture, qui en tire un parti excellent, leurs lits, qui, au temps des pluies, prennent des proportions gigantesques en largeur et en profondeur.

Je m'aperçois que je me suis quelque peu éloigné de mon sujet pour parler de mon pays; pays peu avancé il est vrai, mais qui marche toujours très-heureusement, quoique lentement, dans la voie du progrès, tandis que les pays qui ont été le berceau de la civilisation sont tombés dans le marasme, la dégradation et la décadence. Il est plus difficile de rétablir la santé d'un homme vieux et rongé par toutes sortes de maladies que celle d'un jeune homme vigoureux. Cette marche du développement des peuples est sans doute dans les voies de la Providence, qui réserve le Brésil pour recevoir plus tard le trop-plein des pays plus avancés que lui.

En faisant ces réflexions, j'entendis crier derrière moi. C'était M. de Jouselin, qui revenait en arrière pour savoir ce que j'étais devenu. En me trouvant paisiblement arrêté au milieu du chemin, sans que rien pût ostensiblement motiver ma contemplation prolongée, il aura sans doute eu de moi une idée peu favorable.

En effet, il me dit : « Je croyais que vous étiez déjà au pouvoir des Bédouins; j'accourais pour vous

<sup>1</sup> Le Dictionnaire géographique de Dezobry donne à ce fleuve un cours de quatre cents kilomètres.

porter secours. » Sans rien lui dire de mes observations ni des pensées qui m'assiégeaient alors, je remis ma lunette dans l'étui, je sautai en selle, et nous galopâmes assez longtemps pour rattraper la caravane.

La vallée prenait des formes de plus en plus pittoresques à mesure que nous avançons. Le jeune blé de la plaine, qui paraît croître sans culture, les dessins bizarres que représentaient les montagnes d'un côté et de l'autre de la vallée, me rappelaient quelques-uns de ces sites riants et admirablement beaux que l'on ne rencontre qu'en Suisse.

Le drogman de M. Flamanville indiqua du doigt la crête la plus élevée de l'Anti-Liban et nous dit : « C'est là que s'est arrêtée l'arche de Noé. » En effet, il y a une tradition dans le pays qui place aux environs de Zebdani le tombeau d'Adam et le point où l'arche de Noé s'arrêta. Heureux naufrage, par lequel s'est conservée l'espèce humaine ! Le Caucasien, suivi du loup et de l'agneau, du renard et des volailles, a pris le chemin de l'Europe. Le nègre composa sa lourde et joyeuse caravane d'orangs-outangs, de singes, de cacatoès, de gazelles, de boas constrictors, de chameaux, de rhinocéros, d'éléphants, de tigres et de lions, et vint s'établir dans les déserts sablonneux de l'Afrique. Les Amazones à peau rouge, après un long voyage en compagnie des colibris, des perroquets et des serpents à sonnettes, se fixèrent en Amérique, sur les rivages du roi des fleuves, où elles ont répandu



leurs légions composées de quatorze mille espèces d'insectes <sup>1</sup>.

Le froid se faisait sentir à l'approche de la nuit. La révolution atmosphérique, conséquence du tremblement de terre du 21, produisait le phénomène de l'abaissement subit de la température et d'une tempête de neige épouvantable, qui couvrait les sommets de la chaîne de montagnes d'où s'élève le majestueux Hermon.

La vallée commençait à changer d'aspect. Des allées de peupliers, des enclos remplis de plantes d'une luxuriante végétation et des collines couvertes de vignes, s'offraient partout à nos regards et donnaient à penser que nous allions plutôt entrer dans une ville d'Europe que dans un village de la Syrie.

Bientôt nous arrivâmes à Zebdani, après huit heures de marche; nous descendîmes dans une maison qui sert en même temps d'église et d'hôtellerie pour les voyageurs chrétiens. Elle abrite aussi une dizaine de familles, et se compose du rez-de-chaussée et d'un étage, une salle en haut, une salle en bas, et rien de plus.

M. Flamanville et son compagnon firent bande à part, pour coucher sous leurs tentes plantées hors du village, tandis que nous primes possession du premier étage de l'église hospitalière.

L'arrivée d'étrangers d'outre-mer causa une révolution dans la maison et dans le voisinage, et une

<sup>1</sup> M. Bates, *Voyage aux régions de l'Amazone*.

foule de femmes et de jeunes filles nous entouraient en nous souhaitant la bienvenue. Parmi les personnes qui nous entouraient familièrement, et dont le contentement était peint sur le visage, une femme vint à moi, me saluant en m'indiquant sa maison, et en me disant (ce que j'ai compris par les gestes) : « Si vous n'êtes pas bien logé, ou si la maison n'est pas suffisante, venez chez moi, vous y serez bien traité. » Et elle me tirait doucement le bras. Je la remerciai de son obligeante amabilité, lui disant que nous étions parfaitement logés.

Nous n'eûmes qu'à nous louer de l'accueil qu'on nous fit à Zebdani. Je ne doute pas qu'en tout cela, et c'est présomable, toutes les offres obligeantes qui nous étaient faites étaient bien quelque peu intéressées, et avaient quelques rapports avec les manières prévenantes que déploient nos hôteliers à l'arrivée de nouveaux hôtes.

Je ne pourrais pas, à l'aide du peu de connaissances acquises pendant mon séjour de deux mois à peine en Orient, m'aventurer à des appréciations sur le caractère si varié des peuples orientaux sans m'exposer à de graves contradictions; je dirai pourtant que les habitants du haut Barada et ceux de Balbek, et de la partie de la Coélesyrie que j'ai parcourue, m'ont paru offrir des différences notables avec les autres peuples, leurs compatriotes. Lorsqu'on voit les aptitudes diverses et l'intelligence de ces peuples, on regrette que les Turcs, leurs dominateurs, soient si arriérés et ne



soient pas plus en état de les conduire dans les voies prospères qu'ils pourraient suivre avec beaucoup de succès; car, sans encouragement d'aucune sorte, et au milieu de toute espèce d'avanies, ils s'adonnent avec ardeur au travail et à l'industrie.

A la nuit tombante, les hommes rentrèrent de leurs travaux champêtres. Une nouvelle manifestation d'allégresse eut lieu en notre honneur; les maris se joignirent à leurs femmes pour nous souhaiter le bonsoir. Je distinguai particulièrement, parmi ces dernières, une jeune femme qui pouvait avoir tout au plus treize ans. Elle était très-blanche, d'une taille délicate et d'une physionomie assez régulière; elle tenait dans ses bras son nouveau-né, qu'elle allaitait.

Avec les laboureurs ou peu après arriva le curé, pour faire la prière du soir. Il se joignit familièrement à ses paroissiens et prit part à la joyeuse et cordiale démonstration dont nous étions l'objet. Ce prêtre, très-jeune, était d'un caractère aimable, sans prétention; ses manières étaient simples, naturelles, et exprimaient sans ostentation les sentiments d'une âme naïve et franche. Son costume n'avait rien de remarquable; il ne paraissait pas différer de celui des villageois. Il appartenait à l'Église grecque unie et était attaché au service de la communauté de Zebdani, dont la plupart des habitants sont chrétiens.

On peut voir par l'étymologie de l'expression *grecque unie* que cette Église est une branche qui participe de la religion grecque et du catholicisme romain.

Quoi qu'il en soit, on s'aperçoit de prime abord, quand on voyage dans ces pays lointains et semi-barbares, que cette branche appartient à la grande famille chrétienne, et on en ressent l'heureuse influence.

Le premier caractère qu'imprime le christianisme à un peuple, c'est l'adoucissement des mœurs et la fraternité, c'est-à-dire l'amour du prochain.

Dans l'ignorance où je me trouve de la langue arabe, je ne peux ni retenir ni prononcer votre nom, digne ecclésiastique; mais permettez à un obscur voyageur de vous adresser, avec toute la force et la sincérité de son âme émue, l'expression de ses sentiments d'admiration et les plus chaleureux remerciements pour les bienfaits que vous répandez journellement au nom du Christ parmi ce brave peuple, qui, en dépit de tant d'affronts et d'opprobres, de tant de périls, a le courage de rester fidèle à l'Église chrétienne. J'adresse au ciel mes faibles vœux pour que le Tout-Puissant vous accorde son aide dans la continuation de l'œuvre de votre sublime mission.

Nous descendîmes l'escalier grossier appuyé sur l'échafaudage en forme de terrasse qui entoure la maison au niveau du premier étage; nous pénétrâmes dans le corps de l'église, c'est-à-dire dans le salon qui sert en même temps de boudoir, de dortoir et d'oratoire aux familles dont je viens de parler. J'y cherchai en vain la place réservée au maître-autel: un relief en terre pratiqué dans le mur en tenait lieu. Des deux côtés de cet autel il y avait deux rebords,



sur lesquels on avait pratiqué des trous pour y déposer la mèche et l'huile qui éclairent pendant l'office.

Ces deux trous servent à la fois de lampe, de candélabre et de cierge.

Cette simplicité primitive, ou plutôt l'extrême pauvreté de l'Église grecque unie de Zebdani, m'a touché jusqu'aux larmes. On se mit à genoux, hommes, femmes, péle-mêle, et la prière commença. Elle fut assez longue, mais je la suivis avec un vrai contentement, malgré ma fatigue. On chanta des psaumes, soit en arabe, soit en latin, mais avec une prononciation si fortement gutturale que je n'y pus rien comprendre.

En jetant un coup d'œil sur cette assemblée de chrétiens en prière, je n'aperçus pas un seul indice d'hypocrisie ni d'irrévérence; il n'y avait là aucune de ces longues barbes qui, chez les Orientaux, ajoutent à la saleté des habits en donnant une apparence d'austérité à celui qui les porte; je n'y remarquai pas non plus le tapage ou les mouvements inquiets que j'avais observés en Palestine. Tout se passa dans le plus rigoureux silence; on écoutait avec recueillement les paroles et le chant de l'officiant et de son aide.

Après la prière, nous invitâmes M. le curé et le sacristain, qui était le chef de la principale famille demeurant dans l'église même, à prendre part à notre souper, ce qui fut accepté avec plaisir.

La plupart de nos convives, voyant que notre repas était un peu mince pour tout le monde, se bornèrent à prendre quelques verres de vin de Bordeaux,

qu'ils trouvèrent excellent, et qui eurent bientôt mis la gaieté à son comble. En apercevant le flacon d'eau-de-vie que je portais attaché à mon côté, des jeunes filles me le demandèrent et le vidèrent presque en entier.

Il était déjà tard. Le curé prit congé, après nous avoir annoncé que le lendemain il nous dirait la messe avec du vin de Bordeaux. Nous nous excusâmes, avec beaucoup de regrets, en lui faisant remarquer que pour faire la journée de dix heures de marche qui nous séparait de Balbek, il nous fallait partir de bonne heure.

Le sacristain voulut nous tenir compagnie pendant la nuit, et vint se coucher au milieu de nous sur un matelas étendu, comme les nôtres, sur le plancher formé de la terre blanchâtre qui recouvre tous les murs. Il régnait partout une extrême propreté au milieu de cette honorable pauvreté.

A l'aube du jour du 25, nous traversâmes Zebdani, qui a, dit-on, une population de plus de trois mille âmes, chrétienne en grande majorité.

Nous avons souvent des sympathies instinctives pour quelques personnes; de même notre esprit éprouve parfois pour certains lieux des prédilections inexplicables qui le remplissent de charme. C'est surtout quand on voyage que cette sorte de sympathie a le plus d'effet sur notre imagination, et elle est quelquefois si locale et si inconsciente qu'on ne trouve pas sa raison d'être. Combien de fois je rencontrai, au



milieu des forêts vierges de mon pays, des clairières si riantes et si attrayantes qu'à mon insu j'y passais des heures entières ! J'y bâtissais des châteaux et des villes ; je me figurais que les sons inexplicables qu'on entend dans ces solitudes, effrayantes pour le voyageur qui n'y est pas habitué, étaient le bruit de la locomotive ; que les lueurs phosphorescentes qui de temps en temps éblouissent les yeux au milieu des journées les plus sereines, étaient des étincelles produites par quelque pile électrique en essai pour l'établissement de télégraphes, et que le sifflement des serpents était le chant de Tyroliennes venant en troupe par le chemin de fer pour visiter la nouvelle ville <sup>1</sup>.

En visitant la Suisse dans ma jeunesse, je commençai mon excursion par Genève. J'avais formé d'avance le projet d'y passer un jour seulement ; mais tout ce que j'y vis de si admirable, parmi tout ce que la nature a produit sur la terre, fit que je m'y arrêtai pendant six mois. Mon penchant pour ce délicieux séjour s'explique de lui-même.

Lorsque je vins pour la première fois à Stuttgart, dans l'unique but de voir la ville, j'y restai pourtant sept mois, bien que mon projet pût s'accomplir en

<sup>1</sup> Il n'y a rien de plus comparable, selon moi, au sifflement du serpent jararaca (*cophias atrox Martius*) que le chant des Tyroliennes. Il y a aussi au Brésil un oiseau de proie nocturne, du genre *glaucidium*, dont le fredonnement ressemble à celui de ce serpent, qui est le plus dangereux après le serpent à sonnettes.

une demi-heure ; j'ai même fini par y faire un séjour de plus de trois ans. En réalité, je ne me suis jamais rendu un compte bien exact du motif qui a pu m'enchanter et y fixer mon penchant sympathique. Est-ce l'aspect qu'offre la tranquillité de la ville après le coucher du soleil, heure à laquelle les voitures rentrent dans leurs remises, et les cochers, parfaits imitateurs des poules, vont dormir, sur une copieuse collation de choucroute ou de jambon de Souabe arrosé de bière de Calw ?

Mon esprit se serait-il épris des beautés du parc royal garni d'orangers, orné de charmants bassins dont les jets d'eau surpassent la hauteur des plus grands arbres ? de cette innombrable quantité de statues, qui font parfois baisser les yeux aux jeunes filles ? de l'incomparable allée de platanes s'étendant jusqu'aux bords du Neckar, dont les rivages égalent tout ce que l'on peut voir de plus admirable ? de l'enchanteresse villa de Berg ? du féerique château de la Wilhelma, cette merveilleuse demeure dérobée par les arbres aux regards du vulgaire comme une sultane dans son harem ? du Rosenstein, au-dessous duquel passe le tunnel du chemin de fer, et d'où les voyageurs semblent sentir l'arome du vieux rissling des caves royales ? de Cannstatt, à l'apparence anglaise, des riantes collines littéralement couvertes de vignes, ou finalement de cet air salubre qui arrive à Stuttgart purifié et embaumé par la Forêt-Noire ?

En réfléchissant, je trouve plus ou moins la raison



d'être de mes préférences pour certains endroits; mais je ne sais pas pourquoi je conserve une sympathie si prononcée pour Zebdani. Il y a sans doute en moi une secrète inclination qu'il me serait difficile de bien définir et qui doit avoir quelque analogie avec le penchant qui attire à Marbach, plutôt qu'ailleurs, des couples d'hirondelles tout heureuses d'attraper une bribe de papier des œuvres de Schiller, pour en fabriquer leurs nids sur le toit bleu de la modeste maison de l'immortel poète.

A midi, par un soleil ardent, nous nous arrêtàmes un moment à un village nommé, ce me semble, Khureibeh, pour y réparer nos forces. La position de ce village, que couronne une espèce de rempart formé par une colline arrondie, offre un beau panorama. De tous côtés la vue s'étend sur un réseau de collines et de gracieux mamelons, jusqu'à la rencontre des grandes chaînes des deux Libans.

Faute de khan, nous nous appuyâmes contre les murs des maisons et déjeunâmes debout aux ardeurs du soleil, en face des bords fleuris de la rivière Sourghaya. Les maisons que nous voyions étaient en terre et ne se composaient que d'un rez-de chaussée; elles formaient un assemblage de compartiments à peu près semblables aux alvéoles d'une ruche d'abeilles, à la régularité près. La communication dans l'intérieur du village se fait par des culs-de-sac extrêmement resserrés. J'ai eu l'occasion de pénétrer dans quelques-unes de ces maisons composées d'une seule chambre, dont

la voûte est soutenue par des poteaux de bois. Il paraît que dans la journée les femmes cachent leurs couvertures et autres objets de ménage dans des trous ou niches pratiqués aux murs, car je ne remarquai au milieu de ces appartements que les cendres et les tisons du foyer.

Entre Khureibeh et Balbek, la route traverse des terrains moins accidentés et plus arides que ceux du Barada. La nuit approchait, et nous étions encore loin du but principal de notre excursion dans la Syrie centrale; nous forçâmes alors la marche autant que nos chevaux pouvaient le permettre. On voyait à gauche la plaine de Cœlésyrie, et le chemin suivait toujours la direction d'une file de collines de calcaire blanchâtre complètement dépouillées de végétation. On nous disait que nous étions déjà bien près de Balbek et que nous la verrions derrière un mamelon qui était devant nous; mais les collines se succédaient sans découvrir *Heliopolis* à nos regards. Mon cœur palpait, comme cela m'arrivait dans ma jeunesse à l'approche d'une grande ville, sans que j'en pusse savoir la cause.

Les collines s'abaissaient à proportion qu'elles se rapprochaient de la plaine. Nous traversâmes une énorme fente, un vrai abîme creusé par les eaux des pluies qui descendent du versant occidental de l'Anti-Liban; heureusement ce profond ravin était à sec. Peu de temps après avoir franchi ce passage difficile, nous atteignîmes le pied du dernier mamelon,



derrière lequel s'offrit enfin à nos regards la célèbre ville du Soleil.

En vain je cherchais des yeux, par-dessus les toits des maisons, quelque chose qui indiquât des ruines : l'ombre de la nuit et les constructions habitées nous les dérobaient; et puis, je les croyais sur le penchant de la colline, tandis qu'au contraire elles se trouvent derrière le village, dans la plaine de Cœlésyrie. Nous renvoyâmes donc au lendemain le plaisir de la contemplation des ruines. Nous logeâmes chez une femme qui, par suite de l'arrangement fait avec elle par le drogman de M. Flamanville, mit à notre disposition le premier étage de sa maison, qui ne se composait que de cet étage et du rez-de-chaussée.

Nous prîmes alors congé de notre escorte protectrice, à laquelle nous fîmes une gratification de cent francs. Nos provisions étaient presque épuisées; nous parvîmes à nous procurer quelques œufs, que nous fîmes durcir; un peu de gélatine délayée dans de l'eau bouillante nous tint lieu de soupe; de la pâte formée de seigle et d'eau, encore humide, était notre pain. Le repas n'en fut pas moins gai. Nous nous consolâmes bien vite de ce contre-temps, surtout lorsque le drogman nous apporta quelques tasses d'un véritable moka, qui se trouve en Orient même chez les gens les plus pauvres. Nous eûmes, ce soir et la nuit suivante, le plaisir peu enviable de coucher sur des divans de pierre, sans matelas, ayant pour toute ressource la faculté de nous servir de nos valises en guise d'oreil-

lers, car l'hôtelière nous avait seulement fourni des couvertures. La pierre cependant ne me parut pas trop dure; je connaissais du reste d'ancienne date l'usage de ces lits tout primitifs, car, dans les troubles qui surgirent dans ma patrie lors de la proclamation de l'indépendance du Brésil, j'avais eu souvent l'occasion de coucher par terre la tête sur ma giberne.

Le 26, de grand matin, nous sortimes pour aller au temple; c'est ainsi qu'on appelle à Balbek les ruines de l'ancien temple du Soleil. En passant devant la porte d'une misérable hutte ouverte, j'entendis des gémissements. J'entrai, et je trouvai par terre, étendus à côté du feu, une femme et deux enfants, dont l'un, un jeune garçon, gémissait sous les étreintes d'une fièvre ardente. Je leur donnai quelques conseils et une pièce de onze piastres (2 fr. 50 cent.).

En sortant de cette pauvre demeure, j'eus de la peine à retrouver mes compagnons, qui s'étaient déjà égarés dans le labyrinthe inextricable des ruines.

Tout seul, je grimpai sur un amas informe de blocs de pierre, sautant au hasard par-dessus des fûts de colonnes écroulées, ou rampant sous d'énormes fragments de chapiteaux. Je pénétrai par une brèche jusqu'à un espace à moitié comblé par des blocs et de la terre, et je rejoignis mes compagnons, qui se trouvaient en face de la grande porte du temple de Jupiter. Ils étaient dans la seconde partie du vestibule, en contemplation devant cette porte, surprenante par ses



dimensions, car elle a plus de six mètres de large sur une hauteur de plus de douze mètres. Elle est rectangulaire et présente à sa partie supérieure un phénomène qui en double l'effet grandiose et saisit d'épouvante ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur du temple : c'est une pierre taillée en forme de coin formant la clef de la voûte. Cet énorme claveau, déplacé par suite du tremblement de terre de 1759, se trouve arrêté entre les deux autres blocs de côté et suspendu au milieu de la porte depuis ce temps. Lorsque Volney la vit, en 1784, la pointe saillante n'était que de vingt-deux centimètres; elle a dû glisser depuis, et elle m'a paru présenter une saillie de plus de deux mètres.

Malgré ma crainte, je franchis cette porte menaçante. Le baron en fit autant. Après avoir regardé l'aigle délicatement sculpté sur la face intérieure du bloc suspendu, je me promenai dans la grande nef, de plus en plus saisi d'admiration, tant par l'effet grandiose des proportions du temple que par la grandeur, la régularité et l'ajustement des blocs, et surtout par la richesse et la beauté de son ornementation.

Combien de siècles se sont écoulés depuis les temps où cette enceinte, aujourd'hui couverte d'herbe et remplie d'air méphitique, recevait la foule des fidèles qui venaient déposer aux pieds de Jupiter leurs plus riches offrandes, au milieu des odeurs de la myrrhe et de l'aloès qui parfumaient ces voûtes sacrées!

L'aigle, emblème d'une nation depuis si longtemps anéantie, et qui ne tardera pas lui-même à tomber,

conserve encore les ailes déployées, avec un caducée dans ses serres, une guirlande de fleurs dans son bec, pour montrer aux voyageurs attristés par tant de souvenirs qu'un peuple tel que les Phéniciens peut bien succomber sous les vicissitudes du sort, mais que la renommée de sa force, de son pouvoir, du merveilleux mouvement de son commerce et de sa grande prospérité ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes.

Il est à remarquer que nous traversions alors une phase assez critique; depuis le tremblement de terre du 21, il y avait chaque jour du côté de Rhodes des secousses très-inquiétantes. Nous sortîmes du temple sans trop nous arrêter, car d'un moment à l'autre la pierre suspendue pouvait tomber et rendre notre retraite très-périlleuse.

Le temple de Jupiter était un édifice péripptère qui comptait quarante-six colonnes et mesurait dans son entier deux cent cinquante pieds anglais de longueur sur cent trente de largeur. Son style était le corinthien le plus riche. On y observe encore des plafonds qui saisissent d'admiration par la beauté du travail et par la grandeur des pièces, si parfaitement ajustées et liées avec un tel art, que la force seule d'un tremblement de terre a eu la puissance de les détacher de leurs assises. Ce plafond reliait la colonnade à la cella. Il est divisé alternativement en losanges et en hexagones admirablement sculptés, et contenant des figures en relief qui ont été mutilées, mais dont quelques-



unes laissent cependant encore apercevoir des têtes d'empereurs, de déesses ou de femmes célèbres.

Quand on regarde ces blocs gigantesques, qui se sont amoncelés les uns contre les autres, la première idée qui se présente à l'esprit des voyageurs est que ces immenses débris proviennent d'un autre édifice, tant paraît grande la disproportion qu'une illusion d'optique fait trouver entre eux et la délicate harmonie des parties restées debout. Il faut mesurer, comme on l'a déjà fait, pour se convaincre que la proportion la plus rigoureuse existe bien réellement dans toutes les parties de ces ruines admirables.

Le temple contenait en tout quarante-six colonnes, dont huit étaient cannelées. Il n'en reste plus que onze maintenant, dont deux cannelées. Les colonnes à chapiteaux mesurent dix-neuf mètres quatre-vingt-un centimètres depuis la base jusqu'au chapiteau, sur un mètre quatre-vingt-dix centimètres de diamètre. Pour vérifier ces calculs, qui sont rapportés par le *Guide Joanne*, j'ai mesuré un tronçon de fût monolithe de plus de six mètres de long et un chapiteau. Le diamètre du chapiteau était, à la base, d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de diamètre.

L'effet merveilleux que présente la partie du temple qui est encore debout, et qui se conserve intacte, s'amointrit lorsqu'on s'approche des énormes fragments d'architecture, des frises et des corniches qui gisent à terre. On voit que la sculpture ne supporte pas la comparaison sous le rapport de la délicatesse,

du fini et du poli, avec les ruines d'Athènes, surtout avec celles du Parthénon. J'attribue cela à la qualité de la pierre, car le marbre du temple de Minerve surpasse en qualité même celui des autres ruines d'Athènes, tandis que la pierre employée au temple de Jupiter est un calcaire compacte et très-dur et d'un grain grossier qui ne pourrait nullement se prêter à un tel fini.

Le temple de Jupiter, faisant partie de l'acropole de Balbek, est très-rapproché du temple du Soleil, avec lequel il décrit une parallèle dans le sens de la longueur. Il est orienté à l'est et à l'ouest et se trouve interposé entre la ville et le grand temple, dominant l'enceinte et le fossé d'entourage du côté du sud. Il est nommé le petit temple nonobstant ses proportions gigantesques; car auprès du temple du Soleil, ses immenses proportions disparaissent et ne présentent que la troisième partie et demie du plan complet de celui-ci.

En quittant le temple de Jupiter, nous gravâmes en quelques pas jusqu'au majestueux temple du Soleil. Nous rencontrâmes dans la grande cour rectangulaire une demi-douzaine de tentes, parmi lesquelles se trouvaient celles de MM. Flamanville et Nonnon, qui, plus heureux que nous, avaient la chance de demeurer au milieu de ces vénérables restes des grandeurs humaines et d'y faire leur cuisine, licence que je m'étais permise moi-même dans le temple de Memphis. Ne pouvant pas m'orienter à cette première visite, je me



contentai de jeter un coup d'œil rapide sur ces restes sublimes et d'apprendre les issues de cette antique enceinte.

Puis nous retournâmes au village nous reposer à la maison où nous avons passagèrement élu domicile.

Je n'avais pas beaucoup de temps à ma disposition ; je dus donc renoncer à mon projet de visiter les restes des murailles crénelées de l'enceinte, la nécropole et le chapiteau de la grande colonne qui s'élevait sur le sommet de la colline, au sud-est de la ville. Il se trouve au sud, du côté de l'Anti-Liban, et l'on y voit des inscriptions très-intéressantes surtout pour les archéologues.

Je pris la résolution de voir tout seul le grand temple, afin de pouvoir coordonner mes idées et profiter le plus possible de la contemplation de cette œuvre commencée par des géants et achevée par l'industrie et la richesse des hommes, ruinée par la puissance de la nature et dégradée par l'inepte insouciance des musulmans.

---

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

## LES RUINES DE BALBEK.

Les Arabes ne se sont pas encore cramponnés, à titre de cicerone, aux ruines de Balbek, pour y dépouiller les visiteurs, comme font les Bédouins aux Pyramides, où ils exercent la plus arbitraire extorsion, au mépris du règlement de police du pays; ensuite ils injurient les touristes après leurs visites. Ceux qui habitent les sables du Sakkarah sont déjà disciplinés, grâce à l'influence bienfaisante de M. Mariette, qui les gouverne en roi philosophe. Je pouvais donc disposer de mes actions sans être importuné par des interprètes qui, en quelques endroits de l'Orient, forment le huitième fléau de l'Égypte.

Je commençai solitairement mes visites, pour mieux contempler en détail le géant mutilé d'Héliopolis.

Je me présentai en conséquence, après déjeuner, à la façade est, nommée ailes du *Propylée*. Cette muraille telle qu'elle est maintenant ne présente rien de notable, si ce n'est qu'elle est formée de blocs rectangulaires assez réguliers et d'une grandeur plus qu'ordinaire.

Au milieu de la muraille et à une dizaine de mètres de hauteur, on voit douze piédestaux dont les colonnes



ont été enlevées par les Arabes lorsqu'ils ont converti le temple en forteresse, car tous ces piédestaux sont engagés dans le mur et ajustés de telle manière qu'on n'en voit seulement qu'une face; néanmoins la Roque dit qu'il a vu, en 1688, deux des colonnes sur pied, ce que Wood révoque en doute.

Sur deux des piédestaux sont gravées des inscriptions latines que le temps a dégradées. Croyant avoir fait une trouvaille, je me disposai à les déchiffrer, et franchissant des enclos en pierres brutes moitié ruinées, je sautai plusieurs fois un ruisseau qui coule paisiblement autour du temple et dont le cours tortueux rafraîchit les vergers qui l'entourent à l'est et au nord. Placé sur la verte pelouse, je pris tout le temps nécessaire, et pourtant j'eus de la peine à saisir, à l'aide de ma jumelle, quelques mots d'une inscription en caractères grêles et rongés, dont le sens est bien plus à deviner qu'à lire. C'est ce qu'ont fait Wood et M. de Sauley, dont les deux copies sont suivies de leur interprétation; les voici :

## I.

## M DIIS HELIVPOL PRO SAL

ANTONINI PII FEL AVCCII IVLIAE AVC MATRIS D N CASTR  
 SENAT PAIR COLVMNARVM DVM ER IN MVRO INLVMINA SVA  
 PECVNIA EX VOTO L A S

---

## II.

## M DIIS HELIVP

ORIS D N ANTONINI PII FEL AVG FT IULIAE MAI AVG IS D N  
 CAS TONINIANAE CAPITA COLVMNARVM DVM  
 ER V RO INLVMINATA SUA EC.

## I.

Magnis Diis Heliupolitanis pro salute Antonini Pii felicis Augusti et Juliae Augustae matris. Domini nostri castrorum senatus patriae....

Columnarum dum erant in muro inluminata sua pecunia ex voto libenti animo solvit.

## II.

Magnis Diis Heliupolitanis..... oris Domini nostri Antonini Pii felicis Augusti et Juliae Augustae matris domini nostri castrorum..... toniniana capita columnarum dum erant in muro inluminata sua pecunia<sup>1</sup>.

..... M DIIS HELIVPOL PRO SALVTE  
 DIVI ANTONINI PII FEL AVG ET IULIAE  
 AVG MATRIS D N CASTR SENAT PATRIAE  
 CAPITA COLVMNARVM DVO AEREA  
 AVRO INLVMINATA SVA PECVNIA  
 EX VOTO

Magnis Diis Heliupoleos, pro salute divi Antonini Pii felicis Augusti et Juliae Augustae matris domini nostri, cas-

<sup>1</sup> Interprétation de Wood.



trorum, senatus, patriæ, capita columnarum duo? ærea auro inluminata, sua pecunia, ex voto<sup>1</sup>.

---

Ces deux colonnes formaient le grand portique par lequel on pénétrait dans le temple et auquel aboutissait un immense escalier de marbre de cinquante et une marches, et mesurant, selon Wood, dans toute sa largeur, cent quatre-vingt-dix pieds anglais.

Ces deux inscriptions sont les seuls documents qui jusqu'à présent nous attestent d'une manière sûre, sinon l'origine du fameux temple de Balbek, du moins qui nous démontrent qu'il a dû subir quelque réparation au temps de l'empereur Caracalla, fils de Septime Sévère; car on a gravé ces vœux pour sa santé et celle de sa mère Julia Domna.

Le titre de divin, que la peur et la flatterie donnaient à cet empereur, cruel jusqu'au délire, lui plaisait trop pour qu'il puisse y avoir quelque doute sur le sens des deux inscriptions se rapportant à Antonin Caracalla ou à son frère Géta, qu'il assassina afin de régner seul sur l'empire romain.

Le doute présenté par Wood sur les mots *capita columnarum dum erant in muro inluminata* a été mis au jour par MM. de Saulcy et Mariette; car les chapiteaux de bronze des colonnes du portique furent dorés à l'occasion d'une fête célébrée à Héliopolis en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna sa mère. Julia

<sup>1</sup> Interprétation de M. de Saulcy.

Domna, fille d'un prêtre du soleil, étant née à Emèse, non loin de Balbek, il n'est pas étonnant que les habitants de la Cœlésyrie lui aient prodigué leurs flatteries.

L'époque de la fondation de ce temple et le nom de son fondateur, c'est ce qu'on ignore jusqu'à présent. Il y a à Balbek trois temples anciens, tous les trois d'un grand intérêt archéologique : le temple circulaire dédié à Vénus, situé environ à trois cents mètres de l'acropole, du côté de l'est ; le temple de Jupiter et celui du Soleil dans l'acropole. Quel est le plus ancien de ces trois édifices ? C'est une question qui n'entre pas dans mon cadre et que je n'entreprendrai pas de résoudre.

Dans les premiers âges du christianisme, l'origine de ces trois temples avait un caractère entièrement fabuleux. Les historiens contemporains de ces âges ne nous disent rien de positif sur les édifices de Balbek. Eusèbe et Vopiscus racontent qu'à Héliopolis on se livrait à l'adoration du soleil et de Vénus, et que la statue de cette déesse y fut purifiée, qu'elle fut ensuite consacrée à la sainte Vierge<sup>1</sup>.

Les dames de cette ville passaient pour être les plus belles de toute l'Asie. Elles étaient appelées les Libanaises, ou à cause de leur proximité du mont

<sup>1</sup> Je cite ce passage d'après la Roque. Je crois qu'il n'est pas le seul exemple de transformation d'anciennes idoles en personnages chrétiens. Je crois me rappeler, si la mémoire ne me fait pas défaut, que madame de Staël dit qu'un Jupiter servit à faire le saint Pierre de Rome.



Liban, ou à cause de leur beauté, comparable au soleil<sup>1</sup>. Les poètes arabes disaient que Vénus avait érigé un trône à Héliopolis pour y répandre ses charmes.

Jean d'Antioche, surnommé Malala, dit Wood, nous apprend que l'empereur Antonin le Pieux bâtit en l'honneur de Jupiter, dans la ville d'Héliopolis, près du mont Liban en Phénicie, un temple qui passait pour une des merveilles du monde.

Antonin, envoyé proconsul en Orient par l'empereur Adrien, émerveillé de la richesse et de la magnificence d'Héliopolis et de sa belle et avantageuse position géographique, si favorable au commerce dont elle était devenue un puissant entrepôt entre Palmyre et Tyr, et voyant qu'on n'y rendait pas le culte dû au père des dieux, tandis qu'on adorait Vénus et le soleil, aura sans doute ordonné la construction du temple de Jupiter.

Dans mes recherches, limitées du reste, je n'ai trouvé aucun renseignement relatif au chiffre de la population de l'ancienne Héliopolis. La statistique n'étant pas en usage chez les anciens, les historiens ne jugeaient pas convenable d'entrer dans des détails qui ne les intéressaient pas. On peut cependant évaluer et apprécier la grandeur de la ville et son énorme richesse par les édifices qu'on y a bâtis.

<sup>1</sup> Heliopolis, quæ propinquat Libano monti, mulieres speciosas pascit quæ aput omnes nominantur Libanotides; ubi Venerem magnifice colunt: dicunt enim eam ibi habitare, et mulieribus gratiam formositatis dare. Strab., lib. XVI.

En effet, on n'aurait pu entreprendre des temples comme celui du Soleil, qui surpassaient en grandeur et en richesse d'ornementation tout ce qu'il y avait dans ce genre à Rome, s'il n'y avait pas eu dans la nouvelle colonie les éléments indispensables pour subvenir à de semblables dépenses. Rome, qui, comme on sait, était habituée à dépouiller les pays tombés sous sa domination, ne s'avisait jamais d'envoyer des fonds pour bâtir des temples et des colonnes en Coélsyrie. La décadence de l'empire romain a eu une telle influence sur celle d'Héliopolis, que du temps de Constantin le Grand cette ville était déjà considérablement déchue de sa première grandeur, ce dont on peut juger par l'état de dégradation de ces grands édifices, qui se ressentent plus de la décadence des nations que des ravages du temps.

Pour comble de malheur, l'administration turque est venue précipiter la ruine d'Héliopolis, qui alors changea de nom, et au lieu du nom de ville du Soleil, s'appela Balbek, ou ville de Baal.

Les Arabes, au temps de leurs guerres, ont entouré Balbek d'un mur d'enceinte d'une heure de marche, selon la Roque. La population, qui devait être encore considérable dans ce temps, atteignait à peine le chiffre de cinq mille habitants en 1751, selon les calculs de Wood. Aujourd'hui la fameuse ville du Soleil n'est plus qu'une misérable bourgade d'un à deux mille âmes.

La position du temple de Jupiter près de celui du



Soleil indique qu'il aura été construit avec des matériaux accumulés en cet endroit par les anciens Phéniciens.

Que les Phéniciens aient adopté dans ces contrées le culte du soleil, c'est ce qu'on ne peut pas révoquer en doute. Diodore de Sicile, se rapportant aux ouvrages de ces peuples, dit qu'Héliopolis fut bâtie par Leth, fils du Soleil et de Rodia, fille de Neptune. Il ajoute que les habitants prétendent que cette ville fut ornée d'un temple en l'honneur de son père le Soleil, où l'image de cette divinité était placée, et qu'ils donnèrent son nom à cet édifice. Dans son traité sur la déesse de Syrie, Lucien fait mention d'un temple de Phénicie très-grand et très-ancien qui avait tiré son culte et ses rites de la ville d'Héliopolis en Egypte. En se rapportant à ce passage, Wood dit que par la description que fait Lucien, il devait se référer au temple du Soleil avant d'être reconstruit tel qu'il le fut par les empereurs romains, et que ce passage est d'accord avec le témoignage de Macrobe sur l'ancien culte du soleil en ce lieu et sur l'origine de ces cérémonies.

Quand on considère ce colosse d'architecture, on est naturellement disposé à envisager deux plans différents, celui qui concerne les fondements primitifs, et l'autre qui se rapporte à la construction de l'édifice dont les ruines subsistent encore. C'est ce que M. de Saulcy a essayé de prouver par la différence des axes des deux constructions; mais malheureusement le

temps manqua à l'éminent archéologue pour compléter son travail remarquable.

On a supposé que le surnom de Trilithon donné au temple du Soleil était dérivé des trois pierres gigantesques qui se trouvent orientées à la face ouest. En effet, on voit dans un passage extrêmement curieux de la Chronique pascale<sup>1</sup> rapporté par Wood et par M. de Saulcy : . . . ὁ Θεωδόσιος καὶ κατέλυσεν, καὶ τὸ ἱερόν Ἡλιουπόλει, τὸ τοῦ Βαλανίου, τὸ μέγα καὶ περιβόητον, καὶ τὸ τρίλιθον, καὶ ἐποίησεν αὐτὸ ἐκκλησίαν Χριστιανῶν. . . . « Théodose les renversa, ainsi que le temple d'Héliopolis, c'est-à-dire celui de Balanios, le grand et fameux temple, le temple Trilithon, et il en fit une église chrétienne. »

Dans ce passage, on remarque deux renseignements importants, c'est-à-dire le nom Balanios, de la divinité du temple d'Héliopolis, où l'on peut distinguer, dit M. de Saulcy, le mot sémitique Baal et le mot grec ἥλιος, soleil, arabisé et prononcé avec la permutation si fréquente parmi les Syriens, et le nom de τρίλιθον, c'est-à-dire à trois pierres. Le surnom de *Trilithon* serait bien dérivé des trois pierres si en effet il y avait trois monolithes; mais nous verrons dans la suite qu'il y en a un plus grand nombre à peu près de la même grandeur. Et qui sait s'il n'y en a pas d'autres enfouis dans les murailles souterraines?

Il paraît que le merveilleux temple de Balbek, dont les ruines présentent aux yeux de Wood le plan le plus hardi en architecture entre tout ce qu'il a vu de

<sup>1</sup> *Chron. pasc.*, olymp. cclxxxix, p. 130.



remarquable en Italie, en Grèce, en Égypte et en d'autres parties de l'Asie, s'est ébranlé peu après sa restauration par Septime Sévère, si en effet il a été fondé par cet empereur, comme l'indiquent les médailles du temps. Nous voyons que l'empereur Aurélien, qui régna vers l'an 270 à 275 de notre ère, c'est-à-dire cinquante-neuf ans après Septime, enleva et transporta à Rome huit colonnes de ce temple, avec lesquelles Justinien embellit le temple de Sainte-Sophie, à Constantinople, et que les cicéroni de cette ville confondent les mêmes colonnes avec celles de brèche verte enlevées au temple de Diane, à Éphèse ou ailleurs; car la déprédation au bénéfice de Sainte-Sophie a été considérable et a affecté tout l'empire romain, pour aboutir à la pompe du culte de Mahomet.

En voyant les précautions qui ont été prises pour assurer la stabilité du temple du Soleil, où les colonnes étaient assujetties par des barres de fer d'un pied de diamètre, on est disposé à croire qu'on ne peut pas en avoir détaché la moindre partie sans produire un énorme écroulement. C'est pourquoi je suis porté à penser que l'enlèvement de ces huit colonnes a dû être précédé d'un tremblement de terre.

Les autres inscriptions rapportées par M. de Saulcy ne disent rien à l'égard du temple. Elles ont été copiées, plusieurs à la nécropole de Balbek, et une à la voûte des galeries souterraines du grand temple. La voici :

DIVISIO

MOSO

On lit la même inscription dans la Roque :

DIVISIO  
MOSCI

Quoique Balbek eût dans l'antiquité une haute réputation de grandeur et d'opulence, elle ne présentait pas cependant d'autres monuments considérables, outre l'acropole et un temple circulaire dédié à Vénus, qui seuls nous attestent sa splendeur; et s'il y avait d'autres édifices publics, ils étaient si peu solides qu'ils ont tout à fait disparu avec le temps. La nécropole fut construite postérieurement aux ruines primitives de la ville.

C'est donc la seule source où nous puissions puiser des renseignements sur cette ville fameuse, dont l'histoire se dérobe dans les ténèbres de l'antiquité.

La façade du temple du Soleil est tout à fait privée de l'escalier, qui, pour correspondre à la grandeur du temple, devait être grandiose. J'ai cru en apercevoir quelques assises; mais M. de Saulcy m'a détrompé, car il a dit que ces restes enfouis dans le sol appartenaient à un conduit d'eau.

En arrivant à l'angle nord-est, je trouvai une jeune fille puisant de l'eau dans le ruisseau. Après avoir rempli sa cruche, elle la posa adroitement sur l'épaule, et gravit aussi lestement qu'une chèvre ce côté du temple qui est complètement délabré. Je crois qu'elle apportait de l'eau pour le service des voyageurs établis au milieu des ruines.



Pour ne pas perdre mon chemin, je suivis la belle porteuse d'eau, qui disparut en un clin d'œil parmi les blocs écroulés.

Malgré la difficulté de l'ascension, qui n'est pas tout à fait sans danger, je me trouvai bientôt à la partie supérieure du temple, à une vingtaine de mètres de hauteur. J'examinai la cour hexagonale, tout en restant éloigné du portique, dont je ne pouvais approcher à cause des décombres. Je passai à l'immense cour rectangulaire, et après avoir regardé en détail, mais rapidement, les chambres carrées qui se trouvent au sud et au nord de cette cour, et plusieurs niches admirablement belles, et exécutées sur les blocs des portails et sur ceux de la muraille, avec la plus rare perfection et la naïveté la plus élégante, je gravis jusqu'à la partie la plus élevée de la muraille du côté du coin sud-est, d'où je pus découvrir non-seulement l'ensemble de l'acropole, mais une grande étendue des pays environnants.

Au sud, on embrasse d'abord un môle carré qui ne mérite guère de fixer l'attention : c'est une masse informe bâtie par les Arabes aux dépens des matériaux de ces ruines sublimes. A côté de ces extravagances des architectes arabes s'élève le noble et gracieux temple de Jupiter, dont les restes attestent encore la magnificence au temps de sa plus grande splendeur. Un peu plus loin, les regards planent sur la ville de Balbek, rebâtie sur un plan incliné et dans l'emplacement de l'ancienne Héliopolis. Au delà, un

tableau plus sublime attire notre attention : c'est un amphithéâtre de collines qui s'élèvent de plus en plus et forment le péristyle de la grande chaîne de l'Anti-Liban, couronnée de neiges<sup>1</sup>. C'est l'œuvre de Dieu, devant laquelle s'anéantissent les œuvres des hommes. A l'est, une plaine sans fin, nivelée par les eaux diluviennes, s'étend entre l'Anti-Liban et le Liban; c'est la plaine de Cœlésyrie, la même qui se présente d'abord du côté du nord. Elle n'a pas moins de vingt kilomètres de largeur en cet endroit, et offre la perspective d'une mer calme et tranquille. Tout à coup la vue s'arrête sur les promontoires abruptes du Liban, qui ferment l'horizon de ce côté en confondant leurs cimes neigeuses avec les premières couches blanches des nuages.

Que voit-on à l'ouest? On aperçoit la même plaine de Cœlésyrie, qui s'étend presque jusqu'à la mer Méditerranée, et semble par sa position nous indiquer la voie par laquelle se sont échappés les derniers restes de la civilisation orientale<sup>2</sup>. J'avais donc devant les yeux l'image de ce pays au temps de sa prospérité et le triste aspect de la contrée qui est aujourd'hui le domaine des pauvres Arabes.

Des pans de murs, six colonnes gigantesques encore debout d'une admirable beauté, des débris informes

<sup>1</sup> Lorsque je visitai Balbek, toutes les montagnes étaient couvertes de neige.

<sup>2</sup> Les colonnes et autres objets d'architecture qui ont enrichi les monuments de l'Europe aux dépens du temple de Balbek.



utilisés par les Arabes, tout cela gisant sur des voûtes dont les dimensions effrayent l'imagination, voilà tout ce qu'il reste du temple du Soleil.

Ces colonnes ne sont pas cannelées; l'entablement qu'elles portent sur leurs chapiteaux corinthiens est richement sculpté et est d'un effet merveilleux. La hauteur de ces colonnes, selon la mesure prise par M. Maxime Ducamp, cité par M. de Saulcy, est de vingt-trois mètres six centimètres; les fûts seuls mesurent douze mètres trente-quatre centimètres de hauteur sur sept mètres quatre centimètres de circonférence.

J'embrassais du regard non-seulement le corps du temple, mais tout l'ensemble de ses dépendances, telles que la grande cour rectangulaire, la cour hexagonale et l'ancien portique, qui est maintenant engagé dans le mur formant les ailes des propylées, ainsi que les différentes cellules ou chambres pour le service du temple et pour la résidence des prêtres du Soleil. Tout cet ensemble est à ciel ouvert, et les murailles sont presque toutes écroulées; mais quelques-unes, surtout celles des chambres latérales, restent encore debout jusqu'à la hauteur du premier étage.

Le corps de l'édifice mesurait, selon Robert Wood, neuf cent cinquante pieds anglais depuis le mur cyclopéen; sur la même file, où il ne reste plus que six colonnes, il y en avait, en 1751, neuf existantes; trois ont disparu depuis.

Ce temple, comme celui de Jupiter, était un édifice

périptère qui comptait dix colonnes de front et dix-neuf de flanc.

Le célèbre architecte anglais a reconstruit le temple et le représente presque en entier dans la plus complète et la plus exacte collection de dessins qu'on puisse voir. Il a fait quelques emprunts au voyageur français la Roque, qui, vers la fin de l'année 1600, avait trouvé intacts beaucoup de choses déjà disparues au temps de Wood. Ce précieux recueil est en effet la source où la plupart des voyageurs modernes vont puiser, et son auteur est le *Magister dixit*.

Soit par vieillesse, soit par le choc de quelque bloc, une des six colonnes qui restent debout a près de sa base une large brèche qui ne lui assure pas une longue existence. Elle semble devoir s'écrouler d'un moment à l'autre, et il est à craindre qu'elle n'entraîne dans sa chute la ruine complète de ses compagnes.

La hauteur des fondements sur lesquels repose l'appareil romain, comme l'appelle M. de Saulcy, la position isolée de ces colonnes, et surtout la grandeur de leurs proportions, produisent un effet vertigineux des plus singuliers. La reproduction de la pénombre des nuages, qui entraînés par les vents d'ouest couraient vers l'est, produisait à mes yeux une sorte d'illusion d'optique ou de vertige qui me faisait voir les colonnes s'inclinant toutes ensemble et sur le point de s'écrouler. Parfois je cessais de regarder pour calmer mon esprit; mais aussitôt que mes yeux rencontraient de nouveau les colonnes, ce qui arrivait souvent, le



même phénomène se reproduisait. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le phénomène exerçait sur moi une telle influence, que, lorsque je regardais quelque temps avec une certaine fixité, une force singulièrement étrange, pareille à l'effet magnétique que quelques espèces de serpents exercent sur de malheureux oiseaux, paraissait m'attirer vers les colonnes pour m'entraîner dans leur écroulement.

Une autre circonstance contribua encore à grandir cet effet de mon imagination : je venais d'apercevoir une jeune et belle touriste qui, appuyée contre le stylobate de ces mêmes colonnes, dessinait tranquillement la face nord du temple de Jupiter. J'éprouvais une réelle angoisse ; je croyais bien positivement à un danger qui, dans mon illusion, me semblait menacer cette jeune personne, dont le teint éblouissant de blancheur trahissait l'Européenne, si rare dans ces contrées.

Sa chevelure noire et sa robe bleue flottante, contrastant avec la couleur orange pâle des vieilles colonnes, me donnaient la certitude que j'avais bien devant les yeux une compatriote<sup>1</sup>.

Désireux de voir la base sur laquelle les Phéniciens, sous la domination romaine, bâtirent le gigantesque et extraordinaire temple du Soleil, je quittai mon observatoire. En me rapprochant des colonnes,

<sup>1</sup> Tous les étrangers de la même couleur et portant les mêmes costumes sont, dans les pays lointains, des compatriotes, au dire des naturels de ces pays.

je reconnus l'intrépide voyageuse qui continuait son dessin, tout extasiée des merveilles des beaux-arts anciens.

C'était une charmante et toute jeune Anglaise, que j'avais vue à Beyrouth, et qui, en compagnie de ses parents, avait commencé par la Syrie ses excursions artistiques.

Je me trouvai à la face ouest, en escaladant de vieilles murailles écroulées, situées de ce côté, sur une espèce de terrassement qui forme un profond soubassement, où commencent les murs du temple.

Bien que j'eusse lu nombre de descriptions admirables, que je croyais fabuleuses, et que j'eusse formé auparavant des calculs pour habituer mon imagination à ces constructions, je n'en restai pas moins émerveillé à la vue de ces énormes blocs de pierre réunis par les anciens habitants de Balbek pour y rester en place jusqu'à la fin du monde, car le temps ne doit plus avoir de prise sur leur masse gigantesque.

Tous les voyageurs anciens et modernes qui ont vu ces monolithes ont été comme moi saisis d'admiration. Je me plais à citer à ce sujet les pensées d'hommes compétents dans la matière, entre autres celles de M. de Saulcy : « A la face ouest, dit le célèbre archéologue, l'aspect est tout autre, et l'on s'arrête ébahi devant un mur jointoyé avec une perfection qui passe toute croyance, et formé de blocs dont la masse est telle, que l'intelligence ne peut absolument se rendre compte des moyens mécaniques em-



ployés pour les amener de la carrière et pour les hisser à une trentaine de pieds. »

Sur le soubassement du mur d'enceinte, formé de blocs d'une grandeur qui dépasse toutes celles des constructions modernes, et parfaitement assemblés, repose un cordon de monolithes, dont chaque bloc n'a pas moins de quatre mètres de hauteur et plus de six de largeur. Ce cordon se prolonge jusqu'à l'angle nord-ouest de l'enceinte. C'est sur cette assise gigantesque que se trouvent les trois blocs, dont chacun a environ quatre mètres de hauteur et une vingtaine de mètres de longueur, et qui ont donné à quelques archéologues l'idée de l'origine du nom de l'ancien temple de Balbek.

Sur la face nord, on voit un mur commencé, et que les constructeurs du temple romain ont respecté, car il n'y a rien au-dessus de ce mur. Il présente un développement d'une soixantaine de mètres, sur une hauteur d'environ huit mètres et une largeur de plus de quatre mètres. Six blocs parfaitement taillés ont été suffisants pour ce commencement de mur cyclopéen.

J'aurais été porté à penser que ces pierres, comme on l'a déjà dit, ont été taillées sur place, si je n'avais pas vu un spécimen de ces monolithes, qui attend encore dans la carrière, tout taillé, les manœuvres qui doivent le mettre en mouvement et le réunir à ses compagnons.

Ce bloc, nommé par les Arabes Adjer-el-Kiblah (la pierre du midi), mesure, selon le *Guide Joanne*, quatre

mètres dix centimètres de largeur sur quatre mètres cinquante centimètres de hauteur, et l'énorme longueur de vingt-trois mètres quarante-deux centimètres. Je ne l'ai mesuré que des yeux ou avec les pas, comme l'a fait M. de Saulcy, dont le témoignage concorde à peu près avec celui que je viens de citer et avec mes propres observations.

Ce monolithe est parfaitement taillé, mais nullement poli, de manière qu'il porte encore les empreintes de l'instrument qui l'a taillé. Comme ceux du mur commencé dans l'acropole de Balbek, et dont j'ai déjà parlé, il porte des entailles régulièrement espacées, et qui servaient à fixer les crampons à l'aide desquels on mettait en mouvement ces énormes blocs.

D'après le calcul de M. de Saulcy, qui évalue le poids de ce monolithe à un million cinq cents kilogrammes, il faudrait la force de vingt mille chevaux, ou les efforts réunis de quarante mille hommes, pour le mettre en mouvement. Pour se rendre compte des moyens employés par les anciens pour transporter ces masses extraordinaires, il faut se reporter aux ressources les plus simples et les plus efficaces dont pouvaient disposer les mécaniciens primitifs. Tels sont le levier et le plan incliné, nés avec l'architecture, qui elle-même a pris naissance avec l'homme, comme a dit Lamennais. Je ne doute pas, quant à moi, qu'il n'y ait eu un plan incliné, depuis les carrières jusqu'à l'acropole; les restes mêmes s'en voient encore à la façade ouest du grand temple, et dans la direction des



mêmes carrières. C'est en raison des exigences de ce plan incliné que les Phéniciens ont bâti le monument cyclopéen dans la plaine, tandis que la ville se trouvait sur la hauteur.

Les Phéniciens étaient les premiers navigateurs du monde; ils avaient dû nécessairement apprendre des Egyptiens leur manière de bâtir et les moyens dont ils se servaient pour transporter et élever de lourds matériaux. Hérodote <sup>1</sup>, qui a visité l'Égypte il y a deux mille trois cents ans, nous raconte qu'il a vu encore dans son entier la magnifique chaussée sur laquelle on avait transporté, depuis les rivages du Nil jusqu'au pied de la montagne de Libye, les blocs dont on a bâti la pyramide de Chéops; que cette chaussée était un ouvrage qui, à son avis, n'était guère moins considérable que la pyramide même, car elle était construite en pierres polies, et avait cinq stades de long sur dix orgyies de large et huit orgyies de haut <sup>2</sup>, dans sa plus grande hauteur, et on passa dix années à la construire.

La pierre du Midi est encore attachée au roc par le dessous, en formant, au milieu de la masse, un pédoncule qui la maintient en équilibre. Cette disposition donne lieu à penser qu'avant de mettre la pierre en

<sup>1</sup> Hérodote, liv. II, p. 1, 2, § cxxiv, trad. de Larcher, édit. de 1786.

<sup>2</sup> Le stade correspondant à 184 mètres 95 centimètres et l'orgyie ou brasses à 1 mètre 85 centimètres, cette chaussée devait être longue de 924 mètres 77 centimètres, haute de 148 mètres et large de 185 mètres.

mouvement, on introduisait peut-être dessous des cylindres métalliques pour en faciliter le roulage<sup>1</sup>.

La Roque a vu les plates-formes où ont été taillés les autres blocs gigantesques qui sont à la muraille du temple.

Cette construction cyclopéenne dénote, par la merveilleuse grandeur des blocs, une époque très-reculée. On rencontre ces monuments primitifs non-seulement en Égypte et en Syrie, mais au Pérou, ce qui est encore plus extraordinaire. Lorsque les *conquistadores* espagnols demandaient aux Incas qui avait construit ces œuvres admirables, ils racontaient des fables pareilles à celles qu'on raconte à Balbek sur la fondation primitive du temple du Soleil. Il était sans doute antérieur au temple de Jérusalem, car Salomon, pour bâtir son temple, demanda au roi de Tyr, son allié, des Phéniciens de Byblos, qui étaient reconnus très-habiles dans l'art de tailler les pierres<sup>2</sup>. Or, Byblos est située sur le rivage de la Méditerranée, en face de Balbek, qui se trouve de l'autre côté du Liban.

Quoique Salomon commandât pour les murs et pour les fondements du temple de grandes pierres, et des pierres d'un grand prix<sup>3</sup>, on n'y employa pas des

<sup>1</sup> Au Brésil, trois ou quatre nègres roulent avec une vitesse admirable une caisse de mille kilogrammes de sucre par ce moyen primitif.

<sup>2</sup> *Rois*, III, v, 18. — Quos dolaverunt cæmentarii Salomonis, et cæmentarii Hiram : porro Giblii præparaverunt ligna et lapides ad ædificandam domum.

<sup>3</sup> *Rois*, III, v, 17. — Præcepitque rex ut tollerent lapides



masses comparables aux blocs de Balbek, même aux plus petits. Non-seulement Salomon était pressé de finir la maison du Seigneur (et ces sortes de constructions demandaient de longues années), mais l'époque des prodiges d'architecture gigantesque était déjà passée.

Chose singulière! à mesure qu'avancent l'industrie et la mécanique, le volume et la pesanteur des matériaux diminuent. On en est déjà arrivé à la brique creuse.

Nous avons cependant, dans les temps modernes, un exemple de cette puissance prodigieuse des peuples primitifs : la Russie, pour donner au monde un exemple inouï de sa force et de son pouvoir, a élevé la colonne du czar Alexandre I<sup>er</sup> sur un bloc de granit rouge de Finlande, qui passe pour être le plus grand monolithe connu, car il a vingt-sept mètres vingt-huit centimètres de haut sur quatre mètres cinquante-cinq centimètres de diamètre.

Je visitai ensuite les galeries inférieures du sol, dont les voûtes, assez hautes et assez larges, forment deux vastes passages au-dessous du corps de logis attenant au temple et dans toute la longueur de ceux-ci, entre la cour hexagonale et le temple. Elles se communiquent entre elles par une galerie transversale, qui donne entrée à des souterrains où je ne pénétrai pas.

Je finis mon examen vers le soir, et toujours à la grandes, lapides pretiosos in fundamentum templi, et quadrarent eos.

hâte, car pour bien voir ces choses dans tous leurs détails, il faudrait des mois entiers.

Pour donner une faible idée de ce que devait être ce temple au temps de sa splendeur, je vais copier une légère notice de ce qu'a vu la Roque à la fin du dix-septième siècle.

« On a mesuré, dit ce voyageur, plusieurs des pierres du mur du temple, qui ont plus de soixante-deux pieds de longueur et jusqu'à seize pieds de largeur et de hauteur. Elles sont élevées par une espèce de prodige à plus de dix-huit pieds, chose qu'on ne trouvera nulle autre part..... Sur le piédestal de l'une des colonnes de la façade, on lit encore assez facilement ce peu de mots d'une inscription que le temps a fort endommagée; ils sont en très-beaux caractères romains.

» Les voici :

M. V. DIIS. HELIOPOL PRO SAL.

. . . . .  
 . . . . . EX VOTO

» On ne peut rien ajouter à la beauté et à la noblesse de toute cette structure, qui se fait encore admirer, malgré l'état de ruine et de décadence où elle se trouve aujourd'hui..... On voit dans ce palais (le corps de logis) tout ce que le bon goût de la Grèce et tout ce que la magnificence romaine avaient inventé de magnifique dans l'art de bâtir. Statues sans nombre, figures et bustes de toute espèce, trophées superbes, niches



curieusement travaillées, murs et plafonds enrichis de bas-reliefs, incrustations et autres ouvrages du plus beau marbre, escaliers admirables, thermes et cariatides judicieusement placés; enfin il n'est aucune partie un peu conservée, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur de tous ces édifices, qui ne présente à la vue une parfaitement belle décoration..... *On voit* que les voûtes, dans toute leur étendue, sont très-élevées..... On découvre de temps en temps, à travers les ruines, de longs escaliers souterrains, la plupart de marbre, dont quelques-uns contiennent près de deux cents marches, lesquelles mènent à des édifices inférieurs où l'on ne peut s'empêcher d'admirer le trait hardi des voûtes et leur grande élévation. On trouve aussi dans ces souterrains quantité de chambres, de salles et de riches appartements entiers, avec quantité de tombeaux de marbre.... *On voit* des inscriptions en caractères romains, mais si effacées par le temps et l'humidité, qu'on a de la peine à en déchiffrer quelques mots, tels que ceux-ci, par exemple, qui sont gravés sous un buste :

DIVISIO MOSCI. »

---

Le 27, jour de notre départ pour Beyrouth, nous fûmes invités par MM. Flamanville et Nonnon à déjeuner au milieu des ruines; nous nous y rendîmes à neuf heures du matin. Le soleil parut ce jour-là

d'une splendeur tout à fait orientale. Il me semblait qu'il s'était empourpré d'une auréole plus éclatante encore, pour mieux éclairer la scène où je devais passer un des plus agréables moments de ma vie.

Pendant que l'on dressait notre couvert rustique, la charmante Anglaise sortit de sa tente, en compagnie de sa mère, et se promena dans la grande cour rectangulaire avec la hardiesse qui caractérise les ladies à Hyde-Park. En passant près de nous, la jeune miss rebroussa chemin pour retourner dans la tente prendre quelque chose qu'elle avait oublié. A peine eut-elle rejoint sa mère, qu'un nouvel objet lui manqua. Il faut croire qu'elle était ce jour-là d'une distraction peu commune, car ses oublis, à notre grande satisfaction, se répétèrent souvent.

Quels étaient les objets de ces heureux oublis? Peut-être une épingle, peut-être un dernier coup d'œil sur la glace, un pinceau plus délicat ou une couleur plus vive. Légère comme une gazelle, elle paraissait effleurer le sol de ses pieds sans le toucher; elle sautait avec adresse à la rencontre du moindre obstacle. Sa robe de soie frôlant la pelouse produisait le froufrou le plus agréable, et occasionnait sur l'herbe des ondulations circulaires, qui, passant près de nous, allaient mourir sur les murailles ruinées du temple. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir nos quatre jeunes Français, qui s'étaient chargés du soin de placer la table, mais qui ne pouvaient plus trouver un endroit conve-



nable pour l'établir, tant étaient vives les impressions que leur causaient les allées et venues de la charmante insulaire.

L'oublieuse Anglaise, décidée enfin à grimper sur un mur pour mieux jouir de la perspective des ruines, exécuta cette évolution avec une adresse admirable ; sa crinoline (parfait anachronisme avec le temple du Soleil) lui était favorable dans cette circonstance, car le vent, en gonflant le ballon renversé, la rendait plus légère dans ses ascensions ; mais le malin zéphyr avait parfois la hardiesse de découvrir d'autres fûts de colonnes que ceux du temple.

Après s'être enfin placés à l'endroit que j'avais occupé la veille, nos jeunes gens se calmèrent un peu ; ils venaient de découvrir une place qui leur offrait ce qu'ils désiraient, un point convenable pour s'installer : ils y placèrent leur table. Ils étaient en face des intrépides voyageuses, et se trouvaient justement au milieu de la grande porte entourée de pilastres et de niches admirablement sculptés, par où l'on pénètre dans la cour hexagonale.

Nous étions, M. Flamanville et moi, exempts de tous ces mouvements du cœur, car nos âges nous portaient naturellement à d'autres pensées. Nous étions bien plus frappés de l'aspect du Liban, dont les glaces rendaient alors l'accès impossible et par conséquent irréalisable notre projet de visiter les cèdres. Mais, hélas ! le cœur des vieillards, de même que la glace, conserve toujours sa chaleur latente.

Comme on peut le penser, le déjeuner fut très-gai. La France et le Brésil s'étaient réunis pour fêter les ruines de Balbek. L'Angleterre se tenait à l'écart; elle n'aime pas ces manifestations d'allégresse: son contentement concentré est peut-être plus électrique et plus violent que ceux des autres peuples, parce que, ne se répandant pas au dehors, il doit conserver intacte toute son intensité.

Qu'ils devaient être vifs en effet les sentiments d'admiration qui agitaient le cœur novice de la belle Anglaise; dans ce moment où elle contemplait ces vénérables restes de l'antiquité, elle centuplait la joie que nous éprouvions en présence de ces merveilles avec lesquelles nous la confondions.

Où est-elle maintenant cette fille d'Albion? Elle est rentrée dans le tourbillon des peuples qui fourmillent sur la terre; elle a disparu à mes yeux comme l'arc-en-ciel dans l'infini de l'espace, après avoir un instant enchanté nos regards.

Le déjeuner fini, une discussion s'engagea entre M. Flamanville et son drogman au sujet de l'excursion des cédres. « C'est impossible, disait l'un, les neiges qu'on voit d'ici ont encombré la route. — Ce n'est pas un obstacle pour moi, disait l'autre, car on peut voyager sur les glaciers comme sur la terre. » Je dis alors à ces messieurs: « Quant à moi, je me contenterai de revoir, à mon retour en Europe, le cèdre du Jardin des Plantes de Paris, qui est un spécimen bien frappant de ceux qui sont là-haut, et que je pourrais



voir d'ici, si ma longue-vue avait la faculté de rendre courbes les rayons visuels. »

En effet, le 2 août de cette année, j'ai fait ma seconde visite à cet enfant des Mathusalem du règne végétal. J'ai mesuré sa grosseur près de terre et au-dessus de la banquette qui l'entoure; elle a trois mètres quarante-sept centimètres de circonférence.

J'avais déjà visité, en 1838, cet arbre, qui n'atteignait alors pas plus d'un mètre et demi de circonférence. A cette époque, le fils adoptif de Bernard de Jussieu se balançait encore dans son second berceau; il avait alors cent trois ans. Cet arbre avait été en effet primitivement planté en Angleterre, et c'est de là que de Jussieu le prit en 1735 pour le transplanter à Paris; il était encore si petit que le célèbre botaniste put le transporter dans son chapeau.

Vers midi, nous primes congé, non sans regret, de MM. Flamanville et Nonnon, nos excellents compagnons de voyage, et après avoir jeté un dernier coup d'œil sur Balbek et sur ses ruines si justement célèbres, nous partimes pour Beyrouth.

---

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

BEYROUTH.

En sortant de Balbek, nous primes la direction de l'ouest, en longeant la base de l'Anti-Liban, tout près de la plaine de Cœlésyrie. Nous examinâmes la pierre du Midi, dont j'ai déjà parlé. Nous gagnâmes la plaine et primes la route de Zahleh. Dans ce chemin, nous vîmes la coupole de Douris. Ce petit édifice octogone n'a d'autre importance archéologique que d'être bâti avec des matériaux antiques. Cependant on y voit entre des colonnes de granit un sarcophage de pierre; ces colonnes sont au nombre de huit et supportent une architrave octogone sans ornementation. Nous traversâmes la magnifique plaine en décrivant une longue diagonale qui nous mena au pied du Liban, que nous suivîmes jusqu'à Zahleh.

Ce village moderne est bâti sur des gorges raboteuses du Liban. Il commence à devenir florissant et promet beaucoup de prospérité.

Après six heures de marche, nous y arrivâmes vers le soir, et nous ne pûmes distinguer que les premières maisons qui avoisinent la route.

Nous nous dirigeâmes vers le collège des Pères



jesuites, pour leur demander l'hospitalité. Un novice nous refusa d'abord très-brusquement.

Chargé de parlementer, M. Lacaze employa toutes les ressources de son éloquence; mais ni l'orage qui commençait à troubler l'atmosphère, ni le tonnerre qui grondait à l'horizon et faisait résonner les gorges du Liban, ni les éclairs qui illuminaient le tableau grandiose de la nature, en rendant la scène plus sublime et plus horrible, ne purent émouvoir le cœur du jeune Père. Nous étions déjà disposés à rebrousser chemin, lorsque notre parlementaire, en terminant brièvement, demanda : « Le Père custode est-il déjà arrivé? » Ces quelques paroles agirent d'une telle façon sur le cœur du novice qu'il se hâta de répondre : « Mais oui, monsieur... Je vous demande pardon... Attendez un moment. »

Quelques minutes après, nous étions en compagnie des Pères jesuites, qui nous firent un excellent accueil. Je me rappelai alors que le prince Mohammed avait eu grandement raison en disant, dans sa lettre, que M. Lacaze était un homme éloquent, car sa harangue nous évita de passer la nuit sous l'orage ou sur quelques grabats, en compagnie de punaises.

Le Père custode, jeune Français, nous fit oublier par son intéressante conversation les fatigues de la route et les dangers dont nous avons été menacés. A l'heure du souper, on dressa la table dans le salon où nous étions et où l'on disposa nos lits. Cinq ou six Pères se mirent à table avec nous. Tous les apparte-

ments n'étant pas encore terminés, le Père supérieur nous pria de l'excuser s'il ne nous recevait pas comme il l'aurait désiré. Il était Italien et parlait parfaitement le français, ainsi que les autres membres de la communauté, qui représentaient différentes nationalités.

A la fin du repas, qui fut très-confortable et animé par le fameux vin du Liban, nous passâmes à la chapelle pour faire la prière. Cent cinquante élèves au moins y assistèrent; ils observèrent un ordre et un recueillement admirables. Il y avait en tout deux cent dix pensionnaires, dont la moitié se composait des orphelins appartenant à des familles massacrées à Damas. Ces élèves exerçaient dans l'établissement différents métiers de l'industrie humaine. Boulangers, cuisiniers, cordonniers, domestiques, charpentiers, forgerons, maçons, tailleurs de pierre, se rencontrent dans le collège, où les théories se trouvent habilement combinées avec la pratique.

Par ce que j'ai vu dans cet établissement, les Pères jésuites modernes conservent les mêmes habitudes de travail, d'ordre et d'économie que l'ancienne compagnie de Jésus, la plus active, la plus méthodique, la plus savante et aussi la plus ambitieuse de toutes les corporations religieuses qu'il y ait eu au monde.

Comptant sur l'omnibus, qui partait une fois par jour de Zahleh pour la station de Cœlésyrie, où nous devions prendre la diligence, nous dîmes adieu à notre *moukre* (conducteur) de Damas, et je donnai mes étrières au Père supérieur, qui les accepta avec plaisir;



car un Jésuite ne demande rien, mais ne refuse rien de ce qu'on lui donne.

Le lendemain, on nous fit savoir que par suite d'un petit accident arrivé à la voiture, il n'y aurait pas de départ d'omnibus. En conséquence, nous étions dans le plus grand embarras. Nous trouvâmes des chevaux sans selle et sans brides, dont quelques-uns étaient pourvus d'une espèce de bât des plus primitifs recouvert d'une natte de jonc; les autres avaient simplement des couvertures de laine, dont la saleté surpassait tout ce que l'imagination peut se figurer de plus repoussant. Une corde tenait lieu de bride. Nous payâmes d'avance cinq francs par cheval, et nous nous mîmes en marche. C'était chose curieuse que de voir le défilé de nos gentilshommes chevauchant dans cet équipage. A la guerre comme à la guerre! dit le proverbe. Nous étions bien contents, et malgré une pluie battante torrentielle, nous pressâmes la marche, encouragés surtout par la peur de manquer la diligence, qui devait passer avant midi à la station de Merdeh. Nous avions à faire un trajet d'une heure et demie à deux heures de marche.

Comme le baron était resté en arrière, nous retournâmes vers lui pour savoir la cause de son retard. Sa fauchère avait chaviré, et il ne trouvait pas le moyen de la faire tenir droite. Il aurait été obligé de faire une bonne lieue à pied et de porter sa valise sur le dos si quelqu'un de nous ne l'eût aidé. De cette façon, nous arrivâmes chez M. Bernard, qui nous

reçut avec l'amabilité d'un vrai cabaretier. « Aujourd'hui, nous dit-il, nous sommes en fonds de provisions, car M. de Perthuis (entrepreneur de la route) doit déjeuner à la maison, et nous avons, sans compter du vieux bordeaux, du dindon et des asperges. »

A l'arrivée de M. de Perthuis, nous nous mîmes à table le mieux que nous pûmes, car si M. Bernard était en fonds pour les vivres, il ne l'était pas pour les chaises, de sorte que nous étions obligés de nous asseoir deux sur le même tabouret.

Pendant le déjeuner, M. de Perthuis eut la complaisance de nous donner des détails très-intéressants sur son entreprise. La route, nous dit-il, a cent onze kilomètres et demi de longueur et compte seize stations; elle a coûté trois millions de francs.

Il faut avouer que le déjeuner était excellent, et nous aurions été très-satisfaits si nous n'avions eu le désagrément d'entendre de temps à autre des cris déchirants poussés par la femme de l'hôtelier, qui avait le délire causé par la fièvre tierce.

A la fin du repas, vers midi, nous nous disposâmes à partir, car à chaque moment on attendait la diligence, qui était déjà en retard. Je donnai alors à la fille de M. Bernard, qui faisait l'office d'échanson, un pourboire de trois zwanzig<sup>1</sup>; sur quoi elle me dit : « Pardon, monsieur, mais c'est onze piastres (2 fr.

<sup>1</sup> Pièce de monnaie autrichienne qui a cours en Égypte, en Palestine et en Syrie : elle vaut quatre-vingt-six centimes et répond à trois piastres turques.



20 c.) par tête. — Y compris, lui dis-je, le vieux bordeaux à discrétion, le dindon et les asperges? — Oui, monsieur. Vous trouvez peut-être que c'est un peu cher, mais on doit réfléchir que c'est un déjeuner extra. » La jeune fille fut ravie lorsque je lui eus dit que notre trésorier lui payerait toutes les dépenses ensemble.

Les heures se succédaient, et la diligence n'arrivait pas. Pour chasser l'ennui, je me promenai entre les saules bordant les rives d'un ruisseau qui serpente tout près de la maison.

Nous y étions encore à sept heures. On nous servit alors une soupe, que nous mangeâmes, toujours dans l'attente. A minuit, nous regardions en bâillant le plancher en terre de M. Bernard, et nous étions disposés à nous y jeter, lorsqu'un bruit se fit entendre. C'était le véhicule, que je ne désirais plus à une heure pareille; mais en le voyant, je courus pourtant y prendre ma place. Chemin faisant, je rencontrai l'écuyer du comte Iwanowski, qui me dit dans son galimatias composé de plusieurs langues : « Venez voir, monsieur, un *peauté* turque. » En effet, je fus saisi d'admiration à la vue d'une famille juive qui se trouvait dans l'intérieur de la voiture. Comme on supposait que je serais enchanté de regarder ce groupe admirable, on alluma tout exprès une chandelle, dont la lumière vacillante me découvrit cependant le plus charmant tableau.

Le groupe se composait d'une mère, d'un jeune

homme son fils, d'une fille mariée, du gendre et de leurs deux petites filles. Le jeune homme chargé d'éclairer le tableau, devinant sans doute le plaisir qu'il me ferait en me montrant sa sœur, ravissante de beauté et de jeunesse, s'empressa d'approcher la bougie près de la figure de la jeune femme; et comme s'il se fût agi d'examiner une Vénus drapée de Praxitèle, il portait la lumière tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du visage splendide de la déesse vivante, je pus ainsi l'admirer en détail. Je dévorais du regard tantôt ses yeux brillants comme deux diamants noirs, tantôt sa figure d'un ovale parfait, gracieux, tantôt son cou d'albâtre, tantôt d'autres parties du corps qui, quoique enveloppées d'une draperie de soie, laissaient bien apercevoir ses formes admirables et ses belles proportions.

Lorsque pour rire, ce qu'elle faisait souvent, elle ouvrait ses lèvres de corail, elle montrait deux rangées de perles enchâssées dans des rubis. Ses sourcils étaient des lignes si pures, si fines et si délicatement ombragées, que le pinceau de Raphaël n'aurait pu qu'en rendre une imparfaite imitation. Sa chevelure noire produisait, par un effet de la lumière, des reflets éblouissants. Le jeune frère ne se lassait pas d'éclairer l'image céleste de sa sœur, et moi, enchanté de voir pour la première fois réunies en la même personne toutes les perfections que les poètes et les peintres ont pu concevoir dans leur imagination, je désirais que l'examen se prolongeât indéfiniment, lorsque



le mari, qui prononçait quelques mots de français, me dit avec l'apparence de la plus sincère naïveté : « Elle est charmante, n'est-ce pas? — Oui, monsieur, » lui dis-je. Je ne me rappelle pas ce que j'ajoutai à cette réponse, tant était grand mon trouble. Par moments j'aurais presque eu envie de me jeter aux pieds de cette divinité enchanteresse pour lui rendre le culte dont elle était digne par son extrême beauté. Cependant je crois avoir dit encore au mari : « Vous êtes heureux de pouvoir disposer de la volonté et de jouir des charmes d'une si adorable personne. »

Comme je ne pouvais pas me faire comprendre, j'eus l'idée de m'ériger en professeur de français, de cette langue si rebelle aux étrangers, mais si facile, si féconde, si coulante, si énergique lorsqu'elle est dirigée par la plume des Hugo et des Lamartine.

Je me trouvai bientôt dans les bonnes grâces de la famille, qui toute me comblait des plus aimables prévenances. On me donna de ces délicieuses confitures de Damas si renommées et si recherchées partout. Je remplis d'une liqueur que je portais avec moi ma coupe de voyage et je l'offris d'abord à la jeune dame, qui l'effleura de ses lèvres délicates, et j'eus, je l'avoue, l'audacieuse grossièreté de boire le reste avant de l'offrir aux autres personnes, qui acceptèrent la même coupe, que je remplis de nouveau, et qui fut vidée à plusieurs reprises.

Quelque temps après, tout le monde dormait du sommeil du juste sans la moindre gêne. La voiture

paraissait dormir aussi, car elle ne faisait pas de mouvements, ou du moins je ne les sentais pas, à mon grand regret; car avec quelques cahots j'aurais pu frôler tant soit peu mon aimable voisine. Pendant que l'agréable société se livrait au plus paisible repos, deux personnes veillaient : l'une, on le devine; l'autre c'était l'écuyer, qui ne pouvait se lasser de contempler la belle juive; aussi ne supportait-il qu'avec dépit l'obscurité qui la dérobaît à ses regards. Il ne tarda pas à allumer sa grosse cigarette russe à l'aide d'une allumette de cire, qu'il laissa s'éteindre d'elle-même. Ce garçon, que je croyais fait d'un bloc de glace de Sibérie, ne sentait pas la flamme qui lui brûlait les doigts; c'est qu'une autre ardeur plus forte et plus violente lui embrasait le cœur.

Lorsque le malheureux écuyer finissait une cigarette, ou que la bougie allumette venait à s'éteindre, une autre allumette éclairait de nouveau le tableau. Je profitais de ces occasions pour l'examiner tout à mon aise. Le costume turc dans lequel la belle dame était drapée rendait son sommeil extrêmement voluptueux, car toutes ses formes enchanteresses se dessinaient sous sa simple et légère robe de Damas. Elle pouvait avoir vingt ans, et son mari était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Ses filles, deux chérubins, dont la plus âgée, qui paraissait avoir cinq ans, laissait deviner qu'elle serait plus tard la digne héritière de la beauté de sa mère, de même que celle-ci l'était de la sienne, dont tous les traits portaient en-



core l'empreinte d'une beauté parfaite, bien qu'elle approchât déjà de la quarantaine, âge bien avancé pour une femme en Orient. Le jeune homme, son fils, pouvait avoir quatorze ans. Il était dans son genre d'une beauté idéale.

Quel sujet pour un poète ou pour un peintre que cet admirable tableau vivant !

La beauté médiocre est une qualité si commune qu'on n'y fait guère attention ; elle est généralement d'un sur mille dans l'ensemble des individus du beau sexe. Mais lorsque la nature veut dans ses mystères ineffables dépasser les bornes de la médiocrité, elle nous offre un type dont notre imagination peut concevoir l'idéal, mais dont l'imitation est impossible. Comparez des portraits avec leurs originaux, et vous verrez qu'ils sont toujours au-dessus ou au-dessous, selon que ceux-ci se rapprochent de la laideur ou de la beauté.

Ces raretés, qui par un caprice de la nature sont aussi éphémères que les fleurs, passent souvent sans être aperçues, si elles ne sont pas mises en relief par quelque événement extraordinaire. Ainsi la beauté de Judith ne serait pas arrivée à la postérité si elle n'avait pas coupé la tête d'Holopherne ; celle d'Hélène n'aurait peut-être jamais franchi les murs d'Athènes sans la guerre de Troie, et Cléopâtre aurait été oubliée, malgré son extrême beauté, si elle n'eût pas décidé du sort de la journée d'Actium.

J'étais plongé dans ces réflexions lorsque les pre-

miers rayons de l'aube illuminèrent d'une teinte rose l'intérieur de la voiture et tirèrent de son doux sommeil la belle juive, non moins fraîche et non moins pourprée que l'aurore. Bientôt la diligence s'arrêta. Je me croyais encore en Cœlésyrie, lorsque nous arrivâmes à Beyrouth vers cinq heures du matin.

Beyrouth, fondée par les Phéniciens, fut très-florissante sous la domination romaine. Elle reçut alors le nom latinisé de *Berytus* et le titre peu flatteur de *Colonia Julia Felix*. Elle possédait alors une académie très-célèbre dans le pays. Au temps des croisades, Beyrouth joua un rôle par ses guerres, son opiniâtreté et ses résistances.

On y voit très-peu de ruines et presque aucun monument ancien, si ce n'est l'église de Saint-Jean, bâtie par les croisés. Cette église, assez belle à l'intérieur, fut convertie en mosquée après la domination européenne du moyen âge. Elle est encore le principal édifice de la ville.

Beyrouth tomba presque dans l'oubli sous la puissance turque; mais elle commence à se relever de son anéantissement et fait des progrès très-rapides, surtout depuis que les grandes puissances européennes ont adopté une sage politique de conciliation et dirigent ensemble leurs expéditions extérieures dans un but de justice et non dans celui de conquête. Comme ville maritime, elle est appelée à une importance de premier ordre, car c'est le premier établissement et le principal débouché de la Syrie. La route à roulage



qui l'a unie dernièrement à Damas, et dont j'ai tant de fois parlé, doit être considérée comme une cause bien certaine d'un progrès rapide<sup>1</sup>. L'accroissement de la population de Beyrouth dans les derniers temps a exigé de nouvelles constructions hors des anciennes murailles. On y voit une place très-spacieuse et assez régulière. Toutes ces bâtisses sont mieux combinées et contrastent avec le dédale des constructions anciennes.

On exagère beaucoup la population de Beyrouth : on m'a dit qu'elle était de quatre-vingt mille habitants. Les écrivains, privés de données statistiques, font des calculs selon leurs fantaisies. Quant à moi, je suppose que ce nombre peut être évalué à quarante ou cinquante mille, dont la moitié est composée de musulmans, et l'autre moitié appartient à toutes les sectes de la religion chrétienne. Toutes ces religions y ont fondé leurs églises. Les Pères latins ou franciscains de la Terre sainte, les Maronites, les Grecs

<sup>1</sup> Au sujet de cette route et du télégraphe qui la côtoie, je citerai un fait, peu important d'ailleurs, mais qui a bien sa valeur comme trait de mœurs. Le 27, le pacha de Damas a fait dire au bureau de la diligence qu'il voulait prendre toutes les places. L'employé répondit que toutes les places étaient prises. On demanda comment cela se faisait, car nous (les quatre touristes) n'étions pas en ville. L'employé expliqua alors que nous les avions arrêtées de Beyrouth par le télégraphe plusieurs jours d'avance, et que nous devons joindre la diligence à Merdeh. Le pacha, qui a le droit de vie et de mort sur les Syriens, s'inclina devant le pouvoir du fil électrique.

amis, les Grecs schismatiques et les Arméniens y ont chacun leur église ou chapelle. Les Jésuites et les sœurs de Saint-Vincent de Paul ont leurs hospices et leurs écoles très-fréquentés par des élèves des deux sexes, et qui répandent dans ces contrées les bienfaits de la morale chrétienne et de la civilisation. J'ai visité aussi les écoles musulmanes des deux sexes. Les élèves s'y tiennent assis, jambes croisées, sur des nattes couvrant de vastes salles; ils lisent en criant et faisant un tapage étourdissant. Lorsque l'étranger franchit le seuil de l'établissement, même sans permission, les élèves ne se gênent pas pour l'appeler en lui faisant des signes de la main. Ils profitent de l'occasion pour causer bruyamment, interrompre leurs travaux et pour vous demander un backchich. Ces petits tumultes n'émeuvent en aucune sorte le maître, accroupi dans un coin et lisant le Coran nu-pieds et le turban sur la tête.

La ville est bâtie sur un promontoire qui se détache du Liban pour pénétrer dans la mer, à une distance de près de huit kilomètres. Ce promontoire s'abaisse de manière à former un plan incliné dont la partie basse se termine du côté de la mer en une pointe obtuse. Beyrouth se trouve à l'angle rentrant au nord, en face de la rade, qui n'est pas des meilleures, car elle est balayée par les vents nord-est, qui très-souvent empêchent toute communication entre les navires et la terre. Elle a aussi l'inconvénient de se trouver sur un fond de roc qui coupe les amarres. Il y a à côté



un port formé par une jetée, mais il manque de fond et ne peut répondre aux exigences de la navigation moderne.

On comprendra sans peine que les Turcs, sans cesse préoccupés par des intrigues de harem, ne puissent pas entreprendre des ouvrages d'hydrographie qui demandent beaucoup d'instruction et des dépenses extraordinaires. Si les Turcs croisent leurs jambes et regardent, impassibles, la perte des navires étrangers qui devraient être en sûreté dans leurs ports, au moins ils laissent faire et permettent la liberté du commerce à toutes les nations du monde, tandis que les Chinois et les Japonais ne se mettent point en rapport avec une nation civilisée sans faire précéder leurs relations plus ou moins intimes du rude cérémonial du coup de canon. C'est peut-être le seul point de différence qu'il y ait entre ces peuples lointains, et qui fait pencher la balance en faveur des Turcs.

---

---

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

### RETOUR EN EUROPE.

Le 30 avril, je me trouvais sur la belle terrasse de l'hôtel Oriental, lorsque j'aperçus à l'horizon, du côté de l'ouest, une bandelette de fumée qui paraissait sortir de la mer, rasant les vagues en s'inclinant vers le sud. C'était un signe évident de l'approche du bateau à vapeur des Messageries impériales que nous attendions, et qui devait nous transporter à Constantinople. En effet, une heure plus tard, le *Carmel* étant entré en rade se balançait sur la surface de la mer, encore très-accidentée par la bourrasque qui était venue quelques jours auparavant la troubler dans son repos.

Réunie depuis un peu plus d'un mois, notre caravane, qui avait triomphé du mauvais vouloir des musulmans, et qui, excepté aux heures de recueillement, avait toujours été joyeuse et contente, qui avait vécu trente jours aux lieux saints en traversant les sentiers escarpés de la Palestine sans accident et dans l'harmonie la plus parfaite, notre caravane, dis-je, devait être bientôt, comme toutes les autres choses humaines, attristée par sa dissolution.

Ce fut avec un véritable sentiment de regret que je



pris congé de M. l'abbé Gontier, notre aumônier, de MM. les abbés Manein et Ducret, et du frère Marie-Joseph de Saint-Jean.

Quelques-uns des pèlerins devaient suivre ma destinée en effectuant leur retour en Europe par Constantinople : c'étaient M. l'abbé de Medeiros, M. le comte de Rohan-Chabot et son fils, M. le baron de Jouselin, M. le vicomte d'Assay, M. le comte Iwanowski, M. et madame Duhamel, MM. Lacaze, Salmon, de Torcy, de Valanglard et Lafosse.

Le bateau étant amarré un peu loin des quais, tant à cause de son gros tonnage que de peur du ressac, qui rendait la mer un peu houleuse, je fus obligé de me rendre à bord de bonne heure, et les pèlerins touristes en firent autant. Je saluai de mes adieux les plages de Sidon, mais avec l'espoir de les revoir ; car il y a dans ce pays, berceau de la civilisation et du christianisme, tant de choses remarquables qui ont échappé à mes regards, que je ne désespère pas d'aller une seconde fois contempler ces contrées privilégiées. Tout en formant ces vœux, ma pensée s'élança d'un seul bond dans les régions les plus élevées. Dans son vol hardi, elle touchait tout de son aile, et la hauteur ne lui donna pas le vertige. Terre, ciel, mer, astres et firmament, rien n'échappait à son examen général et sans limites. Une chose pourtant l'arrêtait, c'était la majesté de l'Être suprême. Dieu seul est supérieur à la puissance de la pensée humaine.

Je pris possession de ma cabine. Elle était soli-

taire, à ma grande satisfaction, et aussi rapprochée que possible du centre du mouvement du navire. Les cabines jumelles sont bonnes pour les personnes délicates et nerveuses qui ne dorment pas sur mer ou qui se réveillent au moindre craquement du bâtiment. Les cabines placées près du gouvernail des bateaux à hélice, outre qu'elles se trouvent rapprochées de l'extrémité d'un balancier à mouvement perpétuel, mettent leurs possesseurs dans le voisinage d'un instrument qui sans cesse fait entendre la musique la plus rauque et la plus lugubre qu'on puisse imaginer. L'inventeur de cet instrument, Archimède, bien que très-fort sur le calcul et les combinaisons mécaniques, n'était probablement pas musicien.

Le lendemain, à l'aube du jour, nous nous trouvâmes en face de Latakieh, et j'eus le bonheur de contempler encore une fois la chaîne du Liban avec sa cime neigeuse. La ville étant à deux kilomètres de la mer, je ne pus qu'étendre mes regards sur la rade et sur quelques maisons qui bordent la plage. La rade me parut très-commode pour la construction d'un vaste port, car elle est profonde et bien abritée. Pour une telle construction, il n'y aurait qu'à rehausser la chaîne de rochers qui paraît à fleur d'eau et établir une digue afin d'empêcher l'invasion des marées.

Le lendemain, l'aurore splendide de l'Orient vint nous réveiller dans la rade d'Alexandrette. La ville d'Alexandrette, bâtie sur la rade de ce nom et au



nord-ouest d'Alep, à laquelle elle sert de port, est très-petite; mais les environs me parurent très-agréables et susceptibles d'être livrés à l'agriculture, ce qu'on n'a pas encore songé à faire. Alexandre le Grand, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, donna son nom à un grand nombre de villes d'Asie et d'Afrique, soit qu'il les eût fondées, soit qu'il eût laissé des colonies de Macédoniens dans ces contrées, dont le nom oriental était remplacé par celui du conquérant. Il en fut ainsi d'Alexandrette.

Le bateau à vapeur y reçut beaucoup de passagers, entre autres personnages le cadi Kali-Bey. C'était un homme de petite taille, annonçant un âge de quarante à cinquante ans, maigre, de couleur basanée, à la figure expressive, et causant avec esprit et vivacité. Je remarquai encore un petit garçon d'Alep, dont le père, qui parlait un peu français, me donna d'utiles renseignements. Ce jeune garçon était atteint de la maladie connue sous le nom de bouton d'Alep, qui n'est autre chose, selon moi, que le pian des nègres.

Vers le soir, nous nous arrêtâmes dans une rade très-pittoresque, au pachalik de la Caramanie. Le pacha de la contrée, résidant à Adalia, vint avec dix femmes de son harem et je ne sais combien d'enfants augmenter le nombre des Turcs qui allaient à Constantinople faire visite, selon eux, au sultan leur maître et aux vizirs leurs amis. Le cadi amenait un bon nombre de jolis chevaux arabes. Kurchuz-Pacha apportait des valeurs d'un effet plus sûr que les che-

vaux du cadî, car tout ce qu'il transportait était des écus. On m'a dit à bord qu'il ne portait pas moins de trois millions de piastres, et que son intention, en allant à Constantinople, était d'acheter un supplément de trente Circassiennes pour augmenter son sérail. Le cadî était si pauvre qu'il n'avait avec lui que deux femmes. Quelle misère pour une autorité musulmane! me disait-on. Tout le monde le plaignait. Un homme si bon, si spirituel, et qui n'a qu'une famille si limitée! Bien que je fusse présent lorsque le cadî et le pacha s'embarquèrent, je ne vis entrer aucune femme dans le bateau. Il paraît que le beau sexe, en Orient, se transforme en colis et se laisse emballer pour monter à bord d'un bâtiment, car personne ne voit entrer ni sortir les femmes. On les aperçoit cependant lorsqu'elles s'accroupissent sur le pont, sans qu'on puisse savoir comment elles y sont parvenues; on ne les voit jamais assises sur des chaises.

Plus familiarisé avec les passagers, Kurchuz-Pacha devint dès le lendemain non-seulement visible pour tout le monde, mais d'une courtoisie très-marquée. Grand amateur de musique, il cajolait souvent M. Lacaze pour avoir le plaisir de l'entendre au piano; il lui offrait des cigarettes que, par un excès de politesse, il faisait allumer par ses eunuques, et qu'il commençait à fumer lui-même avant de les lui présenter. Il en vint même à faire au jeune Français des ouvertures plus importantes: il lui dit qu'en arrivant à Constan-



tinople son salon lui serait ouvert et que ses enfants <sup>1</sup> lui seraient présentés.

M. de Caramanie, d'une stature un peu au-dessus de la moyenne, était plutôt beau que laid. Son teint assez clair et ses cheveux rougeâtres étaient en parfaite harmonie avec l'incarnat de ses joues et de ses lèvres. La couleur de ses joues avait pourtant quelque rapport avec celle du caméléon ; car, de même que ce reptile a le privilège de changer la nuance de ses couleurs par l'effet de causes accidentelles, de même le pacha faisait passer les siennes par différentes teintes, grâce à des circonstances également accidentelles. Ainsi, lorsqu'il se levait le matin et qu'il s'asseyait tranquillement sur le pont, sa couleur était jaunâtre ; mais elle passait au rouge et tournait à l'écarlate, peut-être pas uniquement par l'effet du rayonnement du soleil, car le phénomène se présentait surtout après le repas. Le pacha dînait toujours en famille, mais il ne se dérobaît pas à la vue des passagers européens lorsqu'il prenait son *luncheon*, qui se composait de trois bouteilles de vins capiteux, en tête desquels figurait le johannisberg. Lorsqu'il les avait toutes vidées, il s'appuyait sur deux de ses domestiques, qui l'aidaient à monter les escaliers, ce qu'il faisait en chancelant. Arrivé sur le pont, M. de Caramanie demandait au colonel, son aide de camp, si la mer était plus tranquille. Sur la réponse du petit colonel, le pacha répli-

<sup>1</sup> Les maîtres des harems appellent leurs enfants les femmes qui les composent.

quait : « Je voyais bien que la Méditerranée était un peu bouleversée <sup>1</sup>, car je ne peux pas me tenir debout un seul instant. »

Le dimanche 3 mai, le bateau s'arrêta un peu dans la rade de Mersina, mais il reprit bientôt la mer et ne me laissa que le temps de jeter un coup d'œil sur les beaux rivages que j'avais devant moi.

Sur mer, on suit les habitudes de la nation à laquelle appartient le bâtiment. A bord des navires appartenant aux peuples d'origine latine, les dimanches se passent, comme à terre, sans aucune différence marquée. Il y a un peu plus de gaieté et un peu moins de travail que dans les autres jours. Le matin, chacun met ses plus beaux habits; les dames se parent comme pour le bal.

Les ouvriers ne quittent pas tout à fait leur besogne; il y a toujours pour eux quelque chose à faire. Ils mettent en pratique le proverbe : « Il vaut mieux travailler le dimanche que voler le lundi. » Le cuisinier apprête mieux le diner, parce qu'il pense sans doute qu'on aura meilleur appétit. On fait de la musique, on danse, on joue quelquefois la comédie, mais on n'entend jamais parler de messe ou de Bible. Le bréviaire, disent les marins et les navigateurs catholiques, appartient aux prêtres, qui seuls ont le secret des arcanes de la religion.

Chez les Anglais, le dimanche se passe tout autrement. A bord d'un navire anglais, le commandant

<sup>1</sup> La mer était pourtant très-calme.



exerce les fonctions de prêtre. A onze heures, tous les anglicans, marins et passagers, se réunissent dans un salon servant de chapelle pour y entendre la parole évangélique, lue dans la Bible même par le capitaine du bâtiment.

En Angleterre, on ne travaille pas le dimanche; chacun se retire dans sa maison ou va à la campagne. Personne ne se promène dans les rues. C'est un jour perdu pour les pick-pockets.

Après avoir navigué le dimanche et le lundi, laissant à notre gauche, sans la voir, la célèbre île de Chypre, nous arrivâmes à Rhodes pour y ravitailler le bateau. La vue de l'île célèbre et du fameux port des chevaliers produit un effet des plus admirables. Après une promenade en ville je rentrai dans le navire, non plus joyeux comme à mon ordinaire, mais attristé par les impressions que j'avais éprouvées à travers la ville. Les ruines produites par tant de désastres, et surtout par le dernier tremblement de terre et la famine, qui, au temps de notre visite, torturait sans pitié les pauvres insulaires, tout cela était bien capable d'émouvoir les cœurs même les plus endurcis. Mes pensées mélancoliques furent de peu de durée, car les tableaux sont très-variés sur la Méditerranée, à cause des îles nombreuses qu'on y rencontre et des plages dont on approche souvent, et qui changent à chaque instant d'aspect et de forme. Du reste, nous abordâmes bientôt la magnifique rade de Smyrne, où nous amarâmes près du quai, en face de la ville.

Nous fîmes un relais de quelques heures, dont nous profitâmes pour voir Smyrne et pour admirer les beaux tapis fabriqués dans l'intérieur du pays, et dont cette ville est l'entrepôt.

Les Turcs, qui constituent le plus grand nombre des habitants de la ville, et les juifs, qui en forment la minorité, habitent les uns et les autres, mais séparés, la partie haute, située sur le penchant du mont Minos, vulgairement appelé Kalidofé-Calesi.

La ville basse, où habitent les Européens et où se trouve le commerce, est le plus beau quartier. Cette partie de la ville est presque indépendante des lois de l'empire ottoman et vit plutôt selon celles des pays de ses consuls respectifs. On voit à Smyrne quelques maisons de belle apparence, précédées de beaux péristyles de marbre, et dans la partie basse des rues pavées, droites et assez larges.

L'aspect de la partie haute de Smyrne nous rappelle une particularité que j'ai eu déjà l'occasion de constater ailleurs et qui se présente fréquemment en Orient : c'est que partout où se trouve l'Européen, il cherche à améliorer son bien-être, tandis que les Turcs s'obstinent dans la routine et ne songent guère à donner à leurs rues plus de régularité et de largeur, chose qui leur serait pourtant très-facile, vu la largesse du terrain. Cependant les rues de la partie turque sont un peu moins sales que celles de la partie juive.

La ville moderne n'offre rien de remarquable : on n'y voit ni antiquités, ni ruines, ni même d'édi-



fices qui méritent d'être mentionnés; en revanche, c'est une place très-renommée pour son activité commerciale. Placée en tête de l'Asie Mineure, elle est le centre de tout le commerce du Levant, et elle est appelée par la position et la commodité de son port à jouer un rôle important entre les villes commerçantes de l'Orient. On y a déjà commencé deux chemins de fer, celui d'Aïden et celui de Kassuba. On estime sa population à cent cinquante et même jusqu'à deux cent mille habitants.

Dans la seconde partie de l'après-midi, nous quitâmes le *Carmel* pour entrer dans le *Louqsor*, commandant M. Aubert, et nous primes le large.

Quand sur mer on s'est habitué au roulis, et qu'il survient un temps de calme plat, que le ciel est bleu et sans nuages, que les vagues produisent à peine un balancement moelleux, les passagers sont souvent en proie à une inquiétude malade et quelquefois même atteints du mal de mer. On se familiarise si aisément au mouvement des vagues qu'on regrette le roulis. Ce fut par un temps pareil, voisin du calme plat, que nous traversâmes le golfe de Smyrne et que nous nous engageâmes dans la mer Éolienne.

Notre navire voguait alors non loin des côtes de la fameuse et antique Troie, bords témoins des exploits héroïques des anciens peuples, et qui eurent la gloire d'être chantés par les poètes les plus célèbres, tels que Homère et Virgile. En présence de lieux si renommés, on sent grandir son enthousiasme; on se repré-

sente les scènes qu'évoquent les souvenirs du passé et on désire en voir le renouvellement. Cette fois-ci, ceux des passagers qui firent des vœux semblables ne les firent pas en vain, car il se passa alors sur notre bateau un incident qui était, comme l'on verra, assez en harmonie avec la situation.

Pour qu'on puisse bien comprendre l'ensemble de la scène qui se passa à bord du bateau à vapeur, il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails préliminaires.

Il y avait sur le pont un bataillon de carabiniers turcs. Ces soldats, au nombre de cinq à six cents environ, encombraient tellement le navire qu'on ne pouvait marcher aisément sur le pont. De temps à autre, il fallait employer la police du bord pour mettre un peu d'ordre parmi ces militaires. Ils avaient entassé sur la proue du vaisseau leurs havre-sacs et autres objets servant à leur usage, ce qui faisait un monceau de la hauteur de la hune du mât de devant et empêchait la libre circulation entre les deux ponts.

Ces pauvres soldats étaient nourris de la manière la plus misérable et la plus singulière. Le matin, ils prenaient une ration de feuilles d'oignon, qu'ils avaient après les avoir trempées dans du sel; à midi, le repas, un peu moins frugal, se composait d'un morceau de maigre fromage. Je ne sais s'il y avait du pain, mais je n'en ai jamais vu. Le soir, les feuilles d'oignon revenaient émousser un peu l'appétit de ces pauvres gens, qui durant tout le temps de la traver-



sée ne prirent que du fromage et des feuilles d'oignon. Si tous les soldats tures sont habitués à un régime aussi frugal, l'entretien de l'armée ne doit pas charger outre mesure le budget militaire du sultan.

Le salon des dames, qui était situé entre la salle à manger et la machine, du côté de bâbord, se trouvait converti en un harem, à la porte duquel étaient accroupis deux cerbères, qui se rapprochaient plus de l'espèce orang-outang que de la race humaine. De la salle à manger on ne pouvait rien entendre ni rien voir dans le harem; mais comme ma cabine touchait à ce compartiment, je fus en position d'être initié à une partie du mystère qu'on s'imaginait exister au salon des femmes du pacha. J'entendais à certaines heures un bourdonnement pareil à celui que font les perroquets sauvages lorsqu'ils se cachent pour faire leur sieste dans le feuillage de la forêt, instant de repos qu'ils emploient à picorer des fruits et des feuilles. Il m'arrivait même de voir quelquefois, par les trous pratiqués dans les cloisons pour donner passage à l'air, la belle tête d'une jeune personne qui tous les matins venait faire sa toilette dans un coin du salon, près de la porte d'entrée de ma cabine. En quittant ma cabine ou en y rentrant, j'étais obligé de passer devant la porte du harem. Les eunuques accroupis en faction me lançaient des regards terribles. Lorsque nous nous mettions à table, les deux cerbères redoublaient de vigilance; ils regardaient les commensaux, cherchant à découvrir sur leur physio-

nomie quelques secrets au sujet des femmes confiées à leur garde.

De tous les musulmans qui se trouvaient à bord du *Louqsor*, le seul qui vint à la table du capitaine était le petit colonel dont j'ai parlé plus haut. Cet officier oubliait son caractère de militaire pour exercer le honteux métier d'eunuque et d'espion. Pour mieux remplir son rôle misérable, il mangeait à notre table, où il prenait effrontément les aliments défendus par le Coran. Il y a tout lieu de croire qu'il comprenait un peu le français, ce que dans tous les cas il cachait soigneusement, soit par l'instinct propre aux natures serviles, soit par l'ordre de son maître.

Le sixième jour du départ de Beyrouth, à quatre heures du soir, tous les passagers de première classe se trouvaient à table. Le capitaine Aubert, que rien ne pouvait déconcerter, pas plus la mer que la puissante machine de son navire, était de bonne humeur; M. le docteur Trébuchet, médecin du bord, n'était pas moins bien disposé à la gaieté que le capitaine. La conversation devenue générale se trouvait très-animée et suivait une direction plaisante et agréable; tout le monde se sentait animé d'un vif sentiment de gaieté, en vertu sans doute du pouvoir magnétique qui communique presque instantanément la joie ou la tristesse à une assemblée sous l'impulsion d'un de ses membres. Quelqu'un cependant faisait exception et formait par son air sombre et taciturne un contraste frappant avec la gaieté générale : c'était l'aide de camp



du pacha, qui ne semblait pas être dans son assiette. Assis à côté de moi et en face de la porte du harem, le petit Turc n'avait presque rien mangé pendant le repas. Une légère contraction des lèvres indiquait qu'il éprouvait quelque contrariété. Par un pur hasard ou par une innocente malice, le cuisinier avait déployé ce jour-là toute la puissance de son art culinaire en nous servant un diner composé en entier de viande de porc. Le jambon de Strasbourg et le saucisson de Lyon, qui faisaient les honneurs des hors-d'œuvre, restaient sur la table pour provoquer l'appétit. Les viandes et les mets qui n'étaient pas du porc en prenaient exactement l'apparence, grâce à l'habileté du malicieux cuisinier, qui avait si bien entrelardé ses plats qu'on était tenté de croire que la viande défendue avait transmis par le contact l'impureté (selon le rite) à tous les mets délicats dont se composait le diner. « Et les séquestrées du salon, dit le capitaine en s'adressant à ses commensaux, les avez-vous vues? Il paraît qu'il y en a qui sont ravissantes de beauté, continua-t-il; et ces chiens d'eunuques qui fument dans le salon?... J'avais donné permission pour un seul factionnaire, et ils se trouvent deux! »

Le petit colonel ne voulut pas en entendre davantage. Aux premiers mots de la conversation sur les femmes, il s'était levé de table, et faisant un signe d'intelligence aux deux cerbères ses affidés, il monta rapidement sur le pont. Un moment après, on entendit du côté de la proue un vacarme épouvantable,

auquel succéda un tohu-bohu inexprimable : c'étaient les soldats turcs soulevés à l'instigation de l'espion en chef. M. Aubert, voyant que cette affaire de rien pouvait amener des conséquences fâcheuses, prit aussitôt d'énergiques mesures préventives et apaisa l'émeute à son début. Il commença par chasser un des gardiens des femmes en le prenant par le collet et le lançant vigoureusement sur le pont, comme il eût fait d'un fardeau; il commanda ensuite aux machinistes de tenir prêts tous les robinets à eau chaude pour administrer, en cas de besoin, des douches de vapeur brûlante aux soldats et à leurs instigateurs. Quelques minutes après, tout était tranquille; le calme le plus parfait régnait depuis la poupe jusqu'à la proue du *Louqsor*.

En me promenant sur le pont, après la tentative d'émeute, j'aperçus la favorite du pacha nonchalamment couchée sur le tas de manteaux et de havre-sacs des soldats. Elle était dans une position des plus voluptueuses et paraissait plongée dans une profonde rêverie. La belle Circassienne avait arrangé les larges plis de sa fustanelle de manière à laisser voir ses belles jambes d'un galbe admirable. Son petit garçon, joujou de M. de Caramanie, était à ses côtés.

Depuis le dernier acte de l'espèce de comédie maritime dont je viens de parler, jusqu'à Constantinople, on n'aperçut plus ni le petit colonel ni le pacha, dont les joues passèrent, pendant l'orage soulevé par ses espions, du cramoisi au rouge blanc, tant avait été



grand le paroxysme de fureur où il entra sous l'empire de la jalousie, passion qui prend en Orient des proportions extraordinaires.

La nuit m'empêcha de voir une partie des plages de l'Asie Mineure qui bordent les plaines de Troie. Quant aux îles Sporades, Rhodes exceptée, je n'en dirai rien, car je n'ai pu les voir avec assez de détails pour pouvoir en parler avec exactitude.

Le septième jour de notre navigation, à neuf heures du matin, le *Louqsor* pénétra dans l'Hellespont et franchit fièrement les portes de l'empire ottoman, fermées par les batteries de Sestos et d'Abydos. Ces dernières saluèrent le bateau à vapeur avec le respect qui est dû au progrès de la civilisation moderne.

Les lieux où Léandre fut inspiré par l'amour de Héro me suscitèrent bien des réflexions sur la charmante légende de ces amants infortunés. L'amour fut de tout temps le mobile le plus puissant des entreprises hasardées et périlleuses. On doute de la véracité de l'histoire du jeune Grec et de la prêtresse son amante par l'impossibilité physique de traverser l'Hellespont à la nage; mais, outre que Léandre pouvait se servir de quelques moyens primitifs pour l'aider dans son entreprise, lord Byron n'a-t-il pas prouvé la possibilité du fait en traversant lui-même à la nage l'Hellespont d'un bout à l'autre, même sans être surexcité par l'attrait magnétique de quelque prêtresse de Vénus!

Après les Dardanelles, le bateau traversa la Pro-

pontide, ou mer de Marmara, et bientôt après Constantinople parut à nos regards dans toute sa splendeur. En effet, l'entrée de cette grande ville présente les tableaux les plus variés et offre un assemblage de perspectives féériques impossibles à décrire. Assise sur un groupe de collines peu élevées, et à l'entrée du Bosphore, Constantinople se trouve dans l'une des plus merveilleuses positions du monde, dont elle pourrait devenir l'une des premières métropoles, sinon la première. Mais cette ville a contre elle des ennemis si puissants qu'on ne peut pas même la regarder comme la maîtresse du grand empire ottoman; ces deux principaux ennemis sont le Coran et la race turque. Grande donc fut ma déception lorsque je me trouvai sur les quais et que je commençai à traverser les faubourgs de Galata pour gravir les pentes rapides de Péra, quartier que je croyais être le plus beau de Constantinople. Des tas de fange et d'ordures montant presque à la hauteur des toits m'annonçaient que je me trouvais dans la capitale des immondices.

Comme nous devions rester une semaine à Constantinople, M. Salmon et moi nous prîmes un appartement garni chez une famille grecque. Je me plaisais à causer avec un jeune homme, fils de la maîtresse de la maison, qui était employé dans le commerce du café. Possédant un peu d'instruction, le jeune commis avait des vues très-vastes relativement à la branche de commerce à laquelle il se livrait. Il



me disait qu'il ne pouvait concevoir comment le Brésil, se trouvant le premier pays producteur du café, laissait les États-Unis s'emparer du monopole de ce commerce et profiter du bénéfice qui pourrait rester entre ses mains. Il demandait pourquoi le gouvernement n'entretenait pas un consul à Constantinople, pour y attirer les indigènes et y étendre le commerce.

Ce raisonnement n'a que le mérite de la franchise et de la bonne foi. Le Brésil produit, mais il ne possède pas encore assez de monde pour donner au commerce tout son développement, ni assez de capitaux disponibles pour les consacrer à des opérations si différentes de celles de la production, qui est pour le moment sa vocation spéciale. Quant à la question du monopole, le jeune homme pouvait accuser les autres grandes nations plutôt que le Brésil, et s'adresser plus particulièrement à l'empire ottoman; car les navires turcs qui vont au Brésil pour chercher du café sont très-rares, pour ne pas dire nuls. Une chose à laquelle le jeune commis grec n'avait évidemment pas songé, c'est au rôle que la force du progrès réserve au peuple américain du Nord. Ce peuple hardi, entreprenant, infatigable et pénétré au plus haut degré de l'esprit mercantile, est le peuple choisi par la Providence pour transmettre la civilisation aux autres parties de l'Amérique. C'est ce même peuple qui, héritier du principe de liberté que lui a légué l'Angleterre, sa mère-patrie, doit faire briller le flambeau allumé par le Christ. L'astre de la civilisation éclaire déjà le

méridien de l'Amérique; le commerce est le puissant agent à l'aide duquel s'accomplira le progrès qui doit vivifier le nouveau monde. L'Europe, il est vrai, envoie au Brésil les productions de son génie et les fruits de son admirable industrie; mais les États-Unis lui sont peut-être encore d'un plus grand secours en donnant des débouchés aux principaux produits de son agriculture, lui fournissant ainsi des moyens certains d'augmenter sa richesse et son bien-être, et développer sa civilisation. La somme que les Américains du Nord versent annuellement dans l'empire brésilien par suite de leurs achats est considérable<sup>1</sup>. La plupart de leurs transactions se font à terme, mais ils s'acquittent loyalement de tous leurs engagements. Ils agissent en bons amis et en frères.

Une des curiosités de Constantinople qui s'offre d'abord aux regards des étrangers nouvellement arrivés, c'est le vieux sérail, qui, après avoir servi de théâtre aux plaisirs du sultan, est maintenant exploité comme une source de revenus pour l'État. On nous proposa en conséquence un firman, que nous acceptâmes en payant la somme de deux cent vingt francs, et moyennant laquelle nous pûmes visiter cette curiosité. Nous étions onze personnes qui avons changé le bourdon de pèlerin contre le bâton de touriste. En nous

<sup>1</sup> Cette somme, dans l'année qui a précédé la guerre civile, était de 127,592,586 francs. Les affaires entre l'Amérique du Nord et le Brésil se sont ralenties à cause de cette guerre, mais elles ont repris depuis la paix une nouvelle vigueur.



rendant au sérail, il nous fallut subir un changement de costume, qui nous faisait un peu ressembler aux anciens pèlerins. On ne peut pas pénétrer dans la demeure de la mollesse turque sans se dépouiller de ses bottes ou du moins sans les recouvrir de pantoufles. Ce dernier parti fut généralement adopté. L'usage de se découvrir les pieds est en Orient un signe de respect et de déférence pour les personnes et de vénération pour les choses sacrées. Les Orientaux quittent leur chaussure, de même que les Occidentaux, en pareille circonstance, se découvrent la tête. Il y a pourtant une différence bien marquée, c'est que chez les Orientaux l'usage de se découvrir les pieds peut être considéré comme contraire à la santé, ce qui prouve encore en quel état se trouve chez eux la science hygiénique.

Nous passâmes en revue tous les kiosques et tous les pavillons qui se trouvaient dans l'enceinte du sérail. Ils sont plus ou moins beaux ; quelques-uns sont ornés avec luxe et portent le cachet d'un goût recherché. C'est en vain que nous avons cherché du coin de l'œil quelques visages de femmes cachées derrière les plis des rideaux, tout était vide ; ni sultanes, ni odalisques, ni esclaves. Toutes les brebis du Sultan avaient été transférées dans d'autres bergeries. Nous pénétrâmes dans les appartements impériaux, ils étaient également vides. Nous y avons remarqué des portes incrustées de nacre d'un goût et d'une richesse étonnants. Les poignards impériaux sont aussi très-remarquables.

J'ai cru remarquer qu'en Orient, où la jalousie au sujet des femmes tourmente tout particulièrement l'esprit des grands seigneurs, il y a beaucoup de soins apportés aux poignards, ainsi qu'aux portes, surtout à celles de l'intérieur des maisons. Nous visitâmes ensuite la galerie des armures et celle des janissaires, où l'on voit les statues des principaux officiers de cette légion célèbre, qui se distinguent surtout par l'énormité de leurs turbans.

Au retour de notre visite au sérail et à l'ancien palais du Sultan, nous traversâmes les magnifiques bazars de Constantinople, et nous profitâmes encore de l'autorisation de notre firman pour visiter les tombeaux impériaux. Ils sont placés au rez-de-chaussée et dans le salon d'une maison qui ne porte pas le moindre signe d'une demeure mortuaire, mais qui a plutôt toute l'apparence d'une maison de luxe, où des ciselures en or et en argent massifs rivalisent de splendeur pour y attirer les regards et l'admiration des visiteurs.

Une description de Constantinople n'entre pas dans mon cadre, ainsi ne parlerai-je que succinctement des choses que j'y ai vues en passant. Ce qui me frappa le plus dans cette immense cité, dont la population atteint plus d'un million d'habitants, ce fut la basilique de Sainte-Sophie. La solidité et les proportions gigantesques de ce temple attestent les vues grandioses de ses fondateurs. On voit encore sous les voûtes du dôme une image en mosaïque de couleur



qu'on dit être de Constantin le Grand. Malgré les égratignures que les Turcs ont faites dans cette mosaïque, on y distingue encore une tête d'homme.

Il y avait lors de mon séjour à Constantinople une nouveauté qui mérite d'être mentionnée : c'était une exposition ! Une exposition en Orient est un effort du génie industriel musulman qui doit être considéré comme un prodige chez cette race arriérée. Trois ou quatre salons réunis sous le même toit formaient l'édifice, qui, je crois, est permanent. L'étalage consistait en magnifiques tapis, d'une beauté admirable et d'un prix très-élevé, en pipes avec leurs accessoires et en poignards. Ces instruments de vengeance aux lames damasquinées appartenaient à la cour; les manches étaient éblouissants d'or, d'émeraudes et d'autres pierreries. Il y avait de plus un compartiment pour les machines; ce compartiment, si la mémoire ne me fait pas défaut, était celui qui entourait la célèbre colonne aux trois serpents. Il contenait à peine une dizaine de modèles fabriqués en Europe, où ils n'avaient jamais eu, ce me semble, les honneurs d'une exposition. Je ne crois pas les avoir jugés trop sévèrement; car, quoique je sentisse encore dans mon esprit les impressions profondes que j'avais éprouvées lors de l'exposition de Londres de 1862, j'avais cependant assez d'impartialité pour juger les produits de l'exposition de Constantinople sans trop de sévérité.

On nous dit qu'il y avait un jour dans la semaine où les femmes de distinction de Constantinople étaient

admises à visiter l'exposition ; je n'eus pas l'avantage de m'y trouver avec ces dames. Cependant j'y rencontrai quelques femmes turques qui, par leur accoutrement, ne méritaient pas moins les honneurs de l'exposition que la plupart des objets exposés. C'étaient des juives, me dit-on, dont le costume consistait en une sorte de vêtement se rapprochant beaucoup par la forme de la chasuble des prêtres catholiques.

J'ai traversé Constantinople en tous sens, je n'y ai vu ni noms de rues, ni numéros, ni trace d'éclairage pendant la nuit. Les rues sont pavées de cailloux irréguliers ; elles sont malpropres, tortueuses et sans ordre. Il y a cependant une grande rue qui traverse la ville de l'est à l'ouest et qui aboutit au château des Sept-Tours. Cet antique édifice renferme la porte Dorée ; il est délabré et n'offre que des ruines. Dans les environs, on voit l'arc de triomphe élevé par Théodose le Grand et les hautes murailles crénelées de l'enceinte de la ville. Il n'y a à Constantinople qu'une place proprement dite, c'est celle de l'Hippodrome, ornée d'un obélisque d'Égypte, de la colonne serpentine dont j'ai parlé plus haut, et de la colonne historique représentant sur son piédestal les exploits d'Arcadius. Outre cette place, située au milieu de la vieille ville, il y a des espaces qui seront plus tard convertis en places publiques ; tels sont ceux qu'on remarque en face de la caserne, à Péra, et ceux qui environnent le nouveau palais du Sultan. Ce palais, situé sur le Bosphore, en face de Scutari, fut bâti



d'après des plans européens. Il offre des perspectives régulières et un aspect grandiose. Mais, à côté des autres constructions musulmanes, le nouveau sérail a l'air d'une plante exotique non acclimatée. Moyennant la somme de cinq francs, je visitai le théâtre impérial, situé non loin du nouveau sérail. La contexture de l'édifice n'offre rien de particulier, si ce n'est que l'architecte européen a accompli son œuvre sans se préoccuper des règles de l'acoustique. On a voulu plaire au Sultan en établissant autour d'un salon, dans lequel je ne pus distinguer aucun indice de coulisses, des loges richement ornées dont les supérieures, destinées aux femmes du harem, sont fermées par des grilles de bois doré. Derrière les loges, il y avait un vieux piano tout désaccordé. Une pièce d'ornementation qu'on me montra avec une attention toute particulière, c'est la porte d'entrée de la loge impériale : elle est tout incrustée de nacre. L'artiste a sans doute voulu faire voir au Grand Seigneur que l'art moderne peut faire ce que l'art ancien a exécuté sur les portes du vieux sérail. Il n'y a pas de foyer, mais en revanche il y a une vaste salle à manger qui occupe plus de la moitié du rez-de-chaussée du théâtre. Cette salle, dit-on, sert aux diners d'étiquette de la cour. La table est aussi longue, mais elle est deux fois plus large que celle de la grande salle à manger du palais de Windsor en Angleterre.

Constantinople possède beaucoup d'autres curiosités, telles que la colonne brûlée, monument de por-

phyre élevé par Constantin, et maintenant en ruine par l'effet des nombreux incendies qui chaque année détruisent une partie de la ville, qui est construite en bois; les restes du palais des empereurs byzantins et différentes citernes ornées de colonnes de granit et de marbre, et dont les plus célèbres sont la citerne aux mille et une colonnes, la citerne Basilica et la citerne de Philomène. Le luxe de citernes que les anciens ont déployé à Constantinople a son explication dans le besoin d'eau douce qu'on y éprouve, nul canal, nulle rivière n'y aboutissant. Assez récemment, les sultans ont fait construire trois prises d'eau au milieu de la forêt de Belgrade. Les bassins sont en marbre et d'une beauté remarquable; ils forment des ravins et retiennent les eaux de pluie en quantité telle qu'ils peuvent subvenir pendant quelque temps aux besoins d'une partie des habitants de Constantinople. Les eaux qui déversent des trois bassins se réunissent par des canaux en un seul aqueduc qui aboutit à la ville. Quelquefois cet aqueduc traverse des vallées sur des rangées d'arcades d'une hauteur considérable.

Pour me rendre aux bassins de Belgrade, je pris le bateau à vapeur faisant le tour du Bosphore. La promenade sur le Bosphore peut rivaliser avec ce qu'il y a de plus agréable au monde. Lorsqu'on quitte la Corne-d'Or et qu'on s'engage dans le canal, entre le nouveau sérail et le grand faubourg de Scutari, les regards sont égayés par deux rangées de maisons de campagne qui bordent les deux rives du Bosphore.



Ces maisons, chacune d'une architecture différente, qui ajoute à la variété de l'aspect, sont bâties un peu au-dessus du niveau de la mer, mais on en distingue plusieurs dont la façade s'enfonce dans l'eau. Dans ce dernier cas, la partie baignée étant grillée, ces maisons deviennent tout à fait propices pour l'établissement de bains de mer, et servent en effet à cet usage.

Il y a aussi des maisons de plaisance situées sur les premières assises des collines pittoresques qui longent le Bosphore, surtout sur la colline du rivage européen, où l'on a érigé une mauvaise colonne qui porte le nom de colonne de Léandre. C'est du même côté de la Roumanie qu'on rencontre le village de Belgrade, aux environs duquel se trouvent les bassins. La population de ce village est blanche et travailleuse.

Près de l'embouchure du Bosphore, dans la mer Noire, je m'arrêtai à un village (Buyuk-Déré, je crois), où je pris une voiture qui me conduisit, moi et mon guide, jusqu'à Belgrade et aux bassins par une vallée charmante. Les rues de ce bourg ont été faites avec plus d'intelligence que celles de Constantinople, et la population est un peu plus active que celle des autres contrées. Il y a des quais pour les bateaux à vapeur qui fréquentent le port et des restaurants assez confortables. Lorsque j'arrivai dans cet endroit, il me sembla voir un village des bords du Rhin.

Les jardins qu'on voit à Constantinople sont les cimetières, plantés de cyprès et d'autres arbres funéraires. Partout on rencontre des groupes d'arbres

séculaires entourant les tombeaux, soit qu'ils se trouvent dans un grand enclos servant de promenade, et où l'on prend des glaces, — on étale partout des rafraichissements, — soit qu'ils ombragent des sépultures particulières établies derrière les maisons ou dans un recoin quelconque de la rue. Les tombeaux sont ordinairement recouverts d'inscriptions en différents idiomes du pays. On ne rencontre guère de voitures dans les rues de Constantinople; mais aux jours destinés à la promenade aux Eaux douces d'Europe et aux Eaux douces d'Asie, on s'étonne de se voir en présence de fiacres et de calèches peintes de couleurs vives et brillantes, à la mode chinoise. Je n'ai vu que les Eaux douces d'Europe. C'est un lieu de promenade charmant, où il y a une maison de plaisance du Sultan et quelques autres appartenant à différents grands seigneurs. Un ruisseau ombragé par des saules et des peupliers serpente au milieu d'une vallée délicieuse couverte de pelouses et ornée de quelques arbres épars. Je me permis souvent de m'approcher de la portière des carrosses pour observer les dames plus à mon aise. La plupart achetaient fréquemment des glaces, qu'elles prenaient dans la voiture, sans s'effaroucher le moins du monde de la présence des passants, qui, comme moi, les regardaient de près. On reconnaissait les équipages contenant des odalisques en ce qu'ils déployaient un plus grand luxe et qu'ils étaient accompagnés de deux eunuques à pied. Les voitures du sérail circulaient



dans la foule des promeneurs sans que personne se préoccupât de leur approche. Les femmes étaient en général vêtues du large pantalon de soie, d'un gilet d'une couleur différente, d'un voile transparent de mousseline blanche nommé *yachmak*, couvrant le haut et le bas du visage, et du *feredjé* ou manteau de drap de mérinos ou de soie noire, jeté sur les épaules. Elles sont blanches et d'une grande pâleur. Je vis quelques figures très-intéressantes ombragées par de belles chevelures noires; mais je ne pus distinguer ni l'allure gracieuse, ni les yeux vifs, ni la taille piquante de la femme arabe.

En retournant à Constantinople, avant de monter sur l'élégant *caïque* qui m'avait conduit aux Eaux douces, j'attendis le passage du Sultan, qui se rendait aussi à Constantinople. Quand le Grand Turc fut assez près du lieu où je me trouvais, j'ôtai mon chapeau, ce à quoi il répondit en touchant son fez ou bonnet rouge et en me faisant une gracieuse salutation. Cette marque de politesse est une nouveauté en Turquie. Les anciens monarques de la Sublime Porte se seraient crus déshonorés s'ils avaient répondu à un acte de civilité d'un particulier. Le Sultan actuel, plus enclin que ses prédécesseurs à introduire de nouveaux usages dans son empire, ne dédaigne pas d'adopter les manières polies de ses collègues de l'Occident. Un fait bien saillant vient à l'appui de ce que j'avance.

Peu de temps après mon séjour à Constantinople, et à l'occasion d'un voyage fait par l'Empereur sur la

Méditerranée, la Sultane validé, mère de l'Empereur, renversa les anciens usages de la cour ottomane. Elle présenta à son fils Abd-ul-Aziz, pour fêter son heureux retour, trois mille fusils Minié, au lieu d'une esclave de grand prix destinée à augmenter les plaisirs et les jalousies du harem. Les vizirs réunis en firent autant. Il n'est pas difficile de s'apercevoir d'où leur est venue cette inspiration de convertir deux esclaves en six mille fusils; mais n'importe, pourvu qu'on renonce à jamais à la coutume de disposer de la liberté humaine, et de faire un ignoble trafic de créatures auxquelles Dieu a donné une âme pour penser et un cœur pour aimer!

Bien qu'étant d'un pays à esclaves, je n'ai jamais pu m'habituer au régime de l'esclavage, et je n'ai pu voir sans horreur les marchés à esclaves qu'il y avait à Constantinople, malgré leur abolition en théorie. Je fais donc les vœux les plus ardents pour que l'humanité soit bientôt débarrassée de cette plaie hideuse qui l'afflige encore.

---



## CHAPITRE VINGTIÈME.

## RENTRÉE EN FRANCE.

Le 14 mai, après avoir fait des démarches ennuyeuses et souvent pleines d'embarras pour faire régler mon passe-port, et après l'avoir déposé, comme c'est l'usage, dans les bureaux de la compagnie des Messageries impériales, je me trouvai à bord du *Sinai*, magnifique bateau à vapeur qui appareillait pour Marseille par le Pirée et Messine.

A sept heures du soir, le bateau leva l'ancre, tourna la proue vers le sud et laissa dans le mouillage de Stamboul une place vacante pour les nouveaux navires qui, à chaque moment, viennent de toutes les parties du monde disputer un coin de ce port, l'un des plus vastes du globe. Il est toujours encombré de bâtiments de toutes les formes et de tous les tonnages, depuis le léger et élégant caïque, équipé de magnifiques rameurs habillés de toile blanche façonnée en mille plis, jusqu'aux plus grands vaisseaux.

Pendant que le bateau franchissait la pointe du sérail connue sous le nom de *Corne d'Or*, la silhouette des minarets dorés de Stamboul suivait comme un nimbe nuageux une marche rapide dans le sens opposé à la direction de notre bateau.

Notre société de pèlerins se trouva encore diminuée de MM. de Valanglard et de Torcy, qui restèrent à Constantinople. L'absence de ces deux aimables compagnons nous fut rendue moins sensible par la rencontre de personnes également fort intéressantes qui partaient avec nous de Constantinople. M. Raffalovich, vice-consul du Brésil en Russie et banquier à Odessa, était de ce nombre. Par un singulier hasard, je me trouvais sans le savoir avec mon consul dans la même cabine. Il se rendait à Paris et amenait avec lui sa jeune femme et sa fille, qui pouvait avoir de trois à quatre ans, et dont la vivacité enfantine et la raison précoce faisaient le charme des passagers. On devinait sans peine que cette belle petite fille serait un jour la digne représentante des attraits et des grâces de sa mère, dont elle était déjà la vivante image. Il y a dans la vie des rencontres dont le souvenir ne s'efface jamais de la mémoire. Les espiègeries innocentes et gracieuses de mademoiselle Raffalovich attiraient naturellement les regards de ceux qui l'entouraient, et ces regards, sans qu'on s'en rendit compte, passaient comme par une influence magnétique de la fille à la mère. Quant à M. Hermann Raffalovich, c'est un homme des plus distingués, aux qualités personnelles duquel je me plais à rendre hommage.

Parmi les autres passagers se trouvait une famille turque venant de Constantinople et se rendant à Rome : c'était la famille de Boghos-Bey, ancien gouverneur civil de Constantinople. Bien que d'un âge



avancé, Boghos-Bey paraissait jouir d'une excellente santé et se livrait à ses goûts de touriste avec la satisfaction la plus complète. Outre la suite du bey, une très-jeune dame, sa fille, et son mari, M. Jacob, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, et une jolie petite fille de douze ans, composaient la société de ces voyageurs.

Ce groupe charmant était vêtu à l'européenne, et, à l'exception du bey, pouvait facilement se faire comprendre en français. Le vieux magistrat turc se ressentait déjà trop de ses longues années pour songer à apprendre cette langue; du reste, il était accompagné d'un interprète qui ne le quittait jamais. Madame Jacob avait aussi une jeune dame de compagnie française. Ce qui m'étonna un peu, c'est que le bey de Constantinople n'avait tenu aucun cas du changement de costume imposé à l'empire turc par le sultan Abd-ul-Medjid, car il était encore habillé à l'ancienne mode musulmane et portait le caleçon replié, le gilet, la bande de laine rouge roulée autour des reins et le large turban.

Plus tard, j'eus l'occasion d'observer un acte de générosité de Boghos-Bey qui caractérise bien la bonté de son cœur. A Messine, un jeune étudiant turc se trouvait dans une triste situation; il devait partir pour Rome afin de continuer ses études, mais tous les moyens lui faisaient défaut. M. l'abbé de Medeiros, qui est toujours prêt quand il s'agit d'un acte de charité, me proposa de nous entendre pour faire une souscription en faveur du Turc chrétien. Nous étions tombés d'accord, lorsque Boghos-Bey, apprenant l'af-

faire, prit son compatriote sous sa protection et l'emmena à Rome à ses frais.

Le lendemain et les jours suivants, la Méditerranée nous fut propice par sa tranquillité; elle semblait ainsi vouloir nous rassurer par ses caresses et engager les débris de notre caravane à une nouvelle entreprise de pèlerinage.

Les îles que nous apercevions de loin avaient l'aspect d'étoiles de saphir dispersées çà et là sur la surface de la mer. De toutes ces îles que nous laissions à droite et à gauche, celle qui me causa le plus d'impression fut l'île de Patmos, la plus septentrionale des Sporades. Je la saluai avec un profond sentiment de respect, en souvenir de saint Jean, qui y séjourna et y écrivit l'Apocalypse, rêve mystérieux du grand évangéliste.

La plus joyeuse humeur régnait à bord; la moindre circonstance suffisait pour égayer les passagers. Une troupe de marsouins, une volée de mouettes, dont quelques-unes se lançaient parfois avec l'impétuosité d'une flèche sur un poisson insouciant, pouvaient devenir la cause d'un éclat de rire général. Souvent ces ébattements joyeux se changeaient soudain en transports d'admiration, à la vue de quelque monument aperçu sur la hauteur des côtes ou sur les îles.

La cause d'une telle disposition à l'allégresse n'est pas difficile à deviner : c'était l'approche de la patrie pour la plupart des pèlerins; c'était la rentrée en France qui allait enfin s'effectuer. Cette espérance de



bientôt fouler le sol de la patrie cause une jouissance que savent seuls apprécier ceux qui ont fait de longues et lointaines absences. L'idée de revoir le pays natal fait en effet battre les cœurs les plus froids, et à plus forte raison ceux qu'émeut le désir de voir des amis, des parents, des connaissances intimes, auxquels on aura à raconter les péripéties du voyage. Pour ceux-ci, la diversité des pays, la différence des climats, les montagnes, les collines, les plus petites ondulations du terrain, les moindres incidents de la route, restent profondément gravés dans le souvenir. Rien n'est oublié; mais une certaine confusion peut mêler les faits dans la mémoire, car cette précieuse faculté de l'homme est impuissante, dans le plus grand nombre des cas, à classer d'une manière succincte et régulière la multitude des objets qui s'offrent à elle.

Pour se faire une idée de la difficulté qu'il y a à présenter un tableau exact des pays visités, il suffit de se rappeler que l'individualité des objets du même genre, tout en pouvant être confondue par le souvenir, est pourtant toujours parfaitement distincte. Deux montagnes ne se ressemblent jamais, non plus que deux grains de sable, deux feuilles d'arbre ou deux animaux; mais les différences sont parfois assez insensibles pour amener la confusion.

M. l'abbé de Medeiros et moi, qui n'avions pas les mêmes raisons de nous réjouir que nos compagnons français, ne sentions au contraire que plus vivement l'absence de nos beaux rivages et de nos forêts, qui

allait encore se prolonger pour nous. La joie si naturelle des uns assombrissait cette fois d'une manière non moins naturelle la mélancolie des autres. La seule consolation qui fût capable de déridier nos fronts, c'était la perspective de prendre largement notre revanche quand nous aborderions à notre tour le sol qui nous est si cher. Cependant je renfermai soigneusement au fond de mon cœur les sentiments qui l'agitaient, et je fis tout mon possible pour sympathiser à la joie si légitime de mes compagnons.

Lorsque les dames se réunissaient au salon, les musiciens amateurs n'oubliaient pas de se faire entendre. En pareille circonstance, la présence du beau sexe électrise tout le monde; les caractères les plus timides finissent même par en subir l'influence. Tous ceux donc qui avaient l'avantage d'être un peu musiciens s'empressaient de la meilleure grâce du monde de faire hommage de leur talent à la société, dès que quelques membres en manifestaient le désir.

C'est ainsi que M. de Rohan-Chabot père nous fit entendre de charmantes mélodies sur le piano. Quant à M. Lacaze, la vue des dames suffisait pour éveiller son enthousiasme d'artiste, et les cordes de l'instrument vibraient alors sous sa main plus sonores et plus vives. Il se trouvait largement payé quand il pouvait faire éclater de sympathiques bravos et être gratifié de quelques doux regards.

Ce fut sous l'empire de ces impressions agréables que nous abordâmes le groupe des îles Cyclades. Le



*Sinai* présentait le bâbord à l'île Andros, la plus septentrionale de ces îles, et le tribord à la côte de Négrepont. Nous ne pûmes apercevoir que quelques-unes des Cyclades. Nous passâmes notamment très-loin de l'île de Délos, la plus renommée du groupe aux temps anciens. Les poètes, par la magie de leur génie, l'ont transformée en un berceau des dieux. Neptune, d'un seul coup de son trident, la fit sortir du fond de la mer. Elle était flottante, faute d'un point d'appui; Jupiter la fixa sur des colonnes par des chaînes de diamant, afin que Latone, son amante et la rivale de Junon, y pût mettre au monde Apollon et Diane.

Nous laissâmes à notre gauche l'île de Zéa, l'ancienne Céos, la dernière du groupe et celle dont nous approchâmes le plus, comme étant la plus voisine de la côte de l'Attique.

Après avoir passé la pointe d'Angaslestre à l'île d'Hélène, le *Sinai* aborda le rivage de l'Attique. Bientôt, en doublant le cap Sunium, il s'approcha si près de la terre que les passagers purent voir avec admiration une file de colonnes doriques de marbre blanc, colonnes qui donnèrent leur nom à la côte, appelée aujourd'hui cap Colonna.

Le Sunium est un promontoire du sud de l'Attique. Formé par l'extrémité du mont Laurum, il a très-peu d'élévation, de sorte que la partie qui s'avance dans la mer et devient le promontoire offre bien plus l'aspect d'une plaine que celui d'un appendice de chaîne de montagnes. Ce pays, qui était si célèbre

dans les beaux jours d'Athènes et qui attirait dans des fêtes dédiées à Vénus et à Neptune une foule innombrable de Grecs, qui venaient y déployer leur luxe et leurs richesses, est aujourd'hui complètement désert. Les seuls vestiges qui attestent encore son ancienne splendeur sont ces colonnes, qui, en bravant les injures du temps, rendent témoignage de la civilisation la plus reculée.

Nous longeâmes la côte de l'Attique, et après avoir passé en face des îles de Patrocle, d'Eleura, de Phaura, après avoir doublé le promontoire de Zoster, nous abordâmes le Pirée dans la matinée du 16 mai. Rien n'est plus agréable que le bel aspect qu'offre le Pirée. Il est petit, mais sûr, et peut recevoir des vaisseaux de grand tonnage. Nous y rencontrâmes, outre une frégate à vapeur grecque et autres navires de commerce, quatre ou cinq bateaux à vapeur anglais, français et américains.

Le Céphise y verse ses eaux à l'est. L'embouchure de ce torrent formait autrefois le port de Phalerus, aujourd'hui encombré. Cette rivière, que son ancienne célébrité pourrait faire croire d'une largeur majestueuse, n'est en réalité qu'un simple torrent qui coule avec la même tranquillité qu'au temps des poètes grecs qui le chantèrent. Ni la grandeur bruyante d'Athènes ni sa décadence n'ont pu troubler un moment la pureté de son onde.

Tous les passagers descendirent à terre pour visiter Athènes, qui se trouve à huit kilomètres du port.



M. Lacaze eut l'avantage de faire cette charmante excursion en compagnie de l'intéressante famille Rafalovich ; quant à moi, je la fis avec M. l'abbé de Meeiros. Ayant trouvé une belle voiture de place, nous partimes les premiers, et moyennant un pourboire donné au cocher, nous franchimes en peu de temps la distance qui nous séparait de la ville.

La route qui conduit à Athènes est parfaitement macadamisée et bordée dans tout son parcours de deux belles allées d'acacias d'un très-bel effet ; elle traverse une plaine littéralement couverte de céréales.

Le bateau ne devant rester que trois heures au Pirée, nous étions forcés de ne voir que les choses les plus remarquables, et encore fort hâtivement. Nous nous rendimes d'abord à l'Acropole. Je fus saisi d'étonnement en présence de tant de restes admirables des plus beaux temps de la Grèce. Ce fut surtout le Parthénon qui attira de préférence notre attention. Ce temple, construit sous la direction de Phidias, qui du temps de Pisistrate en donna le plan et les dessins et en exécuta même une partie, était en marbre blanc pentélique et dédié à la chaste Minerve. Sans le bombardement fait par les Vénitiens en 1687, et qui ruina presque totalement l'Acropole, le Parthénon pourrait encore exister en entier ; car ce qui a pu échapper aux dégâts des hommes a triomphé des ravages du temps. Ce monument vénérable fut le chef-d'œuvre le plus parfait qu'eussent produit les artistes des temps classiques d'Athènes. Pour s'en

convaincre, il suffit de comparer ce qui reste debout de ce temple fameux avec les autres constructions, soit d'Athènes, soit d'une autre contrée. Je ne sache pas que l'art moderne soit parvenu à élever un monument pareil au Parthénon. Je crois même que les plus belles constructions architecturales de l'Europe ont eu pour modèles les créations de Phidias.

Dans ces derniers temps, on a exécuté en Angleterre une foule de petits ouvrages en granit, comme des tombeaux et quantité de colonnes, entre autres celles de l'intérieur d'une maison à Edimbourg, qui sont remarquables tant par la finesse de l'exécution que par la perfection du poli; et pourtant ces ouvrages ne sont qu'une imitation de ce que firent les Égyptiens il y a peut-être plus de cinq mille ans.

Le granit peut résister aux intempéries du temps dans tous les climats. On n'en saurait dire autant du marbre, qui peut facilement se noircir lorsqu'il est exposé à l'atmosphère des pays occidentaux. C'est ce qui est arrivé aux frises, aux cariatides, aux architraves, aux métopes enlevées au Parthénon, et qui se trouvent au *British Museum* de Londres.

Tous ces beaux débris se trouvent si noircis, et cela en moins d'un siècle, qu'on a de la peine à reconnaître qu'ils ont fait partie du temple de Minerve, dont ce qui est resté debout conserve la blancheur de neige primitive, avec une légère nuance de rose.

En supposant donc qu'on arrive jamais en Occident à surpasser ou à égaler l'art grec, en se servant



de marbre pareil au marbre antique du Pentélique ou de Paros, il manquera toujours une chose essentielle : le climat de l'Orient.

Les touristes qui montent sur la colline de Mars pour y visiter l'Acropole sont accompagnés de soldats qui ont mission de veiller à la conservation de ces restes précieux ; cependant le factionnaire eut l'obligeance de me donner un morceau d'arête de cannelure dont il voyait que j'étais fort épris, et dont l'enlèvement ne pouvait pas causer un grand dommage.

Après cette visite, nous descendîmes le vaste escalier de marbre, et de l'Acropole nous nous dirigeâmes vers la plaine où était la place nommée Agora. Avant d'y arriver, nous passâmes en face de l'éminence où siégeait l'aréopage, et dont nous pûmes voir l'emplacement à notre droite, c'est-à-dire du côté du Pirée. J'eus le regret de quitter Athènes sans pouvoir visiter le lieu où siégeait ce tribunal vénérable par sa sagesse et remarquable par la sévérité de ses décisions.

Avant d'arriver à la plaine de l'Agora, nous quittâmes la voiture pour visiter le nouvel aréopage. Je fus saisi d'admiration à la vue de la salle du tribunal, qui paraît être déterrée en entier, et intacte après un séjour de presque deux mille ans sous le sol. Les sièges sont en marbre blanc et à dossier très-élevé ; ils forment deux rangées circulaires, au centre desquelles se trouve la tribune. Ce fut probablement à cette tribune que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre, et non à l'ancien aréo-

page, où les orateurs ne se montraient guère. C'est sans doute aussi là que durent retentir les voix éloquentes de Périclès, d'Alcibiade et de Démosthènes. Le tribunal est en plein air, et malgré son ancienneté, les sièges qui le garnissent sont si bien conservés qu'ils paraissent nouvellement construits.

Connaissant mon ardeur de collectionneur, M. l'abbé de Medeiros me présenta un morceau de chapiteau supérieurement sculpté, qu'il avait ramassé dans ce lieu vénérable<sup>1</sup>.

En quittant l'aréopage, nous rejoignîmes la voiture, qui nous attendait tout près dans la plaine. Ce lieu, qu'on me dit être l'emplacement de l'Agora, et qui était le plus célèbre d'Athènes et de toute la Grèce, sert maintenant de pâturage pour les troupeaux. On ne voit aucune trace des portiques qui régnaient autour de l'Agora. Les statues des dieux et des grands hommes qui embellissaient l'intérieur ont été dispersées, ainsi que les autels. De tous les temples qui ornaient l'Agora, on ne voit debout, du côté de l'Orient, qu'une file de colonnes gigantesques appartenant, dit-on, au temple de Jupiter, ou, comme on dit à Athènes, au temple du dieu unique.

<sup>1</sup> Toutes les fois que M. de Medeiros trouvait quelque chose qui pouvait m'intéresser, il s'empressait de me le donner : c'est ainsi qu'il me fit présent à Jérusalem d'un flacon de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre; au Cédron, de quelques pierres choisies; et sur la côte de Sidon, il m'a fait cadeau de belles éponges et de pierres. M. l'abbé Manein me donna aussi à Jérusalem une couronne d'épines, que je conserve soigneusement.



Nous traversâmes la plaine de l'Agora pour nous rendre à la ville moderne, dont l'aspect est beau et gracieux. Les rues sont larges, bien alignées et soigneusement macadamisées. La plupart des maisons, blanchies à la chaux ou peintes en jaune, quelques-unes en d'autres couleurs, sont spacieuses et offrent des perspectives très-élégantes; elles peuvent, du reste, quant à l'extérieur, rivaliser avec les plus belles maisons de l'Europe.

Au centre de la ville, nous vîmes le modeste palais du roi Othon, de ce bon roi qui a été chassé de son royaume par les Athéniens, qui, sans avoir hérité de la valeur grandiose de leurs aïeux, en ont pourtant toute la versatilité, l'inconstance et l'ingratitude.

Que pouvait-on reprocher, en effet, au roi Othon? Un excès de bonté peut-être, car il n'a jamais outrepassé les bornes de la constitution du pays. Il paraît que les Athéniens modernes ne craignent pas de supporter, par leurs changements inconsidérés de dynastie, la comparaison avec les grenouilles de la fable ancienne.

Nous finîmes notre excursion par la visite du temple de Thésée. Cet édifice, élevé il y a trois mille ans environ en l'honneur du héros de ce nom, et pour garder ses cendres, est non-seulement un des plus beaux d'Athènes, mais encore le mieux conservé. C'est ce monument, ce me semble, qui a servi de modèle pour l'édification de l'église de la Madeleine à Paris. Il est maintenant converti en un musée de sculpture

servant à conserver de précieux restes de l'antiquité classique. Entre autres choses admirables, j'y remarquai une Vénus mutilée et une statue de marbre noir représentant, me dit-on, le soldat spartiate des trois cents compagnons de Léonidas qui échappa seul à la mort aux Thermopyles.

De retour au Pirée vers trois heures du soir, nous dûmes attendre l'arrivée d'un de nos compagnons et d'une noble dame, qui avaient quelque peu oublié l'heure de départ du bateau à vapeur. Malgré les coups de canon tirés à plusieurs reprises, les retardataires ne se montraient pas. On commençait à croire à une seconde édition de l'enlèvement d'Hélène, lorsque M. du Mont de la Fosse apparut vers les cinq heures avec la dame attendue.

Au même instant le *Sinaï* quitta le Pirée, et nous perdîmes bientôt de vue la côte de l'Attique. La proue dressée vers l'île de Sicile, le bateau cingla à travers la mer Ionienne. Pendant deux jours nous naviguâmes en pleine mer sans y rencontrer la moindre île. De même que sur l'Océan, nous trouvions dans notre petite société un heureux recours contre l'ennui des voyages lorsqu'ils deviennent monotones.

Trop souvent sur mer et en chemin de fer les heures paraissent d'une longueur excessive; on s'abandonne alors aux distractions les plus matérielles de la vie; quelquefois même on dort pour apaiser le malaise des nerfs. Mais si l'on a le bonheur de voyager en bonne compagnie, on n'a plus à redouter l'inconvénient des



journées sans fin. Moi, par exemple, qui par goût et pour cause de santé me trouve souvent à même de faire cette expérience, j'ai pu en mainte circonstance apprécier la valeur d'une agréable société rencontrée dans ces moments opportuns. Le travail est la meilleure distraction de la vie; mais il ne m'est guère possible de travailler en voyage. Pour mon compte, j'abandonne toute occupation un peu sérieuse pendant mes courses vagabondes de l'été, réservant le travail, cet excellent compagnon, pour mes journées d'hiver passées près de mon foyer. Je serais heureux de pouvoir me livrer à une occupation corporelle; ne le pouvant pas, j'ai recours à de faibles travaux d'intelligence.

Nous arrivâmes en face de la côte de la Calabre le deuxième jour de notre navigation. Elle est toute hérissée de montagnes, dont les premiers étages servent de rempart à la mer, qui y brise ses flots avec fracas. En voyant ces promontoires effroyables et ces rochers, sur lesquels on aperçoit parfois des villages suspendus, j'eus des frissons comme si je me fusse trouvé en présence de brigands calabrais.

En poursuivant notre route près de la côte, et à l'endroit connu sous le nom de Mélito, nous distinguâmes un objet de couleur rouge gisant sur la plage et à demi enfoncé dans la mer : c'étaient les débris du petit bateau à vapeur sur lequel le général Garibaldi, avec ses volontaires, aborda ce rivage lors de son entreprise, qui échoua si malheureusement à Aspromonte.

Le 18 mai, à six heures et demie du soir, le *Sinai* mouilla dans la rade de Messine. Désirant rester huit jours dans cette station pour voir un peu l'île, je demandai mon passe-port. Contre mon attente, la personne chargée des papiers du navire me répondit que mon passe-port n'y était pas, mais qu'il me serait remis à l'agence des Messageries, à Messine. Je pris congé de MM. de Rohan père et fils, Raffalovich et des autres pèlerins qui devaient continuer leur route, et je descendis avec M. l'abbé de Medeiros et M. Lacaze. Arrivé à terre, j'entrai avec d'autres personnes dans une cour où la police examinait les papiers des voyageurs. N'ayant aucun papier à exhiber, je m'attendais à quelque désagrément; mais la police insulaire m'épargna tout embarras en ne me demandant rien.

Je m'installai au magnifique hôtel Trinacria. Le lendemain matin je me rendis à la cathédrale. C'est un vaste édifice bâti au commencement du douzième siècle par le comte Roger de Sicile. Elle est entourée de deux côtés par une place ornée d'une belle fontaine et de la statue équestre de Charles II.

Dans la même matinée je me présentai à l'agence des Messageries impériales pour y réclamer mon passe-port. Un employé m'ajournait toujours, de sorte que j'y retournai jusqu'à trois fois dans la même journée sans résultat. On finit par me dire : « Revenez demain. » On semblait vouloir mettre ma patience à l'épreuve. J'y retournai donc le lendemain; mais on me dit encore : « Revenez à une telle heure. » Je



demandais simplement à parler au chef de bureau ; toutes les tracasseries que j'éprouvais venaient donc des difficultés qu'on me faisait à cet égard. Je pus enfin aborder ce fonctionnaire, qui me reçut bien différemment des autres employés, c'est-à-dire très-poliment. Il me dit que mon passe-port ne se trouvait pas à bord du *Sinai*, mais qu'on le recevrait par le premier bateau à vapeur venant de Constantinople dans la huitaine ; ce qui ne me dérangeait pas, puisque j'avais l'intention de visiter l'île.

Ne pouvant étendre mes excursions jusqu'à l'Etna, à cause des neiges qui encombraient tout le mont Gibello et rendaient impossible l'ascension au cratère du volcan, je réservai pour une autre fois ma visite aux *Géants* que Jupiter y tient enchainés et aux forges de *Vulcain* et des *Cyclopes*. Je me bornai donc à parcourir la ville pour en voir les antiquités, et à explorer les environs remarquables par des points de vue splendides.

Messine est agréablement bâtie en amphithéâtre. Les rues modernes, c'est-à-dire celles qui bordent le port et qui lui sont parallèles, sont très-larges et très-droites et bien pavées en carreaux réguliers de marbre blanc. En général, les maisons sont bâties à trois étages et offrent l'aspect de celles des grandes villes d'Europe. Il y en a une décorée du nom de Garibaldi, en l'honneur de ce héros, qui jouit en Sicile d'une renommée égale à sa popularité. On y trouve des places, des promenades, des jardins, des routes et

des hôtels portant ce nom illustre. La population de Messine est de plus de cent mille habitants.

La route qui mène à Milazzo et à Palerme est remarquable par son tracé en zigzag, surtout au moment où elle sort de Messine; elle coupe alors la chaîne de montagnes, dont l'extrémité nord-est forme le cap Faro. Mon guide me dit que cette route est la première de ce genre qui ait été faite dans toute l'Europe; elle fut construite, dit-il encore, il y a cinq cents ans par le célèbre ingénieur sicilien Arena Romano. Le lieu nommé Télégraphe est le point culminant de la route, d'où l'on jouit d'un tableau admirable. On embrasse une partie de Messine, le détroit de Messine, la pointe de Scylla et le cap Faro, les montagnes de la Calabre, la mer Tyrrhénienne, les îles de Lipari, le volcan Stromboli et la côte du nord de la Sicile, avec ses promontoires, ses villes et ses villages. La promenade sur les quais de Messine et sur les rivages de la mer jusqu'au cap Faro, où il y a un magnifique phare, est une des plus agréables qu'on puisse faire dans la contrée.

C'était vers la fin de mai; mais la chaleur était déjà accablante. Aussi était-ce avec un vif sentiment de satisfaction et de plaisir que je me rendais tous les matins à une maison de bains située dans un jardin entièrement planté d'orangers, de grenadiers, de limoniers, de citronniers. L'odeur des fleurs d'orange mêlée à celle du citronnier embaumait la chambre du bain. De sa baignoire en marbre blanc on recevait



les exhalaisons des parfums naturels les plus suaves, tandis qu'on voyait à travers les vitres de la croisée des grappes de limoniers de Perse pendantes se balançant sous l'impulsion de la brise.

Le bey de Constantinople, mon compagnon de traversée, était descendu avec sa famille au même hôtel que moi. Ce fut une heureuse coïncidence, car je passais très-agréablement mes soirées au salon de madame Jacob. Malheureusement je ne pus pas jouir longtemps de cette charmante société, parce que cette belle et gracieuse dame dut partir pour Rome avec toute sa famille au bout de quatre jours. J'eus aussi le déplaisir de voir partir sur le même bateau M. Lacaze et mon ami et excellent compagnon de pèlerinage, M. l'abbé de Medeiros, qui se rendait à la Ville éternelle pour y poursuivre ses études théologiques. De tous les membres de la caravane, ce fut lui qui me quitta le dernier, ce fut la dernière séparation que j'eus le chagrin d'éprouver.

Dès que le bateau de Constantinople fut arrivé, on me fit savoir que mon passe-port n'y était pas.

L'agent des Messageries impériales me demanda si je tenais beaucoup à ce document. Je répondis que je désirais être mis en possession de cette pièce, qui m'était nécessaire, et que si l'on n'accédait pas à ma juste demande, je porterais plainte en dommages-intérêts contre la Compagnie<sup>1</sup>. Je n'eus pas besoin d'en dire davantage : on me donna un employé pour m'accom-

<sup>1</sup> Plus tard, on m'adressa ce document à Stuttgart.

pagner chez le vice-consul du Brésil, M. Caetano Lotella, et on s'empressa de faire toutes les démarches nécessaires.

Pendant que nous nous rendions chez M. Lotella, je préparais *in petto* quelques phrases de remerciement bien senties pour mon consul, et j'avais bien envie, pour cette fois, d'avoir recours à la verve inépuisable de Chateaubriand, qui, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a trouvé le moyen de faire une riche collection d'éloges à l'adresse des consuls de sa nation, agents qui, comme les consuls brésiliens d'aujourd'hui, n'étaient pas tous des nationaux et appartenait à diverses classes de la société.

Arrivé enfin à une espèce de *cortiço*<sup>1</sup> hors de la ville, je distinguai la maison du consulat, que caractérisait une gigantesque couronne, symbole de notre richesse agricole, placée au-dessus de la porte d'entrée. Je me découvris et m'inclinai devant cet auguste souvenir de ma patrie. Nous exposâmes l'objet de notre visite à un jeune homme, fils de M. Lotella, qui nous dit que son père gardait le lit.

L'employé des Messageries impériales fit le récit de mon histoire, et, arrivé au point principal, eut pour réponse : *Non possumus*. Je parlai à mon tour, et je réussis à obtenir une variante de la formule *antonelique*. Montrez-moi un document, me dit-il. Je quittai la maison du consul en faisant observer au jeune

<sup>1</sup> On appelle *cortiço* au Brésil un assemblage de logements construits à la manière des abeilles.



homme que si j'avais eu un document, je n'aurais pas eu besoin de venir trouver son père.

Ce fut alors que je réfléchis sur la justesse de cette réponse de l'employé turc à Alexandrie : « Vous n'avez pas besoin de passe-port, puisqu'il n'y a pas ici de consul brésilien<sup>1</sup>. »

Cette réponse pleine de sens pourrait servir de leçon au continent européen et au reste du monde où ne prédomine pas le principe de la liberté de locomotion anglaise, et où l'on conserve l'institution des passe-ports comme source de bénéfice pour les consuls.

Nous nous rendimes ensuite au consulat français, où M. Doullart, le consul, me donna sans hésiter une lettre très-obligeante pour le commandant du bateau à vapeur, M. Millet, qui heureusement était de ma connaissance.

Dans les temps féodaux, l'institution des passe-ports avait une raison d'être. Les suzerains et possesseurs de fiefs avaient intérêt à tenir un état exact de toutes les personnes attachées à leurs domaines, à cause du droit de succession, quand les serfs venaient à décéder sans héritiers légitimes. En vertu de cette prérogative seigneuriale, personne ne pouvait quitter sa demeure sans une permission de son maître, celui-ci ayant la faculté de poursuivre comme un esclave en fuite tout individu de sa dépendance dont l'absence n'était pas dûment autorisée.

Cet état de choses dura en Europe depuis l'invasion

<sup>1</sup> Voir page 25.

des Barbares jusqu'à la Révolution française de 1789.

En Allemagne, malgré des progrès incontestables civils et politiques, le *féodalisme* subsiste encore, en ce qui concerne les divisions territoriales, consacrant l'existence d'une foule de petits Etats qui auront bien de la peine à arriver à une harmonie parfaite. Il en est de même d'une partie de l'Italie, où l'on voit encore, sous la dénomination de patrimoine de Saint-Pierre, un véritable fief, que des milliers de prêtres s'efforcent de soutenir pour l'empêcher de s'unir à la nation italienne.

La Rome papale représente en quelque sorte une de ces villes instituées par Moïse pour servir de demeure aux lévites, et de théâtre à leurs festins et à leurs réjouissances en *l'honneur du Seigneur*<sup>1</sup>. Il paraît que Rome représente aussi les villes de refuge qu'on voyait dans la Palestine<sup>2</sup>.

La Russie, vaste pays dont les mœurs se rapprochent le plus en Europe des coutumes féodales, vient cependant de prendre une mesure de haute portée morale, civile et politique, en émancipant des millions de serfs qui n'ont plus d'autres suzerains que le czar. Ce grand exemple de progrès doit profiter aux nations qui entretiennent encore l'anachronisme effroyable de l'esclavage.

C'est dans ces pays que fleurit particulièrement l'institution du passe-port.

<sup>1</sup> *Nomb.*, xxxv; *Deut.*, xii, 12.

<sup>2</sup> *Exod.*, xxi, 13; *Deut.*, iv, 41 et suiv.; xix, 2, 7.



Quelques écrivains ont prétendu justifier ce péage imposé au droit naturel de locomotion, en le considérant comme un mandement délivré par l'autorité dans le but de recommander à tous les agents de la force publique de prêter aide et protection au voyageur désigné dans le passe-port, comme si ce document avait souvent procuré une assistance efficace.

Le droit qu'a tout homme à l'aide de ses semblables n'a pas besoin de réglementation. Dans les États bien constitués, le bienfait de la protection des lois s'étend à tous sans distinction de nationalité. Le passe-port est donc sous ce rapport un document inutile, qui porte au contraire une grave atteinte à la liberté individuelle.

On pourrait supposer que de tels documents sont utiles aux investigations de la police; mais rien n'est moins fondé, car il est parfaitement reconnu que les individus qui ont quelque démêlé avec la justice sont toujours les mieux pourvus de passe-ports. Du reste, sous ce rapport, la mesure ne peut être qu'une inutilité à côté des chemins de fer, du télégraphe électrique et de la photographie.

Ce n'est ni par esprit de dénigrement ni par dépit du petit désagrément qui m'est survenu à Messine que je me permets de présenter ces quelques observations, mais uniquement par principe et par devoir, et pour signaler un abus profitable à personne et préjudiciable au plus grand nombre.

Combien de voyageurs en effet éprouvent forcément

des retards regrettables dans leur route par le manque d'un simple visa ! Combien d'hommes honorables ont été trainés en prison parce que leurs passe-ports portaient des noms identiques à ceux de quelques repris de justice !

Bien que je ne me sois jamais trouvé dans de pareilles circonstances, le passe-port ne m'en a pas moins causé de fréquents ennuis. Par exemple, toutes les fois que je mets les pieds dans les États de l'empire d'Autriche, j'ai à subir, comme chacun du reste, les désagréments d'un interrogatoire en règle, enjolivé de quelques-unes des formalités judiciaires.

En Russie, on a cru découvrir dans mon passe-port une ressemblance de nom qui a failli m'envoyer en Sibérie. Au port d'Odessa, on me dit : « Jamais un Brésilien n'a abordé notre plage ; il est donc douteux que vous soyez d'une contrée qui est presque l'antipode de la nôtre. » M. Masson, négociant français qui avait fait avec moi le voyage du Danube, éleva la voix pour soutenir mon identité, mais on lui imposa silence de la manière la plus hautaine et la plus brutale.

Je vis partir tous les passagers et je restai à bord du bateau à vapeur jusqu'à l'arrivée d'un colonel russe, mon geôlier improvisé, qui me dit en secret : « On suit la piste d'un nommé Marcus ; on pense que vous êtes ce Marcus, dont la police se préoccupe si fort. Votre passe-port va être livré à la haute police, qui fera prendre de plus amples informations. Vous



devez en conséquence rester à bord jusqu'à ce que cette vérification soit faite. »

Quelque temps après le colonel reprit : « Nous allons nous rendre chez le gouverneur civil d'Odessa, qui pourra bien alléger votre sort. »

Nous nous rendimes donc chez le gouverneur. Bien qu'étouffé par la chaleur et suffoqué par la poussière des rues d'Odessa, — nous étions alors au mois de juillet, — je refusai l'offre d'une voiture que me fit mon aimable geôlier. Cette offre me fut renouvelée plusieurs fois ; mais je remerciai en disant que pourvu que le gouverneur ne demeurât pas en Sibérie, j'épargnerais cette dépense au trésor du czar.

Après une heure de marche <sup>1</sup>, nous arrivâmes chez le gouverneur, M. de Schidlowski. Celui-ci, sur la simple inspection de ma carte de visite et après l'échange de quelques mots avec moi, non-seulement me laissa en pleine liberté, mais eut même l'extrême amabilité, au grand étonnement du colonel, de m'inviter à déjeuner avec lui, — invitation que j'acceptai.

Il est très-heureux pour les touristes qui parcourent l'intérieur de la Russie, qu'il y ait des fonctionnaires comme M. de Schidlowski, dont la haute distinction et l'aménité des manières adoucissent le système de

<sup>1</sup> Nous avons mis plus de temps qu'il n'en faut effectivement pour faire ce trajet, car le colonel s'arrêtait pour parler à tous les rouliers qui passaient. Il feignait de me laisser aller en avant en toute confiance et sans me regarder ; mais il imitait un peu le chat qui prend plaisir à laisser courir la souris, qu'en réalité il tient toujours à la portée de ses griffes.

vexation que les voyageurs ont encore souvent à essayer dans cette contrée <sup>1</sup>.

L'Angleterre est le premier pays qui ait aboli le système du passe-port. Cette mesure libérale et humanitaire a pris sa part, depuis le commencement de ce siècle, à la grande prospérité de cette nation.

Dans ces derniers temps, le gouvernement éclairé de Napoléon III a également pris des mesures dans le but de débarrasser la France de ce reste du féodalisme, vrai fléau des voyageurs, qui peut parfaitement marcher de pair avec les visites douanières. On a en effet rendu à la libre circulation la frontière française correspondant à la côte d'Angleterre. Il est à espérer que cette mesure deviendra le signal d'une abolition générale et complète du passe-port, et que les autres pays suivront peu à peu l'exemple de l'Angleterre et de la France.

Le 26 mai, je pris passage sur le *Danube*, qui faisait route pour Marseille. J'eus le plaisir de rencontrer parmi les passagers deux de mes compagnons de pèlerinage, MM. de Torcy et de Valanglard, tous deux également distingués par leur courtoisie et leur amabilité. Le premier, grand fumeur, avait fait une forte

<sup>1</sup> Lors de mon départ de Crimée pour effectuer mon retour en Allemagne, en prenant le bateau à Odessa, je vis mettre un voyageur français hors du navire, faute d'une légère formalité non accomplie dans son passe-port. Le bateau partit pendant que le pauvre homme criait de toutes ses forces sur le quai pour réclamer quelques effets qui lui manquaient dans ses bagages.



provision de pipes ; le second, quoique le plus jeune de la caravane, avait des dispositions naturelles pour devenir un excellent priseur. Mais, selon les exigences de la mode, M. de Valanglard se plaisait mieux à mettre un cigare à la bouche que de plonger ses doigts dans une tabatière. Il apportait cependant un gros paquet de tabac turc.

Sur la mer Tyrrhénienne, nous rencontrâmes les mêmes îles qui avaient frappé nos regards lors de ma première traversée de Marseille à Alexandrie ; mais elles s'offraient à nous sous un autre aspect. Nous côtoyâmes la partie septentrionale de la grande île étrusque, la Sardaigne. Cette île, qui par sa grande prospérité et ses richesses devint autrefois successivement l'objet de l'ambition des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Goths, des Grecs et des Sarrasins, qui la possédèrent et se la disputèrent tour à tour, se trouve aujourd'hui presque dans un état d'abandon.

En traversant le détroit de Bonifacio entre la Sardaigne et la Corse, nous revîmes, entre autres petites îles, l'île Caprera et l'île de Madeleine, *insulæ Caniculariæ* des anciens.

Le *Danube* poursuivant sa marche près de la côte occidentale de l'île de Corse, me fournit l'heureuse occasion de voir Ajaccio, patrie de Napoléon I<sup>er</sup>. Bien que nous fussions un peu éloignés, je pus distinguer l'aspect charmant de cette ville et de ses environs. J'étais si préoccupé par l'idée de me sentir près du

berceau du grand homme, que je ne pouvais qu'apporter une attention distraite aux sites enchanteurs d'Ajaccio.

Quand on réfléchit sur les événements qui s'accomplissent sur la terre, quand on suit leurs péripéties et leur enchaînement général, on est presque tenté d'y voir le doigt de la fatalité. Né dans une île, Napoléon est mort dans une autre île. Né sujet italien, il devient citoyen français par suite de circonstances politiques, et meurt enfin prisonnier de la Sainte-Alliance. Sa volonté n'a été pour rien dans toutes ces vicissitudes, Dieu fixa le lieu de sa naissance comme celui de sa mort; mais ceux qui par faiblesse, trahison ou jalousie, ont contribué au triste dénouement d'une si glorieuse carrière, en rendront compte à l'Éternel.

On place Napoléon à côté des plus grands noms que l'histoire ait consacrés, au rang des plus illustres capitaines que les temps anciens et les temps modernes aient produits. Je crois qu'il est encore trop tôt pour porter un jugement définitif sur ce sujet. Il ne peut y avoir qu'une appréciation sommaire des traits les plus saillants du grand guerrier; lorsque les passions contemporaines se seront éteintes, l'impartiale histoire s'élèvera pour dire son dernier mot, et pour assigner à Napoléon I<sup>er</sup> le rang élevé qui lui appartient en sa double qualité de guerrier et d'homme d'État.

En attendant ce verdict souverain, le spectateur des temps présents reconnaît dans le grand empereur



un des traits les plus caractéristiques du génie, celui par lequel l'homme se crée une position aussi élevée qu'extraordinaire par la seule force de son talent et de sa volonté, indépendamment du concours des circonstances extérieures.

C'est le trait commun aux grands hommes de tous les temps : Moïse quitte le palais des Pharaons et se fait pasteur de brebis ; c'est de cette humble position qu'il devient chef suprême de tout un peuple. Socrate tient le ciseau de sculpteur avant de remplir le monde de ses leçons de morale. Jules César devient un des plus grands héros des temps anciens, après avoir eu une jeunesse étourdie et dissipée. Jésus, fils de Marie, qui surpassa tous les hommes par son intelligence et sa sagesse, partit de la position la plus humble pour s'élever à la plus haute région morale qu'il soit possible d'atteindre.

Je rentrai au port de Marseille dans la journée du 28 mai : trois mois moins un jour m'avaient été nécessaires pour faire mon pèlerinage en Terre sainte et mes voyages d'agrément en Orient. Grâce au progrès de la navigation, j'avais pu en un si court espace de temps accomplir un vœu conçu depuis de longues années. Une chose non moins admirable que cette célérité, c'est la modicité des dépenses que ce voyage occasionne, — modicité qui devient plus frappante encore si l'on considère les frais auxquels on était astreint avant la navigation à vapeur, et même avant l'établissement des paquebots-poste de la Compagnie

des Messageries impériales, dont le service au-dessus de tout éloge s'étend à tous les ports de quelque importance de la Méditerranée.

Arrivé au port de Marseille, je n'osais pas faire comme mes autres compagnons, qui s'empressaient de débarquer : mon aventure de Messine au sujet du passe-port était toujours présente à ma mémoire. Mais mon attente d'un dénouement quelconque ne fut pas longue : au bout de quelques minutes un agent de police vint me trouver sur le pont et me dit : « Monsieur peut descendre. »







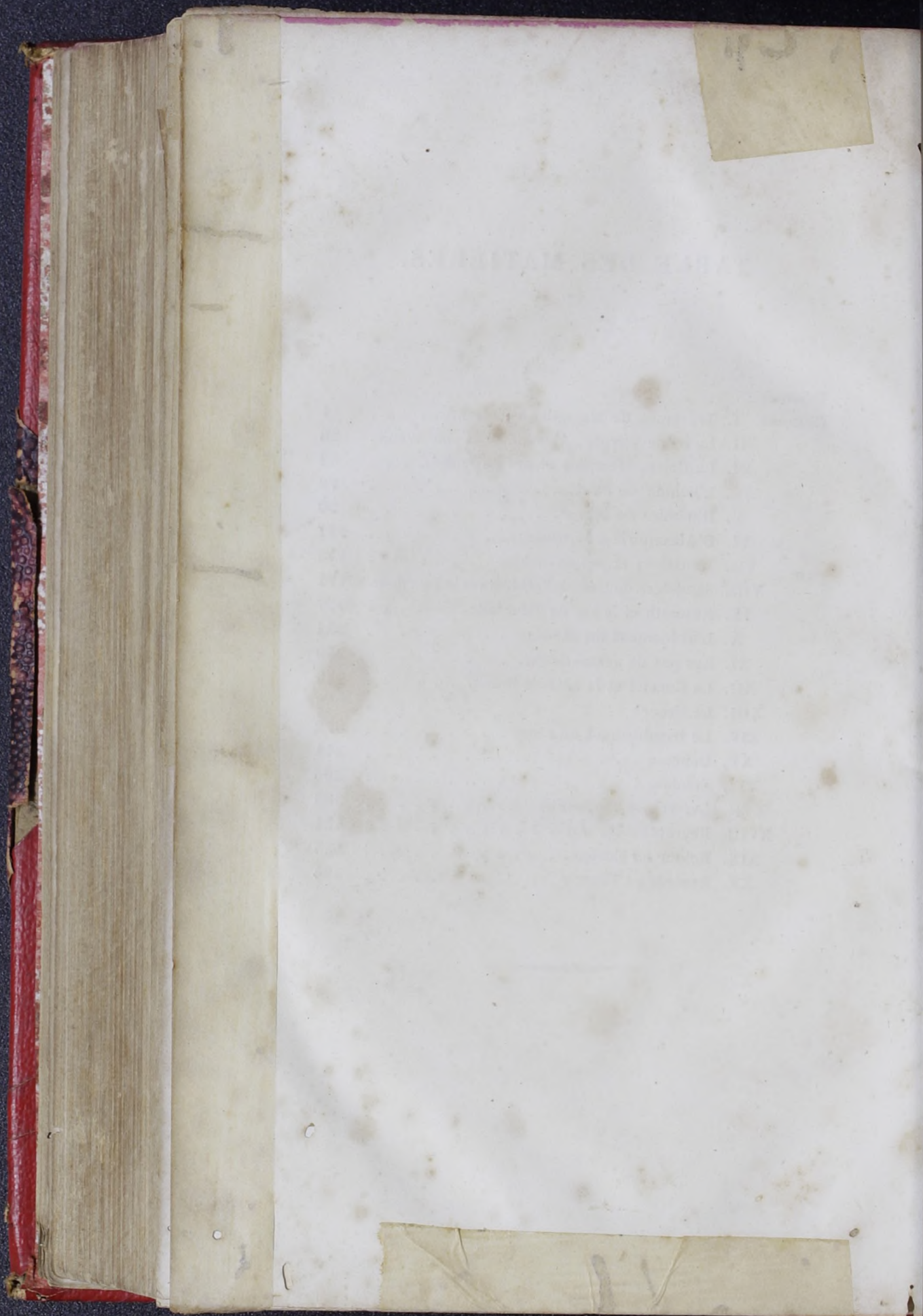
## TABLE DES MATIÈRES.

---

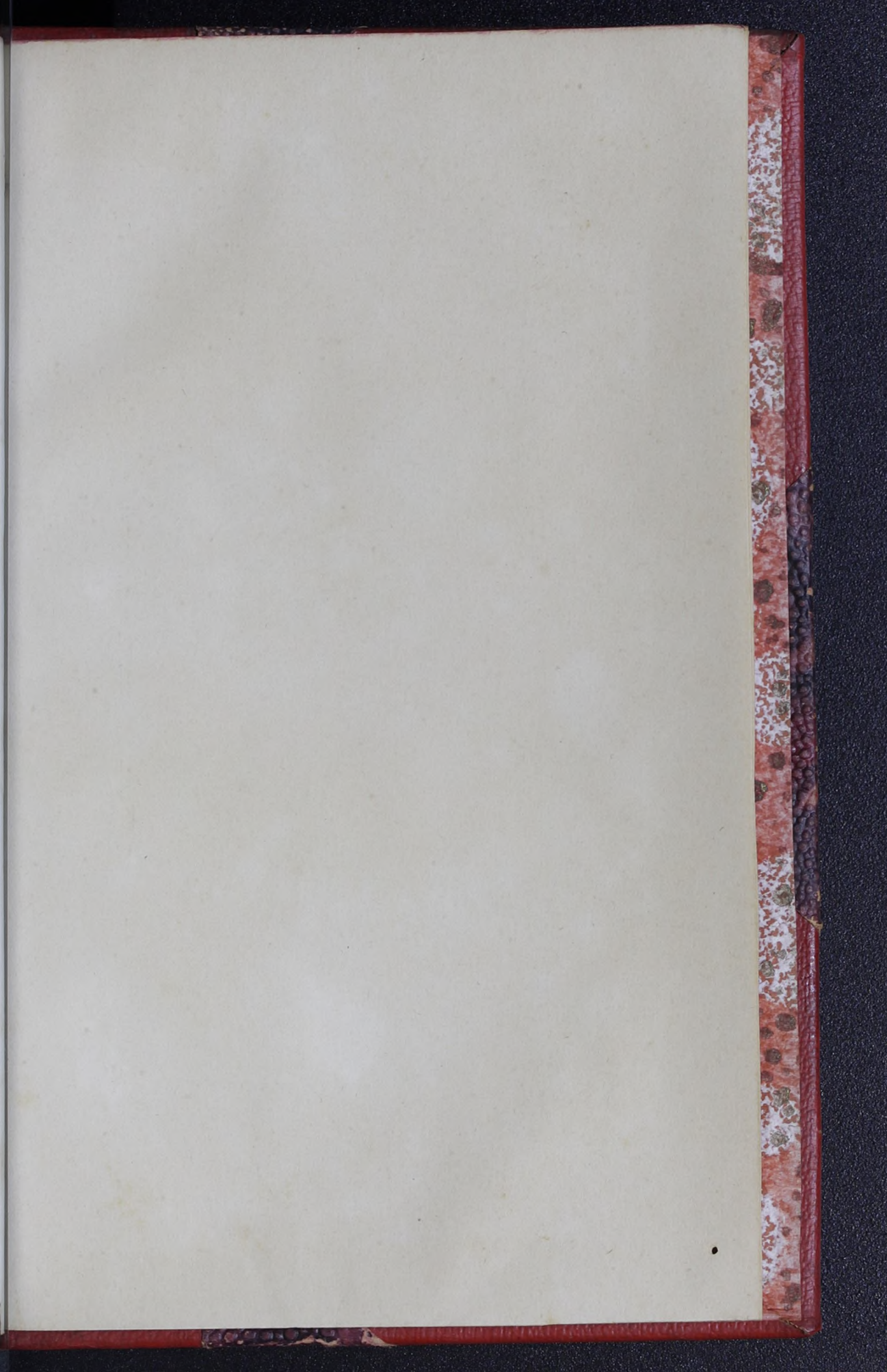
DÉDICACE. . . . .	v
CHAPITRE I. Traversée de Marseille à Alexandrie. . . .	1
II. La basse Égypte, Alexandrie et son avenir. . . .	26
III. Le Caire, Memphis et ses antiquités. . . . .	43
IV. L'isthme de Suez. . . . .	76
V. Itinéraire de Moïse. . . . .	90
VI. D'Alexandrie à Jérusalem. . . . .	127
VII. Jérusalem et ses environs. . . . .	143
VIII. Saint-Jean du Désert, Bethléem et le Jourdain. . . .	171
IX. Nazareth et le lac de Tibériade. . . . .	197
X. L'avènement du Messie. . . . .	221
XI. Les pas de Jésus-Christ. . . . .	249
XII. Le Carmel et la côte de Sidon. . . . .	289
XIII. Le sirocco . . . . .	303
XIV. Le tremblement de terre . . . . .	322
XV. Damas . . . . .	341
XVI. Zebdani . . . . .	366
XVII. Les ruines de Balbek. . . . .	393
XVIII. Beyrouth. . . . .	421
XIX. Retour en Europe. . . . .	435
XX. Rentrée en France . . . . .	464

---















090  
M 1227



